LE PETIT CLOWN

grand roman inédit par

ARTHUR BERNÈDE

PREMIERE PARTIE
L'HOMME AU MAILLOT NOIR

I
Miousic

Par un bel après-midi de juin, sur la place de Valmondois, charmante localité située à l'entrée de la vallée de Nesles, à dix kilomètres de Pontoise, la fête du pays battait son plein. Tout autour de la statue du grand dessinateur Daumier, parmi le tintamarre des orchestrions que dominaient par instants les cris perçants des gosses et les éclatements de pétards, manèges, baraques, tirs, loteries avaient attiré une foule franchement décidée à se divertir.

Un peu à l'écart de ce centre d'attractions variées, devant une roulotte de forains près de laquelle un vieux cheval dételé et attaché par une longe à l'un des brancards broutait mélancoliquement l'herbe rare et poussiéreuse de la banquette, un bel athlète en maillot noir, véritable cariatide vivante, portait, debout en équilibre sur ses épaules, un gamin d'une douzaine d'années revêtu

Copyright by Arthur Bernède 1930. Traduction et reproduction interdites en tous pays.

d'un costume pailleté et bariolé de clown, le visage barbouillé de blanc, le front, les joues marqués de trois as de trèfle, les lèvres peinturlurées d'écarlate et la tête coiffée du classique bonnet pointu, diadème obligatoire de ceux qu'on a appelés si justement les rois du rire.

Le regard malicieux, l'air éveillé, le petit bonhomme jouait, fort gentiment ma foi, les fameux pizzicati de *Sylvia*, au son desquels une femme encore jeune et jolie, vêtue d'un kimono aux couleurs éclatantes, jonglait audacieusement avec des couteaux aux lames tranchantes et affilées. Après avoir lancé dans les airs, tel le bouquet d'un feu d'artifice, tous ses poignards qui, retombant sur la pointe, vinrent se fixer en tremblant tout autour d'elle sur le plancher mobile qui lui servait de tréteau, elle se baissa vers le vieux tapis rouge sur lequel s'alignaient d'énormes haltères et des poids colossaux. S'emparant d'une tirelire en tôle peinte en gris, elle s'apprêtait à faire la quête ; mais un instinctif mouvement de recul se produisit parmi les assistants qui semblaient peu décidés à mettre la main à la poche. Alors, prompt comme l'éclair, le petit clown, passant son violon et son archet à l'hercule qui lui servait de piédestal et, embouchant un porte-voix qu'il avait en bandoulière, lança dans l'instrument, d'une voix joyeuse et claire :

— Mesdames et messieurs, ne vous en allez pas avant d'avoir récompensé le magnifique talent de la célèbre jongleuse japonaise Yesa-la-Belle, admiré dans ses exercices l'illustre champion Jean Lefier, l'homme le plus fort de l'Europe, y compris les deux Amériques, acclamé l'incomparable danseuse Zanetta, une comme ils n'en ont pas à la grande Opéra de Paris ni au Moulin-Rouge de Saint-Nazaire... et enfin applaudi le clown Miousic, qui aura l'honneur d'exécuter devant vous un triple saut périlleux

tout en jouant sur son violon le grand air de *la Tosca*.

Amusés par le bagout du petit clown, les curieux l'applaudirent à tout rompre, et les gros sous, les piécettes en nickel se mirent à tomber dru dans l'escarcelle de la jongleuse. Triomphalement, Miousic glissait à l'oreille de l'athlète :

— Papa, maintenant que les voilà dégelés, c'est le moment de les chauffer à bloc !

L'homme au maillot noir eut un bon et affectueux sourire; et, tandis que Miousic dégringolait à terre avec l'agilité d'un écureuil, Jean Lefier s'en fut vers ce qu'il appelait ses instruments de travail.

Après les avoir fait vérifier par des amateurs qui, bien que choisis parmi les plus costauds du pays, ne parvinrent même pas à les soulever de terre, il les souleva, les manœuvra avec une vigueur et une aisance qui tenaient du prodige ; puis, mettant le comble à l'étonnement du public, il ploya en deux sur son genou une barre de fer de l'épaisseur de plusieurs centimètres et la redressa avec une facilité qui déchaîna les bravos enthousiastes des spectateurs.

Jean Lefier n'eut pas besoin de faire le tour de l'honorable société : les pièces de monnaie roulaient autour de lui.

— Chauffons, chauffons, répétait le petit clown avec ardeur.

Pendant que ses parents achevaient, l'un dans le creux de sa large main, l'autre dans sa tirelire, de ramasser le modeste trésor éparpillé à leurs pieds, Miousic attaquait sur son violon la célèbre valse de Strauss, *le Beau Danube bleu*. Presque aussitôt une cri d'admiration unanime s'éleva de la foule. De la roulotte venait de jaillir une véritable ballerine en miniature qui, dégringolant les marches, parut, dans l'ébouriffement de son tutu en mousseline blanche, s'envoler jusqu'au milieu de la piste. D'un geste

délicieusement enfantin, Zanetta, dont l'adorable visage de poupée vivante s'éclairait d'un vrai sourire d'ange, lança de ses jolies menottes délicates comme celles d'une future fée un double baiser vers le public définitivement conquis, et elle commença à exécuter un véritable « pas » qui ne rappelait en rien ces exercices parfois si pénibles que nous imposent les petits prodiges, mais semblait au contraire aussi intuitif, aussi naturel qu'un butinage d'abeille, un envol de papillon ou une arabesque de libellule. Et lorsque, fidèle à sa parole, le petit clown eut exécuté avec un brio incontestable son triple saut périlleux en musique, sans que son archet eût fait vibrer la moindre note discordante, ce furent des bravos sans fin. Tous voulaient voir de près les deux jeunes artistes, les petits phénomènes ; mais ceux-ci, la main dans la main, bondissaient vers la roulotte dans laquelle ils disparurent. Comme on les réclamait encore, Miousic, passant la tête à travers une fenêtre, s'écria :

— Ce soir, à neuf heures, grande représentation de gala ; la tenue de soirée n'est pas de rigueur !

Se détachant de la foule qui commençait à se disperser, une jeune femme blonde, fort jolie et fort élégante, s'approchait de Yesa et, d'un ton fort aimable, elle attaquait :

— Ce petit clown et cette petite danseuse, ce sont vos enfants ?

— Oui, madame, répliquait Yesa avec une expression de légitime orgueil.

— Ils sont charmants tous les deux.

— N'est-ce pas ?

— Je suis la comtesse d'Albret... Je demeure tout près d'ici, vous voyez, là-bas... ce château... à flanc de coteau?

» J'ai une petite fille qui doit avoir à peu près l'âge de la vôtre. Elle vient d'être très malade et les médecins exigent qu'elle ne quitte pas sa chaise-longue. Elle s'ennuie, la pauvre mignonne. Aussi je vous serais très recon-

naissante si vous vouliez amener vos enfants au château, afin que ma petite Janine pût les applaudir à son tour.

— Je le voudrais bien, madame, répliquait la jongleuse ; malheureusement, nous partons demain matin.

— Et ce soir ?

— Nous travaillons.

La comtesse insistait :

— Si je vous offrais un cachet de cinq cents francs ?

— On irait pour moins que ça, fit soudain une voix au timbre sonore et sympathique.

C'était Jean Lefier qui s'était approché et poursuivait avec bonhomie :

— Du moment, madame, que votre petite demoiselle est malade, on irait, même à l'œil, s'il le fallait ! A quelle heure désirez-vous que nous vous amenions nos deux artistes ?

— Ce soir, vers huit heures et demie.

— On y sera.

— Je vous remercie, s'écriait Mme d'Albret avec élan.

Et elle ajouta :

— On m'avait bien dit que les forains étaient de braves gens...

La comtesse rejoignit son mari qui, avec un de ses amis, le baron Pierre de Mauriel, était resté à l'écart et, d'une voix joyeuse, elle annonça :

— Ils ont accepté !...

Le comte d'Albret, quarante ans, l'air blasé, hautain, observait d'un ton sec :

— Je vous trouve bien imprudente de faire venir ces saltimbanques au château !

D'un ton ironique, Mme d'Albret ripostait :

— Vous avez donc peur qu'ils dévalisent votre coffre-fort ?...

Le comte eut un froncement de sourcils de mauvais augure ; déjà Mauriel, dont la physionomie juvénile, l'air affable et la distinction parfaite contrastaient avec les allures renfrognées du comte, s'écriait :

— Vous avez certainement reçu chez vous des gens qui ne les valaient pas!

M. d'Albret eut un haussement d'épaules ; mais il ne répondit rien et tous trois reprirent le chemin du château.

Yesa-la-Belle, qui, le visage subitement contracté d'une anxiété intime et mystérieuse, ne les avait pas quittés des yeux jusqu'à ce qu'ils eussent disparu à l'horizon, poussa un profond soupir ; puis, se tournant vers son mari, elle fit d'une voix dont elle s'efforçait d'atténuer le tremblement :

— Jean, si tu m'en crois, nous n'irons pas ce soir au château.

— Pourquoi? interrogeait l'athlète avec surprise.

De plus en plus embarrassée et n'osant pas soutenir le regard si loyal et si tendre dont l'enveloppait Jean Lefier, Yesa-la-Belle reprit de plus en plus troublée :

— J'ai un pressentiment !

— Un pressentiment de quoi ?

— Tu vas dire que je suis stupide. Mais j'ai l'impression que si nous montons là-haut ce soir, il nous arrivera malheur.

L'homme au maillot noir partit d'un franc éclat de rire :

— Non, mais des fois! s'exclamait-il, est-ce que tu deviendrais « voyante »? Mais, dis donc, cela nous ferait un numéro épatant !... Yesa-la-Japonaise prédit l'avenir, prévoit les catastrophes... annonce les mariages, les naissances, etc., etc...

Et il attira sa femme vers lui pour l'embrasser.

— Ce n'est pas gentil de te moquer de moi, reprochait-elle avec douceur.

— C'est tout ce que tu mérites, plaisentait son mari. Mais parlons sérieusement : nous avons promis à cette dame... Honnêtement, on ne peut pas lui manquer de parole.

Et, effleurant le front de sa compagne, il ajouta :

— Va serrer la recette pendant que

je range le matériel. Ensuite, si tu as le temps, tu seras bien gentille de faire une reprise à mon maillot car il est un peu craqué dans le dos... Dis-moi si tu n'es pas fâchée, parce que je t'ai un peu taquinée ?

— Oh ! non, mon Jean, je t'aime tant !

— Et moi donc ! fit l'athlète avec émotion.

Yesa regagna la roulotte et grimpa l'escalier de bois. Miousic et Zanetta, qui avaient déjà troqué leurs costumes de clown et de danseuse contre les vêtements ordinaires apparurent sur la plate-forme, les bras tendus vers elle. Mais à leur vive déception et contrairement à son habitude, Yesa ne leur fit au passage aucune caresse. Rapidement, elle s'engouffra dans la voiture et, tandis que les enfants s'en allaient aider leur père, elle se laissa tomber sur un pliant tout en murmurant d'une voix brisée :

— C'est lui, j'en suis sûre, je l'ai reconnu !

Se cachant la tête entre les mains, elle éclata en sanglots et demeura ainsi pendant quelques instants. Tout à coup, un bruit léger lui fit relever la tête et elle aperçut le petit clown qui s'était faufilé avec elle et la contemplait avec un douloureux étonnement. D'une voix pleine de tendresse, Miousic interrogeait :

— Dis, maman, pourquoi que tu as du chagrin ?

Yesa tressaillit. Une des larmes qu'elle venait de verser tomba toute chaude sur la main d'enfant qui s'était instinctivement posée sur la sienne. Alors, saisissant son petit dans ses bras, et tout en le serrant fortement contre sa poitrine, elle fit sur un ton où il y avait à la fois de la peur et de la prière :

— Surtout, mon chéri, ne dis pas à ton papa que tu m'as vue pleurer !

(A suivre.)

LE PETIT CLOWN

grand roman inédit par

ARTHUR BERNÈDE

PREMIERE PARTIE
L'HOMME AU MAILLOT NOIR

II
Du sang sur les mains

Dans le grand e somptueux salon du château de Valmondois, une fillette de six à sept ans, étendue sur un canapé, sa jolie tête blonde appuyée contre un coussin de velours grenat qui faisait ressortir encore l'angélique blancheur de son visage alangui, suivait d'un air extasié les gracieuses évolutions de Zanetta que Miousic accompagnait au violon.

Assise auprès de son enfant, la comtesse semblait tout heureuse de constater que ce spectacle si simple et si charmant mettait un peu d'incarnat sur les joues et de joie dans les yeux de sa Janine. Pierre de Mauriel, qui partageait visiblement la satisfaction de Mme d'Albret, ne cessait de regarder la belle châtelaine avec une expression d'admiration fervente à travers laquelle il était facile de distinguer une affectueuse pitié.

Quant à M. d'Albret, il s'était retiré dans son cabinet de travail où, tout en

Copyright by Arthur Bernède 1930. Traduction et reproduction interdites en tous pays.

fumant un gros cigare, il étudiait les derniers cours de la Bourse.

De plus en plus ravie, Janine battait l'une contre l'autre ses mains diaphanes de convalescente. Puis elle les étendit vers ceux qui venaient de lui apporter un souffle de santé et de bonheur.

Quand les artistes en herbe eurent terminé leur numéro, Janine voulut les embrasser tous les deux ; ils s'approchèrent timidement. Miousic, qui avait enlevé son bonnet pointu, essuya ses lèvres du revers du doigt « pour ne pas mettre du rouge à la petite demoiselle ». Et comme Zanetta se penchait vers la pauvre petite, celle-ci lui dit :

— Je voudrais savoir danser comme vous et jouer du violon comme votre frère.

Et tout de suite elle ajouta :

— Dites, Miousic, vous voulez bien jouer encore pour moi ?

— Avec plaisir, mademoiselle !

Le petit clown attaqua la fameuse *Rêverie* de Schumann. Etait-ce parce que cette jeune malade, si riche et pourtant privée par le mal de tout vrai bonheur, lui inspirait une touchante compassion, ou bien encore était-il doué d'une de ces âmes privilégiées qui n'ont que peu de chose et même parfois rien à apprendre, parce que, dès leur entrée dans la vie, elle portent déjà tout en elles? Toujours est-il que Miousic interpréta cet air célèbre avec une telle sincérité d'accent qu'il était impossible de ne pas en être vraiment remué.

— Que c'est beau ! s'exclamait Janine, qui avait gardé dans sa main celle de Zanetta.

Très émue, la comtesse se dirigeait vers Jean Lefier et sa femme qui, vêtus simplement, mais correctement, se tenaient discrètement à l'écart.

— Savez-vous, fit-elle que votre petit bonhomme a l'étoffe d'un grand artiste?

— On nous l'a déjà dit, répliquait l'athlète, légèrement intimidé.

— Avec qui a-t-il pris des leçons? intervenait M. de Mauriel.

Cette fois ce fut Yesa qui répondit :

— Avec mon père, qui a été longtemps clown musical au cirque Médrano.

La comtesse reprenait :

— Votre fils a beaucoup de dispositions... Je suis musicienne... et je puis vous affirmer qu'il y a en lui l'étoffe d'un grand artiste. Vous devriez le mettre entre les mains d'un bon professeur.

Jean Lefier répliquait :

— Ça coûte cher et, dame, nous n'avons pas les moyens...

— C'est dommage! s'exclamait Mauriel.

— Qu'est-ce que vous voulez? reprit philosophiquement le colosse. On est heureux comme ça. On gagne sa vie sans faire de tort à personne, et puis on a toujours été du *voyage*, c'est-à-dire des forains, des ambulants... Souvent, on nous a offert des engagements dans des cirques, des music-halls... Mais nous avons préféré garder notre liberté. Pour toute maison, nous n'avons que notre roulotte. Mais la campagne est notre jardin, la route est à nous et la route est belle, n'est-ce pas, ma femme?

— Oui, Jean!

— Après tout, déclarait la comtesse, puisque vous êtes heureux ainsi, vous avez bien raison de ne pas changer de bonheur.

Tout en prononçant ces mots, elle remit une enveloppe à Jean Lefier qui la glissa dans sa poche ; et, s'adressant au baron de Mauriel, elle fit :

— Pendant que je vais remonter Janine dans sa chambre, veuillez donc conduire ces braves gens se rafraîchir.

Elle n'attendit même pas les remerciements des Lefier qui n'en croyaient ni leurs yeux ni leurs oreilles, et elle s'en fut prendre dans ses bras sa fillette qui agitait ses mains vers Miousic et Zanetta tout en leur criant :

— Vous reviendrez bientôt, n'est-ce pas?

Zanetta lui répondit par un baiser.

— Sûr, mam'zelle, qu'on reviendra, et pas plus tard que la semaine prochaine, lança le petit clown.

Mauriel les fit passer, ainsi que leurs parents, dans une pièce voisine, où des rafraîchissements avaient été préparés. Après avoir dégusté une coupe d'excellent champagne, Lefier s'écriait :

— Vous êtes vraiment du bon monde! Moi, je ne sais pas très bien causer, mais n'empêche, monsieur le comte...

Mauriel rectifiait en souriant :

— Vous faites erreur, monsieur Lefier, je ne suis pas le comte d'Albret.

— Allons donc! s'étonnait l'athlète, vous n'êtes pas le mari de la dame..., ni le père de la petite demoiselle?

— Mais non, mon brave.

— C'est curieux!

Et, naïvement, il ajouta :

— Moi, je l'ai cru; car vous avez l'air de les aimer tellement tous les deux!

— C'est vrai, je les aime beaucoup, déclarait Mauriel. D'ailleurs, Mme d'Albret et moi nous sommes un peu parents.

— Alors, le comte d'Albret, le vra ? interrogeait Jean Lefier, dont une seconde coupe de champagne commençait à délier singulièrement la langue.

— Jean, fit simplement Yesa, qui cherchait à arrêter son mari sur une pente qu'elle devait trouver dangereuse.

Jean Lefier était trop lancé pour s'arrêter ; et il continua :

— Comment se fait-il qu'on n'ait pas vu ce soir M. le comte ?

— M. d'Albret est souffrant, répliquait le baron.

— Vous lui souhaiterez de ma part une meilleure santé, s'écria rondement l'hercule.

— Partons, exprimait Yesa. Vous nous excusez, monsieur le baron... Il faut que, demain matin, nous nous mettions de très bonne heure en route, et les petits seront fatigués.

Tout en montrant à son mari Zanetta qui, les yeux à moitié clos, avait renoncé à porter à sa bouche la moitié du gâteau qui lui restait dans la main :

— Tu vois, fit-elle, la petite n'en peut plus!

— Tu as raison, approuvait Lefier. Vous nous excuserez, monsieur le baron, de filer à l'anglaise.

— Mais voyons, fit Mauriel.

Il appuya sur le bouton d'une sonnerie électrique ; presque aussitôt, un valet de chambre apparut :

— Maxime, ordonna le baron, reconduisez ces personnes jusqu'à la grille.

...Quelques minutes après, la famille Lefier arrivait sur la place du village. L'athlète, qui était de très bonne humeur, s'écriait :

— Hein! ma femme, crois-tu que tu avais tort quand tu me disais qu'il nous arriverait malheur si nous montions ce soir au château!

Yesa répondit d'un ton un peu contraint :

— Je te demande pardon, mon Jean.

Mais un cri échappait à Jean Lefier:

— Je ne vois plus Boncœur!

Et passant à sa femme Zanetta, qui s'était profondément endormie, il s'élança vers la roulotte qui se profilait dans la nuit et constata que son cheval avait disparu, ainsi que la longe qui le retenait attaché au brancard.

— Il a cavalé, s'écria le forain. Ça, c'est épatant, voilà la première fois depuis dix ans qu'il nous joue ce tour-là !

Et il appela :

— Capitaine! Capitaine!

Comme rien ne lui répondait. Il grimpa l'escalier, regarda à l'intérieur de la niche qui se trouvait sur la plateforme. Elle était vide...

— Comment ! grommela-t-il, mon chien aussi? Maintenant, j'en suis sûr, on nous a barboté Boncœur et peut-être tué notre pauvre Capitaine. Ça ne va pas se passer comme ça!

Il dégringola les marches et, furieux, il s'élança dans la direction du pays.

— Où vas-tu? lui cria sa femme.

— A la recherche de mon voleur.

— Papa, proposait Miousic, je vais avec toi!

Déjà le colosse s'était fondu dans les ténèbres.

— Viens, fit Yesa, en emportant Zanetta et en entraînant le petit clown.

Tous trois pénétrèrent dans la roulotte qui était divisée en deux compartiments par un simple rideau. Yesa s'en fut dans celui réservé aux enfants, prit Zanetta sur ses genoux et commença à la déshabiller. Mais ses yeux papillottaient. Elle se sentait de plus en plus fatiguée. Un invincible besoin de sommeil la terrassait. Elle eut cependant la force d'enlever à Zanetta son costume de danseuse, de la revêtir de sa chemise de nuit et de l'étendre sur sa couchette. Epuisée, elle passa dans l'autre compartiment où Miousic, bâillant, se frottant les yeux, était resté.

— Ton père n'est pas encore rentré? interrogea Mme Lefier.

— Non, maman!

Pâle, tremblante, elle articula :

— J'ai peur!

— Je suis là, ponctuait crânement le petit clown.

— Je suis tout étourdie, je n'y vois plus clair, reprenait Yesa... Il me semble qu'il rôde des ombres mauvaises autour de nous.

Ce fut tout ce qu'elle put dire. Elle tomba assommée sur une chaise et, la tête ballante, elle s'endormit d'un sommeil de plomb. Miousic la regarda. Ses paupières à lui aussi se fermaient, et bientôt, le sommeil le gagnant à son tour, il s'affala sur une bâche pliée en quatre et s'y endormit profondément.

Lorsqu'il se réveilla, il faisait grand jour et même grand soleil. Dix heures du matin sonnèrent au clocher de l'église. Le petit clown, engourdi, courbaturé, ne se rendit pas tout de suite compte de la réalité ; la vue de sa mère qui dormait encore profondément, le corps appuyé contre la cloison, allait clarifier ses pensées.

— Et le père, se dit-il, il n'est donc pas encore rentré?

Il écarta le rideau. Zanetta reposait péniblement sur sa couchette. Miousic se sentit envahi par une vive inquiétude :

— Pourvu, se dit-il, qu'il ne soit pas arrivé malheur à papa !

Oubliant dans son trouble qu'il portait toujours son costume de clown, le gosse se glissa hors de la roulotte. De quel côté allait-il se diriger ? Il hésitait, regardant à droite, à gauche, cherchant à s'orienter, lorsqu'un cri de joie lui échappa. Il venait d'apercevoir son père qui, d'un pas traînant, ses larges épaules légèrement voûtées, le teint de plomb et les traits tirés, s'approchait de la roulotte. Tout de suite Miousic courut au-devant de lui en s'écriant :

— Oh ! te voilà enfin ! Ce que j'étais inquiet ! As-tu retrouvé Boncœur et Capitaine ?

— Non, répondit Jean Lefier, d'une voix sourde, je n'ai rien retrouvé du tout.

Et, tout en pénétrant dans la voiture avec son fils, il scanda :

— Ta mère avait raison ; ça nous a porté malheur d'aller au château.

Apercevant Yesa, qui venait de se réveiller et se relevait, tout endolorie, pour l'accueillir, il s'écria :

— Ah çà ! qu'est-ce que tu as... On dirait que tu dors encore debout.

Yesa n'eut pas le temps de lui répondre : Miousic, qui depuis un moment fixait les mains de l'athlète, s'écriait sur un ton angoissé :

— Papa, papa, pourquoi as-tu du sang sur les mains ?

— Du sang, moi ! s'écriait l'hercule en un mouvement d'instinctive horreur.

Des cris s'élevaient au dehors :

— A l'assassin ! A mort ! A mort !

Jean Lefier et le petit clown bondirent sur la plate-forme de la roulotte.

Tandis que deux gendarmes se dirigeaient vers eux et qu'un vieux garde champêtre, haut comme une botte, s'efforçait de maintenir quelques énergumènes déchaînés, Miousic s'écriait d'une voix terrifiée :

— Papa, qu'est-ce qui est donc arrivé, que v'là les « guignols » et qu'ils crient tous à l'assassin !...

(A suivre.)

LE PETIT CLOWN

grand roman inédit par

ARTHUR BERNÈDE

PREMIERE PARTIE
L'HOMME AU MAILLOT NOIR

II (suite)

Du sang sur les mains

A peine Miousic avait-il proféré ce cri d'alarme que les deux gendarmes escaladaient l'escalier de la plate-forme. L'un d'eux, le brigadier Poterel, attaquait d'un ton sévère :

— C'est bien vous, le sieur et la femme Lefier ?

— Parfaitement ! répliquait le colosse interloqué.

Immobile, l'air inquiet, Yesa se tenait dans l'encadrement de la porte. Quant au petit clown, il était resté auprès de son père, considérant, lui aussi, avec hostilité, le représentant de l'autorité, qui interpellait si rudement ses parents, et cette foule qui, malgré les efforts du garde champêtre, entourait la voiture et continuait à vociférer des cris de mort à l'adresse des forains.

— Ah ! ça, s'écria Lefier d'une voix

Copyright by Arthur Bernède 1930, Traduction et reproduction interdites en tous pays.

qui domina le tumulte, qu'est-ce que vous venez faire ici, vous autres ?

— Vous arrêter! répliquait le brigadier Poterel.

— Moi !...

— Oui, vous et votre femme...

— Pourquoi ?

— On vous le dira tout à l'heure.

Le forain martela :

— Brigadier, vous voulez rire !

Une rumeur furieuse s'éleva parmi les assistants.

— Inutile de nier, s'écriait Poterel. Votre crime est signé...

— Mon crime! haletait Jean Lefier.

— Regardez vos mains. Ces taches... ça se voit du premier coup... c'est du sang coagulé... Celui de votre victime!

— Ma victime! fit le père du petit clown en regardant avec effarement ses mains sur lesquelles s'étalaient de larges plaques noirâtres qui ne provenaient d'aucune blessure.

Il allait protester, s'indigner. Mais le gendarme Tordeval, sur un signe de son supérieur hiérarchique, s'avançait vers l'accusé et s'apprêtait à lui passer les menottes.

Lefier eut une réaction terrible. Levant en l'air ses énormes poings dont chacun eût été capable d'assommer un bœuf, il riposta :

— Ne me touchez pas, ou je vous écrase !

Instinctivement, la foule se tut, frappée de stupeur. Chacun eut l'impression que les deux poings, ou plutôt les deux marteaux-pilons allaient s'abattre sur les têtes des gendarmes qui, avec ce courage tranquille d'hommes qui ont juré de faire respecter la loi, même au péril de leur vie, ne parurent nullement intimidés par la menace redoutable suspendue au-dessus d'eux. Chacun s'efforça d'atteindre l'un des bras du géant. Mais celui-ci, le visage convulsé par la colère, éleva ses poings encore davan-

tage. On eût dit qu'il voulait rendre plus intense le coup de massue qu'il se préparait à appliquer à ses agresseurs. Un frémissement circula dans le public. Des femmes qui, tout à l'heure, braillaient plus fort que tout le monde, fermèrent instinctivement les yeux. Et, implacablement, les deux mains crispées, ces mains qui broyaient des cailloux, ces mains qui tordaient du fer, allaient s'abattre sur ces deux crânes dérisoirement protégés par des képis désuets, lorsque, bondissant vers son mari et entourant de ses bras le cou de l'athlète dont les veines se gonflaient à se briser, Yesa s'écria :

— Jean, ne fais pas cela... On croirait que tu es coupable!

Ces paroles, proférées avec l'accent du plus vibrant amour, calmèrent aussitôt le forain.

— Tu as raison, ma femme! dit-il en laissant retomber ses mains le long de son corps. Avec ces gens-là, on n'est jamais les plus forts!...

Tranquillement, il laissa encercler ses poignets avec les liens d'acier qu'il aurait pu rompre aussi facilement qu'un simple lacet.

Quant à Miousic, consterné, il contemplait celui qu'il aimait autant qu'on peut aimer un père et adorait autant qu'on peut adorer un dieu. Puis son regard s'en fut vers sa maman dont la tendresse et la douceur, en pétrissant son cœur, l'avaient fait pareil au sien.

Ce qui se passait alors dans son petit cerveau était inimaginable. Sa foi ingénue en l'honnêteté des siens l'empêchait d'admettre un seul instant la véracité de l'accusation dont ils étaient l'objet. Ce sang que son père portait sur ses mains, les affirmations si catégoriques du brigadier, les cris de mort qui avaient repris avec une intensité accrue, n'effrayaient et n'influençaient en rien le brave petit bonhomme.

Sans même s'inquiéter de ce qu'il allait advenir de sa sœur et de lui, il ne pensait qu'à une chose : c'est qu'on allait emmener son père en prison, peut-être aussi sa mère, et qu'il allait être séparé d'eux pour longtemps, pour toujours peut-être! Se rappelant qu'il avait, peu de temps auparavant, entendu prononcer cet aphorisme par un vieux du « voyage » : « Quand la justice tient un innocent, c'est parfois pire pour lui que s'il était coupable », il en arrivait, dans son désarroi, à se demander s'il reverrait jamais ce papa et cette maman que, jusqu'alors, il n'avait eu que la joie d'aimer...

Aussi, lorsqu'il vit Tordeval saisir l'un des poignets de Yesa qui pleurait, la tête appuyée contre la poitrine de son mari, il s'élança en criant :

— Oh! non, pas elle, pas elle!...

Yesa se pencha vers son fils et, tout en tendant docilement la main au gendarme, elle fit :

— Ne te tourmente pas, mon Jacques. Notre innocence ne tardera pas à être reconnue. Nous reviendrons bientôt, demain, ce soir peut-être... En attendant, veille bien sur ta petite sœur.

— Oh! oui, maman!

Elle l'étreignit, fort, très fort, comme si elle ne devait plus jamais le revoir. Lefier, après avoir mis à son tour un long baiser sur le front que lui tendait son fils, murmura d'une voix rauque, brisée :

— Je voudrais bien embrasser ma petite fille!

— Zanetta! fit la femme en un sanglot.

— Je vais la chercher! proposait Miousic.

Yesa jeta un regard à l'intérieur de la roulotte. Le rideau avait été ouvert, et elle aperçut l'enfant qui reposait toujours, paisible, toute rose, les lèvres

entr'ouvertes en une esquisse de sourire.

— Elle dort! fit la pauvre femme.

— Faut pas la réveiller! murmura Lefier.

Et il ajouta en suppliant du regard sa femme qui avait fait un pas vers elle :

— Mieux vaut qu'elle ne nous voie pas partir ainsi, ça la frapperait trop. Ça pourrait lui revenir un jour et lui mettre des mauvaises idées en tête.

— Tu as raison, approuva Yesa.

Tous deux envoyèrent de la main un baiser à leur petite en un cliquetis de chaînettes qui fit tressaillir douloureusement le petit clown.

Son père se pencha vers lui et fit :

— Tu auras bien soin de la mignonne.

— Oui, papa...

Sa mère l'embrassa encore. Les assistants n'osaient plus crier. Impressionnés par ces adieux touchants, par cette tendresse qui se dégageait de ces pauvres âmes, plus d'un, déjà, se disait :

— Comment de tels bandits peuvent-ils avoir autant de cœur?

Aussi, lorsque les gendarmes emmenèrent leurs prisonniers, n'y eut-il aucune manifestation hostile. Quelques vieilles se demandaient ce qu'allaient devenir ces deux enfants auxquels on venait d'enlever si brusquement leurs parents. On en vit même s'essuyer furtivement les yeux.

L'une murmura :

— Il est gentil, ce petit clown!

Une autre appuya :

— Et puis, c'est pas de sa faute!

De la plate-forme, en haut des marches, où il était resté, Miousic vit disparaître les siens, encadrés par les gendarmes et suivis par la foule que le garde champêtre exhortait au calme.

Le pauvre petit allait éclater en sanglots. Mais il se raidit et, refoulant ses larmes, brusquement, il rentra dans la

roulotte au moment où Zanetta s'éveillait en se frottant les yeux. Tout de suite, ainsi que chaque matin, le premier mot de la petite fut :

— Maman !

Dominant sa peine et s'efforçant de donner à son visage une expression de bonne humeur, Miousic s'écria :

— Maman, elle est partie en balade avec papa !

Comme le regard de la petite s'attristait, il ajouta :

— Ils vont bientôt revenir tous les deux !

— Alors, donne-moi Lili.

Lili, c'était la poupée, ou plutôt les restants d'une poupée qui occupait une place importante dans l'existence de la petite danseuse. Miousic la lui apporta aussitôt. Zanetta s'en empara et, tout en la berçant, elle eut un mot enfantin qui, de nouveau, embua de pleurs les yeux de Miousic :

— Moi, quand je vais me promener, j'emmène toujours ma fi-fille !

Elle couvrit de baisers cette pauvre chose inerte et mutilée.

— Elle est heureuse de ne pas savoir, de ne pas comprendre, se disait le petit clown.

Et il demeura près d'elle, silencieux, brisé, mais conscient déjà de son devoir, de ses responsabilités, prêt à tous les dévouements, à tous les mensonges, pour que sa frangine ne pleurât pas, qu'elle ne souffrît pas et qu'elle continuât à sourire.

Soudain, des aboiements retentirent au dehors.

— On dirait Capitaine ! s'exclama Miousic en s'élançant sur la plate-forme.

C'était, en effet, le chien des forains, un brave toutou sans race qui, haletant, la langue pendante, bondit vers son jeune maître, tandis que, campé sur ses quatre jambes visiblement fati-

guées, le vieux Boncœur, les flancs battant et l'écume à la bouche, contemplait de ses yeux sanguinolents la roulotte, dont il était le moteur vivant.

— Ah! par exemple, s'exclama le frère de Zanetta, Boncœur et Capitaine qui sont revenus!

Le chien sollicitait de son regard affectueux une caresse, tout comme s'il eût demandé une récompense. Miousic fit en laissant retomber sa main sur la tête ébouriffée du brave « cabot » :

— C'est malheureux que tu ne puisses pas causer. Sans ça, tu nous dirais pourquoi, Boncœur et toi, vous avez découché!

Et le gosse ajouta :

— Il y a quelque chose de louche là-dessous et c'est sûrement du mauvais monde qui a voulu faire du mal à maman et à papa!

Contemplant la place du village que les autres forains avaient évacuée pendant la nuit, il s'exclama :

— Et nos amis qui sont tous partis!

Il soupira longuement. Puis il s'en fut rattacher Boncœur à l'une des roues de la voiture.

— La gosse, lança-t-il à Zanetta, qui caressait le bon Capitaine, apporte-moi une brassée de foin pour ce pauvre vieux... Car il a les flancs rudement bas.

Zanetta se glissa sous la roulotte et plongea ses mains dans un cadre en bois suspendu sous la voiture et qui contenait une grosse botte d'herbes séchées. Aussitôt, elle eut un cri de surprise:

— Ho !... Miousic !

— Qu'est-ce qu'il y a? interrogeait le petit clown en s'approchant.

— Regarde, répliquait Zanetta en tendant à son frère un portefeuille en maroquin vert, où l'on voyait, agrafées à l'un de ses angles, les initiales en or C. A., que surmontait une couronne de comte.

(A suivre.)

LE PETIT CLOWN

grand roman inédit par

ARTHUR BERNÈDE

PREMIÈRE PARTIE
L'HOMME AU MAILLOT NOIR

II (suite)

Du sang sur les mains

— Un diadème! s'écria Miousic. Sûr que ça doit appartenir à un roi...

— A un roi! répétait la petite en ouvrant de grands yeux.

Le gamin reprenait gravement:

— Il y en a tant, des rois, qui se baladent et qu'on ne les connaît pas! Seulement, je ne serais pas fâché de savoir à qui que ça appartient.

Il ouvrit le portefeuille, qui renfermait des papiers, des lettres, dont les enveloppes portaient toutes l'adresse de M. le comte Charles d'Albret, château de Valmondois (Seine-et-Oise).

— Ça, c'est rigolo, grommela le petit clown. Sais-tu, la gosse, à qui que c'est, ce machin-là?

— Non, Miousic.

Copyright by Arthur Bernède 1930. Traduction et reproduction interdites en tous pays.

— Au patron du château où c'est que nous avons travaillé hier soir.

— Ah! ponctua simplement la petite.

Aussitôt, Miousic décidait :

— Il n'y a qu'à le reporter tout de suite à son propriétaire ! Le temps de charger de « fringues » et de me faire une beauté. Toi, tu vas garder la maison avec Capitaine... Ne t'en fais pas, je serai là dans un quart d'heure.

Et il ajouta :

— Qui est-ce qui a bien pu cacher ça sous la roulotte?

III

La lettre

— De quoi sommes-nous accusés?

Telle était la question que, à plusieurs reprises, Jean Lefier avait posée aux gendarmes qui l'emmenaient avec sa femme. Une première fois, le brigadier Poterel lui avait répondu sur un ton plein d'énigmatique importance :

— On vous le dira tout à l'heure!

Puis, ainsi que son inférieur Tordeval, il s'était cantonné dans un irréductibl silence.

Bientôt, les deux inculpés s'aperçurent qu'on leur faisait prendre le chemin du château. Ils échangèrent un rapide regard. Instantanément, ils s'étaient compris. Après leur départ, il avait dû se passer là un drame... Quelqu'un avait été assassiné. Et c'était eux que l'on accusait !

Yesa frémit et pâlit encore davantage. Lefier, qui, en face du danger, avait retrouvé tout son sang-froid, toute son énergie, dit à sa femme :

— Tu n'as pas besoin de t'en faire, puisqu'on est innocents!

Poterel eut un grognement désapprobatif. Tordeval se contenta de hausser les épaules.

La foule des curieux les suivait, maintenue par le garde champêtre, dont l'autorité vigoureuse contrastait avec l'exiguïté de sa personne.

On arriva ainsi jusqu'à l'entrée principale du château. Le jardinier l'entrebâilla, afin de laisser passer les gendarmes et les inculpés, et la referma aussitôt derrière eux, tandis que, grimpé sur une borne, le garde invitait ses concitoyens au calme.

Quelques instants après, Lefier, sa femme et leurs gardiens, guidés par le valet de chambre Maxime, pénétraient dans un salon où se tenaient plusieurs personnages à l'air grave, parmi lesquels le baron de Mauriel, dont le visage ravagé attestait une profonde douleur. Dès qu'il aperçut le forain, son regard s'enflamma d'une subite colère. Mais il se contint et laissa la parole à M. Gougeard, procureur de la République, qui avec le juge d'instruction Pomeret et son greffier Terlat représentaient le parquet de Pontoise.

M. Gougeard attaquait aussitôt :

— Monsieur le juge d'instruction, veuillez procéder à un premier interrogatoire d'identité des inculpés...

— Pardon, faites excuse, interrompit Lefier. Mais je voudrais bien que vous m'appreniez d'abord pourquoi nous sommes ici?

— Je vous conseille fortement de changer d'attitude, s'écriait M. Pomeret, jeune magistrat au visage imberbe, à la physionomie intelligente, mais au regard volontairement sévère.

Et il ajouta sur un ton légèrement radouci :

— Cela dans votre intérêt à tous les deux.

— Dans notre intérêt! sursauta le colosse. Mais il me semble que notre

intérêt est, avant tout, que vous nous disiez, à ma femme et à moi, de quoi nous sommes accusés.

— Auparavant, répliquait M. Pomeret, il est indispensable que vous répondiez aux questions que je vais vous poser...

Et sans donner cette fois à Lefier le temps de placer un mot, il lançait avec autorité :

— Comment vous appelez-vous?

— Lefier Jean-Auguste-Louis-Jérôme.

— Votre âge?

— Trente-neuf ans.

— Votre profession?

— Artiste forain.

— Où êtes-vous né?

— 57, rue Félix-Pyat, à Belleville.

— Vous êtes marié?

— Oui, monsieur.

— Légitimement?

— Devant M. le maire et M. le curé.

— Vous avez des enfants?

— Deux... un garçon de douze ans et une fillette de six qui gagnent déjà leur croûte...

— Avez-vous été condamné?

— Mon casier judiciaire est aussi blanc que ma conscience!

S'adressant à Yesa, que cet appareil judiciaire avait achevé de bouleverser, M. Pomeret interrogeait :

— Votre nom?

— Lefier Madeleine-Jeanne, née Fortier.

— Votre âge?

— Trente ans.

— Votre profession?

— Artiste foraine.

— Où êtes-vous née?

— A Paris.

— Pas de condamnations?

— Aucune!

— Bien.

Tout en rongeant son frein. Lefier observait :

— Je suppose que vous êtes content avec ça, monsieur le juge, et que vous allez enfin nous dire...

— Un mot encore?...

— Allez-y...

— Quel a été l'emploi de votre temps, à votre femme et à vous, au cours de la nuit dernière?

— L'emploi de notre temps?... répétait le colosse, oh! c'est bien simple... On a dû vous raconter que nous étions venus ici avec les gosses donner une représentation à la petite demoiselle qui est malade.

— Oui, oui... Et après?

— Après? On est rentré chez nous bien tranquillement, tous les quatre... Même qu'on était contents de notre soirée... On avait été très bien reçus, on avait touché un beau cachet....

— Ensuite?

— Ensuite, on allait se coucher, même qu'on avait tous un peu sommeil et qu'on devait repartir de bonne heure le lendemain matin... Seulement, voilà, en rentrant, nous nous sommes aperçus que notre cheval et notre chien avaient disparu. J'ai pensé que c'étaient des voleurs qui nous avaient barboté notre vieux Boncœur et que notre cabot s'était mis à leur poursuite. J'ai voulu en faire autant. Je suis parti au hasard sur la route... Au loin, j'entendais des aboiements... J'ai cru reconnaître la voix de Capitaine. Capitaine, c'est le nom de mon chien, monsieur le juge... Tout de suite, j'ai couru dans la direction et je suis arrivé jusqu'auprès d'un ruisseau... où c'est qu'il y a un lavoir... à côté d'un petit pont... Alors, j'ai eu un étourdissement... Ça tintait dans mes oreilles pire que les cloches de Notre-

Dame le jour de Pâques... Je n'y voyais plus clair... J'ai buté contre une racine... je suis tombé... j'ai voulu me relever... je t'en moque... j'étais comme terrassé... par quelqu'un ou par quelque chose de plus fort que moi et c'est pas peu dire... Enfin, j'ai comme qui dirait tourné de l'œil et je suis resté là...

Quand je suis revenu à moi, il faisait grand jour... Il y avait des femmes qui étaient en train de laver leur linge. Elles pourront vous le dire, j'étais aussi abruti que si j'avais fait la nouba toute la nuit. Même qu'il y en a une qui m'a crié : « Si c'est pas honteux de voir un homme dans un état pareil ! » Et elles se sont mises toutes à m'engueuler. J'ai pas répondu.

Des femmes, n'est-ce pas, faut toujours mieux les laisser dire... Avec elles, on n'a jamais le dernier mot.

Je regarde ma montre. Elle marquait dix heures du matin ; j'ai cru qu'elle était arrêtée ; mais non, elle marchait très bien. Alors, je suis revenu au village. J'avais les jambes lourdes, la bouche mauvaise. Ça me cognait dans le ciboulot. Pourtant, je n'avais bu que deux verres de champagne que le monsieur qui est là m'avait offert ; et, bien que je n'aie pas l'habitude de la boisson, c'était pas ça qui aurait pu me mettre ainsi à l'envers... J'ai tout de même regagné ma roulotte... C'est juste à ce moment-là que les gendarmes sont venus m'arrêter... Vous, monsieur le juge, vous en savez peut-être plus long. Moi, je ne peux pas vous en dire davantage.

L'accent de bonhomie et de sincérité avec lequel s'était exprimé Jean Lefier aurait dû produire sur le juge, ainsi que sur les autres assistants, une impression favorable. Pourtant, il n'en

fut rien. Tous gardèrent leur air hostile, sévère, et ce fut d'un ton toujours aussi sec que M. Pomeret fit, en s'adressant à Yesa :

— Et vous?

Yesa, qui, en écoutant son mari, avait retrouvé tout son courage, déclarait, d'une voix que brisait encore par instant un bref sanglot :

— Pendant que mon mari courait après son cheval, je suis montée dans la voiture avec les enfants; j'ai déshabillé ma petite fille qui tombait de sommeil et je l'ai couchée... Moi aussi, j'avais une grande envie de dormir; je n'ai même pas eu le temps d'enlever mes vêtements ; je suis tombée sur une chaise. Mon petit garçon était là. Il bâillait, se frottait les yeux... Il pourra vous dire que je me suis endormie tout de suite... Je ne me suis pas réveillée de toute la nuit, et je venais d'ouvrir les yeux quand mon mari est rentré. Alors, les gendarmes sont arrivés... Monsieur, c'est tout ce que je puis vous dire...

— Décidément, observait le procureur de la République, cette roulotte est une véritable succursale du château de la *Belle au Bois dormant*...

Le juge d'instruction eut un signe de tête plein de scepticisme. Puis, s'emparant d'un couteau déposé sur une table et le présentant brusquement à Yesa, il fit :

— Reconnaissez-vous ceci?

Nettement, sans la moindre hésitation, la jeune femme répliquait :

— Oui, c'est un les poignards avec lesquels je fais mes exercices de jongleuse...

Et, remarquant que la lame était tachée de sang, elle ajoute, d'une voix tremblante :

— Pourquoi, monsieur, me demandez-vous cela?

(*A suivre.*)

LE PETIT CLOWN

grand roman inédit par

ARTHUR BERNÈDE

PREMIERE PARTIE
L'HOMME AU MAILLOT NOIR

III (suite)
La lettre

M. Pomeret ne répondit pas... Saisissant et déployant un maillot noir plié en quatre, brûlé par endroits et maculé par ailleurs de traînées d'un rouge sombre, il le mit sous les yeux de Lefier en disant :

— Et ça, le reconnaissez-vous aussi?

— On dirait mon maillot... répliquait l'athlète interloqué.

Tout en le regardant de plus près, il fit :

— Mais oui... c'est lui... Je l'avais repéré tout de suite à la reprise que ma femme lui a faite hier soir. Seulement, il est rien amoché. Aussi, je serais curieux de savoir où vous l'avez trouvé.

— Dans un sentier... où vous l'aviez

Copyright by Arthur Bernède 1930. Traduction et reproduction interdites en tous pays.

emporté afin de le faire brûler...

— Moi ! protestait le forain.

— Oui, vous... accentuait le magistrat. Quant au poignard, il a été découvert ce matin dans le jardin... encore rouge du sang de votre victime, le comte d'Albret, que vous avez traîtreusement, lâchement assassiné !

— Enfin ! voilà le grand mot lâché ! s'écriait Lefier, tout frémissant d'indignation.

Et tout en fixant bien dans les yeux son accusateur, Jean poursuivait :

— Alors, j'ai assassiné M. d'Albret ! Eh bien ! monsieur le juge, j'ai le regret de vous le dire... vous vous fourrez le doigt dans l'œil jusqu'au coude... Pourquoi, d'abord, l'aurais-je tué ce pauvre homme ? Je ne l'avais jamais vu... je ne pouvais pas lui en vouloir !...

— Une première enquête a déjà établi que les bijoux de prix que M. d'Albret portait sur lui, ainsi que son portefeuille, qui contenait une somme d'argent relativement importante, ont disparu et qu'il en a donc été dépouillé...

— Ah ! bien... très bien... Maintenant, j'y suis tout à fait !... s'exclamait l'hercule en maîtrisant avec peine la colère qui commençait à le gagner.

» On voit bien que vous ne me connaissez pas... Nous, des voleurs ! Vous n'avez qu'à demander à tous mes amis, *à tous ceux du voyage*, ils vous diront que Jean Lefier n'a jamais fait tort d'un sou à personne... et que...

— Fouillez cet homme ! ordonnait impérativement le magistrat aux gendarmes.

— Tant que vous voudrez, acceptait le colosse... Allez-y carrément... je suis tranquille... Vous ne trouverez rien...

Et regardant Yesa, qui s'était remise à sangloter, il grommela :

— C'est tout de même malheureux d'accuser comme ça, sans preuves, un honnête homme d'être un assassin et de faire pleurer une si brave femme que la mienne !

Tordeval se mit à explorer les poches extérieures du veston. Il en retira quelques menus objets sans importance, une pipe, une blague à tabac, un briquet, un bout de ficelle, qu'il déposa sur la table, devant laquelle était installé le greffier qui n'avait pas cessé de griffonner des notes.

Poursuivant ses recherches, le gendarme extirpa de l'une des poches intérieures un calepin à la couverture en toile cirée que fermait un élastique grossier et d'où dépassaient plusieurs papiers aux bouts chiffonnés.

— C'est mon grand livre, annonçait l'athlète. Vous pouvez examiner ma comptabilité, elle est à jour et je suis en règle avec le fisc.

— Donnez-moi ça, ordonnait M. Pomeret qui, s'emparant du petit livre, l'ouvrit aussitôt.

Une enveloppe décachetée s'en échappa. Le juge la saisit et en sortit une lettre qu'il déplia et commença à lire avec une attention sans cesse grandissante. Quant il eut terminé, il montra le message au Procureur, qui murmura :

— Evidemment... aucun doute n'est plus permis...

Puis il le tendit à M. de Mauriel, qui en prit connaissance à son tour... M. Pomeret lui glissa à l'oreille :

— C'est bien son écriture?

— Absolument, répliqua le baron.

Et consterné, il ajouta :

— Je n'aurais jamais supposé une pareille chose!

— Ah çà ! se demandait Lefier, qu'est-ce qu'ils ont bien pu trouver dans

mon calepin qu'ils font tous une pareille tête?

Le juge revenait vers lui en lui disant :

— Qu'avez-vous fait de la clef?

— Quelle clef?... demandait le forain, quelque peu ahuri.

— Celle avec laquelle vous avez pénétré dans le parc...

— Je ne sais pas ce que vous voulez dire, grommela l'athlète.

Et s'adressant à Yesa, que le brigadier, tant elle paraissait prête à défaillir, avait fait asseoir sur une chaise, il fit avec rudesse :

— Et vous, est-ce que vous comprenez?

Yesa fit un signe de tête négatif. Le magistrat insistait :

— Vous avez reçu une lettre hier, dans la journée... une lettre portée à la main et que voici...

— Non, monsieur!... Je n'ai pas reçu de lettre, affirmait Yesa à travers ses larmes.

— C'est donc qu'elle a été interceptée en route.

— C'est possible...

— Par qui?...

— Je ne sais pas...

— Alors, comment expliquez-vous qu'elle se trouve dans le calepin de votre mari?

— Je ne sais pas...

— « Je ne sais pas... » c'est tout ce que vous savez répondre! commençait à s'énerver le jeune magistrat.

Jean Lefier s'écriait :

— Qu'est-ce que vous voulez qu'elle vous dise de plus quand moi-même j'ignore de quoi il retourne!...

Le juge martelait :

— Vous n'allez pas me raconter que cette lettre est venue toute seule se placer dans votre carnet...

— Quelle lettre?
— Celle-ci...
— Faites voir...
— Bien que vous en connaissiez déjà la teneur, je vais vous en donner lecture...

Tout en mettant bien en valeur chaque membre de phrase, M. Pomeret lut, au milieu d'un impressionnant silence :

« *Cette nuit, lorsque tu auras regagné ta roulotte, invente un moyen pour éloigner ton mari et me rejoindre au château. Je t'attendrai dans le kiosque qui se trouve en face de la pièce d'eau... Tu entreras dans le parc par la petite porte qui donne sur la route du vieux moulin; mon valet de chambre te remettra également la clef de l'autre porte. Je compte sur toi. Je n'ai pas cessé de t'aimer aussi passionnément qu'au premier jour... Je veux absolument te voir, te parler... Il le faut. J'en ai assez de souffrir. Prends garde si tu ne viens pas... Je me vengerai... Et ce sera terrible! Je t'attendrai jusqu'à deux heures du matin.*

« CHARLES. »

— Bon Dieu! s'écriait Lefier qui, les poings serrés, le visage contracté, avait écouté, haletant, la lecture de ce message qui semblait révéler que Yesa avait été jadis la maîtresse du comte d'Albret.

Mais, en un cri vibrant d'indignation et d'innocence, Madeleine Lefier s'écriait :

— Sur la tête de mes enfants, je jure que je n'ai jamais reçu cette lettre!

Le juge, qui avait déjà préparé toutes ses batteries, lançait aussitôt à Maxime, le valet de chambre, qui, jusqu'alors, s'était discrètement effacé dans un des coins de la pièce :

— Et vous, qu'avez-vous à répondre à cela?...

Maxime fit quelques pas vers le juge. Sur un ton plein de fermeté déférente, et avec toutes les apparences d'une sincérité non équivoque, il prononça :

— J'affirme que j'ai bien remis à cette dame cette lettre, ainsi que la clef de la petite porte.

— C'est faux!... protestait Yesa hors d'elle.

— Taisez-vous! imposait le juge.

Et se tournant vers le valet de chambre, il reprit :

— A quel moment cela s'est-il passé?

— Hier soir, vers dix-huit heures, répondit nettement le valet de chambre. Pendant que ce forain était en train de prendre l'apéritif avec des amis et que les enfants étaient allés aux provisions dans le village, je me suis glissé auprès de cette dame, qui était en train de raccommoder un maillot noir sur la plate-forme de la roulotte... Je lui ai remis le tout... comme j'en avais reçu l'ordre de M. le comte... J'ai attendu la réponse. Cette dame m'a déclaré simplement : « Dites que j'irai! »

» Tout de suite, elle a mis la clef dans la poche de son tablier et a caché la lettre dans son corsage... Alors, je suis parti rapporter la réponse à M. le comte.

— Menteur!... Infâme menteur! scandait la femme du forain.

Et tendant le bras vers son mari, elle fit, d'un ton déchirant :

— Tu ne le crois pas, mon Jean!... Dis-le-moi... N'est-ce pas que c'est un menteur?

Lefier ne répondit pas... Toute la douleur humaine était peinte sur son visage... Son regard exprimait le doute atroce qui l'étreignait et auquel, dans sa confiance absolue en une compagne

aussi tendre que fidèle, en la mère de ses enfants, il s'efforçait déjà d'échapper, il ne put que murmurer d'une voix étouffée :

— Yesa, toi... Non, ce n'est pas possible!

— Inutile de jouer plus longtemps la comédie, intervenait le juge d'instruction.

— La comédie, grondait l'hercule. Vous appelez ça une comédie, vous!...

— Vous vous êtes mis d'accord tous les deux pour tromper la justice!...

— Nous!

— Oui, vous!

Et avec fougue, le jeune magistrat poursuivit :

— Je suis maintenant à même de reconstituer tous les faits dans leur intégrité. Femme Lefier, dès que votre mari est revenu, vous lui avez remis cette lettre...

— Non, non, se défendait la maman du petit clown.

— Taisez-vous! C'est alors que vous avez décidé tous les deux d'assassiner le comte, non pas dans un but de vengeance, mais uniquement pour le voler! Vous, la femme, vous saviez qu'il portait sur lui des bijoux de grand prix et qu'il avait l'habitude d'avoir dans son portefeuille une somme relativement importante. Vous êtes entrée la première dans le parc, vous avez laissé la porte entr'ouverte et vous avez gagné le kiosque où M. d'Albret vous attendait. Ensuite, votre mari, uniquement revêtu de son maillot noir, afin, suivant le procédé classique, de mieux se confondre avec les ténèbres, s'est faufilé dans le parc. Et tandis que vous reteniez l'attention du comte, il s'est avancé à pas de loup et l'a traîtreusement frappé d'un coup de poignard dans le dos !

(*A suivre.*)

LE PETIT CLOWN

grand roman inédit par

ARTHUR BERNÈDE

PREMIERE PARTIE

L'HOMME AU MAILLOT NOIR

III (suite)

La lettre

Tandis que Lefier se tenait à quatre pour ne pas éclater, le juge d'instruction poursuivait :

— D'après les premières constatations médicales, le malheureux a dû mourir sur le coup... Alors, pendant que votre femme faisait le guet, vous vous êtes emparé des objets que vous convoitiez... Vous êtes parti avec votre butin, oubliant, dans votre précipitation, ce couteau qui vous a trahi. Vous avez regagné votre roulotte et, après avoir enlevé votre maillot, vous avez chargé votre femme de le faire disparaître. Puis vous vous êtes efforcé, grâce à cette histoire de cheval et de chien que vous aviez préparée d'avance, de vous procurer un alibi qui ne tient pas plus debout que vos autres moyens de défense !... Telle est la vérité !

» Et maintenant que tout vous acca-

Copyright by Arthur Bernède 1930. Traduction et reproduction interdites en tous pays.

ble, je vous conseille vivement d'entrer dans la voie des aveux. C'est le seul moyen qui vous reste d'apitoyer ceux auxquels vous allez avoir à rendre compte de votre crime...

— Notre crime! rugit le colosse, à bout de patience. Notre crime! Eh bien! voulez-vous que je vous le dise, monsieur le juge, il n'y pas un mot de vrai dans ce que vous venez de dire là, pas plus dans ce que vous a raconté ce larbin de malheur qui mériterait que je lui casse les reins sur mon genou, comme un morceau de bois pourri qui n'est même plus bon à faire du feu...

» Notre crime! Non, mais c'est idiot, c'est fou! D'abord, jamais ma femme ne m'a remis cette lettre, pas plus qu'elle ne l'a reçue. J'en suis sûr. Je la connais mieux que vous, monsieur le juge, et que vous aussi, monsieur le Procureur, qui avez l'air de rigoler... Je ne rigole pas, moi! Et je vous le déclare tout net... Yesa, si elle m'avait trompé, je l'aurais su tout de suite...

» C'est pas que je sois plus malin qu'un autre... Seulement, c'est une question de... une question... Je ne sais pas comment vous dire ça... Mais vous me comprenez, n'est-ce pas? Enfin, quoi, on était tellement en confiance tous les deux, qu'on n'aurait pas pu se dire des menteries, elle sans rougir et moi sans bafouiller...

» La preuve c'est que, quand nous nous sommes connus, Yesa m'a tout de suite dit qu'elle était recherchée par un monsieur de la haute qui lui avait promis une fortune si elle voulait être sa maîtresse et qu'elle avait refusé parce que c'était moi qu'elle aimait ; et comme je l'aimais aussi, on s'est mariés, c'est bien simple! Elle était danseuse équilibriste au cirque Médrano, où je faisais un numéro de force. Alors, comme son imbécile continuait à l'embêter et que je voulais lui flanquer une bonne

râclée afin de lui apprendre les manières, c'est elle qui a voulu, pour éviter un malheur, que nous nous mettions du « voyage », et c'est comme ça que nous sommes devenus des forains!

» Si, après ça, monsieur le juge, vous croyez toujours qu' nous sommes des assassins, eh bien ! vrai, je ne sais pas ce qu'il faut vous dire pour vous convaincre du contraire.

Cette véhémente apostrophe ne semblait avoir nullement modifié l'opinion de M. Pomeret. A mesure que Jean Lefier parlait, le regard du jeune magistrat devenait plus dur et plus menaçant. Et sur ses lèvres se dessinait un sourire ironique qui semblait vouloir dire :

— Va toujours, mon gaillard!... Je te retrouverai au détour du chemin!...

De temps en temps, il échangeait avec le procureur de la République un coup d'œil de satisfaction qui montrait que leur siège à tous deux était fait et qu'ils n'attendaient plus que le moment d'asséner sur ceux qu'ils considéraient comme les meurtriers de M. d'Albret un coup de massue dont ceux-ci ne pourraient pas se relever.

Aussi, dès que Lefier eut terminé, M. Pomeret reprit-il, sur un ton volontairement calme, mais plein de sous-entendus redoutables :

— Lefier ! Ce monsieur « de la haute », ainsi que vous l'appelez, comment se nommait-il ?

— Je me rappelle pas... Et toi, Yesa?

Assommée de douleur, Yesa ne répondit que par un haussement un peu plus for e ses épaules déjà secouées par des sanglots.

Le juge demandait au forain :

— Vous l'avez rencontré?

— Plusieurs fois, répliquait l'athlète. Mais quand il me voyait, il les mettait, et tout de suite.

— Si je vous plaçais en sa présence, le reconnaîtriez-vous?

— Peut-être !

— Eh bien ! regardez !

Avec une allure un peu théâtrale, M. Pomeret se dirigea vers une large porte qui donnait dans une pièce voisine.

— Faites approcher les inculpés ! ordonnait-il aux gendarmes.

De lui-même, Jean Lefier obéit... Le gendarme Tordeval prenant Yesa par le bras la fit lever et, soutenue par lui, elle s'en fut, d'un pas chancelant, se placer près de son mari.

Alors, brusquement, le jeune magistrat ouvrit la porte. Une exclamation d'horreur échappa aux forains. Sur un grand lit de milieu, le cadavre du comte d'Albret était étendu, revêtu de son vêtement qu'il portait la veille. Eclairé par la lueur funèbre de deux cierges, son visage pâle, exsangue, avait retrouvé cette sérénité que la mort apporte aux plus tourmentés de ce monde... Un crucifix d'argent était étendu sur sa poitrine, et ses mains jointes, jaunes comme de la cire, se tendaient vers lui comme pour implorer son pardon.

A son chevet, une religieuse, toute vêtue de noir, agenouillée sur un prie-Dieu, écroulée sous ses voiles, n'avait pas même interrompu une oraison qui s'efforçait d'accompagner jusqu'au ciel l'âme qui venait de s'envoler d'ici-bas...

— Regardez ! fit simplement le juge.

Sans chercher à dissimuler le trouble que lui causait la vue de cet homme qu'on l'accusait d'avoir assassiné, Lefier tendit les yeux vers lui.

— Je ne vois pas bien, fit-il.

— Avancez un peu...

Le forain allait pénétrer dans la pièce... Mais, lui barrant soudain la route, Yesa s'écriait :

— N'y va pas, Jean... Je l'ai reconnu, oui, c'est lui, c'est bien lui... J'en suis sûre !

Brisée, à bout de forces, elle s'écroula, évanouie... Tandis qu'on la déposait sur un canapé et que M. Pomeret refermait la porte de la chambre mortuaire, Lefier qui était demeuré près de lui, sous la surveillance du brigadier Poterel, grondait en frémissant :

— Ah! vous en faites de belles, vous!

Il voulut s'élancer vers sa femme... Pomeret lui barra le passage. Les lèvres blanches, tout tremblant, furieux, prêt à éclater, Lefier s'écria :

— Je ne sais pas ce qui me retient de vous flanquer tous par la fenêtre...

Elevant ses mains à la hauteur de son visage, il les écarta brusquement... Un claquement sec se fit entendre... Sans effort visible, il venait de briser ses menottes, qui retombèrent sur le parquet en un bruit sinistre... D'un revers de main, il écarta le brigadier, qui s'en fut trébucher sur un siège et il allait empoigner le juge à la gorge, lorsqu'une voix s'éleva, une voix d'enfant, claire, harmonieuse et vibrante :

— Laisse-moi donc entrer... monsieur Gratte-Ciel! Faut que je parle tout de suite à mon papa.

— Jacques! s'écria Lefier, qui s'arrêta, sidéré...

IV

Coup de théâtre et... coup de massue

Ainsi que nous l'avons vu plus haut, Miousic n'écoutant que l'élan de son instinctive honnêteté et ne prévoyant pas la conséquence de son geste, s'était empressé de reporter au château le portefeuille de M. d'Albret.

Après s'être heurté au garde champêtre qui lui avait interdit l'entrée, le petit clown ne s'était nullement découragé, et, après avoir fait le tour de la propriété et choisi un endroit favorable, il avait lestement escaladé le mur de clôture et s'était laissé glisser dans le parc.

De loin, Gratte-Ciel — c'était le nom que ses concitoyens avaient, par ironie, décerné à l'actif, mais minuscule personnage chargé de la police locale — avait aperçu la manœuvre du gosse... Désireux de mettre sa responsabilité à couvert, il avait sonné à la porte... Mais le temps que la concierge s'en vint lui ouvrir et qu'il s'élançât à la poursuite du hardi gamin, celui-ci atteignait le château et échappait aux domestiques qui cherchaient à le retenir et à lui barrer le passage.

Au moment où Gratte-Ciel, qui trottait sec, allait l'empoigner par le bras, Miousic, triomphalement, pénétrait dans le salon et, tout en brandissant le portefeuille qu'il n'eût pas lâché pour tout l'or du monde, il s'écriait :

— Papa... t'en fais pas ! C'est le portefeuille de M. d'Albret que je rapporte !

— Le portefeuille ! répéta le colosse qui se sentit frémir de la nuque aux talons.

Machinalement, il étendit la main vers son fils. Mais, en un mouvement rapide, le juge d'instruction se plaça entre le forain et son fils, tout en ordonnant impérieusement à celui-ci :

— Donne-moi ça !

L'enfant obéit. Mais, apercevant sa mère évanouie, il courut vers elle sans que personne n'osât l'en empêcher.

Yesa commençait à reprendre ses sens. Les yeux encore brouillés de larmes qui n'avaient pas encore eu le temps de sécher, elle reconnut tout de suite son enfant.

— Jacques... mon petit... murmura-t-elle

Elle aurait voulu l'attirer à elle... le serrer contre sa poitrine ; mais c'était impossible à cause des menottes qui paralysaient ses mouvements. Elle approcha sa tête de celle du pauvre

gosse. Miousic, tour à tour, regardait sa mère effondrée et son père qui, debout, la mâchoire contractée, l'œil injecté, les bras croisés sur la poitrine, considérait avec une expression de défi le juge d'instruction en train de déposer sur la table les papiers que renfermait le portefeuille du comte d'Albret. Le petit clown dit tout bas à sa mère :

— Alors... ils vont vous emmener... tous les deux... toi aussi ?

Yesa ne répondit pas... Elle mit un long baiser sur le front de son fils... un petit front brûlant de fièvre et derrière lequel s'agitaient mille pensées incohérentes et douloureuses.

Puis elle lui murmura :

— Dès que nous serons partis, tu prendras le train pour Paris avec Zanetta... et vous vous en irez tous deux chez votre bon papa Favero.

— Oui maman.

— Tu trouveras de l'argent dans le deuxième tiroir de la commode, sous une pile de mouchoirs.

— Et la roulotte ?... Et Boncœur ?... Et Capitaine ?... questionnait le gosse.

— Embrasse-moi, toi aussi... fut tout ce que trouva à dire la pauvre femme.

— Petite maman chérie ! s'écria le gosse en enlaçant tendrement sa mère.

Une exclamation du juge interrompait ces touchantes effusions.

— Parbleu !... J'en étais sûr !

Et M. Pomeret, qui venait de découvrir dans le portefeuille de M. d'Albret une bague ornée d'un magnifique solitaire et une perle magnifique montée en épingle de cravate, les présentait à Lefier en disant :

— Et ceci ?

— Ça ? fit le colosse... en fixant les objets.

— Oui... Eh bien ?

(A suivre.)

LE PETIT CLOWN

grand roman inédit par

ARTHUR BERNÈDE

PREMIERE PARTIE
L'HOMME AU MAILLOT NOIR

IV (suite)

Coup de théâtre et... coup de massue

Lefler se tut, incapable de proférer un son. Les événements commençaient à le dépasser... Il avait l'impression que son cerveau allait éclater, qu'il devenait fou... Ce fut à peine s'il esquissa un haussement d'épaules évasif. Interprétant cette attitude comme un début d'aveu, M. Pomeret se dirigea vers Miousic, et, prenant un ton de bienveillante condescendance, il questionna :

— Dis-moi, petit, où as-tu trouvé ce portefeuille ?

Croyant comprendre que son intervention, uniquement inspirée par l'élan de sa probité naturelle, risquait d'être funeste aux siens, le petit clown hésitait à répondre :

— Parle ! ordonnait son père... Tu

Copyright by Arthur Bernède 1930. Traduction et reproduction interdites en tous pays.

peux tout dire... puisque ta mère et moi nous sommes innocents. Je ne t'en veux pas, p'tit gars... Tu as bien fait de rapporter ce portefeuille à son propriétaire. Ça prouve à ces messieurs de la justice qu'on t'a élevé honnêtement.

— Monsieur, déclarait Jacques, ce n'est pas moi qui ai trouvé ce portefeuille. C'est ma petite sœur.

— Où était-il ?

— Dans le cadre de la roulotte... sous une botte de foin.

— Eh bien ! Lefier ? lançait M. Pomeret... je crois que c'est clair !

— C'est très clair, en effet, monsieur le juge, appuyait le forain... Seulement, il y a des chances que nous ne voyions pas les choses de la même façon...

— C'est possible...

— Garde champêtre, intervenait le Procureur, emmenez cet enfant !

— Non ! qu'il reste, au contraire ! s'écriait l'athlète d'une voix de tonnerre... Qu'il reste jusqu'au bout ! Je ne veux pas qu'il s'en aille avec l'idée que sa mère et moi nous sommes des voleurs et des assassins !

— Je suppose, observait le magistrat enquêteur, qu'après les charges qui pèsent sur vous et sur votre femme, vous n'allez pas persister dans vos dénégations !

- Monsieur, écoutez-moi bien, reprenait Lefier, qui, à force de volonté, avait récupéré tout son sang-froid. Tout à l'heure, je me suis emporté, j'ai eu tort, et je vous promets que je ne me mettrai plus en colère. Mais, tout de même, laissez-moi me défendre.

Le Procureur conseillait :

— Vous aurez tout le loisir de le faire à l'instruction... et avec le secours d'un avocat.

— Un avocat ! D'abord, je n'en ai pas besoin... ripostait le colosse... Et

puis, mon gosse, est-ce qu'il sera là, à l'instruction ? C'est devant lui que je veux parler, que je veux tout dire... parce qu'il ne faut pas qu'il doute de nous... Vous ne pouvez pas me refuser ça... monsieur le juge.

— Eh bien ! parlez... concédait le magistrat.

Le forain reprenait :

— Ma femme et moi, on est des victimes.

— De la fatalité... c'est entendu, coupait M. Pomeret.

— Non, pas de la fatalité, rectifiait l'athlète, mais de fripouillards qui ont tout fait pour nous faire encaisser leur crime.

— Ah ! vraiment...

— Et je vais vous dire, moi, comment que ça c'est passé... Il n'y a pas besoin d'être bien malin pour y voir clair... Ceux qui ont fait le coup ont appris — ça ne devait pas être bien difficile — que nous allions le soir donner une représentation au château. Alors... après avoir barboté l'un des poignards de ma femme et mon maillot noir, ils ont mélangé à notre boisson qui était en train de rafraîchir dans un seau, derrière la roulotte, quelque sale drogue qui nous a fait dormir pendant qu'ils étaient en train d'assommer ce pauvre monsieur le comte... Vous ne croyez pas ! Eh bien ! moi, je suis sûr que ça n'a pas pu se passer autrement !

— Et ce sont eux aussi, ironisait le magistrat, qui ont fait disparaître votre cheval et votre chien ?

— Parbleu !

— Papa, lançait Miousic... Boncœur et Capitaine sont rentrés tout seuls !

— Laisse parler ton père... intervenait sans rigueur le Procureur de la République.

— Vous entendez, monsieur le juge,

observait Lefier... Boncœur et Capitaine sont rentrés tout seuls, comme ça... comme des grandes personnes... Vous n'allez tout de même pas prétendre qu'ils étaient partis tous les deux, cette nuit, pour le plaisir de se balader dans la campagne...

— Et le portefeuille... et le poignard... et la lettre ?... objectait M. Pomeret, que les arguments du forain ne semblaient nullement émouvoir...

— Doucement, monsieur le juge, n'allons pas si vite... déclarait Lefier. Je ne suis pas de la partie... comme vous... Donnez-moi au moins le temps de souffler... Le portefeuille ?... C'est bien simple...

— Avec vous, c'est toujours bien simple.

— Laissez-moi donc parler... Vous me coupez tout le temps... si bien que je vais finir par m'embarbouiller et dire des bêtises... C'est peut-être ça que vous voulez... Alors, mieux vaut que je ne dise plus rien.

— Bien ! Allez... engageait M. Pomeret, dont la bonne foi était d'ailleurs au-dessus de tout soupçon.

— Qu'est-ce que je disais donc déjà ? reprenait l'athlète... Ah ! oui... le portefeuille... Eh bien ! le portefeuille... parbleu ! ils l'ont caché dans le foin pour faire croire que c'était moi qui l'avais barboté...

— Voilà de bien singuliers voleurs ! appréciait le juge.

— Singuliers... comment ça ?

— Pour faire retomber sur vous autres la responsabilité de leur crime, ils abandonnent tout leur butin...

— Leur butin ? répétait le colosse.

— Cette bague, cette épingle de cravate... et ces six billets de mille francs que voici... Inutile de continuer... Vous voyez bien que vous vous enferrez !

— Je m'enferre... moi !

— De plus en plus ! Et le couteau ? Vous allez peut-être dire que les bandits que vous avez inventés pour les besoins de votre cause l'ont volontairement oublié dans le foin !... Et cette lettre ?... Qu'ils ont profité de ce que vous étiez endormi près du lavoir pour la glisser dans votre calepin ?

— Parfaitement ! affirmait le colosse avec énergie.

— Alors, déclarait le jeune magistrat, ce valet de chambre est un menteur ?

— Oui... c'est un menteur...

— En ce cas, il ne vous reste plus qu'à prétendre qu'il était de mèche avec les soi-disant assassins de son maître ?

— Et après ? ponctuait l'athlète en lançant un regard de mépris au domestique qui s'effaçait de plus en plus dans l'ombre.

Incapable de garder plus longtemps le calme qu'au prix de tant d'efforts il s'était imposé, Lefier poursuivait avec véhémence :

— Viens donc ici, toi... me dire tout près, les yeux dans les yeux, que tu as remis cette lettre à ma femme! Tu as beau chercher à te défiler... je te retrouverai toujours... va... Sans compter seulement que c'est peut-être toi qui as fait le coup... espèce de vaurien... de crapule!

Sur un ton de dignité offensée, le valet de chambre ripostait :

— Vous ne savez pas ce que vous dites...

— Laissez... monsieur... intervenait M. de Mauriel qui, au cours de ce tragique débat, avait fait preuve de la discrétion la plus absolue.

Et, sur un ton plein de calme, il poursuivit :

— Monsieur le Procureur, monsieur le juge, je considère qu'il est de mon devoir, à moi, l'ami le plus intime du

comte d'Albret, de vous déclarer que Maxime Durieux est le modèle des serviteurs, et que je me porte garant de son entière honorabilité.

— Je vous remercie, monsieur le baron... faisait le valet de chambre avec une expression de reconnaissance exempte de toute obséquiosité.

— Vous entendez, Lefier, s'exclamait M. Pomeret.

— Oui, j'entends!

— Je suppose que vous n'allez pas accuser M. le baron de Mauriel d'être « de mèche » avec les assassins de M. d'Albret?

— C'est à en devenir maboul! s'écriait le forain en s'étreignant le front... Et pourtant, bon Dieu ! y a pas... nous sommes innocents, ma femme et moi, et à moins qu'on ne soient devenus tout à coup somnambules...

— C'es. un autre système de défense... opinait d'un air railleur le jeune magistrat...

Mais un cri de triomphe jaillit de la puissante poitrine de l'athlète... Etendant ses deux mains encore tachées, il martela, le regard éclairé mieux que par une lueur d'espoir, mais par la lumière de la plus solide des certitudes:

— Ah çà!... Est-ce que vous vous figurez que si j'avais, comme vous le dites, frappé M. d'Albret d'un coup de couteau dans le dos, je n'aurais pas été tout de suite me laver les mains?

Cet argument, si simple en apparence, mais si judicieux au fond, parut, cette fois, faire un certain effet dans l'esprit des magistrats, car ils échangèrent un rapide regard de surprise... Profitant de ce léger avantage, Lefier continuait :

— Il y a sûrement là-dessous un mystère... Lequel ? C'est pas à moi, c'est à vous de le chercher... Chacun son métier... En tout cas, je ne peux pas

vous avouer que, ma femme et moi, nous sommes coupables, puisque nous ne le sommes pas... Réfléchissez un peu, que diable! On n'est pas des millionnaires, sûr, mais on a toujours bien gagné sa vie... La preuve ,c'est qu'on a toujours bien vécu et qu'on ne demandait qu'à travailler gentiment en famille... Et vous croyez que pour une bague, une épingle de cravate et quelques billets de mille, on aurait été capables d'assassiner un homme! Allons donc! C'est pas possible... C'est pas vrai... C'est pas vrai... C'est pas vrai!...

En attendant, concluait le juge d'instruction, je vous inculpe, votre femme et vous, de vol et d'assassinat avec préméditation. Gendarmes, emmenez les accusés, qui nt être immédiatement dirigés sur la prison de Pontoise.

Cette fois, Poterel et Tordeval s'approchèrent avec précaution du colosse qui, s'il l'eût voulu, n'en eût fait qu'une double bouchée... Mais, subitement apaisé, avec le ton découragé d'un homme qui sent qu'il n'y a plus rien à faire, il reprit :

— Ne craignez rien, vous autres! Je n'ai pas envie de vous faire du mal... pas plus qu'à personne... et je n'ai même pas l'intention de me sauver... puisque... puisque...

Il avala sa salive et reprit d'une voix brisée :

— Puisque je suis innocent! Seulement...

Il s'arrêta, suffoqué... Il n'était plus l'homme de force entre tous, qui ne recule devant aucun effort... qui ne redoute aucun adversaire... Il personnifiait, au contraire, l'athlète vaincu, le lutteur harassé, qui est sur le point de toucher la terre des deux épaules... Et, pris d'un étourdissement, il chancela sur ses puissantes assises.

(A suivre.)

LE PETIT CLOWN

grand roman inédit par

ARTHUR BERNÈDE

PREMIERE PARTIE
L'HOMME AU MAILLOT NOIR

IV (suite)

Coup de théâtre et... coup de massue

— Jean! s'écria Madeleine angoissée.

— Ce n'est rien... ça va se passer! fit aussitôt le forain... Dame, quand on reçoit sur la tête un pareil coup de massue, on a beau être costaud... ça vous démolit tout de même un bonhomme!

— Finissons-en! coupait le juge.

— Je ne demande pas mieux, acquiesçait Lefier. Seulement, avant qu'on nous envoie à la boîte, vous allez tout de même bien nous permettre d'embrasser notre garçon!

M. Pomeret eut un geste d'asquiescement. Le petit clown, qui n'avait pas quitté sa maman, s'avança vers son père.

— Au revoir, papa! fit-il les yeux pleins de larmes.

— Mes pauvres petits! Qu'est-ce qu'ils vont devenir? se lamentait Madeleine qui n'était plus que désespoir et misère.

— Ils ne sont pas responsables!

Copyright by Arthur Bernède 1930. Traduction et reproduction interdites en tous pays.

déclarait Mauriel avec élan... et je suis tout prêt à m'occuper d'eux...

— Non! pas vous! s'exclamait Lefier en lançant un coup d'œil hostile au baron.

— Pourquoi ? ponctuait ce dernier.

— Parce qu'ils ont encore un grand-père, un vieux brave homme qui ne demandera pas mieux que de se charger d'eux...

— Et puis, affirmait Miousic, on est capables, ma frangine et moi, de gagner tout seuls notre vie...

— Mon petit Jacques! reprenait le colosse avec émotion.

Et, tout en le fixant d'un regard dans lequel il fit passer toute son âme, il scanda :

— Quoi qu'il arrive, tu m'entends, et quoi qu'on te raconte, dis-toi toujours que tes parents sont des braves gens !...

Et, se penchant vers l'enfant, il le serra contre sa poitrine. Puis, se retournant vers les gendarmes, il fit :

— Ah! on s'en va?...

Au loin, des rumeurs montaient de la route. C'était la foule qui s'était considérablement accrue et poussait des cris de mort à l'adresse des assassins.

Le procureur demandait à Mauriel :

— N'existe-t-il pas ici une sortie grâce à laquelle nous pourrions soustraire les inculpés à la colère du public ?...

— Parfaitement ! déclarait le baron. En traversant la cour et en longeant les communs... on arrive à un portail en bois... qui s'ouvre sur un petit chemin grâce auquel on peut contourner le pays... Maxime... conduisez ces messieurs...

— Jacques ! eut encore la force de murmurer Madeleine.

Incapable de se maîtriser davantage, le petit clown se jeta sur elle... A ce cri maternel, tout son courage venait de s'évanouir... Il n'y avait plus qu'un

petit gosse qui anglotait éperdument, qui s'accrochait à sa mère, qui ne voulait pas la laisser partir et qui ne savait plus que hoqueter à travers ses larmes :

— Maman, ma petite maman ! Maman ! Maman !

— Laisse-la, mon gosse, intervenait Lefier.

Et, avec une assurance étrange, une conviction qui semblait inébranlable, il scanda :

— Tu sais que je n'ai qu'une parole, mon petit.

— Oui, papa...

— Eh bien ! je te jure que tu retrouveras bientôt ta maman !

L'enfant desserra son étreinte... Il avait une si grande confiance en tout ce que lui disait son père, il était si sûr que celui-ci disait toujours la vérité... qu'il se sentit tout à coup moins déchiré...

— Au revoir, maman !... fit-il. Au revoir, toi aussi, papa !...

— Oh ! moi... grommela le forain d'un air étrange.

Vite Poterel et Tordeval, précédés par le valet de chambre, faisaient passer les prisonniers dans le vestibule où deux autres gendarmes appelés en renfort les attendaient...

Le représentant du parquet leur emboîta le pas... et il ne resta plus dans le grand salon que Mauriel, le garde champêtre et le petit clown... Ceux-ci contemplaient en silence la porte qui venait de se refermer sur ses parents... Il écoutait le bruit des pas qui résonnaient sur les marches en pierre du grand escalier et qui s'éloignaient, s'éloignaient... En un geste spontané il courut vers la fenêtre pour les voir passer encore une dernière fois.

Mauriel voulut le retenir... Mais Miousic lui échappa, et, de ses mains tremblantes, il se mit à envoyer des

baisers à son père et à sa mère qui s'en allaient, courbés sous le poids de la fatalité.

Marchant côte à côte d'un pas automatique, ils se demandaient s'ils ne vivaient pas un atroce cauchemar et s'ils n'allaient pas se réveiller, se retrouver dans leur roulotte, auprès de leurs chers gosses, si simplement, si doucement heureux comme ils l'étaient la veille et comme ils ne pensaient qu'à l'être le lendemain...

Ils disparurent sans avoir relevé la tête...

Le petit clown resta là un moment, comme si sa vision se prolongeait au delà du grand mur qui lui fermait l'horizon, suivant les siens par la pensée jusqu'à la prison où on les conduisait, où on allait les séparer, eux qui s'aimaient tant, eux qui ne s'étaient jamais querellés, pour les enfermer dans un cachot que, dans son imagination naïve, le pauvre petit se figurait bien plus sinistre encore !

Mauriel se mit à parler à voix basse au garde champêtre qui, plus ému qu'il ne l'eût voulu paraître, mâchonnait sa grosse moustache et s'efforçait de garder une attitude de sévérité que, selon lui, devraient toujours conserver même les plus modestes représentants de la force publique. Mais il n'y parvenait pas, et ses yeux, rivés sur le petit clown, exprimaient toute la compassion qui remplissait son cœur de brave homme.

Lorsque Mauriel eut fini de lui parler, Gratte-Ciel fit simplement d'un air comiquement important :

— C'est entendu, monsieur le baron!

Et il s'en fut vers Miousic qui n'avait pas bougé de place.

— Hé ! petit, fit-il en donnant à sa voix naturellement sévère une expression de bonté qu'il ne prenait que lorsqu'il parlait à ses petits-enfants.

Le petit clown se retourna.

— Qu'est-ce que vous me voulez ?... fit-il d'un air méfiant.

— Tu ne peux pas rester là... déclarait le garde champêtre.

— C'est vrai... faut que je m'en aille... tressaillit le gosse.

Et, revenant tout à coup à la réalité, il fit :

— Et ma frangine qui m'attend ! Elle doit même trouver le temps long...

Au dehors, les premiers coups de l'Angélus se mirent à tinter.

— Midi ! s'éxclama Miousic. Elle doit rien avoir faim, la pauvre gosse !... Qu'est-ce que je vais lui faire pour son déjeuner ?...

— Ne t'inquiète de rien ! déclarait Mauriel... On s'occupe de toi.

— Qui ça, monsieur ?

— Moi ! fit le père Gratte-Ciel. Viens avec moi, on va prendre ta petite sœur en passant. On ira manger un morceau à la maison, et puis je vous conduirai tous les deux à Paris chez votre grand-père...

— Je veux bien, fit le gosse.

— Au revoir, monsieur, fit-il à Mauriel.

— Au revoir, mon petit !

— Monsieur, reprenait Jacques, si vous voyez la petite demoiselle d'hier soir... dites-lui bien que ce n'est pas mon papa qui a tué le sien... parce que papa, lui, il ne ment jamais !

Le baron Pierre ne lui répondit pas et se contenta de lui tapoter la joue. Miousic mit simplement sa main dans celle que lui tendait le garde champêtre, qui n'était guère plus grand que lui. Et ils s'en furent tous deux... sans un mot... dans un silence glacial.

Le père Gratte-Ciel n'osait rien dire de peur de faire encore pleurer le petit clown, et le petit clown ne soufflait mot tant il était encore sous l'influence tragique des événements qui venaient

tout à coup, après l'avoir désespéré, de faire de ce gosse de douze ans, mieux qu'un adolescent, presque un homme !

Mauriel les accompagna jusqu'à la porte, et, le visage contracté, les lèvres serrées, les regarda s'éloigner. Lentement, il referma le battant et, pensif, le front baissé, il demeura un instant immobile, la main crispée sur le bouton de la porte.

On eût dit qu'une idée aussi pénible qu'imprévue venait de lui traverser l'esprit. Mais, presque aussitôt, il eut un long soupir de détente. Et, soulagé de la mystérieuse angoisse qui, subitement, l'avait étreint, il se retourna, la figure presque rassérénée, lorsqu'un cri de surprise lui échappa : Mme d'Albret, déjà vêtue de noir, se tenait debout au milieu de la pièce. Ses traits, son regard reflétaient encore l'épouvante qu'avait provoquée en elle la mort si tragique de son mari.

M. de Mauriel s'avança vers elle avec le plus affectueux empressement.

— Mon ami, fit-elle d'une voix tremblante, il faut que je vous parle...

— Pourquoi ne m'avez-vous pas appelé près de vous ? reprochait affectueusement le baron. Moi qui vous avais tant suppliée de ne pas rentrer dans cet appartement !

Tout en s'appuyant au dossier d'un fauteuil, Mme d'Albret, pâle, angoissée, les narines frémissantes, reprenait :

— Pierre, écoutez-moi !

— Vous me faites peur...

— Ce que j'ai à vous dire va sans doute vous bouleverser encore plus que moi...

— Je ne comprends pas...

— Vous allez penser que je suis folle !

— Mon amie !

— Selon vous, ce sont bien ces forains qui ont assassiné mon mari ?...

— C'est l'évidence même !

Alors, lentement, mais avec une

force impressionnante, Mme d'Albret articula :

— Eh bien ! non, j'ai la conviction qu'ils sont innocents !

V

La comtesse, le baron et le valet de chambre

Ces paroles que la comtesse d'Albret avait prononcées avec un accent de conviction profonde parurent causer à Pierre de Mauriel une extrême surprise.

— Je ne comprends pas, fit-il, et je me demande, ma chère amie, sur quoi vous vous basez pour émettre une opinion aussi hasardeuse au moment même où la justice vient d'établir d'une façon absolue la culpabilité de ces gens.

— J'ai tout entendu, affirmait la mère de Janine.

— Vous avez tout entendu ? répétait Mauriel de plus en plus troublé.

— Oui, posait la comtesse avec un sang-froid qu'on aurait pu s'étonner justement de rencontrer chez une femme qui venait d'être frappée d'un coup aussi cruel qu'imprévu.

Et elle poursuivit avec un calme qui parut quelque peu inquiéter son interlocuteur :

— Dès que j'ai su que les magistrats de Pontoise étaient arrivés au château, un sentiment d'irrésistible curiosité ou plutôt un désir légitime de tout savoir m'a conduite dans cette pièce où je vous avais prié de les recevoir. Mais, au moment d'en franchir le seuil, j'ai éprouvé un commencement de défaillance. Je me suis demandé si j'aurais la force nécessaire d'assister jusqu'au bout à cette première enquête !

» Je suis donc restée dans le fumoir qui communique directement avec cette pièce et qui n'en est séparé que par ce rideau de damas... Et j'ai écouté !

(*A suivre.*)

LE PETIT CLOWN

grand roman inédit par

ARTHUR BERNÈDE

PREMIÈRE PARTIE
L'HOMME AU MAILLOT NOIR

V (suite)
La comtesse, le baron et le valet de chambre

Nerveusement, Mauriel lançait presque malgré lui :

— Il est des choses, ma chère amie, qu'il eût mieux valu que vous ne connussiez pas !

Tandis que son noble visage révélait une expression de résignation mélancolique qui la rendait plus belle encore, Mme d'Albret reprit :

— Depuis longtemps, soit par des lettres anonymes, soit par des insinuations malveillantes d'amies enchantées de saisir l'occasion de m'humilier et de me faire de la peine, j'avais appris que

Copyright by Arthur Bernède 1930. Traduction et reproduction interdites en tous pays.

mon mari avait eu, avant de m'épouser, une intrigue avec une jeune artiste de music-hall... et qu'il avait cherché, depuis notre mariage, à renouer les relations avec cette femme... J'en avais même eu la preuve par une lettre qu'un hasard, un oubli, ou une intention méchante avait fait tomber entre mes mains. Cette lettre était adressée par M. d'Albret à un directeur d'une agence de renseignements auquel il demandait de retrouver les traces de cette jongleuse foraine...

— Pourquoi ne m'avez-vous pas dit tout cela ?... s'exclamait Pierre de Mauriel avec une ardeur involontaire.

— A quoi bon ! fit Marie-Louise... Depuis longtemps, je savais que M. d'Albret ne m'avait jamais aimée... Son indifférence avait fané peu à peu en moi la loyale affection que j'étais toute disposée à lui donner et à lui garder... Toute la tendresse dont j'étais capable, je l'avais reportée sur ma fille... Ma vie n'avait plus qu'un but : elle !... Et quand bien même mes idées religieuses ne m'eussent pas interdit le divorce, je crois que je n'aurais jamais songé à me remarier... Il est toujours dangereux de choisir un second père à son enfant !

— Surtout, appuyait Mauriel, quand le premier est encore vivant...

— Et même quand il est mort !... affirmait la châtelaine.

A ces mots, le front de Mauriel se rembrunit. Tout en baissant ses yeux subitement voilés de tristesse, il fit :

— Voilà pourquoi vous n'avez pas jugé utile de me prendre pour confident !...

— C'est vrai !... Etaler mes décep-

tions d'abandonnée ne les eût point effacés; et, quand on se trouve devant l'irréparable, n'est-il pas inutile d'exterrioriser ses regrets d'avoir manqué son existence de femme, lorsqu'on a la sublime consolation de pouvoir la remplacer par une existence de mère ? Je me félicite donc d'avoir été jusqu'à ce jour assez maîtresse de moi pour que vous, notre ami le plus intime, n'ayez pas deviné les désenchantements qui étaient en moi...

— Vous vous trompez, mon amie, reprenait Pierre. J'avais tout deviné... Si je n'ai pas cherché à vous apporter le faible tribut de mes consolations, c'est parce que j'ai compris que vous plaindre eût été vous blesser. Et je me suis incliné avec respect et silence devant le mur invulnérable dont vous avez entouré votre cœur.

Tout en dirigeant vers le baron un regard plein d'affectueuse gratitude. Mme d'Albret déclarait :

— Pierre, vous m'avez donné là une preuve d'attachement que je n'oublierai jamais !...

Loyalement, elle lui tendit la main... Avec ferveur, M. de Mauriel y déposa ses lèvres. Elle la retira comme si elle redoutait que leur contact trop prolongé ne ternît le beau miroir qui venait de leur renvoyer l'image de leurs pensées.

Et, tout de suite, elle reprit :

— Je vais retourner près de Janine.

— Lui avez-vous appris ?... interrogeait Mauriel.

Mme d'Albret répondait :

— Je lui ai annoncé avec beaucoup de ménagements qu'elle avait perdu son père. Mais je me suis bien gardée de lui

dire toute la vérité. Car la pauvre petite n'est pas suffisamment remise de cette longue maladie qui m'a donné tant d'inquiétudes... Elle ignore tout du drame effroyable de la nuit dernière. Elle sait simplement que son père a succombé. Elle a beaucoup pleuré... Elle a demandé son chapelet à sœur Marthe, qui m'a aidée avec tant de dévouement à la soigner, et, en ce moment, elle prie pour son papa...

— Quel être adorable que cette enfant ! s'écriait Mauriel.

— Vous avez raison, elle est adorable, c'est bien le mot, appuyait Marie-Louise. Vous l'aimez beaucoup... Elle vous le rend aussi, et cela, je ne vous le cache pas, a été pour beaucoup, mon cher Pierre, dans l'affection que je vous porte...

Mauriel affirmait :

— Croyez que la mienne est sans limites !...

— Vous me le démontrez, mon ami, appréciait la comtesse, en demeurant près de moi et en m'assistant avec un dévouement fraternel en ces heures si pénibles !

— N'est-ce pas surtout dans l'épreuve que l'on doit pouvoir compter sur ses vrais amis ?

— C'est chose si rare !... soupirait la châtelaine.

Elle allait se retirer, puis, se ravisant, elle fit :

— Maintenant que les formalités judiciaires sont terminées, abuserai-je en vous demandant de bien vouloir télégraphier à la famille de mon mari ? Je ne voudrais pas qu'elle apprît par les journaux la terrible nouvelle.

— C'est entendu, acquiesçait le baron,

Vous n'avez qu'à me donner les adresses.

— Elles sont toutes dans l'agenda bleu que vous trouverez sur le bureau de M. d'Albret.

— Je vais m'en occuper immédiatement...

— Merci !

— Un mot seulement... Vous permettez ?...

— Je vous en prie...

— Tout à l'heure, ma chère Marie-Louise, vous avez prononcé quelques paroles qui, je ne vous le cache pas, m'ont intrigué.

— Quoi donc ? Je ne me les rappelle pas !

— Ne me disiez-vous pas que vous croyiez en l'innocence de ces forains ?

— C'est vrai... et puis nous nous sommes mis à parler d'autre chose...

— Alors ?

— Eh bien ! oui, j'y crois !...

— Pourtant, tout les accuse ! objectait Mauriel.

— Je le reconnais, déclarait la comtesse... Mais je n'ai pas pu m'empêcher d'être émue par les protestations de cet homme, par les cris de douleur de cette femme et par les sanglots de ce pauvre enfant...

— Vous êtes mère, mère avant tout et par-dessus tout !

— C'est vrai ! Voilà pourquoi, mieux que tout autre, je suis apte à saisir certaines nuances qui échappent fatalement à ceux dont l'âme n'est pas éclairée par le rayonnement de la plus pure des tendresses. Aussi, à mesure que se déroulait cette scène si douloureuse, plus les charges semblaient s'accumuler sur les deux accusés, plus se dévelop-

pait en moi l'idée que la justice faisait fausse route !

— Alors, constatait Mauriel, vous admettez la thèse de Lefier, c'est-à-dire qu'il a été victime d'une machination, d'un complot !

— Mon bon ami, posait la châtelaine, je vous l'ai déjà dit, il faut que je retourne auprès de Janine. Nous reprendrons cette conversation à un autre moment...

— Le fait est, déclarait Mauriel, que ce serait terrible si ces forains étaient innocents...

— Les malheureux ! souligna Mme d'Albret en s'éloignant.

Mauriel demeura un instant debout, immobile. Le front barré d'un pli, les lèvres serrées, il semblait suivre une idée qui lui était fort peu agréable et même assez inquiétante, car il se prit à murmurer entre ses dents :

— Il ne manquerait plus que cela !...

Puis, pivotant sur les talons, il gagna le vestibule qu'il traversa dans toute sa longueur, et s'en fut ouvrir une porte qui donnait accès au cabinet de travail du comte d'Albret...

C'était une pièce vaste et somptueuse, dont les murs disparaissaient sous de magnifiques tapisseries de Beauvais. Meublée entièrement en Louis XV et en Louis XVI d'époque, encombrée d'une collection de tableaux et d'objets d'art digne de notre musée du Louvre, on eût dit la reconstitution d'un bureau d'un grand seigneur du XVIII^e^ siècle... Et dans cette atmosphère de richesse superbe et de haut goût flottait le parfum non frelaté de la plus authentique aristocratie.

Mauriel promena autour de lui un

regard demeuré sombre. Puis il se dirigea vers un magnifique bureau qui avait certainement dû, avant la Révolution française, figurer parmi le splendide mobilier du palais de Versailles... On eût dit que M. d'Albret venait de le quitter à l'instant même. Le journal financier, probablement et même certainement sa dernière lecture, était encore étalé sur un buvard en maroquin rouge marqué aux armes du comte. Contre un cendrier en argent massif s'appuyait un cigare à demi consumé. A côté, un stylo armé, dont la plume d'or se dessinait sur l'encre séchée... Appuyées à un classeur, plusieurs lettres timbrées, toutes prêtes à être jetées à la boîte... Et sur un plateau de laque, véritable petite merveille qui avait dû être importée deux cents ans auparavant par la Compagnie des Indes, s'étalaient, décachetées et méthodiquement rangées, les lettres reçues la veille.

Mauriel aperçut l'agenda bleu que lui avait signalé la comtesse. Il le prit et le feuilleta... le referma et le reposa à sa place, tout en murmurant :

— Je ferai cela après déjeuner...

Il se replongea dans ses réflexions... Au bout de quelques minutes, il appuya sur le bouton d'une sonnerie électrique, seule manifestation du progrès moderne que l'on remarquât dans l'ensemble aussi harmonieux qu'impeccable de ce merveilleux cabinet. Un instant après, une petite porte s'ouvrait. Et aussi correct, aussi guindé que s'il eût vécu à l'époque où les laquais portaient la culotte courte, les bas blancs et l'habit à la française, Maxime s'avança vers le baron.

(A suivre.)

LE PETIT CLOWN

grand roman inédit par

ARTHUR BERNÈDE

PREMIERE PARTIE
L'HOMME AU MAILLOT NOIR

V (suite)
La comtesse, le baron et le valet de chambre

Maxime était un homme auquel il eût été malaisé de donner un âge exact. Impeccablement rasé, les cheveux bruns, trop bruns même, le visage banal, il semblait osciller entre la quarantaine et la cinquantaine. Au premier abord, sa physionomie n'offrait rien d'antipathique. Elle était quelconque. Visiblement, ce serviteur appartenait à cette catégorie si désuète de valets de grande maison qui semblaient si bien avoir été fabriqués en série...

Comme il arrivait à la hauteur du bureau, son faciès se transforma instantanément. Ses traits, empreints d'une onctueuse gravité, prirent soudain une expression de gouaille qui frisait le

Copyright by Arthur Bernède 1930. Traduction et reproduction interdites en tous pays.

cynisme... Puis, tout en se dandinant légèrement, les lèvres entr'ouvertes par un rictus canaille qui achevait de le faire ressembler à un de ces personnages interlopes que l'on rencontre la nuit aux alentours des cabarets de Montmartre et de Montparnasse fréquentés par les métèques, il fit :

— Alors, quoi, déjà installée ?... Vrai, monsieur le baron ne perd pas de temps!

— Je vous dispense de vos plaisanteries! coupait net Pierre de Mauriel, d'abord parce qu'elles sont déplacées, puis parce que j'ai autre chose à faire que de les écouter.

Sur un ton de respect dont il ne cherchait nullement à dissimuler l'ironie, l'étrange valet de chambre s'empressait de déclarer :

— Je suis aux ordres de monsieur le baron.

D'un ton bref, Mauriel questionnait :

— Les Lefier... partis ?

— Il y a déjà un moment. Je les ai vus monter en carrosse. Décidément, tout se modernise... Autrefois, on leur aurait fait faire le voyage à pied... Maintenant on les trimballe en auto, comme des millionnaires. C'est beau le progrès!

D'un geste impatient, Mauriel l'arrêtait :

— Ont-ils continué à protester de leur innocence ?

— Non... répliquait Maxime... Ils l'ont bouclé... tous les deux... Ils en avaient assez... Croyez-moi, le juge d'instruction les a bien cuisinés... retournés sur le gril. Il est épatant, ce jeune magistrat. Je lui prédis un prompt avancement!

Et avec un ricanement bizarre, il ajouta :

— J'aime mieux que ce soit ces forains plutôt que moi qui aient affaire à lui... Monsieur le baron n'a plus rien à me dire?

— Rien.

— Monsieur le baron est content de moi ?...

— Oui... Oui !...

— Monsieur le baron doit trouver que j'ai bien tenu le coup !

— Ça va !

— Monsieur le baron n'a pas l'air satisfait... Pourtant...

Mauriel ne répondit pas... Nerveusement, il se mit à tapoter de la main le bureau devant lequel il était assis.

Tout en baissant la voix et en se penchant légèrement vers l'ami du comte d'Albret, Maxime fit, avec un de ces airs mystérieux et intéressés que prennent certaines gens en vue de provoquer des confidences :

— Il y a donc de l'eau dans le gaz ?

— A quelle heure déjeune-t-on ? lançait Mauriel.

— A une heure, comme d'habitude, répliquait le valet de chambre. Mais je crois que monsieur le baron sera seul, car Mme la baronne — pardon, Mme la comtesse — a donné l'ordre de la servir dans son appartement, ainsi que Mlle Janine...

— Bien !... fit le baron Pierre en s'emparant machinalement du journal financier.

Quant à Maxime, il ne bougea pas de place.

— Qu'est-ce que vous attendez ? faisait Mauriel de plus en plus agacé...

Tranquillement, en homme qui se sent très sûr de lui, Durieux articulait :

— Ce que j'attends ?... Mais que vous m'ayez dit pourquoi il y a de l'eau dans le gaz.

— Assez, n'est-ce pas ?

— Il me semble pourtant que j'ai le droit...

— Pas maintenant ! Ce soir... demain...

D'un ton où perçait une sourde menace, Maxime s'écriait :

— Est-ce que monsieur le baron se dégonflerait déjà ?

— Taisez-vous ! imposait Mauriel en se levant.

Maxime, qui ne paraissait nullement décidé à se laisser clore le bec, poursuivait sur ce ton à la fois railleur et papelard dont il jouait à merveille :

— Monsieur le baron reconnaîtra bien tout de même qu'après les services que je lui ai rendus depuis quelque temps, et surtout après ce qu'il m'a promis, j'ai tout de même le droit de dire un petit mot...

D'un ton acerbe et mauvais, Mauriel reprenait :

— Serait-ce déjà la musique qui commence ?

— Comme monsieur le baron me juge mal ! s'écriait le valet de chambre en prenant un air scandalisé. Je sais bien que monsieur le baron est un homme d'honneur et qu'il tiendra strictement les engagements qu'il a pris envers moi. Mais, comme monsieur le baron me paraît préoccupé... j'ai pensé qu'il avait peut-être de petits ennuis... et voilà pourquoi — oh ! uniquement par intérêt pour lui ! — je me suis permis — que monsieur le baron excuse cette expression, mais, depuis le régiment, je n'ai pas pu arriver à m'en débarrasser — de demander à monsieur le baron s'il n'y avait pas d'eau dans le gaz ?

Un peu rasséréné, et d'un ton plus conciliant, Mauriel reprenait :

— Décidément, Maxime, vous êtes une fine lame. Il y a longtemps, d'ailleurs, que je m'en suis aperçu.

— Monsieur le baron me comble...

— Au fait, j'aime mieux vous le dire tout de suite, je suis littéralement empoisonné...

Sur un ton de suprême insolence, Maxime demandait :

— Marie-Louise ne marche pas ?

— Il ne s'agit pas de cela ! s'exclamait Mauriel.

— Bien vrai ?

— Ah çà ! vous vous figurez donc que j'ai été assez fou, ou plutôt assez idiot, pour la demander déjà en mariage ?

— Je vous croyais si pressé...

— Attendez au moins que sa brute de mari repose dans le caveau de ses ancêtres.

— Alors, je ne vois pas ce qui peut vous tourmenter à ce point.

— Je vais vous le dire.

— Enfin !

- Mme d'Albret vient de me déclarer, il n'y a pas un quart d'heure, qu'elle était convaincue de l'innocence des Lefier.

— Aïe ! souligna Maxime en faisant une grimace.

Et il ajouta, inquiet à son tour :

— Si je m'attendais à celle-là !

Et, baissant la voix, il marmonna :

— Pourtant, le parquet de Pontoise a marché comme un seul homme.

— Oui, mais pas elle.

— Diable ! Diable !

- D'après le pe qu'elle m'a dit à ce sujet, elle n'a qu'une impression... et non une certitude.

— C'est tout de même très ennuyeux... déclarait Maxime. Je la connais, la patronne... Quand elle enfourche son dada, il n'y a pas moyen de l'en faire des ndre...

- Dès aujourd'hui, je vais aviser... affirmait Mauriel avec décision.

Durieux, qui avait retrouvé son mauvais rictus, insinuait :

— Si elle trouve qu'il n'y a pas assez de preuves contre les Lefier, on pour-

rait peut-être lui en apporter d'autres.

— C'est inutile... faisait le baron. A force de vouloir trop en faire, on finit par dépasser la mesure et crever le plafond.

— Monsieur le baron a raison. Et puisque ce n'est qu'une impression, il n'y a pas encore trop de bobo... Monsieur le baron saura certainement convaincre Mme la comtesse qu'elle s'est trompée... Monsieur le baron a tellement d'influence sur elle!

— Vous croyez ?

— J'en suis sûr... Il y a des choses que monsieur le baron ne peut pas voir lui-même. Mais moi j'ai un œil... J'en ai même deux... et je sais les faire travailler... J'observe tout le temps... et aussi avec mes oreilles... J'étais né pour être observateur à la Société des nations ou dans les conférences internationales. Eh bien! je puis garantir à monsieur le baron que Mme d'Albret est folle de lui...

— Allons donc! s'écriait Mauriel... Je crois, en effet, qu'elle a beaucoup d'amitié pour moi...

— Dites plutôt beaucoup d'amour...

— Je vous dis que non!

— Je regrette d'être obligé de contredire monsieur le baron.

— La preuve que j'ai raison, c'est que tout à l'heure elle m'a déclaré que sa fille était tout pour elle... et que, libre ou non, elle ne lui donnerait jamais un second père.

— Boniments d'honnête femme!... s'écriait Maxime. Oui, bobards auxquels elle s'est laissé chiper elle-même... Mais que monsieur le baron ait un peu de patience, et il verra... Dans un mois d'ici, et peut-être avant, s'il veut bien s'en donner la peine — et il se la donnera — la belle Marie-Louise lui tom-

bera dans les bras comme une belle pêche mûre dans les mains d'un jardinier.

— La femme est si bizarre!

— Eh bien! vrai... s'exclamait le valet de chambre. Ça ne serait vraiment pas la peine de s'être donné autant de mal pour en arriver à un aussi piteux résultat! Que monsieur le baron ne s'énerve pas, surtout! Qu'il prenne patience, tout s'arrangera...

— Maxime... fit Mauriel en dévisageant le valet de chambre de M. d'Albret... je me demande si vous êtes mon bon ou mon mauvais génie...

— *Tu le sauras bientôt!* glissa l'étrange domestique à l'oreille du baron.

Ce tutoiement de la part d'un valet de chambre qui, un instant auparavant, lui parlait à la troisième personne et le traitait de « monsieur le baron » gros comme le bras ne parut nullement offusquer M. de Mauriel. En effet, celui-ci fit aussitôt :

— Que veux-tu dire par là ?

On frappait à la porte. Maxime éleva son index à la hauteur de sa bouche et s'en fut ouvrir.

Un maître d'hôtel apparut, annonçant:

— Monsieur le baron est servi.

— Je n'ai pas faim! répliquait le commensal du château avec humeur.

Le valet de chambre lui lança un rapide coup d'œil qui signifiait « attention ». Puis, reprenant son ton papelard, il fit :

— Monsieur le baron a tort de rester sans manger... Monsieur le baron, plus que jamais, va avoir besoin de ses forces...

(A suivre.)

LE PETIT CLOWN

grand roman inédit par

ARTHUR BERNÈDE

PREMIÈRE PARTIE
L'HOMME AU MAILLOT NOIR

V (suite)
La comtesse, le baron et le valet de chambre

Mauriel dut comprendre le sens caché de ces paroles... Car il reprit :

— Vous avez raison, Maxime. Mais je suis encore tellement peiné, tellement bouleversé!

Et il ajouta :

— Je descends dans cinq minutes!

Le maître d'hôtel se retira. Maxime attendit qu'il eût refermé la porte et qu'il se fût éloigné; puis, se rapprochant de Mauriel qui semblait toujours obsédé par de graves préoccupations intimes, il lui dit, presque visage contre visage et d'une voix dont l'accent était devenu tout à coup aussi canaille que celui d'un gibier de bagne :

Copyright by Arthur Bernède 1930. Traduction et reproduction interdites en tous pays.

— Toi, tu commences à me flanquer le trac!... Dirait-on pas que tu en es à ta première affaire!... J'ai déjà eu assez de mal à te seriner ton rôle... Maintenant, tu ne devrais pas avoir besoin de souffleur... En attendant, va boulotter... Force-toi même si tu n'en as pas envie... Prends un air triste, un air de circonstance, comme on doit l'avoir quand on a perdu un ami... Mais n'en mets pas de trop! Regarde-toi dans la glace... Tu en fais une tête! Une tête qui n'est pas solide sur ses épaules... Tu ne voudrais tout de même pas que la belle Marie-Louise, après avoir eu l'impression que les Lefier étaient innocents, ait maintenant celle que tu es coupable!

— Tais-toi !...

— Et toi prends garde!

Et avec un accent de sourde menace, le valet martela :

— Nous avons mis deux ans à préparer et à réussir cette affaire... Comme travail, je crois que c'est plutôt réussi. Ce n'est pas à présent que nous touchons au but que tu vas flancher!

— Je t'ai promis que je tiendrai jusqu'au bout.

— D'accord... et je reconnais que tu es un type très *fortiche*... Aussi, je suppose que tu ne vas pas t'attendrir sur le sort de ton copain d'Albret et des époux Lefier...

— Il ne s'agit pas de cela! s'écriait le baron Pierre.

— Alors quoi ?

— J'ai peur qu'à cause de sa fille

— Marie-Louise ne marche pas ? Tu ne l'as déjà dit... Ne t'en fais donc pas de ce côté-là... D'abord, la petite te gobe... Tu as très bien su la prendre... Je suis même sûr qu'elle te préfère

à son papa... Et tu es assez adroit pour te servir d'elle quand l'heure en sera venue... Ça, c'est ton rayon... et si tu veux t'en donner la peine, ce ne sera pas long... Je te le répète... Marie-Louise a le pépin pour toi... Je te dis que tu as tous les atouts dans ton jeu... Sacré animal, ce que tu me fais dépenser de salive!

Et tout en poussant Mauriel vers la porte, il fit :

— Allez... va... descends... Bon appétit, monsieur le baron! Du cran... bon Dieu! puisque tout va bien... et que, d'ici peu, tout ira mieux encore!

Dès que Mauriel eut disparu, Maxime eut un sourire sinistre, un véritable rictus d'assassin professionnel.

Puis, lentement, il grommela :

— Après tout... si cette petite Janine devient, comme il le croit, par trop gênante, il n'y aura qu'à l'envoyer rejoindre son papa.

Et il ajouta avec un cynisme effroyable, qui semblait ne pas avoir de limites:

— J'ai l'idée que ce ne serait pas très difficile!

VI

Un vieux brave homme

Le même jour, vers 5 heures de l'après-midi, un bon vieux, qui pouvait bien avoir entre soixante-dix et quatre-vingts ans, pauvrement mais correctement vêtu, gravissait, tout en traînant un peu la jambe droite, l'escalier très raide et très obscur d'un immeuble de plus que modeste apparence qui dressait sa façade grise et vieillotte à Montmartre, tout en haut de la rue des Martyrs.

D'une main, il tenait un filet dans lequel voisinait un pied de laitue, une

tranche de pain, une canette de bière et un peu de pâté de foie que l'on devinait sous le papier qui l'enveloppait... De l'autre, il s'appuyait à la rampe tout en soufflant :

— Bon Dieu! que c'est haut... Les enfants ont raison... Il faudra que je me décide à chercher un autre logement !

Il arriva ainsi jusqu'au sixième... s'arrêta devant une porte devant laquelle s'étalait un paillasson quelque peu effiloché... Soigneusement, il y frotta ses pieds l'un après l'autre. Puis, prenant une clef dans la poche de son veston élimé, mais exempt de toute tache et du moindre accroc, il l'introduisit dans la serrure et pénétra dans une pièce assez grande, bien éclairée et dans laquelle régnaient un ordre et une propreté remarquables.

Après avoir déposé son filet sur une table, tout en reprenant haleine, il promena autour de lui le regard satisfait d'un brave homme content de ce qu'il a, se suffisant de peu et doué d'une de ses philosophies charmantes qui rendent ceux qui la possèdent aussi agréables aux autres qu'à eux-mêmes.

Un bon sourire acheva d'illuminer son visage glabre, parcheminé, qu'éclairaient déjà deux yeux à la fois pleins de bonté et de malice... Tout n'était-il pas que souvenir autour de lui ?... Les murs tapissés d'affiches représentaient un clown revêtu du costume classique de ces chers dispensateurs de gaieté pour spectateurs de tous les âges... Des palmes en feuillage d'or terni accrochées au quatre coins et au bout desquelles pendaient des numéros en moire rouge portant ce dédicaces : *Au grand clown musical Favero, ses admirateurs reconnaissants !*

Toutes ces photos jaunies déposées sur la cheminée, sur les étagères, un peu partout, et qui évoquaient toutes les étapes d'une carrière plus riche de gloire que de profits ; ce lit-sommier formant divan, et cette armoire en bois bla dans laquelle, vraisemblablement, devaient pendre, saupoudrées de naphtaline, les anciennes défroques du maître de céans... et jusqu'à cette petite table de toilette surmontée d'une glace rectangulaire que flanquaient deux lampes électriques... bref, tout cet arrangement, toute cette atmosphère faisaient que cete pièce ressemblati beaucoup moins au foyer d'un vieux brave homme qu'à la loge d'un artiste.

Après avoir déposé son filet à provisions sur le buffet d'une minuscule cuisine, d'une propreté non moins minutieuse, le papa Favero — ainsi qu'on l'appelait dans le quartier — revint dans sa chambre et s'en fut s'asseoir dans un antique fauteuil dit « Voltaire », près de sa fenêtre ouverte, d'où l'on apercevait le Sacré-Cœur en silhouette, à travers les entrelacements d'une vigne vierge qui prenait racine dans une petite caisse peinte en vert et remplie de terre de bruyère.

Tirant doucement de sa poche un étui à lunettes et une lettre que son concierge lui avait remise en passant, il ajusta ses besicles sur son nez et examina avec une joie visible l'enveloppe sur laquelle une écriture enfantine avait tracé son adresse...

— C'est de mon petit Jacques !... s'écria-t-il avec joie.

Ainsi que pas mal de gens qui sont obligés de vivre isolés ou à peu près, le bon papa Favero avait contracté l'habitude de parler tout seul.

— Voyons ça... ajouta-t-il en décachetant la lettre.

Ses mains tremblaient un peu... car il adorait Miousic. N'était-il pas à la fois son petit-fils et son élève! Et il était aussi fier des qualités exquises du petit clown qu'il s'enorgueillissait de son talent précoce... Et, toujours à haute voix, il lut ces lignes, dont nous nous garderons bien de rectifier l'orthographe :

« Bon papa Favero,

» C'est moi qui t'écri aujordui. Car » pepa et moman ont baucou a travaillé. Il sont content... Moi de meme » et Zanetta aussi. On vien d'arriver à » Valmondois et on se prepar pour la » fête... Aprai demain on sera à sain- » Deunis... Tu pourra p'tet venire nous » voire.. C'est toujour mam'zail Pitois, » la deumoisel du manaige, qui nous » donne des leson, à Zanetta et à bibi... » Tu doi voire que je ne fai presqu plu » de fotes. Je t'ambrasssse bien pour » moi et tou le monde.

» Ton petit-fils qui t'aim de tou son » queur!!

» MIOUSIC. »

« C'est esprès que j'ai mis plusieur » s à embrase bien qu'il n'en faut » qu'un. C'est pour que ça dur plu » lontan. »

— Cher petit bonhomme! murmura Favero en portant le bout de papier à ses lèvres.

Puis il s'aperçut qu'il y avait quelques lignes écrites sur le verso.

Et il reprit sa lecture :

« Mon cher papa,

« Je ne veux pas laisser partir cette » lettre sans y joindre un petit mot, qui

» te dira combien tous ici nous pensons » à toi. Ainsi que Jacques te l'annonce, » nous sommes contents. Nous faisons » de bonnes recettes. Ce soir, on donne » une représentation au château et » nous sommes toujours très heureux... » Jean est si bon !... Il me charge de » te dire bien des choses... Il me parle » souvent de toi... Je te quitte, car il » faut que je racommode le maillot de » mon mari... qui, lui aussi, t'envoie » ses meilleures amitiés.

» A bientôt, cher papa.

» Ta fille affectionnée,

» Madeleine LEFIER. »

— Les braves enfants! fit l'ancien clown tout ému. Malgré la séparation, ils savent toujours rester près de moi.

Et, se levant, il se dirigea vers une commode sur laquelle une photo-carte album, la seule qui eût les honneurs d'un cadre, s'appuyait contre un vase gagné dans une loterie, un jour de foire, et dans lequel trempaient les tiges de quelques œillets, don récent d'une marchande de fleurs, Mme Deschamps, qui habitait sur le même palier que l'ancien clown.

La photo représentait la famille Lefier en tenue d'exercices... Lefier, athlète digne superbe dans son maillot noir... Yesa, bell à ravir dans son costume de jongleuse... Miousic, charmant, Zanetta, adorable, et demeurés tous deux si vivants sur l'image que l'on croyait qu'ils allaient tout à coup s'animer, parler, danser, chanter, cabrioler parmi les bravos et les rires d'une assistance invisible.

— Sont-ils beaux tous les quatre!... s'exclamait le vieux clown avec une admiration touchante... (*A suivre.*)

LE PETIT CLOWN

grand roman inédit par

ARTHUR BERNÈDE

PREMIERE PARTIE
L'HOMME AU MAILLOT NOIR

VI (suite)
Un vieux brave homme

Avec regrets, Favero ajoutait :

— Quel malheur que Mad ine ait été piquée par la tarentule du « voyage »! Elle avait ça dans le sang... parbleu! Sa pauvre mère en était... Et elle a toujours regretté de l'avoir quitté!... Enfin !

Il poussa un léger soupir et après avoir précieusement serré la lettre dans une boîte en faux laqué qui en contenait déjà un certain nombre, il rejoignit son fauteuil et alluma sa pipe... Et l'ancien clown, ainsi qu'il le faisait souvent en ses heures si nombreuses de loisir, se mit à repasser sa vie.

Enfant de la balle, c'est-à-dire descendant d'une lignée d'acrobates qui remontait au moins au début du siècle

Copyright by Arthur Bernède 1930. Traduction et reproduction interdites en tous pays.

passé, Favero, doué d'un instinct artistique très prononcé, avait été l'un des premiers clowns musicaux, le premier peut-être, à illustrer les programmes des cirques ambulants ou sédentaires. Avec une virtuosité d'autant plus remarquable que naturelle, il avait tour à tour appris, presque sans conseils, à jouer de l'accordéon, de la flûte, du trombone à coulisse, de la guitare, du violon et des castagnettes.

Mais il n'avait rien de ces hommes-orchestres qui, tout en soufflant à pleins poumons dans quelque bruyante trompette, faisaient fonctionner simultanément, à l'aide de trucs plus ou moins habilement dissimulés, le chapeau chinois dont ils étaient coiffés, la grosse caisse et les cymbales qu'ils portaient sur le dos, et les grelots qu'ils s'étaient attachés aux poignets, aux genoux et aux chevilles.

Le père Favero, lui, ne truquait pas. Il ne jouait que d'un instrument à la fois et accompagnait ses soli d'attitudes burlesques, de sauts de carpe prodigieux, de cabrioles fantastiques qu'assaisonnait un feu roulant de plaisanteries jamais grossières, toujours pleines d'humeur et de verve et qui mettaient la salle en joie.

A trente ans, il épousait par amour une « fille de la route », danseuse de corde dans une baraque foraine qu'il avait connue dans une grande ville de province où il était lui-même en représentations.

A cette époque, il était en plein succès. Il ne voulut pas que sa femme continuât à travailler. Comme elle l'aimait, elle accepta de tout quitter pour le suivre. C'était un gros sacrifice, car elle était nomade dans l'âme.

Il l'en récompensa en faisant tout pour la rendre parfaitement heureuse. Ils eurent, se suivant de très près, plusieurs enfants : trois garçons et deux filles. De ses fils, il fit trois gymnasiarques, les Favero's, qui promettaient d'avoir une brillante carrière. Mais, en se rendant en Amérique où les appelait un bel engagement, ils périrent au cours d'un naufrage.

L'aînée des filles, Léa, une brune superbe, qui faisait avec sa sœur un numéro intéressant de trapèze volant, mourut peu de temps après d'une fièvre typhoïde. Brisée de chagrin, la pauvre Mme Favero ne fut plus bientôt que l'ombre d'elle-même et ne tarda pas à s'éteindre.

Favero demeura seul avec Madeleine, qui se transforma en jongleuse. Lui, travailla encore un peu. Il le fallait bien. Car s'il avait toujours honorablement gagné sa vie, il n'avait guère pu faire d'économie.

Déjà, à cette époque, cela coûtait cher d'élever une petite famille ; et puis, sans se livrer à aucun excès, Favero avait toujours aimé bien vivre. Mais, forcément, avec l'âge, il avait perdu beaucoup de sa souplesse et de son brio. Sans se plaindre, car il était fier, il assistait avec mélancolie au double spectacle de sa diminution personnelle et des succès des autres. Il n'entrait aucune jalousie dans cette amertume uniquement provoquée par l'amour-propre d'une conscience professionnelle qui lui reprochait de ne pas en donner à ses patrons pour leur argent !

Pourtant, le directeur du cirque Médrano, dont il était le pensionnaire depuis plusieurs années, n'eût jamais

songé à se priver de ses services, tant il avait su inspirer à tous sympathie et affection.

Ce fut lui qui, un jour où il avait manqué un tour, se retira de lui-même. On lui fit une représentation d'adieu qui lui rapporta même une vingtaine de mille francs. Madeleine, qui n'était pas encore mariée, exigea qu'ils fussent placés en rente viagère, ce qui lui fit un peu moins de deux cents francs par mois pour vivre.

Lorsque Madeleine épousa Jean Lefier, tous deux se mirent aussitôt d'accord pour envoyer chaque mois à celui qu'ils appelaient « leur bon vieux » le supplément nécessaire pour qu'il ne connût pas les privations et pût même s'offrir de temps en temps le luxe — oh ! combien discret — de quelques distractions aussi simples que lui-même.

Telle était la vie du papa Favero, vie traversée tour à tour par le bonheur et endeuillée par la tristesse.

Mais il se consolait des durs instants en pensant aux bons moments qu'il avait vécus. Et tout en conservant un souvenir attendri à ses chers disparus, il concentrait surtout sa pensée sur ses vivants, sur sa fille, sur son gendre, qui étaient si bons envers lui, sur ses petits-enfants qui l'adoraient, et, certain de sa tranquillité, de sa santé, malgré de vieilles douleurs qui le taquinaient de temps en temps et lui faisaient un peu traîner la jambe, il faisait encore des projets d'avenir qui se résumaient tous en celui-ci : vivre assez longtemps pour voir Miousic et Zanetta se marier et apprendre à jouer du violon et à danser à ses arrière-petits-enfants. Et Favero était heureux.

Interrompant le cours de sa rêverie,

le bon vieux se prit à monologuer :

— C'est une idée... Il fait beau... J'irai demain à Saint-Denis leur demander à déjeuner.

Ragaillardi par ce projet, il se leva, secoua sa pipe dans un petit plateau de cuivre qui lui servait de cendrier, fit quelques pas dans sa chambre, puis il lança :

— Voyons un peu si, aujourd'hui, je n'ai pas les doigts trop rouillés.

Et il s'en fut prendre dans sa boîte un violon dont il tira quelques sons.

— Eh bien ! fit-il, ça ne va pas trop mal !...

Et il attaqua non pas un de ces airs sautillants, bien rythmés, avec lesquels il accompagnait jadis ses pirouettes, mais cette vieille romance de *Mignon* qu'il jouait en *bis*, toutes les lumières éteintes, au milieu de la piste éclairée seulement par un projecteur qui semblait nimber d'une auréole son visage expressif, non plus grimaçant, mais sentimental et ému.

Et d'une voix juste, mais un peu cassée et légèrement chevrotante, il se mit à chantonner ces paroles qui, si bien d'accord avec la simple mélodie qu'elles avaient inspirée, ont fait doucement larmoyer plusieurs générations :

Elle ne croyait pas dans sa candeur naïve,
Qu'un amour innocent pût régner dans son [cœur
Et se changer un jour en une ardeur plus [vive...

Favero, qui avait gardé une oreille très fine, s'arrêta tout à coup :

— On dirait qu'on frappe ! fit l'ancien clown.

C'était exact... Un nouveau coup un peu plus fort que le premier retentit sur le chambranle.

— Ah çà ! grommela-t-il, qu'est-ce qui

vient là ? Ce n'est pas ma voisine, elle ne vient jamais avant huit heures du soir !...

Tout en gardant à la main son violon et son archet, il s'en fut ouvrir.

A la vue du visiteur, il ne put retenir un sursaut de surprise. Il se trouvait, en effet, en présence, d'un tout petit bonhomme, maigre comme un échalas, sec comme un coup de trique, le visage barré d'une moustache pendante et grisonnante, les yeux très vifs sous les sourcils en broussaille, vêtu d'un complet vert très ordinaire et la tête coiffée d'un képi noir encerclé d'un liséré d'argent.

— Monsieur Favero ? demandait le visiteur en portant militairement la main à la visière de son couvre-chef.

— C'est moi... monsieur ! répliquait le bon vieux de plus en plus interloqué.

— Excusez-moi de vous déranger, disait le demi-nain qui, dressé sur ses talons, bombait le torse, et plein d'importance, se présenta :

— Je suis M. Jean Dubecq, garde champêtre de Valmondois, et j'aurais deux mots à vous dire !

— Entrez, monsieur, invitait poliment le père Favero, qui se demandait ce que le garde champêtre de Valmondois pouvait bien lui vouloir.

Soudain, ce nom de Valmondois le frappa. C'était celui de la localité dans laquelle les siens se trouvaient le jour même. Une angoisse l'étreignit, et comme s'il se parlait à lui-même, il s'écria :

— Est-ce qu'il serait arrivé malheur à mes enfants ?

VII

La mission du père Gratte-Ciel

Gratte-Ciel considérait d'un air embarrassé le brave Favero. Celui-ci

déposa son instrument sur une table, puis il reprit :

— Je devine que vous ne m'apportez pas une bonne nouvelle. Mais vous pouvez parler, je serai courageux. J'ai déjà reçu tellement de chocs au cours de ma longue existence !...

Le garde champêtre s'aperçut tout de suite que le père Favero, tout en s'efforçant d'être brave, était littéralement affolé à l'idée qu'un malheur avait pu arriver à l'un des siens. Et, prévoyant l'effet qu'allait produire sur ce malheureux la nouvelle de la terrible catastrophe qu'il se préparait à lui annoncer, le père Gratte-Ciel, qui était le meilleur homme du monde, se demandait s'il n'allait pas frapper ce pauvre bonhomme d'un coup mortel.

Bien que durant le trajet de Valmondois à Paris il eût ruminé un petit discours rempli de ménagements et précautions oratoires, maintenant qu'il se trouvait en face de ce vieillard qui respirait tant l'affection et la bonté, il ne savait plus de quelle façon commencer, et, tout en tortillant sa moustache, il hasarda aussi plein de la même pitié pour le grand-père qu'il l'avait été pour les petits-enfants:

— Tout n'est pas perdu !

— Personne de mort ? interrogeait Favero qui persistait à croire à un accident.

— Non, personne...

— Je respire... Vous m'avez donné chaud !

— Excusez-moi, monsieur...

— Parlez à présent, mon ami, invitait le vieux clown.

(A suivre.)

LE PETIT CLOWN

grand roman inédit par

ARTHUR BERNÈDE

PREMIERE PARTIE
L'HOMME AU MAILLOT NOIR

VI. (suite)
La mission du père Gratte-Ciel

Tout de suite, aussi pressé de savoir que son interlocuteur le semblait peu de parler, Favero interrogeait :

— Alors, il n'y a pas de blessés ?

— C'est-à-dire...

— Les parents ?... Les petits ?...

— Les petits n'ont rien ! déclarait nettement cette fois le père Gratte-Ciel.

— Alors, c'est mon gendre, ma fille ?

— Tous les deux !

— Comment cela se fait-il ? s'écriait Favero. Ils font un numéro séparé, et ils ne travaillent jamais ensemble...

— Diable ! nous y voici, songeait Dubecq. Maintenant, il n'y a plus moyen de tergiverser. Il faut lâcher le paquet !

Et tout haut il reprit :

— Vous faites erreur, monsieur Favero... M. et Mme Lefier se portent bien.

Copyright by Arthur Bernède 1930. Traduction et reproduction interdites en tous pays.

Hum ! quand je dis qu'ils se portent bien, c'est une façon de parler ! Evidemment, ça pourrait aller mieux...

— Alors, ils sont malades ?

— Non, monsieur Favero, ils sont très ennuyés !...

— Ennuyés de quoi ?

Gratte-Ciel hésitait de nouveau. Mais, faisant appel à tout son sang-froid, il s'efforça de se remémorer le plan qu'il s'était tracé pour apprendre peu à peu et sans trop de secousse la terrible vérité au papa Favero. Et, ayant retrouvé le fil qu'il avait momentanément perdu, il reprit :

— J'aime mieux vous le dire franchement : ils ont eu des difficultés avec les gendarmes...

— Avec les gendarmes ! répétait Favero. Pourtant, ils ne sont coléreux ni l'un ni l'autre. Lefier a très bon caractère. Jamais il ne cherche noise à personne. Quant à ma fille, elle est la douceur même !

— Ça n'empêche pas qu'ils ont eu des difficultés et que, malheureusement, ce n'est pas fini... Même qu'on les a arrêtés...

— Arrêtés !...

— Hé oui ! et emmenés en prison...

— En prison ?.l. Où ça ?...

— A Pontoise.

— Eux, de si honnêtes gens ?

Tout secoué d'un tremblement nerveux, le vieux clown demandait :

— De quoi les accuse-t-on ?

Gratte-Ciel se taisait. Il n'osait plus prononcer les mots révélateurs, la phrase fatale...

Très pâle, le grand-père scandait lentement :

— D'avoir... volé ?...

Faisant appel à tout son courage, le garde champêtre murmura :

— Si ce n'était que ça !

— Alors ! s'écriait Favero en deve-

nant plus blême encore, ils auraient... tué !...

Gratte-Ciel fit simplement :

— Du moins... on le dit !..

Un cri d'atroce douleur déchira la gorge du pauvre vieux, qui, chancelant, s'écroula sur son fauteuil.

Effaré, croyant qu'il allait mourir, le garde champêtre s'élança vers Favero. Le malheureux ne bougeait plus... Ses paupières lourdement voilaient ses yeux. Mais il respirait encore. Il n'était qu'évanoui. Gratte-Ciel allait gagner la porte pour demander du secours. Mais l'ancien clown, soudain, se redressa. D'une voix encore faible mais volontaire, il fit :

— N'appelez personne... et dites-moi... tout... vous m'entendez, tout !... Puisque je ne suis pas mort sur le coup, c'est que je puis tout apprendre.

Et tandis qu'une grosse larme apparaissait au fond de ses yeux d'un bleu de pastel, de ces yeux tellement bons, qu'on n'en voit plus guère de pareils, il murmura :

— Jean et Madeleine des vo.... des ass...

Et n'osant achever les deux mots abominables, il joignit les mains en disant :

— Ce n'est pas possible !

— C'est bien ce qu'ils prétendent, eux aussi... laissa échapper Dubecq.

— Et ils ont sûrement raison, appuyait fortement le grand-père de Mlousic et de Zanetta. Car s'il y a des honnêtes gens sur la terre, c'est bien eux ! Je connais mon gendre. Il est trop fort pour être méchant, et pour rien au monde il ne ferait de tort à personne. Quant à ma fille, ah ! celle-là, j'en réponds comme de moi-même... Tenez, monsieur le garde champêtre, si elle avait voulu, elle serait aujourd'hui riche à millions... Quand elle était

encore jeune fille, elle avait rencontré sur sa route un monsieur très riche... Je puis vous dire son nom... Il s'appelait le comte d'Albret...

— Le comte d'Albret !... sursauta le père Gratte-Ciel.

— On dirait que vous le connaissez ! observait Favero.

— Il demeurait depuis un an au château de Valmondois.

— Vous dites : *demeurait ?*

— Eh oui...

— Il est parti ?

— Non, il est mort.

— Quand cela ?

— La nuit dernière. On l'a trouvé poignardé dans son parc...

— Mon Dieu ! s'exclama le vieux Favero qui avait peur de comprendre.

Le père Gratte-Ciel crut pouvoir ajouter :

— Et, d'après ce que dit la justice, ce serait Jean Lefler et sa femme qui l'auraient assassiné...

— C'est effroyable !... reprenait l'ancien clown d'un air égaré.

Et, s'efforçant de reconstituer les événements tels que, pour l'instant, les imaginait son cerveau bouleversé, il poursuivit d'un ton saccadé :

— C'est donc que ce monsieur d'Albret aurait recommencé à faire la cour à ma fille... et que Jean les surprenant... Mais non, d'après ce que vous me racontez là, ce n'est pas possible que cela se soit passé comme ça... En supposant que mon gendre se soit aperçu que ce monsieur racontait des boniments à sa femme, dans un mouvement de colère, il aurait peut-être pu lui envoyer un de ces coups de poing qui vous écrasent un homme... Et encore !... C'est pas sûr... Mais à pénétrer chez lui et le frapper d'un coup de couteau... et cela d'accord avec ma fille !... Jamais une pareille idée ne lui serait venue, pas

plus qu'à elle. Ils sont trop honnêtes et ils aiment trop leurs enfants pour ça... Aussi, plus j'y réfléchis, plus je déclare que c'est impossible !...

— Vous avez raison, monsieur Favero, approuvait le garde champêtre. Mais, d'après ce que prétend le juge d'instruction de Pontoise, ils auraient tué M. d'Albret pour le voler...

— Je vous le répète, ce n'est pas vrai !...

— Monsieur Favero, reprenait Dubecq, je dois vous dire que votre gendre et votre fille n'ont pas cessé d'affirmer qu'ils étaient innocents...

— Ils le sont, en effet...

— Malheureusement...

Le garde champêtre s'arrêta... et recommença à tortiller sa moustache.

— Malheureusement ? insistait le pauvre homme.

— Il y aurait des preuves... Je n'ai pas assisté à toute l'enquête. Mais il paraît que le poignard qui aurait servi à frapper M. le comte appartenait à votre fille... qu'on a découvert le maillot de Lefier maculé de sang et à moitié brûlé... et enfin, fait plus grave, qu'on aurait retrouvé le portefeuille de M. d'Albret dans une botte de foin, sous la roulotte de Lefier... Excusez-moi de vous dire tout cela, monsieur Favero, mais vous m'interrogez... Il faut bien que je vous réponde...

— Je ne vous en veux pas, mon ami, répliquait l'ancien clown. Mais quand bien même m'en diriez-vous encore davantage, vous n'arriveriez pas à me faire croire que mes enfants sont des voleurs et des assassins. Vous avez bien une minute !

— Oui, monsieur Favero...

— Pardonnez-moi, je n'ai même pas pensé à vous offrir de vous asseoir...

— Oh ! je suis très bien debout, j'en ai l'habitude...

— Vous avez l'air d'un très brave homme !

— On tâche de l'être, mais, dans mes fonctions, c'est pas toujours commode !

— Eh bien ! monsieur le garde champêtre, s'exclamait le vieux Favero, dont le visage s'était éclairé tout à coup d'une lueur d'espérance, je ne veux pas me contenter de vous déclarer que mes enfants sont innocents : je vais vous en donner la preuve...

— Franchement, s'écriait le père Gratte-Ciel, ça me ferait grand plaisir... Car, je ne vous le cacherai pas, monsieur Favero, moi qui les connais tous les deux... je me demande comment ils ont bien pu faire un coup pareil...

L'ancien clown s'en fut prendre dans sa boîte de faux laqué la lettre que, quelques instants auparavant, il venait de savourer avec tant de joie et d'émotion.

— Lisez ça, fit-il en la passant au garde champêtre qui s'empara du message et en commença aussitôt la lecture.

Quand il eut terminé, les regards des deux vieux se croisèrent. Ils étaient pleins de larmes.

— Dites-moi, s'écriait Favero, est-ce que ma fille m'aimerait ainsi si elle était une misérable ?

— Faudra donner ça à leur avocat, conseillait Dubecq.

Favero poursuivit :

— J'en ai d'autres, des lettres d'elle, et de Jean aussi. Elles sont là... Voulez-vous les lire ?... Vous verrez comme ils sont gentils, affectueux pour moi... Ils me font une petite pension..... qui m'aide bien à vivre. Jamais ils ne seraient en retard d'un jour pour me l'envoyer... et quand ils viennent ici ils me gâtent... que c'est à en pleurer... Tenez, regardez leur portrait... est-ce

qu'ils ont des têtes de bandits, ces deux-là ?... Et leurs petits, sont-ils assez beaux tous les deux ? Mon Jacques... ma Zanetta, qu'est-ce qu'ils vont devenir ?... Où sont-ils ?

— En bas, chez la concierge, précisait Dubecq. Je les ai laissés avec elle dans la loge... Le gamin, il sait, lui, mais pas la petite... Alors, je me suis dit qu'il vaudrait mieux qu'ils ne soient pas là pendant que je vous raconterais tout ça.

— Vous avez très bon cœur, monsieur Dubecq, reprenait le père Favero, et je vous remercie de m'avoir amené mes petits-enfants.

— Leurs parents ont témoigné le désir que ce soit vous qui les recueilliez.

— C'est tout naturel... les pauvres gosses !

— Je vais les chercher...

— Oui, c'est cela... Un mot encore : Et la roulotte et le cheval ?

— On les a dirigés sur la fourrière...

L'ancien clown ent un profond soupir.

— Monsieur le garde, reprenait Favero avec gravité, n'est-ce pas que, vous aussi, vous croyez qu'ils sont innocents ?

— Je ne peux pas vous dire encore... répondait le père Gratte-Ciel... Mais, mais, je serais bien surpris du contraire...

Et tout en prenant un air mystérieux, il ajouta en baissant instinctivement la voix :

— Vous me promettez de ne répéter à personne ce que je vais vous dire...

— Je vous le promets.

— Parce que, voyez-vous, se rengorgeait le demi-nain, moi aussi je suis de la police, je suis comme qui dirait un personnage officiel, et je ne voudrais pas me compromettre.

— Vous pouvez être tranquille, je me tairai.

(A suivre.)

LE PETIT CLOWN

grand roman inédit par

ARTHUR BERNÈDE

PREMIERE PARTIE

L'HOMME AU MAILLOT NOIR

VII (suite)

La mission du père Gratte-Ciel

— C'est une idée qui m'est venue comme ça..., expliquait Gratte-Ciel. Eh bien ! je ne serais pas autrement surpris qu'il y ait là-dessous quelque vilaine histoire !

— Laquelle ?

— Si je la connaissais !... Ce n'est qu'un soupçon...

— Un soupçon ?...

Lentement et presque tout bas, Gratte-Ciel formula :

— Après tout, ce que disent les Lefier n'est pas si bête que ça... et il se pourrait fort bien, ainsi qu'ils le prétendent, que c'en soient d'autres qui aient assassiné M. d'Albret et que ces bandits se soient arrangés pour leur mettre ça sur le dos !

Copyright by Arthur Bernède 1930. Traduction et reproduction interdites en tous pays.

— Ce doit être ça sûrement ! appuyait l'ancien clown... Si je n'étais pas aussi vieux, je me mettrais tout de suite en campagne... je chercherais... Malheureusement, je suis trop vieux... et puis, je ne suis pas bien malin... Si j'avais seulement un peu d'argent, j'irais trouver un grand avocat, ou bien encore je m'adresserais à une agence de police privée...

— C'est pas la peine, monsieur Favero ! déclarait le père Gratte-Ciel.

Et, avec énergie, il continua :

— Chaque fois que j'ai pensé qu'il y avait du louche dans une affaire, j'ai toujours voulu tirer ça au clair... et toujours je m'en suis bien trouvé... Je ne suis ni grand, ni gros, ni fort, mais je ne suis pas bête... Je suis peut-être même plus malin que bien d'autres... Bien que simple garde champêtre — et ça me suffit — je serais capable d'en remontrer à bien des gros bonnets de la gendarmerie et même à la police... Je suis un fouineur, moi !... Tenez, dans le cambriolage de la villa des Peupliers, qu'est-ce qui a eu raison contre les gendarmes qui avaient arrêté le fils d'une rempailleuse de chaises qui n'était pour rien dans l'affaire, c'est le père Gratte-Ciel... puisque c'est lui tout seul, et sans rien confier à personne, qui a fini par découvrir le vrai coupable, un Bico, un Sidi qui couchait dans une carrière abandonnée et qui n'en était pas à son premier méfait.

— Alors, s'exclamait Favero, vous voulez bien vous occuper de mes enfants ?

— Oui... Mais, je vous le répète, à une condition : c'est que cela restera entre nous deux.

— C'est juré !

Déjà convaincu qu'il allait jouer un

rôle important, et peut-être même décisif, dans cette tragique histoire, le père Gratte-Ciel fit avec une solennité qui, en toute autre circonstance. l'eût rendu infiniment comique :

— Monsieur Favero, je ne vous le cache pas, je vais m'atteler à une rude besogne ! Mais, soyez tranquille, j'irai jusqu'au bout... Je suis comme la vérité... quand je me mets en marche, rien ne peut m'arrêter !

— Encore merci ! s'écria Favero en tendant la main au père Gratte-Ciel, qui s'en empara et la serra avec effusion...

Et ce fut un spectacle vraiment touchant que celui de ces deux braves cœurs qui, eux, dans la simplicité de leurs âmes si claires, et par le fait de leur seul bon sens, venaient de s'unir dans la même intuition de la réalité.

— Maintenant, fit l'ancien clown, vous pouvez faire monter mes petits-enfants.

Dubecq s'en fut aussitôt, très satisfait de la façon dont il s'était tiré de sa mission et plus fier encore de celle qu'il s'était assignée lui-même.

Réconforté par l'engagement qu'avait pris envers lui le garde champêtre, et trouvant de plus en lui-même les éléments de courage et de volonté dont il allait avoir besoin en face des responsabilités qui lui incombaient, Favero s'écria :

— Quelle épreuve ! Mais on en triomphera... En attendant, il va falloir m'organiser... Heureusement que ma chambre est grande... Je vais acheter deux petits lits de fer. J'en mettrai un entre la commode et la porte de la cuisine et l'autre entre la cheminée et le placard.

» Et puis, s'il le faut, pour qu'il ne manque rien à mes chéris, je reprendrai

mon violon et j'irai chanter dans les cours...

» Espérons que ça ne durera pas trop longtemps et que Jean et Madeleine seront bientôt remis en liberté.

Et tout en regardant au loin la basilique du Sacré-Cœur, toute blanche sous le beau ciel clair d'un printemps magnifique, il ajouta :

— Je n'ai jamais été bien dévot ; et depuis que j'ai perdu ma femme, mes trois fils et ma fille, je n'ai jamais remis les pieds dans une église, ça m'aurait fait trop de mal... Eh bien ! je promets... je... je fais le vœu, comme on dit, d'aller porter là-bas un gros cierge, le plus gros que je pourrai trouver, le jour où ma fille et mon gendre seront reconnus innocents.

Un coup contre la porte interrompit le monologue de l'ancien clown, qui s'en fut vite ouvrir.

Miousic et Zanetta étaient là. Derrière eux se profilait la minuscule silhouette du père Gratte-Ciel. D'un même élan, les enfants se précipitèrent dans les bras de leur grand-père qu'ils chérissaient. Comme il étreignait tendrement son cher petit Jacques, celui-ci, qui avait déjà remarqué que le bon vieux avait les yeux pleins de larmes, lui murmura à l'oreille :

— Bon papa, faut pas pleurer devant la gosse... Elle ne sait rien... Je lui ai dit que papa était parti faire ses vingt-huit jours et que maman avait voulu aller avec lui.

Zanetta, qui serrait contre sa poitrine sa poupée, *sa fifille*, qu'elle n'avait pas voulu abandonner, trouvait que le bon papa embrassait Miousic avec une effusion trop prolongée.

— Et moi ? réclamait-elle.

Favero l'attira à son tour vers lui.

Ces deux petits cœurs qui, successivement, battaient contre le sien achevèrent de lui rendre mieux que son courage, qu'il avait déjà récupéré, mais ses forces, ou plutôt une force qu'il croyait à toujours perdue.

Subitement, il se sentait rajeuni de dix années, prêt à la lutte, prêt à tous les sacrifices pour défendre les siens et protéger les autres...

Cette lutte contre une justice qu'il estimait aveugle et contre une misère qui lui apparaissait probable, il était prêt à l'affronter. Et, en un geste de tendre bénédiction, il posa ses mains sur les têtes de ses chéris tout en disant :

— Remerciez bien M. le garde champêtre, car nous avons en lui un grand ami.

— Je le sais bien, bon papa, répliquait le petit clown. Il a été bien gentil avec nous pendant le voyage, même qu'il a bien voulu qu'on emmène Capitaine.

En entendant son nom, le brave toutou, qui, adroitement, discrètement, avait réussi à se faufiler dans la pièce, fit entendre un aboiement sonore.

— Ah! te voilà, toi!... s'exclama le père Favero.

Le chien — mélange de toutes les races — lança vers lui un regard pétri d'intelligence et de bonté. On eût dit qu'il exprimait :

— Garde-moi et tu verras comme je serai brave!

— Allons, reste! décidait Favero.

Capitaine eut un frétillement joyeux. Comme s'il voulait montrer tout de suite à son hôte qu'il ne tiendrait pas beaucoup de place, il s'en fut se coucher en rond dans un coin de la pièce et parut se plonger dans un sommeil qui n'était qu'artificiel.

Dubecq reprenait :

— Maintenant, faut que je m'en aille,

— Merci, père Gratte-Ciel ! s'écriait Jacques.

— Merci, père Gratte-Ciel ! répétait Zanetta, comme toujours écho fidèle de son frère.

Le garde champêtre déclarait d'un air de plus en plus imposant et mystérieux :

— Monsieur Favero, vous savez ce que je vous ai promis... Vous pouvez compter sur moi.

— J'y compte... et à bientôt, j'espère.

— A bientôt !

Après avoir reconduit le garde champêtre jusque dans le couloir, Favero rejoignit Miousic et Zanetta, qui avaient déjà pris possession de la chambre.

— Mes chers petits ! fit le vieux brave homme, qui eut le courage de leur sourire.

Tout de suite il s'enquit :

— Vous n'avez rien apporté ? Ni vêtements, ni linge ?

Profitant que sa sœur se penchait pour caresser Capitaine, le petit clown expliquait :

— Quand on est revenu de déjeuner chez le père Gratte-Ciel, la roulotte était déjà partie... Je n'ai même pas pu prendre mon violon. Mais ne vous en faites pas, bon papa... On se débrouillera toujours... Car faut pas vous figurer que je vais vivre à rien faire... Je veux travailler, au contraire, travailler de mon métier, gagner ma croûte pendant que...

Il s'arrêta... Zanetta avait retourné la tête de son côté et elle le regardait de ses beaux yeux si confiants, si clairs.

Tout de suite Miousic s'empressa d'ajouter :

— Pendant que papa et maman ils font leurs vingt-huit jours!

— C'est long, vingt-huit jours ? interrogeait naïvement la petite danseuse.

— Encore assez! ripostait Jacques qui, décidément, n'était jamais pris au dépourvu. Ça peut durer deux mois, trois mois, une année!

Le visage de la fillette se rembrunit. Mais déjà le gosse était près d'elle, et tout en la câlinant il disait :

— Surtout faut pas pleurer! Tu vas voir comme on va être bi[illegible] ici avec notre bon papa Favero.

Avec la mobilité d'esprit qui caractérise les enfants de son âge, Zanetta échappait à son frère et courait vers son grand-père tout en disant :

— Si je suis bien sage, tu m'emmèneras voir Guignol ?

— Oui, ma mignonne, déclarait l'ancien clown.

— Et puis dans un cirque... dans un vrai ?

— C'est promis.

Et Zanetta se mit à sautiller sur place, tout en frappant ses deux frêles menottes l'une contre l'autre.

Favero reprenait :

— Seulement, ce n'est pas tout ça... Il va falloir penser à dîner... Je ne pensais pas vous avoir et je n'ai fait que de toutes petites provisions.

— T'en fais pas! bon papa, affirmait le petit clown. On a tellement bien mangé chez le père Gratte-Ciel qu'on pourra très bien se passer de dîner, c'pas, Zanetta ?

— Moi, j'ai faim! déclarait la petite en continuant ses ébats.

— Je vais descendre... annonçait Favero. Restez là bien tranquilles... Je ne serai pas long.

(A suivre.)

LE PETIT CLOWN

grand roman inédit par

ARTHUR BERNÈDE

PREMIERE PARTIE
L'HOMME AU MAILLOT NOIR

VII (suite)
La mission du père Gratte-Ciel

Miousic protestait :

— Penses-tu, bon papa, que tu vas te payer six étages aller et retour quand je suis là !

Et, d'un bond, il fut près de la porte.

— Attends un peu, retenait le bon vieux.

— Attendre quoi ?

— Que je te donne de l'argent !

— De l'argent ? Pourquoi faire ? J'en ai, moi... Vingt-trois francs trente-cinq qui sont là, dans mon porte-monnaie, et qui ne doivent rien à personne.

— Mais, mon petit Jacques, je ne veux pas !... Laisse-moi au moins te donner un filet...

Miousic ne l'écoutait plus... Vivement, il avait ouvert la porte et dégringolait déjà les premières marches de l'escalier.

— Quel cœur d'or ! murmura le père Favero.

Copyright by Arthur Bernède 1930. Traduction et reproduction interdites en tous pays.

Et il revint vers Zanetta. La petite danseuse était en train de contempler le violon qui était resté sur la table.

— Il est plus grand que celui de Miousic! fit-elle.

Et prenant déjà une mine d'enfant gâtée qui considère que tout ce qu'elle désire doit lui être accordé d'avance, elle ajouta :

— Dis, bon papa, joue-moi un air... Moi, je vais danser.

L'ancien pensionnaire de Médrano se sentit tout à coup froid au cœur... Jouer du violon au moment où il venait d'apprendre que sa fille et son gendre étaient en prison... sous l'inculpation de meurtre et de vol !... N'était-ce pas déjà beaucoup pour lui de masquer sa douleur devant cette enfant à laquelle il valait mieux tout cacher, puisqu'elle pouvait tout comprendre ?

— Demain, ma belle! répondit-il avec douceur... Demain..

— Non !... tout de suite... insistait Zanetta, dont les pieds s'agitaient déjà en cadence.

Et elle ajouta :

— Tu vas voir comme je danse bien! Même que maman disait l'autre jour à papa : « C'est le grand-père qui sera content lorsqu'il verra combien Zanetta a fait des progrès! »

Et prenant l'archet déposé auprès de l'instrument, en un geste d'une tyrannie adorable, elle le tendit à son grand-père tout en disant :

— Joue, bon papa, joue... pour ta Zanetta !

D'une main tremblante, le vieux clown s'empara de l'archet, puis il saisit son violon, l'appuya contre son épaule et prit l'accord.

— *Le Beau Danube bleu!* réclamait la petite, ravie de sa victoire.

Docilement, l'ancien pensionnaire du cirque Médrano attaqua la célèbre valse

viennoise. Alors la petite se mit à tourner, à virevolter tout autour de la pièce avec une grâce vraiment incomparable. On eût dit que, tout à coup, une gigantesque libellule était entrée par la fenêtre et se livrait à des ébats d'une fantaisie aussi exquise qu'imprévue.

Et, lentement, de grosses larmes roulèrent de ses yeux et s'en vinrent tomber sur le bois verni du violon qui continuait à chanter de toute son âme.

. . . . . .

Une demi-heure après, le père Gratte-Ciel était arrêté devant l'une des bibliothèques de la gare du Nord. L'œil fureteur, il examinait les titres des nombreuses brochures qui encombraient un éventaire surchargé.

— Vous désirez, monsieur ? demandait la vendeuse.

D'une voix grave, le garde champêtre répliquait :

— Est-ce que vous avez des romans policiers ?

VIII

Un cœur d'honnête femme

— Docteur, parlez-moi franchement, dites-moi toute la vérité... Si cruelle puisse-t-elle être pour moi, je la préfère à l'incertitude. Ma Janine est-elle en danger ?

Telle était la question, si nette et si précise dans sa douloureuse angoisse, que Mme d'Albret posait au docteur Rodoir, le grand spécialiste des maladies d'enfants, que la châtelaine de Valmondois avait appelé d'urgence au chevet de sa fille.

Le médecin, un homme jeune encore, dont l'aspect inspirait du premier coup une confiance qui, légitimement, grandissait lorsqu'on le connaissait davantage, répliquait :

— Il est certain, madame, que le vif chagrin qu'a causé à cette chère

enfant la mort de son père a provoqué une crise qui, je ne vous le cache pas, va retarder quelque peu sa guérison. Mais je m'empresse de vous affirmer qu'aucune complication grave n'est à redouter. Ce qu'il faut à notre petite malade, c'est du repos et du grand air.

— Ne pensez-vous pas, docteur, qu'un séjour à la mer lui ferait grand bien ?

— Non, chère madame... Janine est beaucoup trop nerveuse.

— Et la montagne ?

— Je ne suis pas partisan des hautes altitudes pour les enfants.

— Un mois au bord du lac Léman... à Evian, par exemple ?

— Evian ? Atmosphère trop spleenitique. D'ailleurs, en ce moment, je préfère éviter à Janine les fatigues d'un déplacement inutile, et je vous conseille vivement de rester ici... Nulle part vous ne serez aussi bien... Certes, je comprends combien il doit vous être pénible de séjourner dans cette propriété où tout vous rappelle le drame affreux qui a bouleversé votre existence.

— La santé de ma fille avant tout ! s'écriait Marie-Louise.

— Vous avez raison, affirmait M. Rodoir. Je crois pouvoir vous le prédire sans crainte de me tromper : le sacrifice si pénible que vous vous imposez ne tardera pas à recevoir sa récompense. Vous constaterez que, contrairement à mon habitude, je ne fais aucune réserve... Dans six semaines, mettons deux mois au plus, Janine sera complètement rétablie et vous aurez la satisfaction toute maternelle de vous dire que c'est à vous qu'elle le devra.

— A vous surtout, docteur !

— Oh ! moi... déclarait le praticien avec cette modestie qu'ont seuls les grands cerveaux et les grands cœurs, il est des cas, et c'est le nôtre, où notre science encore si incomplète demeure-

rait impuissante si, pour combattre le mal, nous n'avions pas à côté de nous la vigilance et la tendresse des mères. Enfin, je pars très rassuré, très satisfait sur l'état de votre petite... Rien à changer à son régime ni à son traitement. Continuez à lui prendre matin et soir sa température. Ne vous effrayez pas si, le soir, elle monte jusqu'à 38° et même 38°5. C'est dans l'ordre. Surtout, pas de médicaments internes. Mieux vaut laisser la fièvre tomber d'elle-même. Je reviendrai dans une huitaine.

— Pas avant, docteur ?

— Je le veux bien... Mais cela sera complètement inutile.

— Je n'insiste pas, car je sais combien vous êtes occupé... Cependant, si la fièvre montait au-dessus de 38°5 ?

— Téléphonez-moi, chère madame... Mais, je vous le répète, c'est une éventualité qui ne se produira pas.

En un élan de profonde gratitude, la comtesse s'écriait :

— Vous ne pouvez vous imaginer, docteur, à quel point je vous suis reconnaissante! Grâce à vous me voilà débarrassée d'une angoisse qui me bouleversait.

— J'en **suis** enchanté, affirmait M. Rodoir.

Et, avec un accent de conviction qui acheva de dissiper les transes de Mme d'Albret, il s'écria :

— Vous verrez, dans dix ans, quelle superbe fille vous aurez! En attendant, je vous dis à la semaine prochaine... J'espère que le temps sera beau comme aujourd'hui... Je pourrai autoriser Janine à faire une promenade en auto... Au revoir, chère madame!

— Au revoir, docteur!

Mme d'Albret appuya sur le bouton d'une sonnerie électrique... Maxime apparut. Toujours avec la même correc-

tion exagérée qui le faisait de plus en plus ressembler à un laquais du vieux répertoire, il reconduisit le docteur Rodoir jusqu'à son auto, qui attendait devant le perron du château.

Quittant le salon où venait d'avoir lieu cet entretien, Mme d'Albret regagna la chambre de sa fille en murmurant :

— Quelle alerte!

Janine était assise dans son lit, le dos appuyé contre un oreiller. Sous le regard attentif de sœur Marthe, elle feuilletait un album d'images... A la vue de sa mère, son visage encore pâlot se colora d'une légère teinte rosée.

— Maman! fit-elle d'un air tendrement tyrannique, tu as été longtemps...

Dans l'élan de sa joie maternelle, Marie-Louise se précipita vers sa petite et l'embrassa avec effusion, tout en lui disant :

— Ma chérie, je suis contente... très contente...

— Alors, je vais mieux ? interrogeait la fillette.

— Oui, ma belle !

Et s'adressant à la religieuse qui continuait à tricoter paisiblement un bas de laine, la comtesse ajouta :

— Le docteur est très satisfait... Dans huit jours, Janine pourra sortir en auto...

— Quelle chance ! s'écriait la petite.

Et, très enfant gâtée, elle exigea :

— Mais je veux que ce soit notre bon ami qui nous conduise...

— Tu pourrais dire M. de Mauriel...

— Il ne veut pas ! Il m'aime bien, et moi aussi je l'aime... Il fait tout ce que je veux... Et puis, maman, il te parle toujours si doucement... Mais pourquoi n'est-il pas revenu depuis deux jours ?... Tu ne lui as donc pas téléphoné que j'avais encore été malade ?...

— Si, si... mais, je crois qu'il est absent, expliquait Marie-Louise quelque peu embarrassée.

— Il reviendra bientôt, n'est-ce pas?

— Ne vous agitez pas ainsi, ma petite, conseillait la garde-malade, car vous feriez remonter votre température.

— Sœur Marthe a raison, appuyait la comtesse. Tu vas être bien sage, bien raisonnable. Je suis très fatiguée, je vais me reposer un peu...

— Combien de temps ?

— Une heure... et puis je reviendrai près de toi...

— Oh ! oui.

Mme d'Albret embrassa de nouveau sa fille. Elle allait se retirer lorsque Janine s'écria :

— Dis, maman, tu voudras bien aussi téléphoner à notre bon ami !

— Oui, je te le promets, ma chérie...

Marie-Louise regagna sa chambre, et elle s'en fut s'étendre sur une chaise longue. Elle semblait brisée de fatigue. Depuis la mort tragique de son mari, c'est-à-dire depuis près d'une semaine, elle n'avait guère connu de sommeil. L'émotion que lui avait causée la mort tragique de son mari, l'obligation que lui commandait l'état de santé de sa fille de rester dans cette propriété qui n'évoquait en elle que de tragiques pensées et de douloureux souvenirs n'étaient pas les deux seules causes de ses insomnies qu'elle avait renoncé à combattre.

Une pensée à laquelle, certes, elle n'eût pas osé s'arrêter du vivant de M. d'Albret, s'était peu à peu glissée en elle avec cette force lente mais irrésistiblement progressive qui caractérise toute idée fixe lorsqu'elle commence à s'installer dans l'esprit de ceux qui ont beaucoup souffert : celle de refaire sa vie !...

(A suivre.)

LE PETIT CLOWN

grand roman inédit par

ARTHUR BERNÈDE

PREMIERE PARTIE
L'HOMME AU MAILLOT NOIR

VIII (suite)
Un cœur d'honnête femme

Ainsi qu'elle l'avait déclaré à M. de Mauriel, Marie-Louise se cabrait toujours devant la possibilité de donner à sa fille un second père. Mais, malgré sa volonté bien arrêtée de demeurer mère avant tout, elle ne pouvait s'empêcher de se dire :

— Je n'ai que vingt-sept ans ! Je ne sais rien de la vie !... J'ignore tout de cette joie que réflète le visage de tant de jeunes femmes de mon âge. Mes parents, bourgeois riches, ambitieux, ont voulu que je fusse comtesse, et, dans leur folie orgueilleuse, dans leur snobisme de parvenus, ils m'ont livrée, le mot n'est pas trop fort, oui, livrée, moi, une enfant de dix-sept ans, à un homme épris de ma dot et dédaigneux de moi-même !...

Et plus elle se remémorait les dix

Copyright by Arthur Bernède 1930. Traduction et reproduction interdites en tous pays.

années qui la rivalent à cet aristocrate bizarre et si loin d'elle par le sentiment qu'était le comte d'Albret, plus se faisait sentir le vide que mettait en elle l'absence de tout compagnon dans l'existence. Elle avait beau chercher à se persuader que l'amour maternel suffisait à remplir un cœur de femme, maintenant il lui semblait que cette conviction qui l'avait si fortement soutenue jusqu'alors n'avait plus la même force, et c'était surtout lorsqu'elle songeait à Pierre de Mauriel qu'elle commençait à faiblir...

Depuis deux ans que M. d'Albret, si difficile, si farouche même dans le choix de ses relations, l'avait admis dans son intimité, n'avait-il pas été pour elle le plus respectueux et le plus fervent des amis ? N'avait-il pas toujours eu envers elle le mot et l'attitude qu'il fallait ? N'avait-il pas surtout témoigné à Janine une réelle affection à laquelle avait répondu tout de suite l'enfant, toute surprise, toute ravie de l'entendre lui parler comme un père, tandis que son père, toujours absorbé dans de lointaines pensées, lui parlait presque comme un étranger? Et maintenant qu'elle avait conscience de sa liberté reconquise, le rideau que lui cachait son aveu, linceul dont elle avait si prématurément enveloppé son âme, commençait à se déchirer, laissant apparaître à ses yeux encore mal habitués à l'éclat de trop vives lumières la possibilité d'une nouvelle existence dont elle avait pu entrevoir jadis la beauté, mais dont elle avait toujours cru impossible de savourer les charmes.

Or, à travers ces visions déjà lumineuses mais encore imprévues, c'était toujours Pierre de Mauriel qui surgissait au premier plan, avec une obsession qui, loin de lui être pénible, ne cessait pas au contraire de grandir les

heureuses clartés qui commençaient à l'envahir.

Pourtant, depuis les obsèques de M. d'Albret, dont il avait lui-même réglé tous les détails, de Mauriel n'était revenu qu'une seule fois la voir, le surlendemain. Il s'était montré à son égard toujours plein de tact, de prévenance, d'affection respectueuse, de fidèle empressement. Mais Marie-Louise n'avait pas été sans remarquer que, pour demeurer tel, il était obligé de combattre à la fois une nervosité et une tristesse que, malgré ses efforts, il n'était pourtant parvenu à dissimuler !

Lorsque, au départ, elle lui avait serré la main, elle l'avait sentie froide, glacée et même tremblante, et à cette question qu'elle lui posait : « Quand vous reverrai-je ? » d'une voix hésitante, il avait répondu :

— Bientôt, dès que je serai de retour d'un voyage en province, où je suis appelé pour affaires de famille.

Depuis ce moment, elle n'avait plus eu de ses nouvelles.

Mme d'Albret commença par s'égarer sur diverses conjectures. Tout d'abord, elle attribua l'attitude de de Mauriel au chagrin que lui causait la perte d'un ami. Mais elle ne s'arrêta pas à cette hypothèse, car elle se rappela qu'à plusieurs reprises, à la suite de rebuffades hargneuses qu'il avait dû subir de la part du comte, Mauriel, avec autant de tact que de netteté, lui avait fait comprendre que s'il revenait au château c'était uniquement à cause d'elle et de Janine.

Elle se demandait alors si le baron n'avait pas des préoccupations de famille, ou bien quelque chagrin d'amour.

Ce fut surtout à cette hypothèse qu'elle s'arrêta. Elle fut toute surprise et même effrayée de l'importance immé-

diate qu'elle lui donnait. Bientôt, elle dut s'avouer qu'elle en éprouvait plus que du dépit, c'est-à-dire de la jalousie et de la peine, et elle eut un cri de frayeur, comme si elle se réveillait en sursaut au bord d'un abîme.

Marie-Louise, beaucoup trop franche pour se refuser à reconnaître qu'elle aimait Pierre de Mauriel, non pas depuis une heure, mais presque depuis le jour où elle l'avait rencontré pour la première fois, dut s'avouer qu'elle n'était plus maîtresse de son cœur !

Cette découverte la plongea dans un émoi profond. Mariée, elle se fût efforcée de l'apaiser par un renoncement volontaire de tout son être à une pensée qui, pourtant, était à vrai dire le seul rayon de joie qu'en dehors de sa maternité elle eût connu jusqu'alors ! Libre, elle se laissa aller à elle avec l'ardeur enthousiaste d'un aveugle qui ouvre pour la première fois les yeux à la lumière, et, dans la fièvre qui commençait à la brûler, elle en arriva promptement à la conviction que Pierre l'adorait autant qu'elle l'aimait elle-même, et que la tristesse, la nervosité qu'il avait manifestées au cours de leur dernière entrevue étaient uniquement dues au chagrin qu'elle lui avait causé en lui déclarant qu'elle se refusait à donner un second père à sa fille...

Elle éprouva aussitôt un vif remords de ses cruautés involontaires, et elle se décida à réparer le mal qu'elle avait causé en dissipant un malentendu qui risquait de causer deux irréparables infortunes, et en faisant comprendre à M. de Mauriel, avec toute la mesure nécessaire, qu'elle avait réfléchi et que l'idée de refaire sa vie ne lui apparaissait plus aussi incompatible avec son devoir de mère. Sa conscience venait de se mettre d'accord avec son cœur.

Ne connaissait-elle pas, ou plutôt ne croyait-elle pas connaître à fond M. de Mauriel ?... Celui-ci ne lui apportait-il pas toutes les garanties d'un parfait bonheur ? Aucune question d'argent ne pouvait les diviser puisque, sans être riche, il menait un train de vie qui laissait supposer qu'il possédait une fortune personnelle suffisante pour qu'on ne l'accusât pas de l'avoir épousée par intérêt.

Il était instruit. Il possédait un caractère très égal. Il avait rapporté de ses longs et lointains voyages à l'étranger, aux colonies, où il avait passé une grande partie de sa jeunesse, une dose de connaissances générales, d'aperçus originaux, de souvenirs pittoresques qui donnait à sa conversation un charme tout particulier. Marie-Louise l'aimait! Elle ne pouvait donc que le parer de toutes les qualités! Elle le fit, avec toute l'ardente sincérité de son âme éprise...

Comprenant qu'il était temps de le ramener à elle, de l'empêcher de commettre quelque folie, de partir, de s'en retourner là-bas, dans ces contrées lointaines dont il lui avait parlé souvent comme des pays de rêve, elle se décida à lui écrire ; mais, redoutant les lenteurs de la poste, elle se préparait à lui téléphoner à son domicile de l'avenue Henri-Martin, lorsque sœur Marthe vint lui annoncer que Janine, depuis son réveil, se plaignait d'un violent mal de tête. La religieuse avait pris sa température, le thermomètre marquait 39° 4. Marie-Louise se précipita aussitôt dans la chambre de sa fille. Elle trouva l'enfant toute dolente, tout abattue. Immédiatement, elle téléphona à Paris au docteur Rodoir. On lui répondit qu'il était parti consulter en province et qu'il ne rentrerait que le lendemain.

Elle s'adressa à un médecin de l'Isle-Adam, praticien consciencieux, qui s'empressa d'accourir. Mais il ne connaissait pas la petite malade, et bien qu'il se fût soigneusement enquis de ses antécédents, qu'il l'eût examinée avec un soin extrême, prudemment, il réserva son diagnostic, ce qui acheva de plonger Mme d'Albret dans les transes.

Alors, la croyante qu'elle était se figura que cette rechute était un avertissement du Ciel et que Dieu, pour lui montrer combien elle avait été coupable en se laissant aller à un rêve d'autant plus dangereux qu'il était plein de charme, lui manifestait ainsi son mécontentement très proche de la colère. Elle connut alors le supplice de ces heures atroces où tout se déchire en vous ; où l'on croit pressentir que, quoi qu'il arrive, tout ne sera plus ici-bas que déboires et misères !... Elle chercha à se réconforter par la prière. Elle ne parvint même pas à concentrer sa pensée sur Celui qui, selon elle, la punissait d'un commencement d'erreur qu'elle se reprochait avec amertume !... Oh ! cette nuit qu'elle voulut passer seule au chevet de sa fille, afin de permettre à sœur Marthe de prendre du repos, et surtout afin de pouvoir guetter sur le visage de sa petite fille un mieux qui la délivrerait de la plus déchirante des angoisses !...

L'enfant dormait d'un sommeil agité. Elle devait avoir des cauchemars, car, à plusieurs reprises, elle se réveilla, apeurée, et sa mère dut lui prendre la main pour qu'elle se rendormît, non sans peine. Ce ne fut que vers cinq heures du matin que Janine parut goûter un réel repos.

Marie-Louise constata qu'elle était moins brûlante, qu'elle respirait plus librement, que ses traits se détendaient, et lorsque, vers huit heures,

sœur Marthe revint prendre sa température, le thermomètre ne marquait plus que 38° 2.

Cela rassura un peu la pauvre maman ; mais elle ne fut vraiment tout à fait tranquille que lorsque, ainsi que nous l'avons vu plus haut, le docteur Rodoir lui déclara qu'il n'y avait pas lieu de s'inquiéter, que cette fièvre était accidentelle et qu'elle ne compromettait en rien le rapide rétablissement de sa chère petite.

Ce fut alors que Mme d'Albret voulut se retirer dans sa chambre, non pour s'y reposer ainsi qu'elle l'avait dit, mais pour y penser...

Depuis qu'elle était là, à demi étendue sur un divan, bien qu'elle eût presque tout le temps gardé ses paupières closes, pas un instant, malgré une nuit blanche et qu'elle se trouvât physiquement brisée, elle ne sentit l'approche du sommeil.

C'est que, devant la disparition d'un danger qui, elle le voyait maintenant, n'avait existé que dans son imagination, elle n'admettait plus la réalité d'une intervention céleste. Elle se reprochait même d'avoir prêté des intentions aussi implacables à ce Dieu que le dogme auquel elle était si fortement attachée lui avait toujours représenté sous les traits d'un maître tout de justice et de miséricorde. Et ce fut pour elle un apaisement d'autant plus complet qu'elle se sentait délivrée de toute inquiétude, de tout remords.

Tranquille du côté de sa fille, son âme se remplit à nouveau du beau rêve interrompu.

Et toute à celui qu'elle aimait, elle se dit :

— Où est-il ? Que pense-t-il ?

(A suivre.)

LE PETIT CLOWN

grand roman inédit par

ARTHUR BERNÈDE

PREMIERE PARTIE
L'HOMME AU MAILLOT NOIR

VIII (suite)
Un cœur d'honnête femme

Marie-Louise, cependant, luttait encore contre le désir de s'informer tout de suite. Et ce n'était plus la crainte de l'erreur ni la frayeur du péché qui la faisaient hésiter, mais cette exquise pudeur féminine, cette chaste réserve d'une femme qui, bien que foncièrement honnête, n'a pas l'orgueil de se croire incapable de toute faiblesse, mais redoute, au contraire, dans son inexpérience de l'amour, de se laisser entraîner à des attitudes choquantes et à des paroles imprudentes. Et elle se confinait de plus en plus dans son rêve lorsqu'on frappa discrètement à la porte. Vivement elle se leva.

— Pourvu, se dit-elle, que Janine n'aille pas plus mal !

Et, d'une voix déjà inquiète, elle fit :

— Entrez !

Copyright by Arthur Bernède 1930. Traduction et reproduction interdites en tous pays.

Maxime apparut, le visage toujours impénétrable, et, d'une voix monocorde, il formula :

— Madame la comtesse voudra bien m'excuser si je la dérange, mais il y a là M. le baron de Mauriel...

— Lui !... se dit Marie-Louise, qui n'avait pu réprimer un léger tressaillement.

Le valet de chambre, auquel ce mouvement n'avait nullement échappé, attendait d'un air indifférent la décision de Mme d'Albret.

Tout en s'efforçant de raffermir sa voix nuancée d'un trouble qu'elle ne parvenait pas à maîtriser, celle-ci reprit :

— Vous avez fait entrer M. de Mauriel dans le grand salon ?

— Non, madame la comtesse, dans le boudoir...

— Priez-le de m'attendre un instant...

Maxime s'inclina et s'en fut retrouver le baron.

— Ça va, lui annonça-t-il. Elle était toute seule dans sa chambre. Et il n'y a pas besoin d'être sorcier pour deviner qu'elle pensait à toi... Oh ! faites excuse... qu'elle pensait à monsieur le baron... Je m'y connais en femmes... Monsieur le baron peut y aller carrément... Quand je dis carrément, je ne veux pas dire brutalement ! Aussi, monsieur le baron fera-t-il bien de se méfier de son caractère bouillant et de son tempérament de feu... Mais je parierais bien un million avec lui que l'affaire est dans le sac !... Je serais sûr de gagner !...

— Alors, elle va venir ?

— Tu parles ! Oh ! pardon... vous parlez, monsieur le baron !...

— Quand cela ?

— Elle est en train de se faire une beauté...

Et, plein d'admiration, il ajouta, cynique :

— C'est vraiment une belle poule !

— Maxime ! fit Mauriel les sourcils froncés.

— Décidément, fit le domestique d'un air faussement contraint, aujourd'hui, je ne fais que des gaffes !...

Il s'avança vers la porte. Mais Mauriel, d'un air encore un peu soucieux, lui lança :

— Un mot encore...

— Bien, monsieur le baron !

— Mme d'Albret a-t-elle parlé de Lefier ?

— A moi, non ! répliquait le valet de chambre. Mais je l'ai entendu dire à plusieurs reprises à la bonne sœur qui garde la petite Janine : « Plus j'y pense, plus je demeure convaincue que ces forains sont innocents ! »

— Ah ! Ah !

— Alors, la sœur Marthe lui a dit : « A votre place, madame, je confierais mes scrupules à la justice. »

— Ça, c'est grave, posait le baron.

— Non, ce n'est qu'embêtant, rectifiait le valet de chambre. En nous y prenant adroitement, nous n'aurons pas de peine à parer le coup...

— Que faire ? interrogeait Mauriel.

— J'ai une idée !

— Dites...

— A ta place... Flûte ! voilà que je recommence ! s'exclamait Maxime. Lorsque nous sommes seuls, je ne peux pas m'empêcher de tutoyer monsieur le baron ! Voilà ce que c'est que de prendre de mauvaises habitudes dans l'intimité... Je me figure toujours que monsieur le baron est un petit garçon... comme quand je l'ai connu. Heureusement qu'en public je ne me trompe jamais... et que...

Agacé, Mauriel rappelait :

— Au fait !...

— Je ferme la parenthèse ! Je disais donc à monsieur le baron que si j'étais

à sa place tout à l'heure, lorsqu'il sera seul avec Mme la comtesse, je m'efforcerais d'amener la conversation sur les Lefier, et je lui conseillerais, non pas de s'adresser à la justice officielle qui ne tiendra aucun compte de ce que sœur Marthe appelle des scrupules, mais à une agence particulière. Je lui offrirais même de m'occuper de cette histoire et de la mettre en rapport avec un homme que je fournirais et que vous lui présenteriez comme un détective privé...

— C'est, en effet, une excellente idée, reconnaissait Pierre de Mauriel. Mais, cet homme ?

— Je l'ai sous la main...

— Tu es sûr de lui ?

— Parbleu ! ripostait Maxime, il *est de la chaîne*.

— Alors, tout va bien ! déclarait le baron que ces mots mystérieux *il est de la chaîne* semblaient avoir complètement rassuré.

Et il reprit aussitôt :

— Donnez-moi son adresse ?

— J'ai le regret de déclarer à monsieur le baron que cela est impossible !

— Pourquoi ?

— Parce que je l'ignore moi-même !

— Alors, comment ferez-vous ?

— Que monsieur le baron ne se tourmente pas à ce sujet... J'ai le moyen d'atteindre notre personnage... Dès que monsieur le baron me fera signe, j'agirai et, le surlendemain au plus tard, monsieur le baron pourra présenter à Mme la comtesse un détective, genre américain, tout ce qu'il y a de plus nouveau transatlantique !

— C'est entendu, acquiesçait Mauriel. Cependant...

— Qu'est-ce qu'il y a encore qui ne va pas ? questionnait l'étrange valet de chambre.

— Vous êtes bien sûr que cet homme ne pourra pas ensuite nous causer des ennuis ?...

— Vrai ! monsieur le baron a la tête dure ! Combien faut-il de f lui répéter que mon bonhomme est *de la chaîne !* Et monsieur le baron sait aussi bien que moi que quand on est de « la chaîne » on se laisserait plutôt couper le cou que de trahir un ami.

— C'est juste... Je l'avais oublié...

— On pardonne à monsieur le baron parce que monsieur le baron est amoureux ! ricanait Maxime.

— Amoureux ! moi !... fit le baron avec un dédain affecté.

— Mais oui... et ça n'est pas défendu à monsieur le baron. Comme ça, monsieur le baron aura tous les bonheurs à la fois : l'amour et l'argent... C'est beau la galette... Mais quand une des femmes les plus chic de Paris vous l'apporte sur un plat, c'est encore bien *plusse meilleur !* Pas vrai, mon petit Pierrot ? Ah ! pardon... C'est la dernière fois que je m'oublie... Mme la comtesse ne saurait tarder... Je me sauve !

Et le valet de chambre disparut derrière une tenture avec une telle rapidité qu'on eût dit qu'il venait de s'évaporer.

Mauriel n'eut pas le temps de se livrer à de bien longues réflexions. Presque aussitôt après le départ de Maxime, Mme d'Albret faisait son apparition dans le boudoir... Le baron remarqua que pour la première fois depuis de longues semaines, un léger sourire embellissait d'un rayonnement encore timide l'admirable visage de la comtesse.

— Maxime a raison ! se dit aussitôt Mauriel. Maintenant, j'en suis sûr, elle m'aime !

IX

La femme et l'argent

Le baron s'avança vers la jeune femme. Celle-ci lui tendit la main. Le baron Pierre, au lieu d'en approcher ses lèvres, ainsi qu'il en avait l'habitude, la garda dans la sienne. Et, tout en donnant à son regard une expression de tendresse humble et inquiète, il fit simplement :

— Pardonnez-moi, mon amie..

— Vous pardonner ?... Pourquoi ?... s'étonnait la comtesse.

— Je me suis très mal conduit envers vous.

— C'est impossible ! se récriait Marie-Louise.

— Je vous assure que si.

— En tout cas, je ne m'en suis pas aperçue

— Parce que vous êtes l'indulgence la bonté mêmes.

Doucement, Mme d'Albret dégageait sa main. Avec un geste tout de grâce et d'harmonie, elle indiquait à Mauriel un siège et s'installait elle-même dans un fauteuil en face. mais à une certaine distance de lui.

Le baron demeura debout, dans la même attitude d'anxiété et de regret... Jouait-il la comédie ? C'est fort possible. En tout cas, il semblait tellement sincère que l'esprit le plus clairvoyant eût été incapable de soupçonner un seul instant les secrets mobiles qui le faisaient agir.

D'une voix grave et pénétrante, Mauriel reprenait :

— Au cours de ma dernière visite, je ne me suis pas conduit envers vous correctement... Je vous ai trop laissé voir que j'étais préoccupé... J'ai même dû produire sur vous une mauvaise impression...

— Mais non... je vous l'assure.

— 'avais un gros ennui. Il s'est dissipé, du moins je l'espère. Voilà pourquoi je suis venu vous faire amende honorable et vous dire que, plus que jamais, vous pouvez compter sur mon dévouement absolu et sûr...

Il prit un temps, comme s'il cherchait à faire comprendre à demi-mot à Marie-Louise le sentiment qu'elle lui avait inspiré. Puis il fit en appuyant singulièrement sur ces mots :

— Et sur ma très profonde affection.

— Je n'ai jamais douté de vous! déclarait Mme d'Albret.

— Merci!

Avec sa loyauté coutumière, la jeune femme poursuivait :

— Je suis heureuse d'apprendre en même temps que vous avez eu des soucis et qu'ils ont disparu... Moi aussi j'ai pour vous une vive affection qui se double d'une éternelle reconnaissance!

— Vous ne me devez rien, mon amie.

— Ne dites pas cela, Pierre... vous allez me forcer à vous rappeler...

— Je vous en prie !... interrompait Mauriel... Je viens d'apprendre à l'instant par Maxime que votre petite Janine avait eu une rechute...

— C'est exact... La pauvre enfant a été très vivement impressionnée par la mort subite de son père. Mais le docteur Rodoir, qui est venu tout à l'heure, m'a entièrement rassurée. Ce n'est qu'un petit arrêt dans la convalescence... Mais rien de grave. Heureusement !

Sur un ton d'amical reproche, le baron interrogeait :

— Pourquoi ne m'avez-vous pas fait savoir que Janine n'allait pas bien ?...

— Vous m'aviez dit que vous alliez vous absenter pendant plusieurs jours... Je vous croyais loin de Paris...

(*A suivre.*)

LE PETIT CLOWN

grand roman inédit par

ARTHUR BERNÈDE

PREMIERE PARTIE
L'HOMME AU MAILLOT NOIR

IX (suite)
La femme et l'argent

Mauriel baissa légèrement le front, en homme qui vient d'être surpris en flagrant délit de mensonge... Puis il balbutia, d'un air embarrassé :

— Vous voyez bien que j'avais raison de vous demander pardon...

— Pierre reprenait Mme d'Albret, si vous avez quelque peine... pourquoi ne pas me le dire... franchement ? Ai-je hésité, moi, à vous faire mes confidences ? Oh ! je ne le regrette pas. Car, chaque fois que je vous ai fait part de mes désillusions et de mes tristesses, vous avez trouvé les mots qu'il fallait pour me rendre mon courage qui commençait à défaillir. Croyez-vous donc que je sois incapable d'être pour vous ce que vous avez été envers moi ?

Copyright by Arthur Bernède 1930. Traduction et reproduction interdites en tous pays.

Mauriel s'écriait avec élan :

— Je sais que vous êtes la meilleure... entre les meilleures...

— Je vous en prie, reprenait Marie-Louise, ne me mettez pas sur un tel piédestal...

— Cependant...

— Mon ami, vous vous faites de moi une opinion trop haute. Je ne suis, hélas ! qu'une simple femme, mais une femme qui, parce qu'elle a beaucoup souffert, doit savoir mieux que toute autre compatir au chagrin des autres.

— Eh bien !... s'écria Pierre, comme s'il se décidait à parler...

Mais il s'arrêta, prit un temps... puis, d'un air découragé, il fit :

— Il est des secrets qu'on doit garder pour soi seul... surtout quand ils risquent d'offenser la plus noble et la plus pure...

— Pierre !... fit Mme d'Albret, en pâlissant.

Saisie à nouveau par la crainte que Mauriel en aimât une autre qu'elle... ou, qu'à défaut de son cœur, il ne fût plus maître de sa personne, et subitement envahie d'un puissant désir de tout savoir, elle ajouta :

— Rien, mon ami, ne pourrait m'être plus douloureux que votre silence !

— Si je me tais, Marie-Louise, ripostait Mauriel, c'est que je me demande avec angoisse si rien ne pourrait vous être plus pénible que mon aveu...

— Permettez-moi d'en douter...

— Et si après m'avoir entendu, vous n'exigeriez pas que je m'éloignasse à jamais.

— Je ne puis croire que vous ayez commis une action assez vilaine ou que vous vous soyez placé dans une situation assez fâcheuse pour m'obliger à une décision qui me serait si cruelle...

— Avant de tout vous dire... suppliait Mauriel... je voudrais attendre encore. Ce n'est pas le moment. C'est encore trop tôt...

— Encore trop tôt... répétait Mme d'Albret... dont Mauriel, en laissant entrevoir un peu de vérité, venait tout à coup d'atténuer l'anxiété amoureuse.

— Oui, appuyait le baron... Cette maison est encore trop pleine des souvenirs de celui qui vient de la quitter pour que je me permette d'y prononcer des mots auxquels vous n'êtes pas préparée...

— Pierre... murmurait la jeune femme, en un souffle.

Avec toutes les apparences d'un tact qui n'était qu'un comble d'habileté, Mauriel déclarait :

— J'ai peur de m'être fait comprendre... Aussi, je m'arrête... Et maintenant j'espère, ma très chère amie, que vous ne m'en voudrez plus de mon silence...

Il se tut... Mme d'Albret se taisait elle aussi... Il était resté debout devant elle, la tête toujours légèrement inclinée en avant, les paupières à demi fermées, comme s'il redoutait qu'un simple regard d'elle suffit pour détruire à jamais ses espérances.

Si Maxime avait assisté à cette scène, il eût été fier de son élève.

Mauriel ne venait-il pas de faire preuve d'une prudence, d'une astuce, et plus encore peut-être d'une séduction qui faisaient le plus grand honneur au personnage redoutable et mystérieux qu'il s'était donné ou plutôt qu'il avait accepté pour maître.

En effet, à présent, Marie-Louise ne pouvait plus en douter ; à travers les réticences qui lui faisaient le plus grand honneur, elle avait nettement compris que Mauriel l'aimait... et ce fut plus

qu'une joie immense... ce fut tout le rêve qui l'enveloppa de sa caressante étreinte, à laquelle elle ne songea pas à se soustraire... Instinctivement, elle joignit les mains, en un geste d'extase...

— Pierre... fit-elle... je ne regrette pas de vous avoir interrogé... Mais vous avez raison de ne pas vouloir me répondre. Il est des moments où l'on doit se garder des paroles prématurées... surtout quand les cœurs se sont devinés... et ont échangé mieux que des aveux... des promesses...

— Marie-Louise !... s'écriait Mauriel, avec flamme...

— Ne disons plus rien... puisque nous nous sommes compris... imposait la châtelaine, avec une dignité incomparable.

Et désireuse d'ajouter encore à la fin d'un pacte si tacitement consenti, elle se leva... magnifiquement vibrante de tout l'amour qui était en elle.

— Gardons religieusement au fond de nos âmes le secret jusqu'à l'heure où nous aurons conquis le droit de le révéler devant tous.

Transfiguré, Mauriel voulut parler... Mais Marie-Louise, tendrement, lui imposait :

— Restons maîtres de nous-mêmes... Nous venons de vivre un instant inoubliable... Ne l'abîmons pas... Ne mettons pas d'ombre à notre aurore... Venez !... Janine va être si heureuse de vous embrasser...

Mauriel obéit et suivit la comtesse jusque dans la chambre de la fillette. Il exultait...

Désormais il tenait *l'argent... et la femme...* Le but était atteint... un triomphe absolu... et cette première victoire, qui lui donnait toutes les certitudes, ne pouvait qu'accroître son audace... A présent, il en était sûr, cette femme

qui venait de se révéler à lui comme une si splendide amoureuse, il saurait se l'attacher par des liens tellement puissants qu'elle deviendrait bientôt non pas sa maîtresse, mais son esclave... Certes, Janine demeurait encore un obstacle non pas à son mariage, désormais certain, mais à certains projets qui consistaient à dépouiller Mme d'Albret de sa fortune... Mais après tout, que risquait-il ? S'il ne réussissait pas, contrairement à ses prévisions, à capter la confiance de Marie-Louise, au point d'en faire l'exécutrice aveugle de toutes ses volontés, Maxime n'était-il pas là pour *tout arranger*... et délibérément, sans l'ombre d'une hésitation, avec une cruauté implacable, le misérable s'associa par la pensée aux effroyables intentions de cet effroyable bonhomme qui, à la suite d'événements et pour des raisons que nous connaîtrons un jour, avait réussi à acquérir sur lui un ascendant formidable et à lui façonner une âme aussi abominable que la sienne.

Cependant, lorsque Mauriel aperçut, étendue dans son petit lit, la frêle et délicieuse enfant que, sous la fièvre de ses appétits déchaînés, il venait presque de condamner avec une barbarie aussi implacable, il eut un réveil de conscience qui lui fit comprendre que, malgré tout, il y avait dans le crime des échelons qu'il ne pouvait pas descendre et il sentit qu'il n'aurait jamais l'atroce cruauté de faire périr ou de laisser assassiner cette innocente qui, tout en lui souriant, lui tendait les bras et lui lançait ingénument :

— Bonjour, bon ami... bonjour !

Il s'en fut l'embrasser et, si bas fût-il tombé, il ne voulut pas que son baiser fût celui de Judas.

Trahir un enfant, n'est-ce pas encore plus abominable que de livrer son Dieu? Et, tandis qu'il appuyait ses lèvres sur le front encore un peu brûlant de Janine, il se fit le serment de ne jamais rien tenter contre elle et, au besoin, de la défendre contre toute mauvaise entreprise de la part de son complice... Il avait suffi du clair regard d'un ange pour mettre un tout petit coin de ciel bleu dans l'âme ténébreuse d'un démon...

— Dites, bon ami, s'écriait Janine, vous m'emmènerez dans votre auto... celle qui file vite, vite... Le docteur a dit que je pourrais bientôt...

— Oui, ma petite Janine, répliquait le baron.

Mais il avait hâte de s'éloigner. En présence de cette enfant, il se sentait gêné... mal à l'aise... Il avait presque peur des autres et presque honte de lui-même... Et, d'une voix qui tremblait légèrement, il fit :

— C'est donc entendu, je t'emmènerai dans ma voiture...

— Oh ! que je suis contente !... Dis, maman, c'est drôle, je crois que je suis tout à fait guérie !...

— Il ne faut pas vous agiter ainsi, observait la religieuse.

— Oh ! sœur Marthe, fit Janine avec une moue charmante, pourquoi me grondez-vous toujours ?...

— Sœur Marthe ne te gronde pas... déclara Mme d'Albret... Elle veille sur toi et elle a raison de te recommander la sagesse... Laissons-la se reposer.

— C'est cela ! appuyait Mauriel. A bientôt ma petite Janine...

— A bientôt, bon ami.

Mme d'Albret et le baron allaient se retirer ; mais Janine réclamait :

— Dis, maman... tout à l'heure je m'étais endormie... et j'ai fait un beau rêve...

— Tu me raconteras cela tout à l'heure...

— Non, je veux tout de suite.

— Eh bien ! dis.

Et l'enfant, avec un adorable sourire, murmura :

— J'ai rêvé que notre bon ami restait tout le temps avec nous...

Marie-Louise sentit toutes les dernières brumes qui attristaient son âme si longtemps endeuillée se fondre instantanément sous la caresse de ces paroles qui, si délicieusement, venaient de vibrer à ses oreilles.

— Ma bien-aimée !

Ce fut tout ce qu'elle put dire... Mais, incapable de maîtriser l'émotion qui s'était emparée d'elle, Marie-Louise se pencha vers sa fille, l'étreignit longuement et rejoignit Mauriel qui avait déjà gagné le corridor large et bien éclairé desservant tout l'étage lorsque Maxime apparut apportant une lettre sur un plateau qu'il présenta à la comtesse. Celle-ci remarqua que l'enveloppe qui portait son adresse manuscrite, à laquelle ces mots avaient été ajoutés : *strictement personnelle*, ne portait aucun cachet de la poste. Tout en la décachetant, elle demanda au valet de chambre, figé dans l'attitude d'un domestique bien stylé qui attend des ordres ou une réponse :

— Savez-vous, Maxime, qui a apporté cela ?

— Oui, madame la comtesse... c'est le concierge qui me l'a remise et m'a dit qu'il l'avait trouvée devant sa porte.

— C'est bizarre...

(A suivre.)

LE PETIT CLOWN

grand roman inédit par

ARTHUR BERNÈDE

PREMIERE PARTIE
L'HOMME AU MAILLOT NOIR

IX (suite)
La femme et l'argent

Après avoir déplié le papier quadrillé et très vulgaire que contenait l'enveloppe, Mme d'Albret prit connaissance de ce singulier message... A mesure qu'elle lisait, son visage prenait une expression d'étonnement et d'inquiétude qui n'échappa ni à Mauriel ni à Maxime. Puis, l'air soucieux, elle fit :

— Monsieur de Mauriel... j'aurais encore un mot à vous dire.

— Fort bien, chère madame.

Maxime comprit qu'il était de trop, tourna les talons et s'en fut... Marie-Louise ouvrit une porte, fit pénétrer Mauriel dans une pièce qui lui servait à la fois de bibliothèque et de salle de travail. Puis, lui tendant la lettre, elle fit :

Copyright by Arthur Bernède 1930. Traduction et reproduction interdites en tous pays.

— Lisez !...

Le baron s'empara du papier et lut à haute voix ce qui suit :

« Madame la comtes

» Persuadé que les . rains Lefier ne » sont pas les assassins de votre mari, » je voudrais vous dire dans le plus » grand secret les raisons qui m'ont » convaincu de leur innocence. J'ai » donc l'honneur de vous demander une » entrevue dans le plus bref délai. Je » pourrai alors vous révéler des faits » qui ne manqueront pas de vous trou- » bler... Je vous demanderais bien la » permission de me présenter chez vous, » mais c'est impossible. Je ne puis, par » écrit, vous le dire, mais je vous le » raconterai de vive voix. Veuillez donc » me donner un rendez-vous là où il » vous plaira... sur les bords de l'Oise, » par exemple..., à l'endroit qui vous » conviendra le mieux. Mais venez seule, » car la moindre indiscrétion pourrait » tout compromettre. Je vous donne » ma parole d'honnête homme que vous » ne courrez aucun risque et que vous » ne regretterez pas de m'avoir écouté. » Si vous y consentez, vous n'avez qu'à » placer votre mot de réponse sous le » tas de cailloux qui se trouve à côté » du kilomètre 6, sur la route.

» Je vous présente mes respects...

» JUDEX. »

— Judex, répétait Marie-Louise, qu'est-ce que cela veut dire ?

— Judex, expliquait Mauriel, est, si mon souvenir ne me trompe pas, le héros d'un roman policier qui a paru il y a quelques années dans *le Petit Parisien*.

— Je me souviens, en effet, déclarait Mme d'Albret, avoir vu, sur les murs

d. Paris, une affiche sensationnelle qui représentait un beau jeune homme drapé dans une cape noire et coiffé d'un chapeau à la Rembrandt qui lui donnait une bien belle allure.

— Judex, poursuivait le baron, représentait le type du chevalier français moderne, grand redresseur de torts et défenseur de l'innocence persécutée.

— C'est donc à bon escient qu'il a choisi ce nom! soulignait Marie-Louise.

Mauriel interrogeait :

— Auriez-vous donc l'intention de vous rendre à son appel ?

— Je suis très perplexe, déclarait la châtelaine. Je crois ne pas vous avoir caché quelle impression ces forains avaient produite sur moi.

— En effet, reconnaissait Pierre, je me rappelle fort bien que, le jour de leur arrestation, vous m'avez fait part de votre conviction en leur innocence.

— Je n'ai pas changé d'avis.

— Pourtant, ainsi que je m'étais déjà permis de vous le faire observer dès le premier moment, la justice a réuni contre eux des preuves telles que personne, sauf eux et vous, ma chère amie, ne songe à mettre en doute leur culpabilité. Pas plus tard que ce matin, je lisais dans les journaux que l'instruction n'avait fait que grandir les charges déjà si accablantes qui pesaient sur eux.

— J'ai lu, moi aussi, soulignait la comtesse.

— Et vous persistez, malgré tout, dans votre opinion ?

— Oui, car j'entends toujours les cris de protestation de l'homme, les sanglots de la femme, leurs adieux, à la fois si simples et si déchirants, à leur petit garçon... Et plus j'y songe, plus je trouve invraisemblable que ces gens

dont le passé serait, paraît-il, exempt de toute tache, aient joué une comédie devant laquelle eussent reculé les criminels les plus endurcis.

Mauriel s'écriait :

— Vous les considérez tels, ma chère Marie-Louise, parce qu'il vous est impossible de juger les hommes et les faits autrement qu'à travers le prisme de votre bonté.

— Songez, mon ami, aux innombrables malheureux que l'on a condamnés de très bonne foi, parce que des circonstances mystérieuses, des événements inexplicables les faisaient apparaître coupables, et dont plus tard, et souvent trop tard, on a reconnu l'innocence !

Mauriel réfléchit pendant quelques secondes. Puis il reprit :

— Me permettez-vous, ma chère amie, de vous poser une question ?

— Très volontiers, acquiesçait la maman de Janine.

— Avez-vous fait part à quelqu'un de vos impressions au sujet de Lefier ?

Avec une netteté absolue, la jeune femme répliquait :

— En dehors de vous, je n'en ai parlé à personne.

— Alors, concluait le baron sans la moindre hésitation ni la plus légère réticence, cette lettre est manifestement l'œuvre d'un mystificateur...

— Qui sait ?

— Auriez-vous l'intention d'accepter ce rendez-vous ?

— Je vous le répète, je suis très perplexe.

Estimant que la conversation avait atteint le point auquel il voulait l'amener, le baron reprenait :

— Je connais un moyen d'apaiser vos si respectables scrupules. Au lieu de

vous rendre à l'appel de ce « Judex », qui, selon moi, ne saurait être qu'un mauvais plaisant ou qu'un fou dangereux, pourquoi ne vous adresseriez-vous pas plutôt à une agence de police privée, que vous chargeriez de faire une contre-enquête en marge de la police ?

Abondant dans ce sens plus rapidement qu'il ne l'espérait, la comtesse s'empressait de répondre :

— J'étais précisément en train d'y songer. Mais je ne connais aucun de ces détectives privés dont on voit les noms aux annonces des journaux. Je ne voudrais pas en choisir un au hasard.

— Voulez-vous que je m'en occupe ?

— Très volontiers, mon ami.

— Ce sera fait dès demain.

— Je vous en remercie vivement.

— Trop heureux de vous rendre ce petit service.

— Alors, c'est parfait, approuvait Marie-Louise.

— Me donnez-vous pleins pouvoirs ?

— Je vous les donne, mon ami, car je sais que je peux avoir une entière confiance en vous.

— Vous avez raison ! appuyait le baron avec une émotion contenue, qui produisit sur la comtesse une impression beaucoup plus profonde que de chaleureuses protestations de dévouement et même une ardente déclaration d'amour.

— Je vais rentrer à Paris, reprenait Pierre, et je vais tout de suite téléphoner à ce détective pour lui demander un entretien.

Je vous tiendrai naturellement au courant de toutes mes démarches.

Et, tout en donnant à sa voix une expression de ferveur discrète, il ajouta :

— Quand pourrai-je revenir ?

— Quand vous voudrez ! répliqua la comtesse en tendant la main à celui qu'elle considérait, dès à présent, comme son fiancé.

Avec cet art des nuances dans lequel il était passé maître, Mauriel se contenta d'un baiser savamment dosé, c'est-à-dire plus appuyé, mais sans excès, que de coutume. Puis il gagna la porte.

Sur le seuil, il se retourna pour adresser un regard très tendre à Marie-Louise, qui lui sourit aussitôt. Mais, revenant vers elle, il fit :

— Et cette lettre que vous venez de recevoir ?

— Je me préparais à la déchirer, affirmait Mme d'Albret.

— Je pense tout à coup qu'il serait peut-être bon de la communiquer au détective aux bons services duquel je vais avoir recours. Peut-être pourrait-il en tirer des déductions intéressantes ?

— La voici ! répliquait la comtesse en remettant le papier au baron qui le glissa aussitôt dans son portefeuille.

Et il ajouta :

— Cette fois, je m'en vais pour tout de bon.

Alors à bientôt !

— A très bientôt !

Mme d'Albret le regarda s'éloigner et, pour la première fois depuis de longs jours, un clair sourire illumina son beau visage.

Dans le corridor, Mauriel se croisa avec Maxime.

Celui-ci s'écriait aussitôt, d'une voix assez forte pour être entendue par Mme d'Albret, qui avait laissé entrebâillée la porte de sa bibliothèque :

— Monsieur le baron s'en va ? Mon-

sieur le baron permet que je l'accompagne ?

Ils gagnèrent le grand vestibule du premier étage et descendirent l'escalier de pierre sans échanger la moindre parole. Ce fut seulement lorsque Maxime eut ouvert la portière de l'élégante conduite intérieure que Mauriel pilotait lui-même, et qu'il avait laissée devant le perron du château, que Maxime lui murmura :

— Félicitations !

— Félicitations ! Pourquoi ? s'étonnait le baron.

— J'ai tout entendu, déclarait le valet de chambre.

— Comment cela ?

— Je vous le dirai plus tard. Vous avez très bien manœuvré... Maintenant, ne bougez plus, laissez-moi faire... Demain c'est mon jour de congé ; je me rendrai à Paris et je me mettrai aussitôt en rapport avec notre futur détective. J'ai justement cela sous la main... Ah ! j'oubliais... Donnez-moi la lettre que vous a confiée la patronne. Soyez tranquille, je saurai en faire un bon et salutaire usage... Maintenant, filez, car il ne faudrait pas qu'on nous vît bavarder trop longtemps ensemble.

— Alors, vous craignez ?... interrogeait Mauriel, déjà inquiet.

— Tout et rien ! répliquait évasivement Maxime en refermant la portière.

Et tout en regardant l'auto gagner le portail que le concierge venait d'ouvrir, le valet de chambre murmura :

— Il faut, avant tout, que je sache quel est ce mystérieux *Judex*.

(*A suivre.*)

LE PETIT CLOWN

grand roman inédit par

ARTHUR BERNÈDE

PREMIERE PARTIE
L'HOMME AU MAILLOT NOIR

X
Un coin de lumière

Depuis son arrestation, Jean Lefier n'avait pas cessé un seul instant d'espérer qu'un fait imprévu ou quelque témoignage sensationnel viendraient les laver, sa femme et lui, de la terrible accusation dont ils étaient l'objet et que, brusquement, la lumière se ferait sur le drame de Valmondois.

Les événements n'avaient pas répondu à son attente. En effet, le procureur de la République du tribunal de Versailles, adoptant les conclusions du juge d'instruction de Pontoise qui, à la suite d'un rapport extrêmement serré et lumineux, ne pouvant laisser subsister aucun doute sur la culpabilité des époux Lefier, avait ordonné que ceux-ci fussent transférés à la maison d'arrêt du chef-lieu et mis à la disposition du juge Lemar-

Copyright by Arthur Bernède 1930. Traduction et reproduction interdites en tous pays.

quer, chargé de l'instruction de cette retentissante affaire.

Les résultats de l'enquête si tromptement et si énergiquement menée par son collègue de Pontoise allaient faciliter la tâche de ce magistrat qui avait décidé de faire vite et de renvoyer dans le plus bref délai les assassins du comte d'Albret devant la chambre des mises en accusation, et de là en cour d'assises.

Dès le lendemain de leur arrivée à la prison de Versailles, M. Lemarquer avait fait extraire les deux inculpés de leurs cellules respective et avait immédiatement procédé à un premier interrogatoire d'identité. Puis il leur avait demandé, suivant l'usage, s'ils avaient choisi leurs avocats.

— Un avocat ? s'était exclamé Lefier. Je n'ai pas ça dans mes relations. Puis ça coûte cher ; et comme on nous a confisqué tout ce que nous possédions, ça nous serait bien difficile de leur donner des... comment dit-on déjà ?

— Des honoraires.

— Oui, c'est cela ! des honoraires, répétait le forain.

Et avec un air de tranquillité que le juge prit pour du cynisme, il ajouta :

— D'ailleurs, je suis de taille à me défendre, et je n'ai besoin de personne.

M. Lemarquer reprit, avec un air et sur un ton de bonhomie naturelle qui le rendaient beaucoup plus redoutable que les attitudes sévères et menaçantes que souvent devaient prendre certains de ses confrères :

— Vous avez tort, Lefier. Les charges qui pèsent sur vous sont tellement lourdes qu'impartialement, et dans votre intérêt, je vous conseille de prendre un défenseur.

— Puisque je vous dis, monsieur le juge, que je n'en connais pas...

— Et vous, femme Lefier ? questionnait M. Lemarquer.

— Je ferai ce que voudra mon mari ! répliqua Madeleine d'une voix brisée.

La malheureuse, en effet, n'était plus que l'ombre d'elle-même. C'est à peine si elle pouvait parler, si elle se tenait encore debout ! Si elle n'avait pas encore succombé au désespoir qui l'étreignait, c'était parce qu'une sorte d'instinct, qui prenait racine en son cœur d'épouse et de mère, lui commandait de ne pas faiblir et lui gardait le restant de force morale dont elle avait besoin pour ne pas s'effondrer lamentablement, écrasée sous le poids de sa douleur et de sa misère.

— Eh bien ! Lefier... insistait M. Lemarquer... Vous n'avez pas l'air de vous douter que votre tête est en jeu. Les renseignements qui me sont parvenus m'ont appris que vous aviez des enfants.

— Nos pauvres petits ! ponctuait Madeleine en un sanglot.

— Aussi, poursuivait le juge, ai-je le devoir de vous mettre en garde contre une attitude qui pourrait avoir pour vous des conséquences irréparables.

— Ecoute ce que te dit monsieur le juge, balbutiait Madeleine... Lui, il a l'air si bon...

— Après tout, je veux bien, cédait le colosse... Seulement, voilà, moi, je ne sais pas.

— Je vais vous désigner à chacun un défenseur d'office.

— Pourquoi pas le même ? s'enquérait le père du petit clown.

— Parce qu'il est d'usage, expliquait le magistrat, que chaque accusé ait son défenseur à lui.

— Puisqu'on est innocent tous les deux... s'obstinait Lefier, pas besoin de tant compliquer les choses !

Estimant qu'il était inutile d'entamer une discussion prématurée avec un accusé qui semblait peu disposé à entrer dans la voie des aveux, M. Lemarquer fit signer aux prévenus le premier interrogatoire que le greffier avait recueilli; puis il ordonna u'on leur fît réintégrer leurs cellules.

— Dites, monsieur le juge, réclamait Lefier, est-ce que je ne pourrais pas embrasser ma femme ?

— Faites !

En une rapide et émouvante étreinte, l'hercule serra contre sa poitrine le pauvre être à demi défaillant qu'était devenu en quelques jours sa belle et tendre Yesa.

Puis il lui dit :

— Du courage ! Tu vois comme monsieur le juge est gentil avec nous... Je crois que cette fois, on est bien tombé ! Tu vas voir que ça va se tasser !

Madeleine murmurait :

— Si j'avais seulement des nouvelles de nos enfants...

— Nous en aurons bientôt ! affirmait l'hercule. N'est-ce pas, monsieur le juge?

— Mais oui... Mais oui !

Et, tout en consultant le dossier étalé devant lui, il fit, toujours avec la même bonhomie :

— Je suis à même de vous annoncer, d'après une note jointe au rapport que m'a adressé le parquet de Pontoise, que votre fils et votre fille ont été conduits à Paris, chez leur grand'père, par le garde champêtre de Valmondois.

Madeleine respira plus librement.

— Quand je te dis que tout ça va s'arranger ! récidivait le colossé... Encore merci, monsieur le juge.

Sur un signe rapide du greffier, les gendarmes firent sortir tout à tour du cabinet de M. Lemarquer les deux

inculpés, qui eurent encore le temps d'échanger un regard qui exprimait tout leur amour à la fois si simple et si grand. Et ils réintégrèrent leur prison. L'un et l'autre passèrent une meilleure nuit. Ils étaient rassurés sur le sort de leurs enfants. Pour l'instant, n'était-ce pas le principal ?

Le jour même, le bâtonnier du barreau de Versailles désignait les deux avocats chargés de défendre Jean et Madeleine Lefier. Pour l'homme, Me Paul d'Argy ; pour la femme, Me Maryse Mériel.

Paul d'Argy, qui appartenait à une famille très ancienne et très honorée de la ville, était un jeune homme au caractère droit, généreux et en même temps réfléchi, qui savait opposer à l'impétuosité de la jeunesse la prudence d'un savant entendement. C'était mieux qu'un talent à son aurore, c'est-à-dire une conscience solide, mise au service des dons les plus prometteurs. Il ne lui manquait qu'une occasion de se révéler au grand public. L'affaire Lefier allait la lui procurer. Il ne pouvait que légitimement s'en réjouir.

Me Maryse Mériel, à laquelle était échue la tâche de défendre Madeleine, venait de débuter à la barre en défendant en police correctionnelle quelques pauvres hères des deux sexes qui, pour des motifs plus ou moins avouables, avaient maille à partir avec la justice de leur pays.

Ceux qui avaient eu l'occasion de l'entendre, magistrats, avocats, accusés, témoins et public, avaient été très favorablement impressionnés par la justesse, l'à-propos de ses arguments, le timbre harmonieux de sa voix et surtout par cette sensibilité naturelle et simple qui émanait d'elle et donnait à

sa parole un accent d'impressionnante sincérité. Ajoutons que, fort jolie, elle portait sans coquetterie mais avec une sobre élégance la robe et la toque d'avocat qui ne nuisaient en rien à la grâce de sa charmante silhouette. Nullement féministe, mais cependant très femme, exempte de tout parti pris, de toute idée préconçue, mais pleine de pitié pour tout ce qui est souffrance, elle s'était d'autant plus attachée à une profession qu'elle avait librement choisie que la fortune considérable qu'elle avait héritée de ses parents morts tous deux dans un accident d'automobile lui permettait d'en faire un véritable apostolat.

Paul d'Argy et Maryse Mériel ne se connaissaient guère que pour s'être rencontrés plusieurs fois au Palais et avoir échangé des saluts dans lesquels se laissait voir une instinctive sympathie.

En apprenant qu'ils étaient commis dans la même affaire, ils éprouvèrent chacun de leur côté une satisfaction qui ne fut pas sans les surprendre. Après avoir échangé quelques paroles d'une cordialité parfaite, avant d'entrer en rapport direct avec leurs clients respectifs, ils résolurent d'étudier séparément le dossier que le juge d'instruction allait mettre à leur disposition et d'avoir ensuite une conversation au cours de laquelle ils s'efforceraient, chose toujours délicate en pareil cas, d'établir d'un commun accord leurs positions respectives. Rendez-vous fut pris pour le soir même chez Me Maryse Mériel.

La jeune avocate habitait avec la sœur de sa mère, Mme Randon, veuve sans enfants, qui avait reporté toute sa tendresse sur sa nièce, un vieil hôtel

du XVIIIe siècle, situé rue du Peintre-Lebrun, et auquel avait réussi, grâce à un goût parfait et une connaissance du bibelot remarquable, à rendre l'aspect et aussi l'atmosphère qu'il devait avoir à l'époque où la marquise de Pompadour ne se contentait pas d'être la favorite du roi Louis XV, mais régnait encore en souveraine absolue sur cette merveilleuse phalange d'artistes dont elle s'était fait l'animatrice incomparable.

Maryse reçut son jeune confrère dans son cabinet de travail qui était une reconstitution exacte de l'adorable bibliothèque de Marie-Antoinette, que l'on admire encore de nos jours dans les petits appartements du château de Versailles. C'était un cadre délicieux, intime, qui semblait fait pour donner des ailes à la pensée.

Tout de suite, sans autre préambule que quelques paroles pleines d'amabilité de la part de la jeune avocate et de déférence cordiale de la part de Me d'Argy, Maryse pria ce dernier de s'asseoir en face d'elle, dans une confortable bergère et s'installa devant une jolie table-bureau d'époque et qui portait la marque du célèbre ébéniste Jacob. La lumière d'un plafonnier doucement tamisée donnait au visage délicieux et à l'admirable chevelure blonde finement bouclée de Mlle Mériel de véritables teintes de pastel. Sous l'influence de ce décor vraiment exquis et encore plus sous le charme de celle qui le lui communiquait par sa seule présence, une vue adorable, Paul d'Argy se sentit quelque peu troublé, et il ne put s'empêcher de murmurer :

— Mademoiselle, il me semble que je vis en ce moment un conte de fées !...

— Pas possible ? souriait Maryse.

(*A suivre.*)

LE PETIT CLOWN

grand roman inédit par

ARTHUR BERNÈDE

PREMIERE PARTIE
L'HOMME AU MAILLOT NOIR

X (suite)
Un coin de lumière

Le jeune avocat continuait :

— Oui, l'on dirait que, par la baguette d'une magicienne, je viens d'être transporté subitement à un siècle et demi en arrière!... Je dois être ridicule avec mon costume moderne au milieu de toutes ces merveilles et surtout en face de vous, mademoiselle... qui évoquez si bien ce siècle où la douceur de vivre était la raison d'être de chacun... Il ne manque plus ici qu'une harpe et un clavecin pour que l'illusion soit complète...

— Je vois, monsieur, reprenait Maryse, que vous aimez fort le XVIII^e^ siècle !

— Je l'adore... Le mot n'est pas trop fort, s'écriait Paul d'Argy.

Copyright by Arthur Bernède 1930. Traduction et reproduction interdites en tous pays.

Finement la jeune avocate observait :

— Mais je crois qu'il serait préférable de nous occuper d'abord de nos clients !

— Vous avez raison, mademoiselle.

— Eh bien ! travaillons ! posait gracieusement Maryse en prenant dans un très beau classeur en maroquin rouge, aux pans dorés, une amorce de dossier qu'elle étala devant elle.

Tout de suite, elle fit :

— Je ne vous cacherai pas qu'après avoir lu le rapport, fort remarquable d'ailleurs, du juge d'instruction de Pontoise, j'étais entièrement convaincue que Jean Lefier et sa femme étaient bien les assassins du comte d'Albret.

Paul d'Argy se contenta de souligner cette brève déclaration par un signe de tête affirmatif. Maryse poursuivait :

— Mais lorsque j'ai pris connaissance du premier interrogatoire des deux inculpés, j'ai été bientôt frappée par la sincérité — je devrais dire plutôt la naïveté — que l'un comme l'autre apportaient à leur défense. Et plus j'y réfléchis, plus je me demande si lorsque Lefier affirme que « c'est un sale coup qu'on leur a fait » il n'est pas dans la vérité ! N'est-ce pas votre avis, cher confrère ?

— Je reconnais volontiers, répliquait Paul d'Argy, que les dénégations si énergiques de Lefier et les réponses si simples, je dirai même si émouvantes de la femme n'ont pas été sans mettre en moi, je ne dirai pas encore un doute en leur faveur, mais tout au moins un étonnement dont je ne suis pas encore très bien revenu... Et je vous avouerai franchement que je n'arrive pas à comprendre comment ils ont pu adopter et conserver une pareille attitude en face

des charges décisives que, dès la première enquête, le juge enquêteur a réussi à accumuler contre eux.

— Je me suis fait exactement la même réflexion que vous, déclarait Maryse. Et je me suis dit : voilà un système de défense qui ne va guère faciliter notre tâche... Car si Lefier et sa femme persistent dans la même attitude, s'ils continuent à nier l'évidence, il y a quatre-vingt-dix-neuf chances sur cent que le jury de Seine-et-Oise, qui passe à juste raison pour l'un des plus sévères de France, après avoir admis la préméditation, ne leur refuse les circonstances atténuantes, ce qui entraînera la condamnation à mort de Lefier et celle de la réclusion perpétuelle pour sa complice.

— C'est ce que je redoute également, affirmait Paul d'Argy.

— Alors, je me suis replongée dans la lecture du rapport de M. Pomeret et des déclarations des deux inculpés. Le rapport m'est de nouveau apparu comme un chef-d'œuvre de clarté parfaite, de logique implacable. Mais, vous allez sans doute bondir, mon cher confrère, en relisant les réponses de Lefier et de sa femme qui, passant dans leur bouche, ne devaient en avoir que plus d'accent et de force, j'ai pensé tout à coup : « Et si ces gens disaient vrai ? Et si, comme le prétend Lefier, c'était un *sale coup* qu'on leur avait fait ?... S'ils étaient innocents ? »

— C'est impossible ! déclarait le jeune maître.

— Pourquoi ?

— Cette lettre trouvée dans le calepin de Lefier... ce poignard... ce maillot, ce portefeuille, cette épingle, cette bague... énumérait l'avocat. Tout cela constitue un faisceau de preuves !

— Des preuves ! s'écriait Maryse, ne trouvez-vous pas qu'il y en a trop ?

Interloqué par cette question qu'il était loin de prévoir, Paul d'Argy déclarait :

— Comment cela ? Trop !... Je vous avoue, mademoiselle, que je ne saisis pas très bien...

— Alors, je vous demande la permission de m'expliquer...

— Je vous en prie...

Avec un esprit d'analyse remarquable, Maryse Mériel reprenait :

— L'arme du crime, d'abord. Croyez-vous donc que Lefier, si peu entraîné fût-il au crime, aurait choisi pour frapper le comte d'Albret un poignard dont sa femme se servait pour ses exercices de jongl.erie ?

— Le fait est, concédait Paul d'Argy, qu'il eût fallu pour cela ou qu'il ait entièrement perdu la tête, ou qu'il fût le dernier des imbéciles !

— Je continue, reprenait Me Mériel. Le maillot, maintenant. Il me semble qu'au lieu de chercher à le supprimer en le faisant brûler dans une venelle il eût été beaucoup plus prudent de leur part de le consumer dans le poêle de la roulotte, ou, mieux encore, de l'enterrer à quelque distance de là, dans un endroit où nul n'aurait eu l'idée d'aller le chercher...

— Très exact ! exprimait Paul d'Argy de plus en plus impressionné.

— Arrivons au portefeuille, reprenait Maryse. Lorsqu'on réfléchit un tant soit peu, est-il possible d'admettre que Lefier aurait eu l'idée plutôt saugrenue de le cacher dans cette botte de foin, sous sa roulotte, et chose plus stupide encore d'y laisser la bague, l'épingle et les billets de banque qu'ils avaient soi-disant dérobés à leur victime?

— De plus en plus juste...

— Voilà ce que n'eussent point manqué de faire observer au juge des accusés un peu plus avertis, un peu mieux préparés que ces forains, au lieu de nier en bloc, et sans les discuter, les charges que l'on avait relevées contre eux...

— Il est certain, reconnaissait Me d'Argy, que l'accusation a eu beau jeu...

— Mais maintenant, martelait la jeune avocate, cela va changer... si toutefois vous êtes de mon avis !

— J'avoue, mademoiselle, que vous venez de m'ouvrir des horizons que je n'avais pas encore découverts...

— J'en suis très flattée !

— Une objection cependant...

— Tant mieux !...

— Et cette lettre trouvée dans le calepin de Lefier ?

— La lettre signée d'Albret ?

— Parfaitement !

— J'allais vous en parler, faisait Maryse, et si je l'avais gardée pour la fin, c'est parce que je suis convaincue qu'elle est le pivot de toute l'affaire...

— Doutez-vous de son authenticité ? interrompait d'Argy.

— Je ne vais pas jusque-là, limitait Mlle Mériel. Il est fort possible que M. d'Albret ait été autrefois très amoureux de Madeleine, et je ne vois rien d'invraisemblable à ce que, la retrouvant un jour sur sa route, il n'ait senti se réveiller en lui une passion qui n'était qu'endormie et qu'il lui ait manifesté son désir de revoir cette femme, bien que... mais ceci est une autre histoire. Ne nous égarons pas et cantonnons-nous exclusivement dans la version adoptée par l'accusation.

— Très bien...

— Donc, M. d'Albret remet cette lettre à son valet de chambre, afin que celui-ci la fasse parvenir à Madeleine Lefier. Supposons, ainsi que l'affirme ce domestique, dont un commensal du château, le baron Pierre de Mauriel, a garanti officiellement l'honnêteté, ou plutôt admettons qu'il se soit fidèlement acquitté de sa mission... que Madeleine Lefier ait pris la lettre... l'ait lue et, au lieu de la détruire, l'ait communiquée loyalement à son mari, qui l'a serrée dans son carnet...

» Eh bien ! est-ce que vous croyez, mon cher confrère, qu'un homme de sa trempe, de son caractère et dont le passé ainsi que le juge enquêteur a été le premier à le reconnaître au cours de son rapport, est exempt de la moindre défaillance se serait contenté, si sa femme lui avait remis la lettre de M. d'Albret ou s'il l'avait surprise entre ses mains, de la renfermer placidement dans son carnet ?...

» Est-ce qu'il aurait consenti à se rendre le soir au château pour y donner une représentation pour la petite fille de celui qui cherchait à lui voler une femme à laquelle il semble si fortement attaché ?...

» Est-ce que vous ne pensez pas plutôt qu'il aurait laissé éclater sa colère et que, au lieu de profiter de la circonstance pour poignarder M. d'Albret et lui voler son portefeuille et ses bijoux, il n'aurait pas été le trouver pour lui exprimer face à face, d'homme à homme, sa légitime indignation et lui intimer l'ordre de mettre fin à sa poursuite amoureuse ?...

— Cela me semble, en effet, plus conforme au caractère de Lefier.

— N'est-ce pas ? soulignait Maryse.

qui ne cachait pas sa satisfaction de voir son confrère abonder en son sens.

Et, avec une éloquence de conviction persuasive et de sobriété toute moderne, elle continua :

— Relisons le passag de la déclaration que Madeleine a faite au juge après son transfert à Pontoise, passage qui a tout de suite retenu mon attention et a été pour moi une première lueur de vérité.

Maryse s'empara d'une feuille de papier recouverte de notes crayonnées et elle lut ce qui suit :

« — J'ai tout de suite reconnu M. d'Albret, sur la place de Valmondois. Je n'ai rien voulu dire à mon mari, car j'avais peur qu'il ne s'emportât et qu'il y eût du vilain. Jean est très doux, très bon ; mais il ne faudrait pas que l'on s'attaquât à moi... J'ai fait tout ce que j'ai pu pour que nous n'allions pas le soir au château... Jean ne voulait pas m'écouter. J'ai été sur le point de tout lui dire... Mais je n'ai pas osé... Car il est toujours dangereux de mettre en colère un homme qui peut en tuer un autre d'un coup de poing. »

» Et plus loin, lorsque l'enquêteur lui dit :

» — Vous persistez à prétendre que la lettre de M. d'Albret ne vous a pas été remise par le valet de chambre Maxime Durieux ?

» Que répond-elle? « Je le jure sur la tête de mes enfants !... » Et elle ajoute avec une logique indiscutable : « Si j'avais reçu cette lettre, je l'aurais tout de suite détruite, afin d'éviter un scandale et peut-être un malheur ! »

» N'est-ce pas décisif ?

(A suivre.)

LE PETIT CLOWN

grand roman inédit par

ARTHUR BERNÈDE

PREMIERE PARTIE
L'HOMME AU MAILLOT NOIR

X (suite)
Un coin de lumière

Me d'Argy se taisait, plein d'admiration pour la jeune avocate. En quelques minutes, ne venait-elle point, par la simple force d'une pensée pénétrante entre toutes, de porter un rude coup à une accusation étayée sur des bases qui jusqu'alors lui avaient paru d'une solidité à toute épreuve ?

Alors, avec un entrain charmant et un sourire qui n'était pas encore celui du triomphe, mais celui de la joie, Maryse reprit :

— Maintenant, mon cher maître, vous avez la parole. Pardonnez-moi d'en avoir usé si longtemps. A mon tour de vous écouter avec la plus grande attention.

Copyright by Arthur Bernède 1930. Traduction et reproduction interdites en tous pays.

— Mademoiselle, déclarait Paul je n'abuserai pas de la parole. Vous venez, en effet, de me fournir tous les éléments de ma plaidoirie, et je vous remercie très sincèrement d'avoir rendu admissible la thèse de l'innocence, ce qui vaudra beaucoup mieux que de chercher à rejeter sur chacun des accusés une responsabilité qu'en l'occurrence il nous eût été bien difficile d'établir. La défense va donc se présenter unie dans le cabinet du juge et à la barre des assises. C'est une grande force pour nous, en même temps qu'un atout sérieux pour les accusés.

» Mais, ne nous le dissimulons pas, nous allons au devant de difficultés considérables. Et si nous pouvons arriver à mettre le doute dans l'esprit des jurés, c'est-à-dire obtenir d'eux pour les Lefier les circonstances atténuantes... c'est tout ce que nous pouvons espérer.

» Quant à un acquittement, ne nous leurrons pas... Il faudrait que nous puissions prouver d'une façon indiscutable : 1° que, conformément à leurs dires, les Lefier ont été endormis à l'aide d'un narcotique à retardement ; 2° que c'est une main étrangère qui a détaché le cheval et l'a emmené dans la campagne ; 3° que c'est toujours la même main mystérieuse qui a glissé le portefeuille dans la botte de foin, la lettre dans le carnet de Lefier et a barbouillé la main de ce dernier de sang humain ; 4° enfin, et c'est là le point capital, que le valet de chambre Maxime n'a jamais remis la lettre de M. d'Albret à Madeleine Lefier.

— Point capital, en effet, affirmait la jeune avocate. Car, si nous pouvons prouver que cet individu a fait un

faux témoignage, toute l'accusation s'écroulerait d'un seul coup.

— D'accord ; mais accuser Durieux de mensonge, c'est presque rejeter sur lui la responsabilité de l'assassinat de son maître.

— Qui sait ? lançait Maryse au passage.

— Prenons garde ! recommandait le jeune maître, avec cette prudence qui était innée en lui. Oui, prenons garde de nous aventurer sur un terrain qui risquerait de devenir dangereux pour nous... Si nous arrivions à établir... et je ne vois pas comment... que c'est lui le coupable et que c'est lui qui a machiné ce complot contre les Lefier pour faire retomber sur eux son infamie, nous serions par là même obligés de reconnaître que le vol n'a pas été le mobile du crime, puisqu'on a retrouvé tous les objets qui avaient été dérobés à M. d'Albret...

» Alors... la vengeance ? Durieux ne connaissait pas les Lefier. Et en admettant qu'il les eût connus, quelles raisons aurait-il eues de leur en vouloir ? Si elles avaient existé, Lefier n'eût point manqué de nous les révéler.

» J'estime donc, mon cher confrère, qu'avant de nous lancer dans une pareille voie, nous ferons bien d'y réfléchir longuement et de nous entourer de toutes les précautions nécessaires. »

Maryse, toujours souriante, reprenait :

— Vous allez dire que je suis d'une obstination rare, mais tant pis... J'estime que je dois tout vous dire, puisque nous avons partie liée.

— C'est ainsi que je l'entends moi-même.

Tout en donnant toute leur valeur à chacune de ses paroles, Me Mériel scandait :

— Et si ce Maxime Durieux, au lieu d'agir pour son propre compte, n'avait été qu'un instrument ?

— Entre les mains de qui ? interrogeait Paul d'Argy avec vivacité.

— Mais de quelqu'un qui aurait eu intérêt à faire disparaître le comte d'Albret.

— Ce serait tellement énorme! appréciait le jeune avocat.

Il se tut... Maryse se garda bien d'interrompre ce silence qui devait être fait de réflexions. Car le visage de son interlocuteur exprimait la gravité anxieuse d'un esprit qui cherche à élucider plus qu'un problème difficile, c'est-à-dire un ténébreux mystère.

Au bout de quelques instants, d'une voix lente, Me d'Argy reprenait :

— Après tout, pourquoi pas ?

Mlle Mériel eut un cri de victoire.

— Que je suis heureuse de vous voir abonder en mon sens!

— Je ne vous cacherai pas, mademoiselle, que je commence à croire que vous avez eu mieux que l'intuition de la réalité, et que, grâce à ce don de l'analyse qui est inné en vous et donne à vos raisonnements une si grande force, nous venons de faire un grand pas sur le chemin de la vérité. Cependant...

Paul d'Argy prit un léger temps, puis il fit :

— Je ne me permettrai pas de vous donner un conseil...

— Je vous en prie, au contraire ! protestait Maryse avec élan. Ne sommes-nous pas, désormais, deux collaborateurs ? Voilà pourquoi, mon cher confrère, je vous demande de bien vou-

loir me parler avec la même franchise et la même netteté.

— Soit ! acquiesçait le jeune avocat, que les dernières paroles de Mlle Mériel avaient achevé de mettre tout à fait à son aise.

Et il reprit :

— Si je ne vois aucune objection grave au principe même de la thèse que vous venez de m'exposer si brillamment, j'estime que nous devons agir avec une grande prudence. Et je crois que nous ferons bien de cacher soigneusement à tous, y compris aux deux inculpés, le système de défense que nous avons résolu d'adopter. »

— Je vous approuve entièrement.

— Bien que M. Lemarquer paraisse disposé, m'a dit son greffier, à mener rondement cette affaire, il faut nous arranger de façon à avoir devant nous le temps nécessaire pour entamer dans le plus grand mystère une enquête, d'abord sur les antécédents de ce valet de chambre, en qui nous soupçonnons le metteur en scène et l'interprète principal du drame de Valmondois, puis que nous en recherchions l'auteur principal parmi les gens qui avaient intérêt à la disparition de M. d'Albret.

— Très bien !

— Cette enquête doit être conduite avec une prudence, une discrétion et un tact absolus. Car, si nous faisions fausse route, il est indispensable que nous nous ménagions une position de retraite; et si, au contraire, ainsi que je l'espère, nous réussissions à démasquer les vrais coupables, il ne faut pas que ceux-ci aient le temps de se ressaisir. Déjà ils doivent se tenir sur leurs gardes. Evitons de leur donner

tout l'éveil et faisons en sorte que notre « J'accuse » éclate comme un coup de foudre impossible à parer.

— Voilà un plan excellent! déclarait Maryse.

— Dès demain matin, j'irai voir Lefier.

— Et moi sa femme.

Comme Paul d'Argy se levait, Maryse proposait :

— Si vous le voulez bien, nous pourrons nous retrouver ensuite afin d'échanger nos impressions ?

— Volontiers! acceptait Me d'Argy.

Et, l'air très satisfait, il ajouta :

— Je crois que nous avons fait un bon travail.

— L'essentiel, reprenait Mlle Mériel, était que nous fussions bien d'accord sur notre ligne de conduite.

— Nous le sommes.

— Et je m'en félicite.

— A demain donc, mon cher confrère.

— A demain!

Ils se séparèrent enchantés l'un de l'autre. Ces deux âmes, si sincères et si vibrantes à la fois de même espérance et de mêmes sentiments, auraient-elles raison des embûches qui les attendaient ? La lutte qu'ils entreprenaient en commun, sous l'inspiration de leurs cœurs généreux, contre les hommes qui, deux fois criminels, n'avaient pas hésité à faire endosser à des innocents la responsabilité de leur crime, serait-elle couronnée de leur victoire ?

Voilà ce qu'en sortant de chez Maryse Mériel, Paul d'Argy, dégagé de l'influence magnétique que celle-ci venait d'avoir sur lui, se demandait non sans angoisse.

Tout en regagnant à pied la maison de famille où il demeurait tout au bout de l'avenue de la Reine, le jeune avocat cessa peu à peu de penser à l'affaire Lefier pour concentrer malgré lui ses pensées sur Mlle Mériel, ne sachant trop ce qu'il devait admirer le plus de son intelligence, de son cœur, de sa beauté... Et, à son vif étonnement, il s'entendit murmurer ces mots, qui lui étaient dictés mieux que par un sentiment d'affinité professionnelle, mais par quelque chose de très doux qui n'était pas encore de l'amour, mais qui était déjà de la griserie :

— Décidément, elle est adorable !

XI

L'art d'être grand-père

La tendresse que le vieux Favero portait à ses petits-enfants, encore plus que la conscience des responsabilités qu'il assumait en les prenant avec lui, avait redonné au vieux clown un regain d'activité grâce auquel il avait pu faire face à ses obligations nouvelles de grand-père de famille... Il commença par employer les quelques billets de cent francs qu'il avait économisés à l'acquisition de deux lits de fer, de vêtements de rechange, de linge pour les petits et d'un violon pour Miousic. Alors, il calcula son budget... Avec sa rente viagère de 3.000 francs par an, il ne lui restait plus que 425 francs d'argent liquide, c'est-à-dire la misère.

Favero ne s'en épouvanta nullement. Il se dit simplement :

— Je vais me remettre à travailler.

(*A suivre.*)

LE PETIT CLOWN

grand roman inédit par

ARTHUR BERNÈDE

PREMIERE PARTIE
L'HOMME AU MAILLOT NOIR

XI (suite)
L'art d'être grand-père

Tout de suite, il s'en fut trouver M. Bassan, le chef de piste du cirque Médrano, auquel il exposa nettement sa situation.

M. Bassan, qui avait conservé un excellent souvenir de son ancien pensionnaire, lui dit :

— Mon pauvre ami, je ne demande pas mieux que de vous employer, car vous êtes un très brave homme et il serait injuste de vous rendre responsable, ainsi que vos petits-enfants, du grand malheur qui vous arrive... Seulement, voilà, qu'est-ce que je pourrais bien vous faire faire ?

— Ce que vous voudrez !

— Encore faudrait-il savoir...

— Je vendrais bien des bonbons, des oranges... ou encore le programme...

Copyright by Arthur Bernede 1930. Traduction et reproduction interdites en tous pays.

— Impossible... c'est réservé à un concessionnaire.

— Et le vestiaire ?

— Le vestiaire aussi.

— C'est pas de chance ! murmurait le vieux clown, l'air attristé... J'aurais tant voulu revenir ici... C'est ma maison... je n'y ai que des amis.

— C'est vrai.

— M'en aller ailleurs... à mon âge surtout ! Puis il faudra bien que je dise qui je suis... Vous savez comment est le monde... Lorsqu'on apprendra que ma fille et mon gendre sont accusés d'assassinat, on n'attendra même pas, pour me fermer la porte, de savoir s'ils sont coupables ou innocents.

Et d'un ton sous lequel commençait à poindre un certain découragement, le pauvre homme articula :

— Enfin, puisqu'il n'y a rien pour moi, je ne veux pas vous ennuyer davantage... Au revoir, et merci tout de même, monsieur Bassan.

Discrètement, il allait se retirer. Mais le chef de piste s'écriait :

— Une petite minute, papa Favero... Il me vient une idée... Quel âge a votre petit-fils ?

— Douze ans.

— Et sa sœur ?

— Sept ans et demi.

— Diable !

M. Bassan se tut.

Favero hasarda :

— Pourquoi me demandez-vous cela ? monsieur Bassan.

— Vous m'avez dit tout à l'heure que vos deux petits travaillaient déjà avec leurs parents...

— Même que partout où ils passent ils ont un gros succès. Le gamin joue du violon comme un ange, cabriole comme un chevreau, et avec ça blague déjà comme un clown de profession... Quant à la fillette, elle danse, ou plutôt

elle voltige comme un papillon... Ce n'est pas parce que ce sont mes petits-enfants, mais je vous assure, monsieur Bassan, que je n'en ai jamais vu de pareils! Et je suis sûr que vous pourriez en tirer un numéro sensationnel...

— J'y avais bien pensé... Seulement...

— Seulement ?

— Ils n'ont pas l'âge réglementaire pour paraître sur une piste et la police se montre de plus en plus sévère à ce sujet...

— Pourtant, observait le grand-père, on n'a jamais rien dit à Lefier et à sa femme...

— La police se montre toujours plus conciliante envers les forains, surtout quand il s'agit de leurs propres enfants. Je sais bien que l'on peut toujours obtenir une autorisation...

— Surtout qu'ici, observait Favero, c'est comme une grande famille... Et puis, je serai là. Vous pensez bien que je ne quitterai pas mon Jacques et ma Zanetta...

— Amenez-les-moi toujours demain dans l'après-midi... Si, comme je l'espère, ça marche, nous nous entendrons toujours.

— Ce ne sera pas difficile.

— J'irai voir moi-même le commissaire de police. On tâchera de s'arranger, afin que tout se passe sans ennui...

— Mon bon monsieur Bassan, je ne sais comment vous remercier...

— Papa Favero, je suis trop heureux de vous rendre service...

— Ah! je puis vous dire encore un petit mot!

— Tout ce que vous voudrez!

Presque timidement, le vieux clown reprenait :

— Ça me peine un peu...

— Quoi donc?

— Eh bien! que mes petits-enfants

travaillent et que moi je reste à faire le ménage...

Bombant le torse, relevant la tête et s'efforçant, en un mouvement de touchant cabotinage, de redonner à sa vieille figure cette expression de gaîté narquoise et spirituelle qui avait fait la joie de plusieurs générations, il martela :

— Je ne suis pas encore par terre... et je crois même que je serais encore capable de tenir le coup...

— Rassurez-vous, s'empressait de déclarer le chef de piste avec une pointe d'émotion. on fera tout son possible pour vous employer...

— Si je trouvais une idée amusante... une bonne blague...

— Nous en reparlerons demain...

— A quelle heure?

— Après la répétition...

— Entendu et merci encore!

En rentrant chez lui, l'âme toute guillerette, Favero trouva Miousic qui était en train de consoler Zanetta... Malgré toute son éloquence, le petit clown ne parvenait pas à arrêter les grosses larmes qui sillonnaient les joues de sa sœurette..

— Qu'est-ce qu'il y a donc? interrogeait le grand-père.

Miousic expliquait :

— C'est des sales gosses qui ont raconté des bobards à la petite!

— Oui, bon-papa! sanglotait la pauvre mignonne... C'est Alice, la petite fille d'en dessous, et Totor, le petit garçon de la concierge, qui m'ont dit qu'ils ne voulaient pas jouer avec moi parce que mon papa et ma maman étaient en prison....

— Puisque je te dis que c'est pas vrai!... se démenait Miousic.

— Si, si, c'est vrai, affirmait Zanetta, puisqu'il paraît que c'est imprimé dans les journaux... Alors, Jacques, pourquoi

m'as-tu dit qu'ils étaient partis faire leurs vingt-huit jours?

Et ses sanglots redoublèrent.

Favero, penché vers sa petite-fille, lui disait :

— Ne pleure pas ainsi, ma chérie... Et surtout, n'écoute jamais ceux qui disent du mal de tes parents. Ce sont des honnêtes gens, de très honnêtes gens.

— Pour sûr, appuyait le petit clown.

— Et tu ne tarderas pas à les revoir! affirmait le vieux brave homme avec un tel accent de sincérité que Zanetta, rassurée, lui entoura le cou avec ses petits bras tout en disant :

— Alors, ils ne sont pas en prison?

— Mais non... mentait héroïquement Favero...

Et dans son désir d'apaiser définitivement le chagrin de sa petite sœur, Miousic s'écriait, sur un ton de courageuse importance :

— Et ceux qui disent qu'ils y sont, je me charge, moi, de les y envoyer...

— Oh! oui, n'est-ce pas?... s'écriait Zanetta rassérénée.

— En attendant, grommelait le petit clown, qu'est-ce que vont prendre l'Alice du cinquième et le Totor à la concierge!

Remis de cette alerte, Favero reprenait :

— Mes chéris, je vous apportais une bonne nouvelle... Je crois que nous allons être engagés tous les trois à Médrano...

— Chouette!... s'écriait Miousic, tandis que Zanetta, agrandissait encore ses beaux yeux aux reflets de velours...

Favero poursuivait :

— Demain, à cinq heures, je dois vous présenter à M. Bassan.

— M. Bassan ? interrogeait Miousic.

— Oui, le chef de piste... C'est lui qui fait les engagements...

— On tâchera de se distinguer, s'écriait Jacques.

Et s'adressant à sa sœur, il ajoutait, plein d'enthousiasme :

— Tu entends ça, ma franginette? On va débuter à Paris, dans un cirque, un vrai, pas un cirque en toile, mais un cirque en pierre, devant les gens chics et devant les journalistes... Oh! bon-papa, ce que je suis content!...

Et prenant un air grave, il ajouta :

— Seulement, il y a un cheveu...

— Comment cela?

— Nos costumes sont restés dans la roulotte...

— C'est vrai, je n'avais pas pensé à ça, constatait Favero.

— Alors, comment qu'on va faire?

Le vieux clown réfléchit un instant. Puis il reprit :

— Ne te tourmente pas, mon Jacques, demain, ta sœur et toi, vous aurez tout ce qu'il vous faut... Je vous en réponds.

Favero s'en fut vers la commode dont il ouvrit l'une des portes. Et s'emparant d'une petite cassette cachée sous une pile de mouchoir, il l'ouvrit et en retira quatre billets de cent francs. Laissant le reliquat de son modique trésor au fond de la boîte, il glissa les billets dans un vieux portefeuille qu'il fit disparaître dans la poche gauche de son veston. Puis il fit :

— Venez, on va tâcher de vous trouver de beaux costumes.

— Bon-papa, recommandait Miousic, faudrait tout de même pas te ruiner pour nous...

— C'est de l'argent bien placé, au contraire, se récriait le brave bonhomme. Et puis, j'ai une idée... Oh! mais, une idée... Je vous dirai ça ce soir... Allons, en route!...

Et le grand-père, flanqué de ses deux petits-enfants, gagna le palier, tandis que Capitaine, qui était demeuré pai-

sible, couché sous la table, se faufilait sur leurs talons...

Ils descendirent la rue des Martyrs jusqu'au boulevard Rochechouart, où ils allaient s'engager, lorsque, tout à coup, Miousic laissa échapper une exclamation :

— Tiens!

— Qu'est-ce que tu as? interrogeait Favero en s'arrêtant.

Et tout en désignant un homme au visage rasé, vêtu d'un complet marron, coiffé d'un chapeau de même teinte et qui, un petit sac de voyage à la main, faisait les cent pas sur le terre-plein, semblant attendre quelqu'un.

Le petit clown fit :

— Tu vois ce type-là, grand-papa?

— Tu pourrais dire ce monsieur... conseillait le vieux clown.

— C'est pas un monsieur rectifiait le gamin... C'est le valet de chambre du comte d'Albret...

Miousic ne s'était pas trompé... C'était bien Maxime Durieux.

— Tu le connais donc? demandait Favero.

— Oui, bon-papa, répondit Miousic, qui ne quittait pas des yeux le domestique... N'est-ce pas qu'il a une sale bobine?

Et il ajouta :

— Je ne peux pas l'encaisser, ce type-là!

— Il t'a donc fait du mal?

— Pas à moi, mais à papa et à maman...

— Comment le sais-tu?

— C'est le père Gratte-Ciel qui me l'a dit, et quand le père Gratte-Ciel dit quelque chose...

— Allons, viens...

— Encore une petite minute, bon-papa, car je voudrais bien savoir ce qu'il attend, cet oiseau-là!

(A suivre.)

LE PETIT CLOWN

grand roman inédit par

ARTHUR BERNÈDE

PREMIERE PARTIE
L'HOMME AU MAILLOT NOIR

XI (suite)
L'art d'être grand-père

Au même instant, un homme d'une quarantaine d'années, vêtu d'un complet de sport de bonne coupe, mais la figure fatiguée, flétrie même, les lèvres surmontées d'une moustache noire taillée à la Charlot, descendait d'un taxi qui s'était arrêté presque en face de Maxime... L'inconnu rejoignait aussitôt ce dernier qui, en l'apercevant, esquissa un geste de satisfaction... Tous deux se serrèrent rapidement la main, puis ils échangèrent quelques brefs propos à voix basse. L'homme au complet sport s'en fut régler son taxi et, revenant vers Durieux, qui n'avait pas bougé de place, il le prit par le bras et l'entraîna vers la chaussée.

Copyright by Arthur Bernède 1930. Traduction et reproduction interdites en tous pays.

Miousic se prit à murmurer :

— On dirait qu'ils préparent un mauvais coup !...

— Allons, petit, ne te mets pas de pareilles idées en tête !... reprenait Favero.

Mais le petit clown s'écriait :

— Bon-papa, laisse-moi faire, j'ai mon idée.

Le gosse enfonça sa casquette jusqu'aux oreilles ; puis, avant que Favero eu. le temps de le retenir, il s'élançait sur les traces de Maxime et de son compagnon... Une file de voitures empêcha le vieux clown de se précipiter à la suite de son petit-fils ; lorsqu'il put traverser la chaussée, Miousic, Maxime et... l'autre avaient disparu.

XII

« Ceux de la Chaîne »

Sans se douter un seul instant qu'ils étaient filés par le petit clown, Maxime et son mystérieux compagnon s'étaient engagés dans la rue des Martyrs, qu'ils abandonnaient presque aussitôt pour obliquer avenue Trudaine et s'arrêter bientôt devant un immeuble de confortable apparence. Durieux disait à son ami sur un ton de familiarité qui n'était pas sans contraster avec les allures compassées qu'il avait adoptées dans l'exercice officiel de ses fonctions :

— Mon vieux Paulo, j'ai pensé que pour parler tranquillement nous serions mieux dans ma garçonnière que dans un café !...

— C'est plus prudent... approuvait l'homme au complet sport. On ne sait jamais qui vous écoute... Et puis, je ne serais pas fâché de connaître ton quartier général... Le père Dumégot m'a dit que c'était épatant.

— C'est tout ce qu'il y a de simple, au contraire...

Ils pénétrèrent dans la maison. Après avoir rapidement passé devant la loge de la concierge qui, d'ailleurs, ainsi que l'annonçait une pancarte placée en évidence, était *dans l'escalier*..., ils marquèrent le pas devant une porte à un seul battant que Maxime ouvrit à l'aide d'une clef qu'il avait prise à un trousseau enfoui au fond de l'une de ses poches...

— Je te montre la route... dit-il à son compagnon.

— Va toujours...

Ils traversèrent une petite antichambre assez obscure ; puis ils passèrent dans une pièce dont la décoration et l'ameublement ultra-modernes inspirèrent à Paul un sourire quelque peu ironique. Un bar qui occupait tout un panneau parut l'intéresser davantage. Et tout en lançant un regard de convoitise vers les bouteilles de liqueurs de toutes marques qui encombraient la double étagère et sur les gobelets en métal bien reluisant qui s'alignaient sur le comptoir en noyer verni, il s'écria :

— Félicitations ! mon vieux Max. Je te reconnais là... Tu as toujours su bien faire les choses... Tu étais né pour être grand seigneur !...

Un pli d'amertume s'imprima sur le front du valet de chambre...

— Peut-être, fit-il d'un air étrange.

Et, se ressaisissant aussitôt, il attaqua d'un ton dégagé :

— C'est gentil d'être venu tout de suite, mon vieux Paulo...

Celui-ci répliquait, la voix gouailleuse et le regard oblique :

— J'ai bien pensé que si tu me

convoquais d'urgence, ce n'était pas pour faire une pelotte ni un poker.

— En effet, appuyait Maxime en reprenant son air sérieux. Il s'agit d'une affaire grave...

Paulo eut un frémissement de narines... Et, baissant instinctivement le ton, il demanda :

— Est-ce que, là-bas, il y aurait de « l'eau dans le gaz » ?...

— Oui et non! répondait évasivement le valet de chambre...

— Pourtant, le travail a été plutôt réussi...

— Pas trop mal... en effet... Seulement...

— Seulement quoi ?...

— Voilà !

— Voyons, parle... Tu me fiches le trac...

— Y a pas de quoi...

— Alors, raconte vite, bon Dieu!

L'air grave, Maxime reprenait :

— Assois-toi et écoute.

Paulo, le visage inquiet, s'installa sur un siège...

— Un petit cocktail ?... proposait le valet de chambre.

— Si tu veux... acceptait son ami... Ça ne peut pas faire de mal...

Maxime s'en fut au comptoir et se mit à manipuler ses bouteilles et ses gobelets avec l'habileté d'un barman professionnel. Lorsque les pailles trempèrent dans les deux verres remplis jusqu'au bord d'un mélange capable de réveiller une momie dans son sarcophage, Paulo fit, tout en approchant ses lèvres du chalumeau :

— Maintenant, dégoise, mon vieux. Comme le disait le Philosophe, tu te rappelles, un type épatant qui est resté là-bas, lui... sans doute parce qu'il était

innocent, je suis en plein état de réceptivité.

— Tant mieux !... s'écriait Maxime. Car il ne s'agit pas d'une partie de rigolade, mais d'une mission spéciale que toi seul, parmi « ceux de la chaîne » tu es capable d'accomplir.

Paul, qui avait déjà avalé deux ou trois gorgées de son cocktail, s'arrêta pour respirer...

— Très flatté, fit-il.

Et il ajouta :

— On fera de son mieux...

— Lis cela, fit simplement Durieux en passant à son ami la missive signée « Judex » qu'il venait de retirer de son portefeuille.

— Qu'est-ce que c'est ?

— Une lettre que la patronne a reçue hier...

— Tiens !... fit Paulo en s'emparant du papier dont il prit aussitôt connaissance.

— Qu'est-ce que c'est que ça ? fit-il... dès qu'il eut terminé sa lecture...

Et, tout en rendant la lettre à son interlocuteur, il fit :

— Tu veux mon avis ?

— Va toujours.

— Eh bien !... ça m'a tout l'air d'une fumisterie.

— C'est possible, admettait le valet de chambre... à moins que...

— A moins que ?...

— Rien. En tout cas, une chose dont je suis sûr, c'est que Mme d'Albret croit dur comme l'acier en l'innocence des Lefier...

— Hein ! qu'est-ce que tu chantes-là ?... sursauta Paulo.

Et, oubliant son « fondant », il grommela entre ses dents :

— Je parie que le baron a fait le zigotteau.

— Non ! affirmait Maxime... Il a très bien tenu le coup, au contraire...

— Alors... qu'est-ce qui a bien pu raconter à ta patronne des boniments à la peau de toutou ?

— Personne ! C'est elle qui s'est monté le bourrichon toute seule !

— C'est moins grave...

— N'empêche, réservait le valet de chambre, qu'il faut tout de même ouvrir l'œil.. Car lorsqu'une femme se met une idée fixe en tête, c'est toute une histoire pour l'en faire sortir.

— A qui le dis-tu ?

— Il s'agit donc de convaincre d'abord la belle Marie-Louise que les Lefier sont plus coupables que jamais.

— Ça colle...

— Et puis de s'assurer si la lettre que je viens de te communiquer est bien l'œuvre d'un fumiste ou si, au contraire, nous ne devons pas la prendre au sérieux.

— C'est clair ! appuyait Paulo.

— Le baron, poursuivait Durieux, a conseillé à Marie-Louise de s'adresser à un détective privé...

— Un détective privé ?... Je n'aime pas beaucoup ça...

— Pourquoi ?

— Vois-tu que la comtesse tombe sur un malin... sur un dessalé...

— Ne t'en fais pas... coupait Maxime. Le baron m'a chargé d'en chercher un qui soit notre homme. Et c'est toi que j'ai choisi.

— Moi ! s'exclamait l'homme au complet sport.

Et, subitement rassuré, il fit en ricanant :

— Ça c'est rigolo...

— Tu as compris ?

— Si j'ai pigé... Le baron me pré-

sente à la dame... qui me demande de faire une contre-enquête... en marge de la police officielle... J'accepte... Huit jours après, je lui rapporte de nouvelles preuves contre les Lefier... Je lui bourre bien le crâne... et ça y est !

— C'est tout à fait ça...

— Pas besoin d'être sorcier pour avoir deviné. Quant à l'auteur de la lettre, il n'y a qu'à lui donner un petit rendez-vous spécial où on l'attendra en douce... Si c'est un blagueur, il ne bougera pas... Si, au contraire, il a quelque chose dans son sac... eh bien ! il me trouvera... et ça ne sera pas bien dur de le lui faire vider, son sac. On connaît la manière !

— Je m'en rapporte à toi...

— Alors ça te va ?...

Le bandit eut un rictus terrible qui n'appartenait qu'aux sadiques du crime. Puis il fit :

— Ça me va assez !... Paulo détective... C'est presque un titre de film... Seulement, un rôle comme ça... ce n'est pas si facile à jouer que ça en l'air.

— Pas pour toi... qui as l'habitude de te transformer comme tu veux...

— Ça c'est vrai... se rengorgeait l'étrange personnage.

Et avec une pointe de regret, il formula :

— C'est malheureux que je n'aie pas pu continuer mon métier d'acteur... Au théâtre, j'aurais sûrement fait une belle carrière...

— Alors, ça va ?

— Il ne nous reste plus qu'à fixer les conditions.

— Combien ?

— Dis un chiffre.

— Vingt mille !

(A suivre.)

LE PETIT CLOWN

grand roman inédit par

ARTHUR BERNÈDE

PREMIERE PARTIE

L'HOMME AU MAILLOT NOIR

XII (suite)

« Ceux de la Chaîne »

— Vingt mille balles c'est pas assez déclarait Paulo... Tu sais que je n'ai pas l'habitude de marchander... Quand tu m'as offert cent billets pour t'aider à envoyer ton patron rejoindre ses aïeux, je t'ai tout de suite dit : « Ça colle! » Il y avait du risque c'est vrai mais c'était le boulot rapide... en cinq sec... Ce que tu me demandes maintenant, c'est tout différent... Ça va me prendre pas mal de temps... Je vais avoir des frais... Enfin si ce Judex existe pour tout de bon il va tout de même falloir lui régler son compte. Il se peut que sa peau ne vaille pas aussi cher que celle de ton monsieur le comte Mais tout de même une peau c'est une peau... et en faisant celle-là, je risque encore la mienne!...

Copyright by Arthur Bernède 1930. Traduction et reproduction interdites en tous pays.

— J'irai jusqu'à trente billets, concédait le mauvais génie de M. de Mauriel.

— Ce que tu deviens radin !

— Et toi exigeant !

— Je pourrais le devenir davantage ! laissait échapper Paulo sur un accent de sourde menace...

— Pas possible ! s'exclamait Maxime d'un air de défi.

Et tout en plongeant son regard devenu d'une effroyable dureté dans celui de son complice, le valet de chambre s'écria :

— Est-ce que par hasard monsieur aurait l'intention de faire de la musique ?...

Et, les poings crispés, le corps penché au-dessus du comptoir, il martela :

— Tu as donc oublié le serment qui lie *Ceux de la Chaîne* et ce qui en a coûté à ceux qui y avaient manqué...

— Ce serment reprenait Paulo, je l'ai toujours tenu et je le tiendrai toujours... Moi je suis un homme d'honneur, un homme de parole.

— A la bonne heure !

— Seulement, voilà on me propose une affaire épatante, une part dans un grand garage aux portes de Paris... Une fortune à gagner... en très peu de temps... Il me manque une cinquantaine de billets pour traiter... Faut pas m'en vouloir si je cherche à les faire tomber.

— Tu aurais mieux fait de me dire ça tout de suite, s'écriait Maxime.

— Alors ?

— Tu les auras tes cinquante billets.

— Quand cela ?

— Comme d'usage... Le premier tiers avant... le second pendant... et le troisième après... Ça colle ?

— Ça recolle !

Visiblement satisfait du nouveau marché qu'il venait de conclure avec Maxime, Paulo s'écriait :

— Où est donc le téléphone ici ?

— Pourquoi me demandes-tu cela ?

— Parce que je n'aime pas être en retard quand je prends le train...

— Je comprends... Tu veux demander un rendez-vous à la comtesse...

— Parbleu !

— Pas si vite, calmait Durieux...

— Je brûle d'être détective ! affirmait l'homme de la Chaîne. C'est comme dans le temps quand j'étais cabot et que je devais jouer un rôle qui m'intéressait... je n'avais qu'une hâte, c'était d'entrer en scène.

— Oui, mais on te faisait tout de même répéter...

— Il y avait des fois où je jouais au pied levé, comme on dit ; et c'était toujours là où j'étais le meilleur.

— Possible ! admettait Maxime. Mais pour l'instant il ne s'agit pas de théâtre ni même de cinéma. C'est de l'action, c'est de la vie, du drame vécu... Et les drames vécus ont besoin d'être mieux réglés que ceux qui ne le sont pas...

— Toi tu es un type épatant... admirait sincèrement Paulo. Je l'ai dit bien des fois à « Ceux de la Chaîne »... On est tous plus ou moins des as... Plutôt plus que moins. Eh bien !... le plus « fortiche » d'entre nous c'est encore Maxime, et au lieu du père Dumégot, c'est toi qu'on aurait dû nommer notre président...

— Assez de pommade ! coupait le valet de chambre... Et revenons à l'affaire qui nous occupe. D'abord, il faut que je te trouve un nom : voyons un peu : Jean... Portal... Trop facile... Et puis, Jean Portal, ça doit déjà exister... Pierre Armor... Moche !... Louis Valard... C'est mieux, mais ce n'est pas encore ça... William Simson... Pas mal ça. Et puis l'Amérique, c'est à la mode.

Dommage que tu ne saches pas parler anglais...

— En tout cas, je puis en prendre facilement l'accent... J'ai joué autrefois le rôle d'un milliardaire de Chicago ; c'était un de mes meilleurs rôles, même que j'ai failli être engagé à l'Odéon.

— Ça va ! ça va ! coupait Maxime. Car il n'ignorait pas que Paulo lorsqu'il avait l'imprudence de lui rappeler ses souvenirs d'acteur, se déchaînait en un verbiage intarissable...

Et il poursuivit :

— Allons-y pour William Simson... Maintenant l'adresse de ton bureau...

— Ça c'est plus compliqué... observait l'ex-comédien.

— Attends un peu. J'y suis ! s'écriait Durieux. Du moment que tu lui seras présenté par le baron, la belle Marie-Louise ne te demandera pas d'explications. Malgré cela, il faut tout prévoir. Si elle voulait savoir où tu demeures, tu lui dirais que le propriétaire t'ayant donné congé, tu n'as pas encore trouvé de local, que tu vis à l'hôtel, etc.

— Très bien... Alors je puis téléphoner ?

— Minute !

— Encore ?

Maxime regarda Paulo des pieds à la tête. Puis il fit :

— Ça ne peut pas aller comme ça !

— Tu trouves que je suis mal fringué ? interrogeait l'homme de la Chaîne.

— Non, le costume, ça peut marcher.

— C'est pas de la confection. C'est du « sur mesure » !

— Je le vois bien.

— Alors ?

— C'est ta tête.

— Qu'est-ce qu'elle a, ma tête ?

Maxime répliquait :

— Tu es encore beau môme. Mais avec ta moustache à la Charlot, tu n'as pas l'air sérieux...

— Tu crois ?

— Il va falloir me couper ça... Et puis, enlève ta casquette...

Paulo obéit et laissa apparaître une chevelure qui frisottait naturellement et était séparée par une raie de milieu que l'on eût dit tirée au cordeau.

Maxime appréciait :

— Cette coiffure-là, il n'en faut pas !

— A cause ?

— C'est vieux jeu, et pas américain pour une peseta. Tu vas me faire le plaisir de me coller cette tignasse, avec une raie sur le côté pas trop accusée et légèrement échancrée à sa naissance.

— Genre snob !...

— C'est cela !

— Alors... Va falloir que je passe chez le coiffeur ?

— Pas la peine. Ici il ya tout ce qu'il faut.

Maxime ouvrit une porte qui donnait dans un cabinet de toilette remarquablement aménagé et pourvu de tous les objets et accessoires qu'envisage la toilette d'un élégant gentleman.

— Fichtre !... Tu te mets bien ! s'écriait Paulo. On se croirait presque chez une poule de luxe.

Durieux, qui avait décroché à un porte-manteau un peignoir d'une blancheur immaculée, le lançait à son ami en disant :

— Endosse-moi ça... Je vais t'arranger une tête dont tu me diras des nouvelles.

— Ce sacré Maxime ! Il sait tout faire, s'extasiait le détective en herbe.

— Assieds-toi là, interrogeait le valet de chambre en lui désignant un siège placé en face d'un lavabo que surmontait une glace rectangulaire.

L'homme au complet sport obéit. Durieux se dirigea vers une étagère afin

d'y prendre une boîte qui contenait de la poudre de savon lorsqu'il fit :

— Ma femme de ménage a encore oublié de fermer ma fenêtre ! Quelle vieille mule que cette Mme Ragoût !... Pourtant je le lui ai déjà répété cent fois.

Subitement il s'arrêta... Comme il mettait la main sur la poignée, il aperçut à travers les rideaux du vitrage en filet brodé qui recouvrait les carreaux, la silhouette d'un garçonnet d'une douzaine d'années qui, sur le trottoir tout près de la maison semblait très occupé à dessiner sur l'asphalte, à l'aide d'un morceau de craie, le profil approximatif d'un personnage imaginaire.

— Ah ! par exemple ! Voilà qui est bizarre... grommela le valet de chambre en refermant avec précaution la fenêtre qui n'était d'ailleurs que très légèrement entre-bâillée.

— Qu'est-ce qu'il y a ? interrogeait Paulo avec intérêt.

— Chut ! chut !... scandait Maxime, qui continait à dévisager, derrière le rideau, le gamin toujours absorbé dans sa besogne... artistique (!)

Bientôt il murmura :

— Maintenant, j'en suis sûr. C'est bien lui !

— Qui ça ? questionnait son complice.

— Viens voir ! invitait le valet de chambre, que son complice rejoignit aussitôt.

— Tu le connais, fit Maxime à voix basse.

— ! ! ! ? ? ?

— Le gosse qui est en train de barbouiller le trottoir.

— Attends ! Je ne vois pas bien sa bobine...

— Moi, je l'ai tout de suite repéré. C'est Miousic.

— Le fils des Lefier ?

— Parfaitement.

— Tu en es sûr ?

— Quand je me suis approché de la fenêtre, il regardait dans notre direction. Il a aussitôt tourné la tête, mais pas assez vite pour que je n'aperçoive pas son visage... Je ne peux pas me tromper, c'est bien lui...

— Qu'est-ce qu'il peut bien fabriquer ici ?

— Je suis en train de me le demander...

— Est-ce qu'il nous moucharderait ?

— Ça m'en a tout l'air.

— Ce serait drôle, observait Paulo, si c'était lui Judex.

— Tu ne voudrais pas, déclarait Maxime. Mais il est fort probable qu'il travaille pour le compte de quelqu'un.

— De qui ?

— Je cherche.

— Ce serait intéressant à savoir.

D'un air étrange, Maxime formulait :

— Si nous y tenions, ça ne serait pas bien difficile...

— Tu as une idée? lançait Paulo.

— Pas encore : mais je sens qu'elle vient.

Il réfléchit pendant quelques instants. Puis, après avoir jeté un coup d'œil au dehors, il constata que le petit clown recommençait à dessiner un nouveau bonhomme à côté du premier. Il eut un sourire que, sans exagération, on aurait pu qualifier de diabolique, et il fit :

— J'ai trouvé, mon vieux Paulo.

— Toi, tu n'es jamais embarrassé !

Et avec le calme apparent d'un bandit qui sait ce qu'il veut, où il va, sans que rien ne puisse l'arrêter sur le chemin du crime, il martela :

— Et maintenant, monsieur Miousic, à nous deux !

(A suivre.)

LE PETIT CLOWN

grand roman inédit par

ARTHUR BERNÈDE

PREMIERE PARTIE
L'HOMME AU MAILLOT NOIR

XIII
Le gosse et l'agent

En s'élançant sur les traces de Maxime, le petit clown n'avait pas obéi à une sorte d'impulsion instinctive, d'intuition providentielle, mais bien à un mouvement parfaitement raisonné.

Grâce aux renseignements, comme toujours très exacts et très détaillés qu'il avait puisés au *Petit Parisien*, Miousic, dont la précoce et lumineuse intelligence semblait s'être avivée encore au cours des tragiques événements qu'il venait de traverser, s'était fait une notion très juste des charges qui pesaient sur ses parents.

Persuadé, conformément à leurs affirmations, qu'ils étaient victimes d'une machination abominable, il ne tarda pas à faire peser ses soupçons sur Maxime.

Celui-ci n'avait-il pas déclaré au juge

Copyright by Arthur Bernède 1930. Traduction et reproduction interdites en tous pays.

d'instruction que, dans la journée qui précédait la nuit du crime, il avait remis lui-même à Madeleine Lefier une lettre du comte d'Albret ?

Jacques, aussitôt, s'était dit :

— Maman a répondu que ce n'était pas vrai... Et maman dit toujours la vérité. C'est donc le valet de chambre qui a menti !...

Tout simplement, sans chercher plus loin, avec cette logique rigoureuse qu'ont parfois les cerveaux tout neufs, dont aucune complication de pensées n'a pas encore dérouté l'entendement ni terni la clarté, le petit clown en était très vite arrivé à la même conclusion que, à la suite de longues hypothèses et de savantes déductions, Paul d'Argy et Mlle Maryse Mériel avaient adoptée, à savoir que Maxime était, sinon l'auteur, tout au moins le complice du crime dont on accusait son père et sa mère.

Alors, enfiévré du désir si noble et si magnifique de sauver ses parents, il se laissa aller à des combinaisons invraisemblables... Il en rêvait la nuit... Les cauchemars qui le hantaient achevaient de le dérouter... Après s'être bien torturé la cervelle et s'être vingt fois persuadé qu'il avait trouvé ce qu'il appelait le fil, il sentait l'échafaudage qu'il s'était donné tant de mal à bâtir s'écrouler comme un château de cartes au choc de cet argument décisif qui, invariablement, lui revenait à l'esprit :

— Ils ne me croiront pas... Ils m'enverront promener... Je ne suis qu'un gosse, moi... Un petit clown... Un saltimbanque !...

Il se dérobait d'autant plus à son impression qu'il n'était pas sans s'accuser d'avoir contribué à l'infortune des siens. N'était-ce pas lui qui, en rapportant au château le portefeuille de

M. d'Albret, avait asséné aux siens, sans le vouloir, le coup de massue décisif ?

Son père avait eu beau lui dire : « Tu as bien fait, mon petit ! » Jacques était trop avisé pour ne pas avoir compris quel apport il avait fourni, le plus innocemment du monde, à ceux qui accusaient ses parents. Et il en éprouvait un tel remords, qu'il se disait, le pauvre petit, dans l'élan de sa douleur si touchante :

— Si j'avais seulement cinq ou six ans de plus, je dirais que c'est moi qui ai tué M. le comte !

A plusieurs reprises il fut tout près de se confier à son grand-père. Et puis il n'osa pas. Non point que Favero l'intimidât... Au contraire... Il l'aimait si grandement et se sentait si aimé par lui qu'il ne pouvait pas exister de distance entre ces deux cœurs. Mais Miousic n'avait pas été sans observer que chaque fois qu'il parlait de ses parents à son bon-papa, les si bons yeux de ce dernier se remplissaient de larmes.

Se refusant à raviver le chagrin de son aïeul, et craignant qu'en le voyant pleurer, Zanetta ne finît par comprendre, Miousic prit l'héroïque résolution de se taire et il continua à penser... tout bas, c'est-à-dire à rouler dans son esprit mille projets plus fantastiques les uns que les autres, et cela avec une obstination extraordinaire, se débattant toujours dans le vide, dans le néant, mais malgré tout ne se décourageant pas et ne cessant pas d'espérer que le lendemain il verrait plus clair que la veille.

On se doute maintenant de ce qui se passa en lui lorsqu'il aperçut Maxime Durieux sur le terre-plein du boulevard Rochechouart, et surtout lorsqu'il vit l'homme au complet de sport rejoindre le valet de chambre partant avec lui

dans la direction du boulevard de Clichy.

— Cette fois, se dit-il, je les tiens. Maintenant qu'ils se sont jetés sur mes pattes, je ne les lâche plus d'une semelle !

Et avec cette volonté hardie, cet esprit de décision qui était inné en lui et le rendait capable déjà de toutes les ardeurs, Miousic, sans tergiverser une seconde, s'était immédiatement livré aux hasards d'une filature des plus risquées.

Somme toute, elle n'avait pas donné de mauvais résultats puisqu'elle l'avait conduit jusqu'à la garçonnière de Maxime et qu'elle lui avait permis de constater que le valet de chambre était en relations avec un individu qui ne lui avait pas paru de ceux auxquels, suivant l'expression populaire, on donne le bon Dieu sans confession.

Et puis, tout en suivant les deux compères, Miousic qui, à l'abri sous sa casquette enfoncée jusqu'aux oreilles, se croyait absolument méconnaissable, avait eu le loisir d'examiner le compagnon de Maxime. Et bientôt il se convainquit que ce personnage ne lui était pas inconnu. Il s'efforça de rassembler ses souvenirs ; mais il était trop occupé à ne pas perdre de vue ceux qu'il suivait pour s'attarder à tous efforts de mémoire.

— Je tiens le bon filon, se dit-il, attention à ne pas le lâcher.

Aussi lorsqu'il les vit pénétrer dans l'immeuble de l'avenue Trudaine, son premier mouvement fut-il d'y entrer avec eux. Mais il réfléchit aussitôt :

— Pas de blague ! Car si jamais le larbin me repérait, je serais « grillé » du coup et ça serait trop bête.

Prenant très au sérieux ses fonctions de détective aussi volontaire qu'impro-

visé, Miousic résolut d'attendre patiemment la sortie des deux hommes et de s'attacher de nouveau à leurs pas. Afin de justifier sa présence en ces parages, il s'en fut acheter un morceau de craie dans une papeterie située en face de l'immeuble qu'il se proposait de surveiller, et il revint vite, la casquette de plus en plus enfoncée sur ses oreilles, tracer gravement sur l'asphalte des illustrations géantes et naïves.

Tout à l'importance de sa mission, il ne songea pas un seul instant que son grand-père pouvait s'inquiéter de son absence. Car, loin d'avoir l'impression qu'il était en danger, il était convaincu au contraire qu'il était entièrement maître d'une situation que seul le hasard avait provoquée, et que ce n'était pas lui qui allait avoir affaire à Maxime, mais Maxime qui allait avoir affaire à lui.

Une heure environ s'écoula ainsi. Des gosses qui revenaient de l'école s'étaient approchés du dessinateur et, après lui avoir décoché quelques quolibets auxquels il se garda bien de répondre, ils s'éloignèrent tout en lui criant :

— C'est rien moche ce que tu fais là, eh, ballot!!

Miousic, qui n'avait aucune espèce d'amour-propre d'auteur, se contenta de hausser les épaules. Et il ajouta en son for intérieur :

— S'ils savaient pourquoi je suis là, peut-être me trouveraient-ils moins ballot que j'en ai l'air !

Mais un incident beaucoup plus grave allait troubler le jeune détective dans l'exercice de ses fonctions. Un agent, le visage barré d'une grosse moustache, surgi on ne sait d'où, et qui semblait avoir tout à coup poussé sur le trottoir, s'avançait vers le gamin, et tout en le dévisageant d'un regard sévère,

il lui demandait d'une voix dénuée de toute bienveillance :

— Qu'est-ce que tu fais là, petit voyou ?

Miousic, qui, tout à son idée, n'avait pas vu l'agent s'approcher de lui, bondit sous cet outrage qu'il jugeait, non sans raison, absolument immérité...

Et se redressant comme un petit coq, il répondit :

— D'abord, je ne suis pas un voyou.

— Alors, qu'est-ce que tu fiches là?

— Je m'amuse.

— A salir le trottoir?

— Oh ! je ne lui fais pas beaucoup de mal à votre trottoir...

De plus en plus menaçant, le représentant de l'autorité grondait :

— Ah çà !... est-ce que tu aurais l'intention de te payer ma tête ?

Le gosse, qui avait la réplique prompte, s'écriait :

— Je ne suis pas assez riche pour ça !

— Petit insolent !...

Et sur un ton de plus en plus rauque, l'agent interpella :

— Comment t'appelles-tu ?

— Miousic !

— Miousic ! Ah çà ! tu te fiches de moi, s'exclamait l'agent en roulant des yeux furibonds.

— C'est mon surnom, s'empressait de rectifier le gosse, qui trouvait que les choses commençaient à tourner plutôt mal pour lui.

Et il ajouta :

— Je me nomme Jacques Lefier...

— Lefier ! Lefier ! répétait le gardien de la paix.

— Oui, L... e... f... i... e... r !... accentuait le petit clown en épelant chaque lettre.

Et, agacé, excédé d'avoir été si impérativement dérangé, il grommela :

— Celui-là, il aurait mieux fait de passer sur l'autre trottoir... Je me demande un peu de quoi il se mêle !...

Il se sentit brusquement saisi par le bras. C'était l'agent qui, tout en le fixant d'un air de plus en plus rauque, lui demandait :

— Est-ce que tu ne serais pas le fils de ces Lefier qui ont assassiné un châtelain de Valmondois ?

Miousic se révoltant aussitôt :

— D'abord, mes parents ne sont pas des assassins !...

— Ça c'est une autre histoire... s'écriait le gardien de la paix. En attendant, tâche de me répondre convenablement et ne pas me raconter des mensonges... Où demeures-tu ?

— A Montmartre...

— Quelle rue ?

— Rue des Martyrs.

— Numéro ?

— Je ne me rappelle plus...

— Ne fais pas l'imbécile...

Et comme l'agent augmentait la pression de ses doigts autour du bras de l'enfant, celui-ci s'écria :

— Ne serrez pas comme ça... Vous me faites du mal !...

Et il chercha à se dégager.

— Puisque c'est comme ça, s'écriait l'agent, je vais t'emmener au poste.

— Mais je n'ai rien fait.

— Allez ! ouste...

Après avoir échangé un rapide signe d'intelligence avec le chauffeur d'un taxi rouge qui venait de s'arrêter au bord du trottoir, le gardien de la paix entraînait vigoureusement vers la voiture le petit clown qui, énergiquement, se débattait en criant :

— Mais je n'ai rien fait, m'sieur l'agent. Laissez-moi. Laissez-moi retourner chez mon grand-père avec ma petite sœur...

(A suivre.)

LE PETIT CLOWN

grand roman inédit par

ARTHUR BERNÈDE

PREMIÈRE PARTIE
L'HOMME AU MAILLOT NOIR

XIII (suite)
Le gosse et l'agent

Des passants s'étaient arrêtés, tous sympathiques au gosse et défavorables à l'agent... Une brave ménagère lançait, d'une voix indignée :

— On n'a tout de même pas le droit de brutaliser comme ça un pauvre gosse...

Tout en poussant le petit à l'intérieur du taxi, l'agent déclarait :

— Ne vous en faites donc pas, la mère... C'est un petit gredin qui s'est sauvé et que je ramène à sa famille.

Mais un cri de colère lui échappa. Profitant d'un mouvement d'inattention de son persécuteur, Miousic ouvrait la portière de l'auto qui donnait sur la chaussée et se précipitait au dehors... se mettant à fuir à toutes

Copyright by Arthur Bernède 1930. Traduction et reproduction interdites en tous pays.

jambes... à la grande joie des badauds qui partirent d'un véritable éclat de rire... L'agent s'élança aussitôt à sa poursuite. Mais le petit clown avait de l'avance. On eût dit qu'il s'envolait!... Il atteignit la hauteur du square d'Anvers et, comme il se retournait afin de se rendre compte s'il était hors de portée de son redoutable adversaire, une voiture de livraison qui débouchait d'une rue transversale arriva sur lui à fond de train... Il voulut faire un saut de côté. Trop tard... Une aile du véhicule l'attaquait en plein corps et le projetait sur le trottoir, où il demeura inanimé... Le conducteur fit aussitôt fonctionner ses freins, sauta à bas de son siège et courut à l'enfant, qui ne donnait plus signe de vie.

Pendant ce temps, des passants s'étaient précipités... L'un d'eux relevait le petit qui portait au front une large entaille, d'où le sang coulait avec abondance.

Le garçon livreur, vraiment désespéré, demandait presque en pleurant :

— Il n'est pas mort au moins ?

On lui répondait :

— Non... il n'est que blessé.

— Tant mieux, le pauvre gosse... C'est pas trop de ma faute. Il courait comme un fou... je n'ai pas pu l'éviter.

Deux agents s'approchaient. Tous les gens qui étaient là, même ceux qui n'avaient rien vu, les entouraient, parlant tous à la fois, donnant raison, les uns à l'enfant et les autres au livreur... Un vieux monsieur décoré disait :

— Au lieu de discuter, il vaudrait mieux emporter ce pauvre petit dans une pharmacie...

L'auteur de l'accident, qui devait être un père de famille, saisit dans ses bras Miousic, toujours inanimé.

— Ça a l'air sérieux, opinait un agent. Mieux vaudrait tout de suite le conduire à Lariboisière.

Et, s'adressant à son collègue, il fit :

— Qu'est-ce que tu en penses, Pirotais ?

— Je pense que tu as raison, Micoulin.

Un automobiliste qui s'était arrêté offrait spontanément sa voiture... Tandis que son collègue commençait à verbaliser, Pirotais acceptait l'offre du passant et, prenant le petit clown dans ses bras, il montait dans la voiture qui filait aussitôt dans la direction de l'hôpital...

Quant à l'agent cause involontaire de la catastrophe, ainsi que le taxi rouge, il avait disparu.

. . . . . .

. . . . . .

Quelques instants après, dans le cabinet de toilette de sa garçonnière, Maxime, l'air renfrogné et l'œil mauvais, regardait son ami Paulo. Celui-ci, après avoir arraché une grosse moustache postiche qui lui barrait le visage, était en train de remplacer l'uniforme de gardien de la paix qu'il venait de quitter pour son complet sport, qu'il récupérait avec une satisfaction visible.

D'une voix souriante, Durieux lui disait :

— Pour une fois que je te fais jouer le rôle de « flic », tu ne te montres guère à la hauteur de l'emploi...

— Pourtant... au début, déclarait Paulo, ça n'avait pas trop mal marché... Si ce sale gosse n'avait pas filé comme un zèbre, je serais en ce moment en train de le « cuisiner » chez le père Dumégot et il aurait bien fallu qu'il me dégoisât ce qu'il avait dans le ciboulot...

— N'empêche que c'est raté ! posait Maxime en serrant le costume d'agent dans une penderie où s'alignaient d'autres réserves vestimentaires, parmi lesquelles on remarquait notamment une tenue de lieutenant d'artillerie, une soutane de prêtre et un costume d'officier de la marine de l'Etat...

Et il grommela :

— Même si tu n'avais pas fait un fondu, tu te faisais enguirlander par le populo...

— Et Lantimèche ? interrogeait Paulo.

Maxime souleva le rideau...

— Parti avec son tacot ! conclut-il.

— C'était plus prudent... opinait son complice.

Et comme il achevait de passer son veston, il demanda :

— Qu'est-ce qu'on fait maintenant ?

— Il n'y a rien de changé... Tu vas te rendre tout de suite chez le baron, qui te dira quand tu devras te rendre au château de Valmondois.

— Alors je ne m'occupe plus du gosse ?...

— Non... Après le gnon qu'il a reçu, s'il n'est pas mort, il ne doit pas valoir beaucoup mieux... Et quand bien même, il raconterait qu'il nous a vus ici... qu'est-ce que tu veux que ça nous fasse? Je ne suis pas né d'hier ! J'ai pris mes précautions...

— Tu feras bien, conseillait Paulo, de faire disparaître tout ce qui pourrait devenir compromettant.

— Sois tranquille ! déclarait Durieux je peux sortir sans ma bonne!

Et se campant devant son complice, il lui dit :

— Fais voir un peu !...

Tout en le dévisageant, il apprécia :

— Tu es beaucoup mieux comme ça,

tout rasé et les cheveux collés... J'en étais sûr... Seulement, tâche de mieux réussir dans ton rôle de détective privé que dans celui de sergot.

L'homme au complet sport protestait :

— Après tout, je n'ai pas été si mauvais que ça...

Et tandis qu'une lueur criminelle éclairait ses yeux de brute, il ajouta :

— Et si, comme tu le dis, nous sommes débarrassés du petit clown, c'est tout de même un résultat.

— Entendu, concédait Maxime. Mais le plus important et le plus pressé, c'est d'empêcher la belle Marie-Louise de faire des bêtises.

Et tout en le poussant vers la porte, le valet de chambre scanda :

— Allons, file, mon vieux, grouille-toi. Le baron doit t'attendre avec impatience. Je rentrerai ce soir par le dernier train, car j'ai encore pas mal à faire à Paris. Tâche, pendant ce temps-là, de faire de la bonne besogne.

— On essaiera, déclarait Paulo.

Puis, tout en tendant sa main ouverte à son ami, il fit :

— C'est pas tout ça... Et le « fric » ?

— C'est le baron qui te réglera.

— Tu lui as dit que je ne marcherais pas sans acompte?

— Oui, il est prévenu. Va !...

Lorsque Paulo eut disparu, Maxime qui l'avait conduit jusqu'à la porte d'entrée revint dans son bar...

— Somme toute, fit-il, jusqu'à présent, ça ne marche pas trop mal. Mais ça ne fait rien, je ne serai tout de même pas fâché de savoir quel est ce Judex !

XIV

A l'hôpital

Après avoir vainement attendu pendant un long moment le retour de son

petit-fils, Favero s'était mis à sa recherche avec le chien Capitaine. Mais, ainsi qu'il le disait lui-même, autant vouloir trouver une aiguille dans une botte de foin. Et après avoir erré au hasard, dans les environs, interrogé vainement tous les gens qu'il croyait capables de le renseigner, et perdu son chien, sans doute égaré sur une fausse piste, il s'était décidé à rentrer chez lui, pensant bien que Miousic ne manquerait pas de l'y rejoindre. Mais à mesure que le temps s'écoulait, l'ancien clown se sentait envahi par une inquiétude sans cesse grandissante.

— Pourvu ! se dit-il, qu'il ne lui soit pas arrivé malheur !

Zanetta, elle aussi, s'inquiétait et ne cessait de réclamer son frère, passant son temps à sortir sur le palier et à se pencher au-dessus de la rampe de l'escalier, écoutant et espérant toujours entendre le pas du petit clown escaladant les marches.

Deux heures s'écoulèrent ainsi. Au comble de l'angoisse, Favero songeait :

— Il a certainement dû avoir un accident !

N'y tenant plus, il décida de se rendre au commissariat de police de son quartier. Mais ne voulant pas emmener Zanetta, il s'en fut la confier à sa voisine, Mme Deschamps, la fleuriste, qui venait de rentrer chez elle. C'était une excellente femme, veuve de guerre, sans enfants, seule au monde. Elle avait pour la petite danseuse une grande affection, et Zanetta, elle aussi, l'aimait déjà beaucoup et se plaisait fort avec elle. En deux mots Favero mit au courant de la situation Mme Deschamps qui lui promit de s'occuper de la fillette pendant tout le temps qu'il serait

dehors, et lui souhaita vivement de retrouver bientôt Miousic.

L'ancien clown regagna sa chambre, afin d'y prendre quelques papiers d'identité toujours indispensables lorsqu'on a recours à la police... et il allait sortir lorsqu'on frappa à sa porte.

— Le voilà ! fit-il subitement rassuré.

Il ouvrit. Un cri de déception lui échappa. Une jeune femme fort jolie et mise avec un goût discret qui la rendait plus attrayante encore et près duquel se tenait un jeune homme aux allures distinguées, sympathiques, et habillé, lui aussi, avec une sobre élégance, lui demandait d'une voix affable, harmonieuse :

— Monsieur Favero, s'il vous plaît ?

— C'est moi, madame...

Et sans donner à la visiteuse le temps de lui préciser le but de sa démarche, il s'écria d'une voix étranglée par l'émotion :

— Vous venez pour le petit ?

La jeune femme répliquait :

— Je suis Me Maryse Mériel, du barreau de Versailles, et c'est moi qui défends votre fille.

— Ah ! très bien, madame...

— Dites mademoiselle, rectifiait en souriant la charmante avocate.

— Pardonnez-moi, balbutiait le grand-père. C'est la première fois que je vous vois...

— Je ne vous en veux pas du tout, cher monsieur, déclarait Maryse.

Et gracieusement elle présentait :

— Maître Paul d'Argy, également du barreau de Versailles, qui plaide pour votre gendre...

— Donnez-vous la peine d'entrer, invitait le pauvre vieux.

(A suivre.)

LE PETIT CLOWN

grand roman inédit par

ARTHUR BERNÈDE

PREMIERE PARTIE
L'HOMME AU MAILLOT NOIR

XIV (suite)
A l'hôpital

Maryse et Paul pénétrèrent dans la chambre. Favero reprenait :

— Mademoiselle, veuillez vous asseoir dans ce fauteuil...

Et il avança un siège vers Me d'Argy. Maryse, qui était restée debout ainsi que son confrère, reprenait aussitôt :

— J'ai eu ce matin une longue entrevue avec votre fille... et j'en suis sortie convaincue de son innocence...

Paul d'Argy déclarait à son tour :

— J'ai emporté exactement la même impression de l'entrevue que j'avais eue avec Lefier !...

— Tous deux, reprenait la jeune avocate, sans s'être donné le mot, nous ont demandé de venir vous voir et de vous dire qu'ils supportaient leur terrible épreuve avec courage et qu'ils lutteraient jusqu'au bout pour leurs

Copyright by Arthur Bernede 1930. Traduction et reproduction interdites en tous pays.

enfants, pour vous et pour eux...

— Très ému, Favero exprimait :

— Vous êtes bien aimables, mademoiselle et monsieur, de vous être dérangés... Je n'ai jamais cru un seul instant que mes enfants étaient coupables. Je les connais... mieux que personne ! Ils sont si bons, si honnêtes ! Mais ça me fait tout de même du bien de vous entendre me le dire... Merci de tout mon cœur !

Maryse affirmait :

— Soyez persuadé que nous ferons tout, même l'impossible, si cela est nécessaire, pour les tirer d'affaire.

Paul d'Argy accentuait :

— Je ne voudrais pas faire miroiter à vos yeux de trompeuses illusions. Mais Me Mériel et moi nous avons l'espoir que, d'ici peu, nous arriverons à faire toute la lumière...

— Oh ! oui, n'est-ce pas ?...

— Notre mission n'est pas terminée, observait Maryse. Mme Lefier m'a chargée d'embrasser pour elle ses enfants...

— La petite est là, chez la voisine, déclarait Favero. Elle ne sait rien... Jusqu'ici, on a pu tout lui cacher... Quant à mon petit-fils...

Le vieux clown s'arrêta pour reprendre haleine.

Puis il fit avec effort :

— J'ai bien peur qu'il ait été victime d'un accident....

— Que nous dites-vous là ? s'exclamait Paul d'Argy.

Plein de confiance envers ceux qui venaient de lui donner une si grande preuve d'intérêt et de pitié, Favero expliquait :

— Tout à l'heure, j'étais descendu avec les deux petits pour faire une course, lorsque, à l'entrée du boulevard Rochechouart, mon petit-fils tomba littéralement en arrêt devant un homme

qui faisait les cent pas sur le terre-plein... Il me dit que c'était le valet de chambre du comte d'Albret... qu'il ne l'aimait pas parce qu'il avait lu, dans *le Petit Parisien*, qu'il avait fait du mal à ses parents...

Maryse et Paul échangèrent un rapide coup d'œil. Le grand-père continuait :

— Au même moment, un individu qui descendait de taxi s'est avancé vers le domestique. Ils se sont mis à parler tous les deux et puis ils se sont éloignés. Jacques a fait : « On dirait qu'ils ruminent tous les deux un mauvais coup ! » Alors, avant que j'aie eu le temps de le retenir, il a traversé la chaussée en courant. Nous avons été séparés par des voitures... Et quand j'ai pu passer, mon petit avait disparu ! Il était trois heures de l'après-midi. Maintenant, il en est six... et Miousic n'a pas reparu... Voilà pourquoi vous me voyez bouleversé... Avec toutes ces autos qui roulent à fond de train, on n'est jamais tranquille !

» Aussi, mademoiselle et monsieur, quand vous êtes arrivés, je me préparais à me rendre au commissariat... car je n'en peux plus d'inquiétude... Cet enfant est si gentil, si affectueux, si intelligent, si courageux...

— C'est ce que m'a dit sa mère, soulignait Maryse.

— Voulez-vous que nous vous accompagnions dans vos recherches? proposait Me d'Argy.

— Je ne voudrais pas abuser, déclarait le brave homme.

— Mais non, venez !...

— Vous êtes vraiment trop bons !... s'exclamait Favero. Ça fait du bien... de se sentir soutenu dans la peine par de braves gens comme vous...

Ils allaient quitter la chambre. Mais on frappait de nouveau à la porte.

— C'est peut-être lui ! fit la jeune avocate.

— Si vous pouviez dire vrai ! tressaillit le vieux clown.

Hélas ! c'était encore une fausse joie qui allait se changer en une grande douleur. Un agent se profilait sur le seuil, celui qui avait emmené Miousic à l'hôpital.

— Monsieur Favero ? demanda-t-il.

— C'est moi...

Visiblement gêné de porter un coup redoutable à ce vieillard qui l'implorait de ses bons yeux noyés de détresse, il fit :

— C'est bien vous le grand-père du petit garçon appelé Jacques Lefier ?

— Oui, monsieur l'agent...

Et, tout haletant, l'ancien clown proféra :

— Il a eu un accident ?

— C'est-à-dire que... oui...

— Il est mort ?

— Non...

— Si, il est mort. Je le lis sur votre figure... Vous n'osez pas me le dire... C'est affreux !...

Il chancela. Maryse et Paul se rapprochèrent de lui, prêts à le secourir. L'agent reprenait :

— Il n'est que blessé... C'est même moins grave qu'on ne le pensait tout d'abord...

— Où est-il ?... interrogeait avidement le bonhomme.

— A Lariboisière !... C'est moi qui l'ai emmené... L'interne de service, qui l'a examiné tout de suite, a d'abord cru qu'il avait une fracture du crâne. Mais il paraît que non. Même que quand on lui faisait son pansement, il a repris connaissance, le pauvre gosse, et c'est lui qui nous a donné votre adresse et m'a demandé d'aller vous prévenir « en douce », comme il m'a dit si gentiment.

— Mon pauvre petit Jacques !... mur-

murait Favero en joignant les mains... Comment cela lui est-il arrivé ?

— Je n'ai pas vu l'accident, déclarait l'agent. Quand je suis arrivé avec un de mes collègues, votre petit était étendu par terre sans connaissance. Mais, d'après ce que j'ai entendu raconter par des témoins, il paraît que c'est une voiture de livraison qui l'a pris en écharpe au moment où il courait à fond de train dans l'avenue Trudaine. Seulement, je ne vous garantis rien. Car les témoins, quand on les prend dans la rue, c'est presque toujours des gens qui savent tout et qui n'ont rien vu.... et jamais on ne peut les mettre d'accord.

— Monsieur l'agent, reprenait Favero, je vous remercie d'être venu jusqu'ici...

— C'était tout naturel... Ce pauvre gosse, il avait l'air d'y tenir beaucoup. Et puis, j'ai pensé que vous deviez être inquiet, et qu'il valait mieux que vous sachiez tout de suite de quoi il retournait. Surtout qu'il est moins amoché qu'on pouvait le craindre...

— Je voudrais bien le voir...

Le gardien de la paix fit :

— C'est précisément demain jeudi, le jour de la visite.

— Je ne pourrais pas y aller maintenant ?

— Je ne sais pas si on vous laissera entrer dans la salle... Il y a un règlement...

Paul d'Argy intervenait :

— Vous dites que c'est à Lariboisière que se trouve ce pauvre enfant ?

— Oui, monsieur.

— Je connais précisément le directeur... et je suis persuadé qu'il nous accordera volontiers l'autorisation nécessaire.

— Alors, monsieur, intervenait Favero, vous voulez bien intervenir en ma faveur ?

— Mais certainement, déclarait le jeune maître.

— Je vous accompagne, moi aussi, appuyait Maryse.

Le vieux clown s'écria, réconforté :

— On dirait que c'est la Providence qui vous envoie !

. . . . . .

Le rapport verbal de l'agent Micoulin était d'une rigoureuse exactitude. La blessure de Miousic était sérieuse, mais ne mettait pas ses jours en danger... L'interne qui l'avait soigné garantissait qu'elle se guérirait très vite et ne laisserait que la trace d'une très légère cicatrice.

Quant aux contusions qu'il portait un peu partout, et qui l'empêchaient de se remuer librement, c'était une affaire de repos et de patience.

Malgré le diagnostic si favorable de la Faculté, le petit clown, qui avait repris entièrement possession de son cerveau, se faisait, suivant son expression, « un mauvais sang d'encre ».

Les premières paroles qu'il avait prononcées en revenant à lui avaient été pour demander que l'on prévînt son grand-père « en douce » ; et il se désolait à la pensée du chagrin qu'allait éprouver son bon-papa Favero en apprenant que son petit-fils était à l'hôpital, victime d'un accident de la rue !

Et Zanetta ? Elle allait encore pleurer !... Cela suffisait à bouleverser le petit clown qui, immobile sur son lit et seul dans une petite chambre où, par suite de l'encombrement des autres salles, on l'avait transporté, rongeait son frein en silence.

De temps en temps, une infirmière, qui, tout de suite, l'avait pris en compassion, venait voir comment il allait et s'il n'avait besoin de rien. Il la remerciait d'un regard reconnaissant, avalant docilement la potion qui lui

avait été ordonnée, et décidé à se laisser soigner très sagement afin de pouvoir sortir le plus vite possible et reprendre sa place aux côtés des siens...

— Y a pas, se disait-il, dès que je serai remis sur pattes, faudra que je me mette au travail. Même qu'il va falloir en mettre un coup... Dire que si je ne m'étais pas fait accrocher par cette voiture, je débuterais peut-être samedi chez Médrano avec Zanetta !... C'est idiot tout de même... Quelle mauvaise idée j'ai eue de suivre ce Maxime ! Je croyais bien faire... Mais, après tout, j'ai peut-être bien fait ! Car plus j'y pense plus je me dis que son copain et lui ça doit être de la sale graine... comme dit papa... Et je suis sûr que sans ce maudit sergot...

Un bruit de conversation très proche endigua le flot de ses pensées. Il lui semblait avoir reconnu la voix de son grand-père. Il ne se trompait pas. En effet, la porte de sa chambre s'ouvrait, livrant passage au vieux Favero, conduit par un infirmière et suivi par un monsieur et une dame que Miousic ne connaissait pas...

— Bon-papa ! fit le gosse en un cri de joie.

— Mon p'tit-gas !...

Ce fut tout ce que put dire le vieux clown. Il s'avança vers le lit, se pencha vers Jacques, dont la tête était entourée d'un pansement, et il le regarda en silence. De peur de lui faire du mal, il n'osait pas l'embrasser.

En un geste d'adorable câlinerie, Miousic saisit la main de son aïeul et y appuya ses lèvres... Puis il fit avec une naïveté charmante :

— Je te demande pardon, bon-papa ! Je ne recommencerai plus...

— Mon petit !... bégayait le bon vieux en joignant les mains.

(*A suivre.*)

LE PETIT CLOWN

grand roman inédit par

ARTHUR BERNÈDE

PREMIERE PARTIE

L'HOMME AU MAILLOT NOIR

XIV (suite)

A l'hôpital

Mousic comprit que c'était le moment de convaincre son grand-père que le mal était beaucoup moins grand que celui-ci le redoutait. Et, avec un entrain qui n'avait rien d'artificiel, il reprit :

— J'en ai une binette avec ce truc qu'ils m'ont mis sur la tête... Je dois ressembler à un bicot !... Mais paraît que ça ne sera rien... à ce qu'a dit le « toubib »... N'est-ce pas, madame l'infirmière ?

— Mais oui, mon petit, répondait la jeune femme avec un bon sourire.

Et elle recommanda :

— Surtout si vous restez bien tranquille !...

Le petit clown affirmait :

— Je ne pourrais pas faire autrement... Car, quand je remue... oye !...

Copyright by Arthur Bernède 1930. Traduction et reproduction interdites en tous pays.

oye... oye !... Qu'est-ce qu'ils prennent mes abattis !... Paraît, bon-papa, que j'ai le corps truffé comme une dinde !...

Et, sans transition, il réclama :

— Dis, tu m'amèneras ma petite frangine !... Je serai content de la voir !...

— Oui, oui, je te l'amènerai bientôt... je te le promets... s'engageait Favero qui, tout doucement, avec des précautions infinies, se décidait à effleurer d'un baiser paternel la joue de son petit-fils.

Miousic en profita pour lui murmurer :

— Qui que c'est, ce monsieur et cette demoiselle ?...

Favero précisait :

— Les avocats de ton père et de ta mère.

Le petit clown dirigea aussitôt ses yeux vers Maryse Mériel et Paul d'Argy, qui, avec une émotion non déguisée, venaient d'assister à cette scène si touchante et si simple ! Le gosse leur fit un signe de la main, qui était à la fois un salut de bienvenue et une invitation à s'approcher.

Ils s'avancèrent. Favero crut devoir expliquer :

— Eux aussi croient que tes parents ne sont pas coupables !...

Miousic s'écriait avec conviction :

— J'ai tout de suite deviné que c'étaient des amis...

L'infirmière, appelée auprès d'un malade, intervenait :

— Je vous laisse... Seulement, ne restez pas trop longtemps. Car... quoiqu'il soit aussi bien que possible, il ne faudrait pas me le fatiguer... ni faire monter sa température...

— Nous allons partir, décidait Favero.

— Oh ! non, restez encore !... suppliait l'enfant. Monsieur et puis vous

aussi, madamoiselle, vous avez vu.... papa... et maman ?...

— Oui, nous les avons vus, répliquait Maryse Mériel.

— Pas plus tard que ce matin, appuyait Paul d'Argy.

— Ils n'allaient pas trop mal ?...

— Aussi bien que possible...

— Ils ne s'en font pas trop ?...

— Mais non, ils sont très courageux...

— Ça me fait plaisir ce que vous me dites là, reprenait le brave petit.

Maryse lui disait :

— Ta maman m'a chargé de t'embrasser pour elle...

— Ne vous gênez pas, mam'zelle...

— Et ton papa, complétait Paul, m'a demandé d'en faire autant !

— Allez-y ! m'sieur...

Et ravi de ces bonnes nouvelles, Miousic s'écriait :

— Vous les embrasserez bien pour moi, vous aussi...

— Soïs tranquille, mon petit. On ne leur dira rien..

Prenant un air important, le gosse interrogea :

— Est-ce que vous ne pourriez pas leur faire de ma part une petite commission ?...

— Laquelle ?

— Eh bien ! leur dire que, moi aussi, je m'occupe d'eux !

— Mais certainement...

— Peut-être que mon grand-père vous a déjà dit que nous avions rencontré, par hasard boulevard Rochechouart le valet de chambre de M. d'Albret ?...

Maryse et Paul eurent, en même temps, un signe de tête affirmatif. Miousic poursuivit :

— Quand j'ai vu qu'il se débinait avec un type qui marquait mal... j'ai senti comme une voix qui me criait : « Va, suis-les... Sûrement, ces deux

types sont en train de manigancer un sale coup ! » Et je suis parti comme un zèbre... Je me suis arrangé de façon à ce qu'ils ne se doutent pas que je les filais et ils m'ont amené jusqu'à l'avenue Trudaine... Là, ils sont entrés dans une maison... J'ai attendu... Je voulais savoir. Alors, j'ai acheté pour quatre sous de craie et je me suis mis à dessiner des bonshommes sur le trottoir, lorsqu'un sergot est venu me demander ce que je faisais là... Il n'était pas commode. Il avait une grosse moustache et il roulait des yeux de merlan frit... Il m'a demandé mon nom, mon adresse et puis il s'est mis à m'engueuler comme du poisson pourri... Finalement, il a voulu m'embarquer dans un taxi et m'emmener au poste... Il y avait là du monde qui était pour moi... Eh bien ! savez-vous ce qu'il a eu le toupet de leur dire ?... C'est que je m'étais sauvé de chez moi et qu'il me ramenait à ma famille ! Quel grand menteur ! Alors moi, pendant qu'il se faisait aubader par une brave ménagère, je me suis débiné. Il a couru après moi. Mais j'avais de l'avance et il ne m'aurait sûrement pas rattrapé, lorsque cette voiture de malheur est arrivée sur moi. Mince de saut périlleux ! J'ai bien cru que j'étais fichu ! Enfin non, puisque me voilà... Mais j'ai pas fini, je vais vous dire quelque chose encore.

Et, d'un ton méprisant, le gamin scanda :

— Le valet de chambre Maxime, c'est une fripouille... D'abord, il a menti quand il a dit qu'il avait remis une lettre à maman... Et puis, je ne sais pas... rien qu'à sa dégaine, on se dit tout de suite qu'il a sûrement des vilaines choses sur la conscience...

— Décidément, glissait Maryse à

l'oreille de Paul d'Argy, ce petit bonhomme est extraordinaire...

Et tout haut, elle reprit :

— Est-ce que tu ne pourrais pas nous donner le numéro de la maison où tu l'as vu pénétrer avec cet autre personnage ?...

— Ah ! mademoiselle... les numéros... c'est pas mon affaire... répliquait le petit clown. C'est même curieux, moi qui ai une si bonne mémoire pour tout le reste, les chiffres, je ne peux pas les retenir...

— C'est bien dommage! ponctuait Me d'Argy.

— Ne vous en faites pas ! déclarait le gamin... Une chose, par exemple, dont je suis sûr, c'est que la maison où *le* Maxime et l'autre sont entrés se trouve juste à l'angle de l'avenue Trudaine et de la rue Say. Ça, le nom des rues, c'est mon affaire. Je les retiens aussi bien que mon nom de baptême...

— Voilà un précieux renseignement, déclarait Maryse Mériel.

Me d'Argy conseillait :

— Maintenant, mon petit, repose-toi... Tu as entendu ce que t'a dit l'infirmière?

— Oui, monsieur le défenseur de papa... Mais vous reviendrez me voir avec madame le *défenseur* de maman...

— Certainement, mon petit...

— Alors, au revoir à bientôt... A bientôt toi aussi, grand-papa... Embrasse bien ma petite frangine pour moi...

L'infirmière reparaissait.

— Vous partez, constata-t-elle... A la bonne heure, car j'aurais été obligée de vous mettre à la porte !...

Favero, après avoir caressé le menton de Jacques, s'en fut avec Maryse et Paul d'Argy, tranquillisé et surtout fier de son petit-fils. Lorsque la porte

se fut refermée, il ne put s'empêcher de s'écrier :

— Ce gamin-là sera quelqu'un !

— J'allais vous le dire, acquiesçait Paul d'Argy.

Maryse ajoutait :

— C'est déjà un très grand cœur...

Et le vieux clown conclut :

— Vous pourrez dire aux jurés de Seine-et-Oise, quand on a un gosse pareil, on ne peut pas être des assassins.

. . . . . .

. . . . . .

L'infirmière redoutant que la visite qu'il venait de recevoir n'eût fatigué son jeune malade, s'est approchée de lui. Elle lui prend le poignet et constate à sa vive satisfaction que son pouls bat d'une façon régulière... La figure est encore pâlotte, les yeux un peu cernés, mais le regard vif, sans être trop brillant, atteste une vitalité que le violent traumatisme que le petit clown a ressenti quelques heures auparavant ne semble avoir nullement compromise...

— Alors, interroge la garde-malade, ça ne va pas trop mal?

Le gosse reprend presque avec enjouement :

— Ça irait même très bien si je pouvais gigoter un peu, car je me sens tout engourdi...

— Il faut être raisonnable.

— Vous me l'avez déjà dit et j'ai l'intention de l'être, madame... Vous serez bien gentille de me dire comment vous vous appelez...

— Madame Albert.

— Eh bien ! madame Albert, vous pouvez être tranquille... Je n'ai pas l'idée de faire le zigotteau. Je vous aime déjà bien et je suis sûr que demain et les autres jours, je vous aimerai encore davantage... N'empêche que

je serai rudement content quand je m'en retournerai chez mon grand-père!

— En attendant... vous allez vous endormir bien gentiment.

— M'endormir, protestait Miousic. Madame Albert, vous ne voudriez pas?

— Mais je le veux, au contraire.

— Je n'ai pas sommeil du tout.

— C'est une question de volonté.

— Et puis, j'ai faim !...

— Pas possible !...

— Dites, madame Albert, donnez-moi quelque chose à boulotter... Ce que vous voudrez... Je ne suis pas difficile parce que, voyez-vous, j'ai la dent, et quand j'ai la dent, pour ce qui est de roupiller, c'est comme des dattes !

— Je vais vous chercher un bouillon de légumes...

— Il y aurait pas moyen d'avoir des frites ?...

— Ça non...

— Alors, un bout de jambon?

— Je vais voir...

— C'est ça, madame Albert, et puisque vous êtes si bonne, dès que j'irai bien, je vous jouerai, mais rien que pour vous, un air sur mon violon...

— C'est cela !...

L'infirmière s'en fut en murmurant :

— Quel petit phénomène!

Quant à Miousic, il se prit à murmurer :

— Allons, la crémerie n'a pas l'air trop mauvaise !

Et il ajouta :

— S'agit de reprendre vite des forces, d'abord pour gagner des pesetas, et puis... J'ai idée que ce n'est pas fini avec *le* Maxime et que nous aurons encore l'occasion de nous rencontrer tous les deux !

(A suivre.)

LE PETIT CLOWN

grand roman inédit par

ARTHUR BERNÈDE

DEUXIEME PARTIE
UN CŒUR DE PERE

I
Le faux détective

Quelques jours après les événements que nous venons de décrire, Mme d'Albret, Pierre de Mauriel et Paulo, mué sous le nom de William Simson en détective franco-américain, étaient rassemblés dans le grand salon du château de Valmondois.

— Encore une fois, déclarait la châtelaine au faux policier, ce n'est qu'une impression... Mais cette impression est assez forte pour m'avoir inspiré cette contre-enquête à laquelle vous avez accepté de vous livrer... Je n'avais pas l'honneur de vous connaître personnellement, mais M. de Mauriel m'a parlé de vous en de tels termes que je suis persuadée d'avance que si, comme je crois en avoir l'intuition, ces forains

Copyright by Arthur Bernède 1930. Traduction et reproduction interdites en tous pays.

n'ont pas assassiné mon mari, vous ne tarderez pas à faire reconnaître leur innocence.

Paulo, qui jouait à merveille le rôle que Maxime lui avait distribué dans la pièce dont il semblait être l'animateur, se contenta de répondre aux paroles que lui adressait la comtesse par un salut d'une modestie du meilleur ton. Mauriel s'empressait de déclarer :

— Monsieur Simson, en effet, et je ne saurais trop vous le redire, ma chère amie, est le modèle des détectives modernes ; et nul doute qu'il ne vous donne, dans le plus bref délai, entière satisfaction...

— En tout cas, madame, appuyait Paulo avec un léger accent américain, je ferai tout mon possible pour apporter à votre conscience les apaisements qu'elle réclame... M. de Mauriel m'a déjà fort bien renseigné au sujet de cette affaire que j'ai suivie dans les journaux...

— Et quel est votre avis ? interrogeait vivement la châtelaine.

— Je ne veux pas en avoir encore... déclarait le complice de Maxime. J'ai pour principe de me défendre contre toute idée préconçue et de me dégager de toute influence... Je vous demanderai même instamment, madame, de ne révéler à personne mon intervention qui n'a des chances d'aboutir à un résultat que si elle est tenue rigoureusement secrète.

» En dehors de M. de Mauriel, de vous et de moi, il est indispensable que l'on ignore qui je suis et ce que je suis venu faire ici. Les indiscrétions vont vite... et une parole imprudente suffirait pour tout compromettre.

— Je suis tout à fait d'accord avec

vous sur ce point, approuvait Marie-Louise.

Après avoir jeté un coup d'œil quelque peu inquisiteur autour du salon somptueux dans lequel se déroulait cette scène, Paulo reprenait :

— Maintenant, madame, me permettez-vous de vous poser plusieurs questions ?

— Je vous en prie, monsieur Simson.

— Etes-vous sûre de votre personnel?

Sans hésitation, Mme d'Albret répliquait :

— Autant qu'on peut l'être... Tous mes domestiques sont à mon service depuis quelques années et je n'ai jamais eu à me plaindre d'aucun d'entre eux...

Simson se tut et prit l'attitude d'un homme qui se plonge dans de graves réflexions.

Mme d'Albret, un peu troublée, interrogeait :

— Soupçonneriez-vous quelqu'un de mon entourage ?

Paulo esquissa un mystérieux sourire.

— Oh ! madame, fit-il, n'allons pas si vite... Je voulais simplement m'assurer si l'on pouvait parler chez vous sans avoir la crainte que l'on n'écoutât aux portes.

La comtesse répliquait, un peu vexée :

— Jamais je ne me suis aperçue que j'étais espionnée... D'ailleurs, je n'ai jamais rien eu à cacher... Ma vie a toujours été au grand jour.

Simson s'empressait de déclarer :

— Pardonnez-moi, madame, si je vous ai involontairement froissée. Nous autres Américains, nous sommes parfois un peu directs... un peu, comment dirais-je bien, oui, c'est cela, un peu « vites » ! Aussi je voudrais m'expliquer...

Faites, monsieur Simson.

— Si toutefois vous n'y voyez pas d'inconvénient, je crois qu'il serait utile que je demeurasse dans ce château au moins pendant quarante-huit heures.

— Je suis toute prête, monsieur, à vous accorder la plus large hospitalité.

— Je vous en remercie, madame, et j'accepte... Voici pourquoi...

» Il est indispensable que je sois à même de reconstituer le drame depuis son origine jusqu'à son dénouement.

» Une étude des lieux où il s'est déroulé et j'ajouterai de l'atmosphère qui l'a entouré s'impose au premier chef...

— Inutile, monsieur, de m'en dire davantage, coupait la comtesse. Je vais donner l'ordre que l'on vous prépare une chambre...

Mme d'Albret allait appuyer sur le bouton d'une sonnerie électrique placée à portée de sa main, mais Simson l'arrêta.

— Je n'ai pas tout à fait fini. Si légitime soit la confiance que vous inspirent vos serviteurs, je crois qu'il serait plus prudent de ne pas leur apprendre que je suis un détective et de leur dire plutôt que je suis le représentant d'intérêts que M. le comte d'Albret avait en Amérique et que je suis venu m'entendre avec vous pour le règlement de sa succession...

Mauriel qui, en son for intérieur, se félicitait de l'habileté avec laquelle Paulo se tirait de sa mission, eut un signe de tête approbatif.

Marie-Louise déclarait :

— Je ne vois aucun inconvénient à adopter cette version qui, somme toute, est des plus vraisemblables.

Elle avançait de nouveau la main vers la sonnerie...

— Encore un mot, madame, requérait le faux détective sur un ton plein de déférence...

» M. de Mauriel m'a communiqué une lettre signée « Judex »... Il m'a dit que vous aviez décidé de ne pas y répondre... Je crois que vous avez raison ; car, à première vue, ce message me semble l'œuvre d'un mystificateur.

» Cependant, il ne faut jamais rien négliger en pareille matière... Voilà pourquoi je vous demande, si vous recevez une nouvelle lettre portant cette signature ou toute autre communication de ce genre, de bien vouloir m'en faire part aussitôt...

— C'était bien mon intention, acquiesçait la châtelaine... Avez-vous, monsieur Simson, d'autres questions à me poser ?

— Hé oui, madame, répliquait le comédien... mais je ne voudrais pas abuser...

— Ne craignez pas, au contraire, de me demander tous les éclaircissements dont vous avez besoin...

Paulo, qui avait dû préparer d'avance son interrogatoire, reprenait :

— Je vous suis très reconnaissant, madame, de me mettre ainsi à mon aise. Il serait très intéressant pour moi de savoir si M. d'Albret avait des ennemis.

Avec une netteté absolue, la comtesse ripostait :

— Je ne lui en connaissais pas... Je dois vous déclarer cependant qu'il est fort possible que mon mari se soit attiré, volontairement ou non, certaines inimitiés.

» Je doute fort cependant qu'elles aient été assez puissantes pour aller jusqu'au crime...

— Je suis obligé maintenant, madame, de vous poser une question très délicate... M. de Mauriel a cru devoir me raconter que M. d'Albret avait eu, avant son mariage, une aventure amoureuse avec cette Madeleine Lefier, qui est accusée d'avoir participé à son assassinat.

— C'est exact, reconnaissait Marie-Louise.

Et avec un grave accent de loyauté, elle appuya :

— Je dois également reconnaître que la lettre écrite par lui à cette femme et que l'on a retrouvée dans le calepin de Lefier ne pouvait laisser subsister aucun doute sur la nature des sentiments que lui inspirait toujours cette femme.

— M. d'Albret, continuait à questionner Paulo, n'a-t-il pas eu, à votre connaissance, depuis son mariage, une autre ou d'autres liaisons ?...

— Rien ne permet d'envisager une pareille hypothèse...

— Toujours d'après ce que m'a dit M. de Mauriel, M. d'Albret était d'un caractère plutôt difficile... et même très irritable...

— C'est exact...

— Pouvez-vous me citer des gens avec lesquels il avait eu des difficultés ?

— Mon mari était ce qu'on appelle très renfermé et il ne me faisait jamais part des différends qu'il pouvait avoir avec les uns ou avec les autres...

— Vous n'avez jamais assisté à aucune discussion ?...

— Je ne me souviens pas... Attendez, cependant...

Mme d'Albret parut chercher dans ses souvenirs...

Paulo en profita pour adresser un bref coup d'œil à M. Pierre de Mau-

riel qui, d'un rapide clignement de paupière, lui indiqua qu'il était très satisfait de la tournure que prenait l'entretien.

La châtelaine reprenait :

— Je me rappelle... il y a deux ans... mon mari a eu avec le régisseur de nos propriétés de Normandie une scène des plus violentes à la suite de laquelle il l'a congédié... En partant, cet homme a même proféré des menaces très violentes à son égard...

— Ah ! ah ! feignait de s'intéresser le faux détective.

— Mais, déclarait Marie-Louise, cet individu ne peut être soupçonné car, peu de temps après, il est mort des suites d'un accident de chasse...

Paulo prit une mine désappointée... Puis il reprit avec insistance :

— Vous ne voyez pas d'autres faits, d'autres incidents de nature à me conduire sur une piste ?...

— Je vais chercher encore...

— Et moi aussi, ponctuait le complice de Maxime... Encore une question, madame... la dernière, pour l'instant du moins... Question très épineuse d'ailleurs, que, malheureusement, dans l'intérêt même de la vérité, je ne puis éluder... M. d'Albret possédait, n'est-ce pas, une très grosse fortune personnelle?...

— Non, monsieur, rectifiait la châtelaine. Mon mari n'avait que des rentes modestes. Mais je dois dire qu'il s'entendait à merveille à faire fructifier ma dot et que, veuve, je me retrouve plus riche que lorsque je me suis mariée...

— Il ne jouait pas ?

— Il avait horreur des cartes.

— Et à la Bourse ? (*A suivre.*)

LE PETIT CLOWN

grand roman inédit par

ARTHUR BERNÈDE

DEUXIEME PARTIE
UN CŒUR DE PERE

I (suite)
Le faux détective

Mme d'Albret répliquait :

— Mon mari redoutait fort les combinaisons financières. Et l'augmentation de mon capital provient uniquement d'achats et de reventes de terrains et d'immeubles dont il avait remployé le produit en premières hypothèques d'une solidité à toute épreuve.

— N'avait-il pas concédé d'autres prêts à des particuliers ?

— Aucun.

L'air un peu désappointé, le pseudo-Simson reprenait :

Donc aucun indice en faveur de la thèse de l'innocence des Lefier... Rien encore à opposer à celle de la culpabilité...

Copyright by Arthur Bernède 1930. Traduction et reproduction interdites en tous pays.

— Je conviens moi-même, reconnaissait la comtesse, que nous n'avons pas fait un pas dans le sens que j'espérais... Pourtant, je n'arrive pas à me défendre contre cette idée obsédante que sur la mort tragique de mon mari plane un mystère indéfinissable...

— Ma chère amie, intervenait pour la première fois Pierre de Mauriel, il n'y a rien d'étonnant à ce que votre cœur, si naturellement généreux, ait été ému... bouleversé même par les protestations des Lefier... Mais je crois que ce qui vous a surtout frappée, c'est la pitié que vous ont inspirée ces deux jeunes enfants que vous avez vus la veille ici dans ce salon... l'un jouant du violon, l'autre dansant à ravir et charmant votre chère petite Janine qui ne se lassait pas de les voir et de les entendre... Ce sentiment de maternité qui est en vous si intense, après vous avoir fait vous attendrir sur le sort de ces pauvres petits que je suis le premier à plaindre de toute mon âme, vous a amenée peu à peu à vous persuader que leurs parents ne pouvaient pas avoir commis un crime aussi abominable...

Vous ne m'en voudrez pas de vous parler ainsi ?... Mais je serais si heureux de vous débarrasser d'un tourment qui ne peut que vous être très pénible! Voilà pourquoi je vous ai conseillé de vous adresser à M. Simson... Il n'ose peut-être pas vous le dire. Mais, tant pis, je vais parler pour lui, car je considère moi, auquel vous avez fait l'honneur de me prendre pour votre confident que je n'ai pas le droit de vous laisser davantage la proie d'une idée fixe aussi pénible...

» Eh bien ! je crois connaître assez M. Simson pour être sûr qu'après les réponses que vous venez de lui faire aux questions si nettes, si précises qu'il vous a adressées, il est convaincu aussi bien que moi-même que les coupables sont bien ceux que détient en ce moment la justice...

Mme d'Albret eut un douloureux soupir.

— Vous m'en voulez ? s'exclamait le baron. J'ai eu tort de vous parler ainsi?

— Non, vous avez eu raison, déclarait la châtelaine avec effort. Car vous venez de me prouver, une fois de plus, toute la force et le désintéressement, je dirai même la bravoure de votre amitié... Il se peut, en effet, que je me sois laissé influencer par cette sorte de confraternité maternelle qui nous rend, nous autres femmes, d'autant plus accessibles à la douleur des autres mères !

Mais cela aurait-il suffi à créer en moi un état d'esprit — ou plutôt de cœur — que vous appelez si justement une idée fixe ? Certes, je ne crois pas au surnaturel... et pourtant, ainsi que j'ai dû me l'avouer à moi-même, je suis bien obligée de vous déclarer que, contre toute vraisemblance et l'évidence même des faits, chaque fois que je veux me ressaisir, et que je me dis : « Tu fais fausse route, les Lefier sont des assassins... des misérables ! », une voix intérieure me crie : « Non ! ils sont innocents ! »

» Tenez, l'autre jour, ma petite fille, qui ignore encore que son père a été assassiné, s'est mise à me parler de Miousic et de Zanetta... Ce sont les enfants de ces forains. Elle m'a dit qu'elle les aimait bien, qu'elle voulait les revoir. Alors, j'ai évoqué le souve-

nir de cette soirée. Je me suis rappelé le regard si plein de tendresse et de bonté avec lequel les Lefier contemplaient leurs enfants et je me suis redit une fois de plus : « Ces gens ne peuvent pas être des assassins. Car s'ils s'étaient déjà préparés à tuer mon mari, ils n'auraient pas eu pareille attitude ! »

— On a vu parfois, objectait Simson, les pires criminels s'attendrir sur le sort d'un moineau !...

— Sensiblerie ! définissait la châtelaine.

Et elle ajouta avec l'accent d'une foi inébranlable :

— Les Lefier ne sont pas des comédiens !

— L'hypocrisie n'a pas de limites ! émettait le faux détective.

Avec une certaine nervosité, Marie-Louise s'écriait :

— Voudriez-vous, monsieur Simson, me faire regretter de ne pas avoir répondu à la lettre de ce mystérieux Judex ?

Pierre de Mauriel ne put réprimer un geste de dépit. Mais Paulo, prenant les devants, déclarait aussitôt :

— Madame... je serais très ennuyé s'il s'élevait entre nous le moindre malentendu... Je suis ici pour accomplir la mission dont vous m'avez chargé et je l'accomplirai. Mais, en conscience, j'avais le devoir de me mettre en garde contre les impulsions de votre extrême sensibilité...

Le baron approuvait de la tête le complice de Maxime qui, avec l'astuce d'une fripouille intégrale, continuait :

— Si je me suis permis de vous adresser quelques questions que vous aurez peut-être trouvées indiscrètes...

— Oh ! pas du tout !

— Et si j'ai élevé ensuite certaines objections qui, d'ailleurs, ainsi que je m'en aperçois, ne vous ont nullement fait changer d'avis, c'était uniquement parce que j'ai pour principe de ne jamais m'embarquer dans une affaire sans m'être entouré de toutes les précautions nécessaires, et cela, dans l'intérêt de ceux qui me font l'honneur de m'accorder leur confiance. Je ne veux pas, madame, si j'échouais, ce qui est fort possible, — car je n'ai pas la prétention d'être infaillible — que vous soyez en droit de me reprocher d'avoir abusé de votre crédulité et de votre bienveillance.

— Décidément, se félicitait intérieurement Pierre de Mauriel, Maxime a bien choisi son homme. Ce Simson sous son aspect rude et même brutal, m'a tout l'air d'un fin psychologue... et en tout cas, il s'entend fort bien à « noyer le poisson ».

Entièrement dupe du jeu que menait le faux détective, Mme d'Albret reprenait :

— Je ne puis, monsieur, qu'apprécier très favorablement votre attitude. Elle est celle d'un honnête homme. Il se peut que vous ayez raison... Il se peut aussi que je n'aie pas tort... Voilà pourquoi je tiens avant tout à ce que vous m'aidiez à libérer ma conscience.

— Comptez entièrement sur moi, madame...

— Avez-vous apporté des bagages? interrogeait la châtelaine.

— Une simple valise, que j'ai laissée dans l'auto de M. de Mauriel.

— Je vais donner l'ordre qu'on la transporte dans votre chambre...

Pour la troisième fois depuis le début de cet entretien, la comtesse s'appré-

tait à sonner... Mais on frappait discrètement à la porte.

— Entrez, invitait Marie-Louise.

Maxime apparut. Il portait sur un plateau une lettre qu'il apporta respectueusement à la châtelaine. Celle-ci s'en empara. L'enveloppe ne portait aucun timbre ni aucun cachet postal...

Après avoir jeté les yeux sur l'adresse, Mme d'Albret fit :

— Je connais cette écriture!.

Et tout en décachetant le message, elle fit :

— Restez, Maxime...

Le valet de chambre se figea sur place... On eût dit une mécanique vivante qui se serait arrêtée d'un seul coup.

Mme d'Albret parcourut rapidement la missive... Puis elle demanda au domestique :

— Savez-vous comment cette lettre est parvenue au château?

Maxime répliquait d'une voix monocorde :

— C'est le concierge qui l'a remise.

— Quand cela?

— A l'instant même.

Avec autorité, Marie-Louise décidait:

— Dites-lui de venir me parler à l'instant...

» Vous monterez ensuite dans la chambre bleue une valise que vous trouverez dans la voiture de M. de Mauriel.

— Bien, madame la comtesse, fit Maxime qui s'en fut exécuter aussitôt les ordres de sa patronne avec toute la tranquille indifférence d'un homme qui se désintéresse de tout ce qui n'est pas son service.

Dès qu'il eut les talons tournés, Mme d'Albret reprenait :

— Messieurs, il n'y a qu'un instant,

nous parlions de Judex... Voici qu'il me donne encore de ses nouvelles...

Et tout haut, elle lut les signes suivants tracés d'une écriture d'écolier qui se serait vraiment appliqué à sa tâche :

« Madame la comtesse,

« Puisque vous ne voulez pas venir » jusqu'à Judex, Judex ira jusqu'à » vous. De graves événements que vous » ignorez certainement viennent de se » passer à Paris. Il est utile que vous » en soyez informée dans le plus bref » délai ; car ils sont de nature à vous » mettre sur le chemin de la vérité et à » démasquer certains bandits qui vous » touchent de plus près que vous ne le » pensez...

» Voilà pourquoi je vous demande de » bien vouloir m'accorder la nuit pro- » chaine un entretien secret et confi- » dentiel. Si vous y consentez, allumez » une lumière derrière la troisième » fenêtre du premier étage en comptant » de droite à gauche et élevez-la trois » fois à la hauteur de votre tête... » Je me trouverai devant la petite porte » du parc qui donne sur la route de » Nesles-la-Vallée et qui est toujours » fermée à clef... Vous n'aurez qu'à » l'ouvrir vous-même et je vous rejoin- » drai aussitôt. Soyez sans inquiétude. » Je ne recherche que la justice et la » vérité. Je compte sur votre entière » discrétion, car une parole imprudente » risquerait de tout compromettre.

» J'ai l'honneur de vous saluer, » madame la comtesse, et je vous dis : » à ce soir!

« JUDEX. »

(A suivre.)

LE PETIT CLOWN

grand roman inédit par

ARTHUR BERNÈDE

DEUXIEME PARTIE
UN CŒUR DE PERE

II
La châtelaine

La lecture de cette lettre n'avait pas été sans produire sur le baron et sur Paulo une impression plutôt fâcheuse. Cette phrase, et surtout: *Ils sont de nature à démasquer certains bandits qui vous touchent de plus près que vous ne le pensez!* semblait indiquer que ce Judex en savait plus long qu'il ne voulait bien le dire, ou plutôt l'écrire... Aussi, tout de suite, en même temps, s'étaient-ils demandé :

— Est-ce que quelqu'un serait sur notre piste?

Mme d'Albret, influencée, elle aussi, mais dans un sens très différent, par ces lignes à la fois si énigmatiques et catégoriques, s'écriait :

Copyright by Arthur Bernède 1930. Traduction et reproduction interdites en tous pays.

— Croyez-vous toujours que ce Judex n'est qu'un mystificateur?...

Mauriel eut un geste évasif, préférant laisser à Paulo qui, jusqu'alors, s'était si bien acquité de sa tâche, le soin de répondre à la question si directe que Mme d'Albret venait de poser...

Le complice de Maxime comprit que ce n'était pas le moment de tergiverser. Et il fit :

— Je vous répondrai franchement... madame, que je ne suis pas entièrement convaincu du contraire... Cependant, il se pourrait, en effet, qu'il fût sincère... Aussi, le mieux est-il de nous assurer si nous avons affaire à un farceur, à un toqué, ce qui est encore possible, ou à un *homme qui sait*, ce qui l'est également.

— Vous êtes donc d'avis, monsieur Silmson, que j'accepte le rendez-vous que me propose Judex ?

— De principe, oui... Mais j'estime que, contrairement à ce qu'il vous demande, vous ne pouvez vous y rendre seule...

— Cependant, il se refuse à la présence de toute autre personne...

— C'est précisément ce qui m'inquiète...

— Alors, comment faire?

— Oh! ce n'est pas bien compliqué...

On frappait de nouveau à la porte du salon. Le faux détective fit aussitôt:

— Madame, je vous développerai mon plan tout à l'heure...

C'était le concierge... un homme un peu lourdaud... à la physionomie sympathique, qui portait à la boutonnière de son veston le double ruban de la croix de guerre et de la médaille militaire...

L'air gauche, embarrassé, il fit :

— Que madame la comtesse m'excuse

si je me présente devant elle en tenue de travail... Mais Maxime m'a dit que madame la comtesse voulait me parler tout de suite...

— Oui, Thévenin... posait la châtelaine, visiblement décidée à tirer au clair toute cette histoire.

Et elle poursuivit :

— Tout à l'heure, vous avez remis une lettre à Maxime.

— Oui, madame la comtesse...

— Où l'avez-vous trouvée?...

— Sur le pas de la porte...

— Il n'y avait donc personne, chez vous?

— Non, madame la comtesse... Ma femme est allée dans le pays voir une cousine qui est malade et moi je travaillais à l'autre bout du parc...

— C'est bien, je vous remercie...

Thévenin allait se retirer. Mais Simson intervenait :

— Madame... puis-je poser une question à ce brave homme?

— Certainement... acquiesçait Marie-Louise.

Le faux détective interrogeait aussitôt :

— N'avez-vous pas déjà trouvé une lettre dans les mêmes conditions?

— Parfaitement, monsieur...

— Toujours sur le pas de votre porte?

— Mais oui...

— Votre loge, c'est bien le petit bâtiment qui se trouve à droite de la porte d'entrée?

— Tout juste...

— Il est donc facile à quelqu'un qui vient du dehors de s'en approcher sans être vu...

— Sûrement oui, monsieur...

— Quand vous êtes revenu chez vous

et que vous avez trouvé cette lettre, avez-vous remarqué sur la route la présence de gens qui passaient ou stationnaient?

— Je n'ai remarqué que le père Gratte-Ciel...

— Le père Gratte-Ciel? répétait Paulo sans comprendre.

Mme d'Albret expliquait :

— C'est le surnom que l'on a donné au garde champêtre de la commune...

— Sans doute parce qu'il est très grand?

— Au contraire, souriait Thévenin avec bonhomie, parce qu'il n'est guère plus haut qu'un parapluie...

Et il crut devoir ajouter :

— On l'avait même appelé le « Tambour major des puces ». Mais le père Gratte-Ciel ça sonne mieux... Et c'est plus court!...

— Vous lui avez parlé?... interrogeait Simson.

— Bien entendu, ripostait franchement le concierge. Je lui ai même demandé s'il n'avait pas vu quelqu'un apporter cette lettre... Il m'a dit que non...

— Savez-vous s'il était là depuis longtemps?

— Ça, je ne le lui ai pas demandé... déclarait Thévenin. En tout cas, s'il avait vu quelqu'un déposer cette lettre devant ma porte et y mettre dessus un morceau de brique cassée pour l'empêcher de s'envoler, il me l'aurait sûrement raconté tout de suite. Car le père Gratte-Ciel est un honnête homme. Il n'est pas toujours commode... et quand il s'agit de faire appliquer le règlement, il ne rigole pas... Mais quant à dire des menteries, ça, jamais!

Simson se taisait, Mme d'Albret

ordonna au concierge de se retirer... Ce qu'il s'empressa de faire... Avec ses gros souliers, son tablier bleu et ses manches retroussées, il se trouvait singulièrement déplacé dans ce salon luxueux et encore plus, en face de Mme la comtesse et de « gens de la ville ». Sans même se demander pourquoi ce monsieur qu'il n'avait jamais vu semblait porter un si vif intérêt à cette histoire de lettre, il regagna tranquillement son logis, avec la franche tranquillité d'un homme cantonné dans ses humbles fonctions et satisfait des horizons bornés que le destin lui a réservés

Paulo, l'air très maître et très sûr de lui, reprenait :

— Maintenant, madame, je vais vous demander la permission de me retirer dans la chambre que vous avez eu l'amabilité de mettre à ma disposition. J'ai besoin de quelques instants de réflexion, avant de vous développer mes idées...

La châtelaine sonnait Maxime, qui apparaissait presque aussitôt, et elle lui donnait l'ordre de conduire à son appartement le faux détective.

Celui-ci, avant de se retirer, disait :

— Si vous n'y voyez pas d'inconvénients, madame, dans une heure, je vous soumettrai mon plan...

Il esquissa un léger salut et suivit le valet de chambre qui, plus que jamais, semblait se désintéresser entièrement de ce qui n'était pas son service...

— Que pensez-vous de tout cela? demandait Marie-Louise au baron...

— Puis-je vous dire ma façon de penser très franche et très nette? lançait M. de Mauriel.

— Je vous en prie!...

— Si j'étais vous, je laisserais Stimson aller au rendez-vous de Judex à votre place...

— Pourquoi?

— Parce que je crains, je ne vous le cache pas, que l'on cherche à vous attirer dans un guet-apens!

— Qui?

— Ah! si je le savais!...

— Vous avez bien lu ce que m'écrit mon correspondant. Il ne parlera qu'à moi, à moi seule.

— Je connais Simson. Il est de taille à forcer ce Judex à vider tout son sac, quel que soit celui-ci, un mystificateur, un fou, un bandit ou un honnête homme...

— Je ne doute pas des capacités professionnelles de ce détective, admettait la jeune femme. Mais je crois qu'il est préférable que ce soit moi qui, pour la première fois, entre en rapport direct avec cet inconnu.

— Marie-Louise, je vous en supplie... ne vous exposez pas ainsi... ou alors laissez-moi vous accompagner.

— J'irai seule ou je n'irai pas.

— Vous n'irez pas! s'exclamait Mauriel. Mon amie, ma très chère amie... je vous en conjure... je n'ose pas dire au nom de notre a..., de notre affection, mais au nom de votre petite Janine, encore à peine remise de cette terrible crise qui vous a si justement inquiétée, ne vous exposez pas à un danger possible. Laissez faire Simson. Songez donc! s'il vous arrivait malheur!... C'est très bien de s'apitoyer sur le sort de gens que l'on croit innocents, mais il y a aussi les gens qui vous aiment. Il y a surtout et avant tout votre fille.

Et, presque avec des larmes dans la voix, il osa ajouter :

— Je ne vous demande pas de penser à moi, mais de penser à elle...

Le misérable avait fait vibrer la corde sensible.

— Vous avez raison, fit Mme d'Albret. A cause de Janine, je serai prudente et je ferai ce que vous désirez...

— Merci ! ponctuait le baron, qui parut tout à coup délivré d'un grand souci.

Et il ajouta, d'une voix à laquelle il s'efforça de donner une intonation de respectueuse tendresse :

— Vous ne m'en voulez pas trop, mon amie ?

— Pourquoi me dites-vous cela? interrogeait la comtesse, en dominant avec peine le trouble qui s'était emparé d'elle.

— Parce que j'ai peur de vous avoir mécontentée.

— Non, Pierre...

Et, complètement dupe du jeu de l'aventurier sans scrupules qu'était M. de Mauriel, Marie-Louise fit:

— Vous venez, au contraire, de me donner toute la mesure de votre attachement en me parlant avec toute la franchise nécessaire et en me faisant toucher du doigt le péril auquel je m'exposais si aveuglément. Je vois que, plus que jamais, je puis compter sur vous... Et c'est très précieux, pour une femme demeurée seule dans la vie, de sentir à ses côtés un ami tel que vous...

Tout en tendant la main au misérable qui ne songeait qu'à en faire sa proie, elle ajouta, avec une expression d'abandon involontaire et révélateur du secret que, jusqu'alors, elle avait si pudiquement, si jalousement gardé :

— Je ne l'oublierai jamais !

(A suivre.)

LE PETIT CLOWN

grand roman inédit par

ARTHUR BERNÈDE

DEUXIÈME PARTIE
UN CŒUR DE PÈRE

II (suite)
La châtelaine

Pierre s'empara de la main qui, si loyalement, s'offrait à lui, et il y appuya ses lèvres... Cette fois, la châtelaine ne songea pas à abréger un contact qui, lui aussi, en disait plus long que bien des aveux... Les paupières à demi fermées, elle accepta cet hommage dont la douceur l'enveloppait d'un charme infini... Elle aimait... Elle se croyait aimée!... Persuadée qu'elle avait le droit de refaire sa vie avec un homme qui lui apparaissait digne non seulement d'être pour elle le meilleur des maris, mais aussi pour son enfant le plus tendre des pères, elle se laissa aller à la joie qui s'était emparée d'elle, au mirage qu'elle prenait pour la plus précieuse des réalités.

Copyright by Arthur Bernède 1930. Traduction et reproduction interdites en tous pays.

Pendant ce temps, Maxime et Paulo avaient, dans la chambre bleue, un long et mystérieux entretien. Il se terminait par ces mots qui, prononcés par Maxime sur un ton d'autorité indiscutable, prouvait que celui-ci était vraiment le chef de cette mystérieuse et redoutable association dont nous connaissons déjà trois des affiliés :

— Fais ce que je te dis... rien que ce que je te dis, et ça gazera, j'en suis sûr.

— Ça colle ! déclarait le faux détective... Et dès ce soir... je te fiche mon billet à que nous saurons quel est ce Judex !

III

Judex ? ? ?

Le même soir, vers minuit, une vieille femme, bossue, enveloppée dans une mante en forme de limousine et la tête recouverte d'un capuchon, et appuyée sur un bâton, était arrêtée sur la route, en face du château de Valmondois. Elle interrogeait d'un regard avide les fenêtres de la façade dont pas une seule ne laissait filtrer le moindre rais de lumière.

Quelqu'un qui se fût approché d'elle et l'eût regardée d'une façon tant soit peu indiscrète eût remarqué que cette véritable fée carabosse, transportée de la fiction dans la réalité, portait un masque noir qui lui recouvrait entièrement le visage.

Par instant, elle laissait échapper quelques sourdes exclamations qui témoignaient qu'elle était en proie à une vive impatience... Au bout d'un moment, elle se mit à grommeler d'une voix rauque et même masculine qui contrastait étrangement avec l'aspect rabougri de sa personne :

— Cette fois... il n'y a pas d'erreur. Elle a sûrement reçu ma lettre, puisque j'ai vu Thévenin la remettre à Maxime.

Et la bossue ajouta :

— Il ne manquerait plus que ça, qu'elle me laisse la patte en l'air, la dame du château ! Alors, je mettrais les pieds dans les plats... et, s'il y avait de la casse... eh bien ! ce serait tant pis pour elle...

A peine ces paroles lui avaient-elles échappé qu'elle poussait une exclamation joyeuse. Derrière la troisième fenêtre du premier étage, en comptant de droite à gauche, une lumière venait d'apparaître.

— Le signal ! Enfin ! grommela la vieille femme.

Tout de suite, elle contourna le mur de clôture et s'arrêta devant une petite porte dont elle fit manœuvrer le loquet. La porte céda aussitôt. En trois enjambées assez lestes de la part d'une infirme qui, un instant auparavant, semblait se mouvoir plutôt avec difficulté, la bonne femme se trouva dans une allée du parc qui aboutissait à un massif, assez épais au milieu duquel elle vit très nettement scintiller un point lumineux qui paraissait être le rayonnement d'une lampe électrique de poche.

Sans hésiter, le dos encore plus voûté et la démarche encore plus incertaine, elle s'avança dans cette direction.

A la clarté de la lune qui, subitement, venait de se dégager d'un rideau de nuages qu'un vent léger emportait vers le sud, elle aperçut, au bord du massif, assise sur un banc en bordure d'allée, la silhouette d'une femme qui, enveloppée elle aussi dans un grand manteau sombre, semblait guetter sa venue.

Bien qu'elle ne fît aucun mouvement capable d'indiquer qu'elle l'avait aperçue, la vieille continua à s'approcher et ne s'arrêta que lorsqu'elle ne fut plus qu'à trois mètres environ de la dame. Celle-ci, qui avait la tête tournée dans la direction du château, semblait plongée dans une profonde rêverie.

Convaincue qu'elle n'avait pas remarqué sa présence, la boscotte, désireuse d'attirer sur elle son attention, fit simplement :

— Hum ! Hum ! Hum !

Soudain, la dame se relevait avec une brusquerie toute masculine et, braquant un browning dans la direction de la vieille, elle lui criait :

— Haut les mains !

— Haut les mains ! ripostait du tac au tac la bonne femme qui, en un geste aussi prompt que celui de l'autre, dirigeait également vers elle le canon menaçant d'un revolver d'ordonnance.

Les deux adversaires en jupons demeurèrent un instant muettes, immobiles, s'observant, se guettant, le doigt sur la détente de leurs armes. Ce fut la dame au grand manteau qui rompit la première le silence en lançant d'une voix mâle, et plutôt ironique :

— Serait-ce, par hasard, monsieur Judex que j'aurais l'honneur d'avoir devant moi ?

La boscotte répliquait du tac au tac :

— Est-ce que, par hasard, ce serait à une autre personne que Mme d'Albret à qui j'aurais l'honneur de parler ?

Paulo ripostait :

— Vous ne voudriez tout de même pas que la comtesse répondît à l'appel d'un inconnu !

— Alors qui êtes-vous ? interrogeait la fausse vieille.

— Je vous le dirai quand vous aurez enlevé votre masque...

— Impossible !...

— Pour vous cacher ainsi, vous méditez donc un mauvais coup ?...

— Moi !...

— Oui, vous !...

— Oh ! pas du tout...

— Alors... pourquoi cette façon mystérieuse ? Pourquoi ce déguisement ridicule ?

Tout en continuant à braquer son revolver sur son interlocuteur, le pseudo-Judex écoutait en silence le faux détective qui poursuivait, tout en le maintenant toujours en respect :

— Si vraiment vous avez la preuve que les Lefier sont innocents, ainsi que vous le prétendez dans les deux lettres que vous avez adressées à Mme d'Albret pourquoi, d'abord, vous adresser à elle au lieu d'avoir directement recours à la justice... et pourquoi ensuite employer tous ces procédés qu'on n'en rencontre plus que dans les romans policiers... et encore ?...

— C'est mon affaire !...

— Encore un coup, vous refusez de me dire qui vous êtes ?

— Pas avant que vous ne m'ayez révélé votre nom et vos qualités !

— Et que je vous aie probablement remis mes pièces d'identité.

— Et oui, si je les juge nécessaires.

— Ah ça ! monsieur Judex, est-ce que vous auriez l'intention de vous payer ma tête ?

— Et vous, monsieur... celle de vous offrir la mienne !

Paulo eut une exclamation de colère. Décidément, il avait affaire à plus forte partie qu'il le pensait... Ce Judex n'était ni un fou, ni un mystificateur. Mais alors qui ?...

Le complice de Maxime comprit que cette situation ne pouvait se prolonger qu'à son détriment, et il résolut de brusquer les choses...

— Monsieur Judex, reprit-il d'une voix devenue tout à coup conciliante, au lieu de nous regarder comme deux chiens de faïence et de nous menacer de nos deux « rigolos » respectifs, nous ferions bien mieux de jouer franc jeu, cartes sur table... car je suis convaincu qu'au lieu de nous faire la guerre nous avons tout intérêt à nous mettre d'accord.

— Cela se peut, concédait la fausse bossue.

— J'en suis certain... appuyait le non moins faux détective. Et pour vous donner une preuve de ma bonne volonté, je vais tout de suite me présenter à vous et vous expliquer ma présence... Je suis M. William Simson... détective privé. Mme d'Albret, qui a conçu certain doutes sur la culpabilité des Lefier, m'a chargé de m'informer à ce sujet... Vous voyez bien que nous sommes faits pour nous entendre...

— Ah ! Mme d'Albret a conçu certains doutes... répétait le pseudo-Judex

Et, prenant tout à coup une résolution énergique, il fit :

— En ce cas, conduisez-moi jusqu'à elle...

Paulo répliquait :

— Pas avant que vous n'ayez usé à mon égard de la même franchise que je viens de vous témoigner !

— C'est impossible... affirmait l'inconnu. J'ai juré de ne révéler qu'à Mme d'Albret qui j'étais et ce que je savais. Je n'ai qu'une parole. Je la tiendrai....

— Eh bien ! en voilà assez ! s'écriait le pseudo-Simson... qui, d'un rapide et

adroit coup de pied bas, envoyait son interlocuteur rouler sur les cailloux de l'allée.

La boscotte, ou plutôt le boscot, n'eut pas le temps de se relever. Deux hommes, bondissant hors du massif dans lequel ils se cachaient, se précipitaient sur lui et, en un clin d'œil, l'immobilisaient avant qu'il eût le temps de ressaisir son arme qui était tombée à terre.

Paulo s'approcha en dirigeant le rayonnement d'une forte lampe électrique de poche sur le visage de son adversaire, dont Mauriel et Maxime paralysaient entièrement la défense. Brutalement, il lui arracha son masque. Le baron et le valet de chambre eurent en même temps un cri de surprise :

— Le père Gratte-Ciel !

— Comment ! s'exclamait Mauriel... c'est vous, un fonctionnaire, un représentant de l'autorité qui vous livrez à de pareilles facéties ?

— Monsieur le baron... et vous, Maxime, lâchez-moi ! réclamait le brave homme... Je vous assure que je n'ai pas l'intention de faire de mal à quelqu'un...

— Que signifie cette mascarade ? s'exclamait sévèrement le baron... Est-ce que vous êtes devenu fou ?

Et, s'adressant au faux détective, il expliquait :

— Cet homme n'est autre que le garde champêtre de Valmondois.

— Allons donc ! ponctuait Paulo...

Maxime s'étonnait :

— Père Gratte-Ciel, je ne vous aurais jamais cru capable d'une blague pareille...

— Toi... ripostait le bonhomme qui, au fond, enrageait, je t'engage à la boucler !...

(A suivre.)

LE PETIT CLOWN

grand roman inédit par

ARTHUR BERNÈDE

DEUXIEME PARTIE
UN CŒUR DE PERE

III (suite)
Judex ? ? ?

— Allons ! ça va... coupait Mauriel, qui semblait avoir hâte d'en finir avec cette scène ridicule...

Et, d'un ton menaçant, il ajouta :

— Monsieur Dubecq, j'espère que ceci vous servira de leçon... et que vous ne recommencerez pas une pareille plaisanterie...

» Pour cette fois, on ne dira rien, mais on vous engage à vous tenir tranquille. Sinon, je serais obligé de vous signaler à monsieur le maire !

— C'est bien, monsieur le baron... c'est très bien, grommelait le vieux qui, au fond, enrageait.

— Retirez-vous... et n'y revenez plus !

Le père Gratte-Ciel allait s'éloigner.

Copyright by Arthur Bernède 1930. Traduction et reproduction interdites en tous pays.

Mais Paulo, qui prenait décidément son rôle très au sérieux, intervenait :

— Un instant, s'il vous plaît !... je voudrais demander quelques explications à monsieur le garde champêtre...

— Je crois que cela n'en vaut pas la peine... déclarait le baron.

Mais comme Maxime lui donnait un léger coup de coude avertisseur, il reprit aussitôt :

— Cependant, cher monsieur Stimson, si cela vous intéresse... faites donc... je vous en prie...

D'un ton bref, presque impératif, Paulo reprenait :

— Dans la lettre que vous avez envoyée aujourd'hui à Mme d'Albret, vous écrivez ceci, ou à peu près : « *De graves événements que vous ignorez certainement viennent de se passer à Paris. Il est utile que vous en soyez informée dans le plus bref délai* ». C'est bien cela, n'est-ce pas ?

— C'est tout à fait cela, reconnaissait le père Gratte-Ciel qui, sous la défroque en désordre, faisait plutôt piteuse figure.

Le faux détective continuait :

— Vous dites aussi : « *Ces événements sont de nature à vous mettre sur le chemin de la vérité et à démasquer certains bandits qui vous touchent de plus près que vous ne le pensez !* »

— On dirait que vous avez appris ma lettre par cœur, soulignait le garde champêtre, non sans une certaine ironie.

— C'est possible, en effet... répliquait Paulo. Mais il ne s'agit pas de cela... Je voudrais savoir : 1° quels sont ces graves événements qui viennent soi-disant de se passer à Paris ; 2° quels sont ces bandits auxquels vous faites allusion dans votre lettre ?

— Vous êtes bien curieux... mon bon monsieur, reprenait Dubecq, qui s'était déjà ressaisi.

— C'est mon métier au moins autant que le vôtre, observait le complice de Maxime.

— Tout à l'heure, intervenait Mauriel, je vous ai entendu déclarer à M. Stimson que vous vouliez parler en secret à Mme d'Albret. Nous allons vous conduire auprès d'elle.

— Ce n'est pas la peine, monsieur le baron... déclarait sans hésiter le garde champêtre.

— Vous avez donc changé d'avis ?...

— Oui... j'ai changé...

— Vous êtes un drôle de citoyen...

— On est comme on est, monsieur le baron...

— Père Gratte-Ciel, ne faites donc pas la bête, conseillait Maxime. On vous connaît. On sait que vous êtes malin...

— D'abord, toi, de quoi que tu te mêles ! s'exclamait Dubecq. Je n'ai ni d'ordres, ni de conseils à recevoir de toi et je suis assez grand pour me conduire tout seul.

— Assez grand ! ironisait le valet de chambre. Faudrait encore que vous mangiez pas mal de soupe, pour être de taille à me faire la barbe...

Le père Gratte-Ciel se redressa sur ses ergots... C'est qu'en effet, la moindre plaisanterie sur sa taille minuscule avait le don de le mettre dans une colère folle...

— Te faire la barbe à toi... espèce de larbin ! éclata-t-il... tu ne m'as pas regardé !... Te faire la barbe ! Mais j'aimerais mieux me couper les mains que de te toucher... grand feignant, vilain malpropre !

— Dubecq, taisez-vous, imposait Mauriel.

Hors de lui, le garde champêtre protestait :

— Me taire !... Vous ne voudriez pas, monsieur le baron... Vous croyez que je vais me laisser mécaniser par ce vaurien-là...

— N'aggravez pas votre cas en insultant ce brave garçon !

— Un brave garçon... lui ! scandait le vieux... Ah ! monsieur le baron, j'aime mieux me taire... parce que je finirais par vous envoyer, à vous ausi, des choses désagréables.

— Quelles choses désagréables ?

— Ça me regarde !...

Très énervé, Mauriel s'irritait :

— Vous en avez trop dit ! Je vous somme de répondre aux questions que vous a posées M. Simson et de vous expliquer ensuite sur les insinuations auquelles vous venez de vous livrer...

— Monsieur le baron... je le regrette, mais je ne dirai plus rien...

— Alors, dès demain matin, je porterai plainte à qui de droit.

— Portez, monsieur le baron, portez !

— Et lorsque vous serez révoqué de vos fonctions, vous regretterez...

— Rien du tout ! monsieur le baron, s'écriait le père Gratte-Ciel.

— En voilà trop ! se déchaînait Mauriel en levant le bras au-dessus du garde.

Mais Maxime le retenait en disant :

— Laissez-le, monsieur le baron. Vous ne voyez donc pas qu'il est saoul...

— Saoul ! moi ! protestait Dubecq.

— Vous sentez l'alcool à plein nez... surenchérissait Paulo.

— Ah ! c'est trop fort...

— On m'avait bien dit que depuis

quelque temps vous vous étiez mis à boire...

— Ah ! tenez ! s'exclamait le père Gratte-Ciel, qui écumait, j'aime mieux m'en aller, plutôt que d'entendre de pareils boniments. Saoul ! moi, qui n'ai seulement pas pris une cuite depuis le dernier 14 juillet.

Il se dirigea vers la petite porte, qui était restée entr'ouverte... Et se retournant sur le seuil, il lança d'une voix menaçante, dans la direction des trois hommes qui n'avaient pas bougé de place :

— Bonne nuit, messieurs ! Dormez tranquilles. Rira bien qui rira le dernier !

Mauriel allait s'élancer sur sa trace. Mais Maxime le retint :

— Ce n'est pas le moment de faire du raffût. Et le mieux c'est de ne pas avoir l'air d'attacher d'importance à ce qu'il raconte.

— Pourtant... observait Paulo, il m'a l'air d'en savoir plus long qu'il n'a bien voulu le dire.

— C'est mon avis... opinait Mauriel. Et voilà pourquoi nous avons eu tort de le laisser partir...

— Non... répliquait nettement le valet de chambre, car si nous avions l'air de donner de l'importance à ce qu'il nous a dit, ou plutôt à ce qu'il ne nous a pas raconté, nous risquerions de lui faire croire que nous redoutons ses révélations. Mieux vaut avoir l'air de le traiter par-dessous la jambe... quitte ensuite à le rattraper au détour du chemin...

— Oui. mais comment ?

— Ce n'est pas bien difficile ! déclarait Maxime...

— Voyons...

— Il n'y a qu'à le faire passer pour louftingue... et le faire enfermer dans une maison de fous...

— C'est une idée, en effet, acquiesçait Mauriel.

— Ce sacré Maxime, admirait le faux détective, ce qu'il en a des choses dans le ciboulot !

— Dès demain, il faudra agir, développait le gredin. D'ailleurs, si vous voulez connaître mon opinion à ce sujet, je vais vous la communiquer tout de suite...

— Nous t'écoutons, ponctuait le baron.

— Pour moi, Gratte-Ciel n'est que l'instrument des avocats des Lefier... et c'est de ce côté surtout qu'il va falloir ouvrir l'œil...

Mauriel exprimait :

— Voilà pourquoi il eût été très utile que Gratte-Ciel répondît aux questions que ton ami lui avait si adroitement posées.

— J'ai tout de suite compris qu'il n'y avait rien à faire et que le vieux se serait plutôt laisser hacher en petits morceaux que d'en sortir une « broquille »...

— Et si le petit clown avait parlé ?

— Qu'est-ce que tu veux qu'il raconte ?... Qu'il m'a vu entrer avenue Trudaine avec un ami... Et après ?... Est-ce que je n'ai pas le droit d'avoir un chez moi et d'y recevoir un copain ? Allons, ne t'en fais pas, celui qui m'aura n'est pas encore de ce monde...

» Et là-dessus, allons nous coucher.

— Ce garde champêtre, s'écriait Mauriel, t'aurais mieux fait de l'étrangler !...

— Evidemment, ironisait Maxime, seulement on ne pense pas à tout...

Allons, allons, mon petit Pierre... un peu de calme, bon sang !... Est-ce que tu n'as pas tout pour être heureux ?... Avec Marie-Louise, c'est couru... Bientôt tu seras son mari... *Nous pourrons* gérer et même... digérer sa fortune tout à notre aise... et réaliser certains projets qui nous tiennent tous les deux à cœur.

— Oui, mais...

— Mais quoi ?...

Mauriel se taisait. Maxime reprenait d'une voix mordante :

— Tu n'es pas tranquille ?

— J'avoue que l'intervention de ce garde champêtre m'a singulièrement agacé.

— Puisque dès demain nous en serons débarrassés...

Constatant la disparition de son camarade, le valet de chambre s'exclamait :

— Où est-il passé, celui-là ? Ah ! oui, je m'en doute. Il est en train de filer le père Gratte-Ciel. Il est très à la page, ce Paulo... et surtout très obstiné. Quand il a une idée dans le citron, il n'y a plus moyen de la lui enlever, et s'il s'est fourré dans la tête de faire causer Gratte-Ciel, il y arrivera ! Allons, du cran, beau jeune homme. Et dis-toi bien surtout, que si jamais il y avait de l'eau dans le gaz, *tous ceux de la Chaîne* seraient là pour nous aider.

Et sur un ton de foi absolue et de troublant mystère, le misérable martela :

— Et on est toujours le plus fort... quand on a *ceux de la Chaîne* avec soi !

(*A suivre.*)

LE PETIT CLOWN

grand roman inédit par

ARTHUR BERNÈDE

DEUXIEME PARTIE
UN CŒUR DE PERE

IV
Où l'on voit jusqu'où la lecture d'un roman policier peut conduire un garde champêtre

En quittant le château de Valmondois, le père Gratte-Ciel, au lieu de réintégrer directement son domicile conjugal, éprouva le besoin de marcher un peu dans la nuit, ne fût-ce que pour apaiser la grande colère qui l'agitait.

L'excellent homme, en effet, était furieux... furieux contre Maxime, furieux contre Mauriel, furieux contre Simson, furieux surtout contre lui-même.

— J'ai manœuvré comme un bleu ! mâchonnait-il en arpentant d'aussi longues enjambées que lui permettaient

Copyright by Arthur Bernède 1930. Traduction et reproduction interdites en tous pays.

ses courtes pattes la route qui conduisait au village...

» J'aurais dû prévoir que je risquais de tomber dans un guet-apens... C'est d'ailleurs ce qui est arrivé... Tant pis pour moi ! Une autre fois, je serai moins bête et, au lieu d'aller me jeter dans la gueule du loup, ce sera moi qui ferai tomber le loup dans le piège que je vais lui préparer !

Ainsi qu'on le voit, cet insuccès, si complet fût-il, n'avait nullement calmé les ardeurs policières du brave garde champêtre, bien au contraire... Loin de renoncer à la lutte, si dure et même si dangereuse lui apparût-elle, il entendait la poursuivre jusqu'au bout... Pour l'instant, il cherchait à remettre un peu d'ordre dans ses idées, un peu d'équilibre dans son cerveau, qui venait de subir une si forte secousse.

L'esprit féru de la lecture des romans policiers qu'il avait achetés quelques jours auparavant à la bibliothèque de la gare du Nord, et s'en référant à celui qu'il avait choisi pour modèle, il se demandait :

— Qu'est-ce que ferait *Judex*, s'il était à ma place ?

Et, tout en continuant à marcher dans la direction du hameau de Butry, il se plongea dans les réflexions que lui inspirait la gravité de la situation.

Laissons-le discuter avec lui-même et, en attendant qu'il ait trouvé ou non une solution, expliquons brièvement les raisons qui avaient déterminé notre ami Dubecq à écrire à Mme d'Albret les deux lettres que nous connaissons...

Après avoir conduit Miousic et Zanetta à leur grand-père, le père Gratte-Ciel était immédiatement rentré à Valmondois, bien décidé à commencer dans le plus bref délai une contre-enquête destinée selon lui à faire la

lumière sur cette affaire Lefier qui lui semblait de plus en plus troublante.

Il s'était bien gardé de souffler mot à personne de ses intentions... y compris et surtout à sa femme, irascible commère affligée d'un permanent esprit de contradiction et qui n'eût point manqué de se mettre en travers de ses projets uniquement pour l'égarer et lui être, comme toujours, désagréable.

Il s'était même caché pour dévorer les bouquins qu'il s'était procurés et s'en pénétrer de son mieux... utilisant les loisirs nombreux que lui laissait son service pour absorber les quatre volumes relatant les exploits du héros qu'il avait résolu de prendre en exemple.

Au bout de quatre jours, ces études préparatoires terminées, le garde champêtre se croyait tellement pénétré des méthodes de son héros qu'il ne voulut pas tarder davantage à se mettre en campagne...

Auparavant, conformément au principe qu'il avait puisé à la source même à laquelle il venait de s'abreuver, il se dit :

— Audace ne doit jamais étouffer prudence !...

Et il décida qu'il commencerait ses investigations par une première petite enquête qui consisterait à s'informer discrètement, auprès du personnel du château, des événements qui s'y étaient déroulés avant, pendant et après la mort tragique du comte d'Albret.

Par un heureux hasard, ce fut au concierge Thévenin qu'il s'adressa tout d'abord.

Thévenin, ainsi que nous l'avons vu, était un bon garçon, tout rond, tout simple, qui n'y voyait guère plus loin que le bout de son nez... Le « cuisiner »

fut pour le père Gratte-Ciel un véritable jeu d'enfant... Après lui avoir payé une bonne bouteille de « blanc » au café de la Victoire, l'établissement le plus important de Valmondois, il lui posa brusquement la question suivante :

— Qu'est-ce qu'on dit au château de l'assassinat de ton patron ?

Naïvement, Thévenin répondait :

— On ne dit rien.

— Comment, on ne dit rien ! s'exclamait Dubecq. Alors, c'est tout l'effet que ça vous fait ?...

— On dit que c'est bien malheureux... tâchait de corriger le concierge...

— Ah ! tout de même... grognait le disciple de Judex... Et c'est tout ?

— Oui ou à peu près...

— Tu ne trouves pas bizarre que ces forains aient pu pénétrer comme ça dans le parc et poignarder ce pauvre monsieur le comte... sans que les chiens n'aient aboyé et que personne n'ait rien entendu...

— C'est vrai ce que vous me dites-là, père Gratte-Ciel, reprenait Thévenin. Je n'y avais pas pensé, moi. Je ne suis pas un fouinard comme vous...

» En dehors de mon métier, je ne suis pas bon à grand'chose.

Et après avoir avalé une bonne lampée de vin, il déclarait, en reposant son verre sur la table :

— Tout de même... quand on y pense... Vous avez raison... C'est bizarre....

— Faut tout de même que ces Lefier aient eu un rude toupet, insinuait le garde champêtre.

— Bien sûr... à moins que...

Thévenin s'arrêta, comme s'il craignait d'en dire trop long.

— A moins que... insistait le père Gratte-Ciel.

— Moi, je ne sais rien... protestait d'avance le concierge.

— Il y en a donc qui savent quelque chose ? appuyait le garde champêtre.

— Ma femme...

— Ta femme ?... Et alors ?

— Faudra pas lui dire que je vous ai répété ça !... faisait Thévenin sur un ton de confidence... Mais elle m'a raconté que, l'autre matin, comme elle était allée porter des lettres au château, elle avait entendu Mme d'Albret dire à la religieuse qui garde Mlle Janine :

» — Plus j'y songe, moins je crois que ce sont les Lefier qui ont assassiné mon mari. »

— Mme la comtesse a dit cela ! C'est pas possible, feignait de s'étonner le malin garde champêtre.

— C'est tout ce qu'il y a de plus certain, père Gratte-Ciel, affirmait le concierge avec force.

» Ma femme a bien des défauts, je le sais mieux que personne... Même qu'il y a des fois qu'"il en faut une patience pour la supporter.

— C'est comme la mienne ! soulignait Dubecq.

— Pire...

— Non, ça ne se peut pas !

— Mais, scandait Thévenin gravement, mon Hortense n'est pas une menteuse... Et si elle m'a dit cela... c'est la vérité.

A partir de ce moment, le père Gratte-Ciel n'eut plus qu'un désir : connaître les raisons pour lesquelles la femme de la victime croyait elle aussi en l'innocence des accusés...

Mais pas un instant il ne songea — ce qui évidemment eût été beaucoup plus simple — à l'aborder de face... Car il tenait essentiellement à ce que personne ne le soupçonnât de s'occuper de cette affaire.

Il en faisait à la fois une question de tactique et d'amour-propre... Et après avoir ruminé les plans les plus divers, pénétré — si l'on peut dire — de la doctrine « judexienne », il écrivit à la châtelaine la première lettre que l'on sait, lettre qui n'obtint pas de réponse...

Ce silence ne le découragea nullement... Ne voulant pas risquer de se compromettre en s'informant trop directement auprès des gens du château, il se contenta d'observer les uns et les autres, et principalement le valet de chambre Maxime, auquel depuis un certain temps déjà. et d'ailleurs sans aucune raison plausible, il avait voué une réelle antipathie...

Malgré tout son désir de faire vite et bien toute la lumière, le père Gratte-Ciel ne découvrit aucun indice de nature à justifier le moindre soupçon... Et il commençait à se demander non pas s'il faisait fausse route, mais s'il parviendrait jamais au but qu'il s'était assigné, lorsqu'il apprit, par un mot du père Favero, l'accident arrivé au petit clown.

Sous prétexte de s'acheter un nouveau képi, il partit aussitôt pour Paris et, admis au chevet du petit clown qui avait passé une nuit excellente et s'était réveillé le matin déjà moins courbaturé, le justicier improvisé put recueillir de la bouche même de l'intelligent gamin le récit de son accident et des circonstances dans lesquelles il s'était produit...

Alors le père Gratte-Ciel n'hésita pas. Il se rendit aussitôt avenue Trudaine et demanda à la concierge si Maxime Durieux n'était pas chez lui... La préposée au cordon lui répondit que non... et, comme il la priait de lui dire le moment auquel il aurait plus de chance de rencontrer son locataire, elle fit :

— Ça, je ne pourrais pas vous le dire.

M. Maxime ne vient guère ici qu'une fois par semaine. Il était là hier avec un de ses amis. Mais je ne sais pas exactement quand il reviendra. Il n'a pas de jour fixe.

Le père Gratte-Ciel murmura :

— C'est ennuyeux, car j'avais quelque chose d'important à lui dire. Vous ne savez pas où je pourrais lui écrire ?

— Ici. Je lui ferai parvenir votre lettre.

Le père Gratte-Ciel n'insista pas. Et, après avoir remercié poliment son interlocutrice, il allait s'éloigner, se demandant comment il pourrait bien obtenir de plus amples renseignements sur ce valet de chambre qui, sans qu'il pût trop dire pourquoi, commençait à lui devenir suspect.

Mais cette fois le hasard, providence de tous les policiers, qu'ils soient amateurs ou professionnels, allait favoriser l'émule de Judex. Un homme correctement vêtu, mais à l'aspect plutôt rébarbatif, s'approchait et, portant simplement la main à son chapeau, attaquait :

— Madame, je suis inspecteur à la Police Judiciaire; je viens vous demander quelques renseignements au sujet de l'accident qui est arrivé hier après-midi, entre seize et dix-sept heures, devant cet immeuble.

— Le pauvre petit gosse !... s'exclamait la concierge.

— Vous avez vu quelque chose ?

— Tout, monsieur l'inspecteur. Mais donnez-vous donc la peine d'entrer...

— C'est inutile ! Dites-moi seulement ce que vous savez...

Tout en s'effaçant discrètement, ce qui lui était facile, le garde champêtre se prépara à écouter attentivement les déclarations de la brave femme.

(*A suivre.*)

LE PETIT CLOWN

grand roman inédit par

ARTHUR BERNÈDE

DEUXIEME PARTIE
UN CŒUR DE PERE

IV (suite)

Où l'on voit jusqu'où la lecture d'un roman policier peut conduire un garde champêtre

Sans se faire prier le moindrement, la concierge reprenait :

— J'étais sur le pas de la porte quand c'est arrivé... Depuis un moment déjà, j'avais remarqué ce petit gosse qui s'amusait à dessiner des bonshommes sur le trottoir... Somme toute, il ne faisait pas de mal... et ce n'est pas moi qui lui aurais dit quelque chose... lorsqu'un agent est sorti de la maison, s'est précipité sur lui et a voulu le faire monter dans un taxi qui venait de s'arrêter sur le bord du trottoir... Mais le gosse a réussi à lui échapper, et il s'est mis à courir... dans la direction du square d'Anvers. C'est alors que la voi-

Copyright by Arthur Bernède 1930. Traduction et reproduction interdites en tous pays.

ture de livraison l'a renversé. Je me suis précipitée, comme tout le monde... Quand je suis arrivée, le pauvre gosse avait déjà été relevé par deux autres agents...

— Et l'autre ? questionnait l'inspecteur.

— Quel autre ?

— Celui qui est sorti de votre maison...

— Ça, je ne pourrais pas vous dire ce qu'il est devenu...

— N'est-ce point un de vos locataires ?

— Non, monsieur l'inspecteur. C'est même la première fois que je le vois dans l'immeuble.

— Comment était-il ?

— Grand, solide, avec une moustache noire, beaucoup plus foncée que la vôtre.

— Quel âge ?

— Une quarantaine d'années environ.

— Avez-vous repéré son numéro ?

— Non, monsieur l'inspecteur, et je n'ai même pas songé à le regarder.

— L'avez-vous vu pénétrer dans l'immeuble ?

— Non. Pourtant j'étais dans ma loge et je fais toujours attention aux gens qui passent.

— Vous ne l'avez pas revu ?...

— Ni moi... ni personne...

Et avec l'accent d'une indéniable sincérité, la concierge apprécia :

— Probable qu'après le beau coup qu'il a fait là, il n'avait pas envie de se montrer...

— Est-il exact qu'il ait prétendu que cet enfant s'était sauvé de chez ses parents ?

— Si c'est exact?... C'est à moi qu'il l'a dit...

— C'est bizarre, laissa échapper le policier...

Baissant un peu la voix, la concierge déclarait, d'un air mystérieux :

— Voulez-vous, monsieur l'inspecteur, que je vous fasse connaître le fond de ma pensée ?

— Dites, ma bonne dame !

— Pour moi, c'était un faux agent !

— En attendant, je vous conseille de garder cette opinion pour vous...

— Pourquoi ?...

Gravement, l'homme de la préfecture précisait :

— Parce qu'il ne faudrait pas risquer, par des paroles imprudentes, de compromettre le cours de la justice...

— Entendu, monsieur l'inspecteur, on mettra, comme on dit, un bœuf sur sa langue !

On comprend l'effet qu'avait produit sur le père Gratte-Ciel cet entretien, dont il n'avait pas perdu une syllabe. Tout maintenant se précisait dans son esprit avec une logique implacable : Maxime s'était aperçu qu'il était filé par le petit clown... Alors... il s'était déguisé en sergot... et il avait cherché à entraîner Miousic, afin de se débarrasser de lui... ou tout au moins de lui imposer silence...

Sauf que c'était Paulo qui avait joué ce rôle, on voit que le garde champêtre venait de reconstituer les faits tels qu'ils s'étaient passés... Il avait donc le droit d'en déduire que Maxime avait joué un rôle important dans l'assassinat de M. d'Albret. Il ne s'en priva point et, tout de suite, il se dit :

— Je suis sûr que je suis sur une bonne piste.

Certes, le brave Dubecq avait été servi par les circonstances. Mais il n'en avait pas moins jusqu'à présent fort adroitement manœuvré.

Hélas ! il sera dit que le succès grise

à tout âge ! Au lieu de se contenter des renseignements précieux qu'il avait si promptement recueillis et de prendre Maxime en filature, le père Gratte-Ciel, dépassé par les événements qui l'avaient entraîné, lui, simple garde champêtre de village, dans une aventure policière extrêmement grave et compliquée, allait à partir de ce moment perdre ce grand bon sens qui, jusqu'alors, avait inspiré sa conduite.

Rentré à Valmondois, il s'était plongé non pas dans ses réflexions, ce qui lui eût été certainement beaucoup plus salutaire, mais dans la lecture d'un nouveau roman policier qui ne tarda pas à déchaîner son imagination et à lui faire perdre toute raison et toute prudence... Et ce fut dans cet état d'esprit qu'il écrivit la seconde lettre à Mme d'Albret... et qu'après avoir emprunté secrètement à la modeste garde-robe de sa fille aînée le travestissement dont il était affublé, il était allé au rendez-vous qu'il avait proposé à la châtelaine, décidé à lui demander toutes les facilités possibles pour se cacher dans sa maison, épier les allées et venues de son valet de chambre et des complices qu'il avait peut-être dans la place.

Malheureusement, ainsi qu'on le dit vulgairement, il était tombé sur un bec de gaz... et quel bec !... Maintenant, il était grillé... aussi grillé que s'il avait passé par le four crématoire ! Maxime, alerté, allait se tenir sur ses gardes, redoubler les précautions et, qui sait, peut-être même chercher à se débarrasser de lui, comme il avait tenté de faire disparaître le petit clown... Et le père Gratte-Ciel dut s'avouer qu'après

ses premières victoires, il venait d'essuyer une terrible défaite.

Mais, rendons-lui cette justice, s'il exagérait considérablement en se prêtant des aptitudes et des qualités d'un policier d'envergure, ce petit bout d'homme possédait un cran remarquable... Il n'était pas de ceux qui se laissent abattre par un insuccès. Au contraire !... Et il se sentait d'autant moins prêt à abandonner la lutte que son âme d'honnête homme lui faisait un devoir sacré d'atteindre le but qu'il s'était assigné : sauver deux innocents!

Ce n'était pas au moment où il venait d'acquérir la certitude que Maxime en savait certainement très long à ce sujet qu'il allait déserter le champ de bataille... Aussi, sa colère apaisée, se disait-il, en reprenant enfin le chemin de sa demeure :

— J'avais gagné la première manche, j'ai perdu la seconde. Il n'y a plus qu'à gagner la belle...

Il était tellement pénétré de l'importance de sa mission, tellement désireux de démasquer les vrais coupables qu'il n'éprouvait aucune fatigue physique ni morale. Ses nerfs d'acier, auxiliaires de sa volonté de fer, il en était sûr, ne pouvaient pas le lâcher...

Récapitulant le bilan de la soirée, il finit par songer que, somme toute, le bon l'emportait sur le mauvais et que c'était déjà bien beau d'être sur la bonne piste. Et comme il arrivait devant le petit pavillon où il demeurait, à côté de la barrière du petit « tortillard » qui dessert la charmante vallée de Nesles, il conclut :

— L'adversaire m'a forcé à démasquer mes batteries... Maintenant, c'est bien simple, je n'ai plus qu'à les changer de place.

C'était très simple, en effet... un peu trop simple peut-être... Mais le père Gratte-Ciel s'était juré d'être le plus fort. Il n'en fallait pas plus pour lui donner tous les courages...

Avec précaution, il ouvrit la barrière qui donnait dans le petit jardinet au milieu duquel s'élevait sa modeste maison qui était plongée dans les ténèbres.

— Attention, se dit-il, à ne pas réveiller ma femme; car, si elle me voyait attifé de la sorte, elle pousserait les hauts cris et serait capable de réveiller tout le pays.

Le garde champêtre avait raison d'agir avec prudence. Son épouse, en effet, grande et solide gaillarde qui n'avait pas froid aux yeux, était affligée d'un caractère fort irascible et le père Gratte-Ciel n'était arrivé à obtenir la paix dans son ménage qu'au prix de concessions multiples et permanentes.

Après avoir contourné le pavillon en marchant sur la pointe des pieds, il se dirigeait vers un petit hangar où il comptait se débarrasser de son déguisement, lorsque soudain il tressaillit. Une main large comme un battoir à laver venait de s'appuyer sur ses épaules, tandis qu'une voix aussi profonde que celle du chantre de la paroisse articulait d'un ton menaçant :

— Qu'est-ce que vous faites ici, la petite mère ?

Sidéré, Dubecq baissa la tête sans répondre.

Sa femme, qui n'avait pas encore pu distinguer son visage, s'écriait :

— Vous profitez de ce que mon homme n'est pas là pour venir me voler mes poules.

De son autre main, elle saisit la fausse boscotte à la gorge et l'étreignit

si vigoureusement que le père Gratte-Ciel, à demi suffoqué, s'écriait :

— Lâche-moi, bon Dieu ! Tu vas m'étrangler !

Reconnaissant aussitôt la voix de son mari, la commère eut un cri de fureur :

— Comment, c'est toi !...

— Eh bien ! oui ! déclarait le garde champêtre, qui profita de la stupeur de la redoutable mégère pour échapper à son étreinte.

Au comble de l'étonnement, Mme Dubecq glapissait :

— Ah çà ! est-ce que tu déménages ?

— Mais non...

— Pour t'habiller comme ça, en femme, il faut que tu sois devenu tout à fait fou.

— Je t'assure que j'ai toute ma tête...

— Allons donc ! En voilà une idée de te fringuer de cette façon ! et avec une bosse dans le dos : ce n'est pourtant pas le carnaval. Mais montre voir un peu... C'est la robe d'Elise... et sa robe neuve encore ! Il l'a bien arrangée ! Oh ! mais ça ne va pas se passer comme ça... D'abord... d'où viens-tu ?

— Rentrons ! faisait le père Gratte-Ciel.

De plus en plus surexcitée, sa femme s'écriait :

— Ce n'est pas tout à l'heure, mais tout de suite que tu vas t'expliquer... D'où viens-tu, imbécile... vieux toqué... abruti... gâteux... tête de cochon ?...

Malgré tout son désir de ne pas sortir de ses gonds, le garde champêtre bondit sous l'outrage et, élevant la voix, il s'écria :

— Je te défends d'insulter un représentant de l'autorité !

(A suivre.)

LE PETIT CLOWN

grand roman inédit par

ARTHUR BERNÈDE

DEUXIEME PARTIE
UN CŒUR DE PERE

IV (suite)

Où l'on voit jusqu'où la lecture d'un roman policier peut conduire un garde champêtre

— Un représentant de l'autorité ! ricanait la commère. Ah ! il est frais... il est coquet ! On dirait une vieille guenon qui se serait échappée d'une ménagerie... Si les habitants de Valmondois te voyaient comme ça... non, mais qu'est-ce qu'ils crieraient à la chienlit !

Cette fois, c'en était trop !... Le garde champêtre, mortifié dans sa dignité professionnelle, allait entrer, pour la première fois de sa vie conjugale, en rébellion contre sa compagne.

— Et puis... en v'là assez ! s'écria-t-il en se campant solidement sur ses

Copyright by Arthur Bernède 1930. Traduction et reproduction interdites en tous pays.

jambes, je fais ce que je veux... Je suis le maître !...

— Tu es le maître, toi ! rugit la mégère.

— Parfaitement, je suis le maître !

— En attendant, tu vas me faire le plaisir de rentrer tout de suite à la maison...

Mais déchaîné, Dubecq se rebiffait :

— Je rentrerai si ça me plaît !

— Et plus vite que ça ! ordonnait la commère en saisissant le bras de son mari et en cherchant à l'entraîner vers le pavillon.

D'un brusque sursaut en arrière, Gratte-Ciel lui échappa. Obéissant à un réflexe que lui inspirait l'instinct de sa sécurité, il saisit une latte de bois qui gisait sur le sol et, tout en lui faisant décrire d'inquiétants moulinets, il se mit à vociférer :

— Si tu as le malheur de me toucher... tu vas voir comment je vais te chatouiller le croupion !

— Ça y est, glapit Mme Dubecq, il est devenu maboule...

Et elle se mit à crier dans la nuit :

— A moi ! au secours... au secours !...

Les deux filles du garde champêtre, qui dormaient dans la maison, réveillées en sursaut, se précipitaient à leur fenêtre, tandis que leur mère, littéralement affolée par cette révolte aussi foudroyante qu'inattendue, courait s'enfermer à l'intérieur du pavillon...

Le garde champêtre demeura un instant sidéré.

— Comment... se disait-il... elle fuit devant moi ! C'est donc que je lui fais peur ! Moi qui la croyais invincible !

Et, très fier de lui, il se dit :

— Voilà ce que c'est que de montrer de l'énergie !...

Et, emporté par son désir de profiter d'un avantage inespéré, il se mit à brailler :

— Ah ! c'est comme ça ! Eh bien ! tu vas voir de quel bois je me chauffe... Choléra, denrée, poison, mort-aux-rats!

Et, s'élançant à son tour vers la maison, il vociféra :

— Allons! ouvre-moi... Suis-je t'y le maître, bon Dieu... ou ne le suis-je t'y pas !

Personne ne lui répondit... Mme Dubecq avait rejoint ses filles et, en quelques paroles brèves et saccadées, elle leur racontait que leur père s'était déguisé en femme, qu'il avait voulu la battre et que, sûrement, il avait perdu la raison.

Elise déclarait :

— Ça ne m'étonne pas.

Et Marthe surenchérissait :

— Depuis quelque temps, il n'est plus le même.

Leur mère précisait :

— C'est depuis qu'il a commencé à lire des romans policiers... Sûr que toutes ces histoires de brigands lui auront tourniboté la cafetière !

Au dehors, le père Gratte-Ciel continuait à crier :

— Veux-tu m'ouvrir... mille millions de tonnerre !...

Exaspéré par le silence qui accueillait ses sommations verbales, le garde champêtre se mit à frapper de grands coups de latte contre la porte... et cela, d'ailleurs, sans le moindre succès. De plus en plus hors de lui, il hurlait :

— Si tu ne veux pas m'ouvrir, je fiche le feu à la boîte !

Cette menace parut produire un certain effet sur celles à qui elle s'adressait, car Elise, apparaissant à une des fenêtres du premier étage, lançait :

— Papa, voyons, calme-toi... sois raisonnable...

Peut-être le garde champêtre eût-il cédé à l'adjuration de sa fille qui était justement sa préférée ? Mais malheureusement la silhouette imposante de Mme Dubecq se profila à côté de celle d'Elise... Il n'en fallut pas davantage pour porter à son paroxysme la fureur qui le galvanisait.

Toutes les rancunes qu'il avait accumulées au cours de ces trentes années de mariage, ou plutôt d'enfer, se traduisirent instantanément en une explosion d'injures, ou plutôt de noms d'oiseaux, d'animaux domestiques, de reptiles et de bêtes exotiques qui se succédaient les uns aux autres avec une rapidité tellement fulgurante que, non moins ahurie et consternée que sa fille, Mme Dubecq, contrairement à son habitude, écouta et se recueillit dans un mutisme qui était déjà de l'accablement.

Au dehors, le chien aboyait... réveillait les voisins, qui se demandaient ce qui signifiait ce vacarme... La femme du garde-barrière, sortant de son poste, entre-bâilla la porte et, exagérant tout de suite la situation, annonçait à son mari, qui se retournait en grognant sur son lit :

— On s'égorge chez les Dubecq !

Des gens du pays qui, revenus de Paris par le dernier train, regagnaient leurs domiciles respectifs, s'étaient arrêtés, se demandant, eux aussi, si quelque drame sanglant n'était pas en train de se dérouler tout près d'eux... Un

homme qui, débarrassé de son costume féminin, se dissimulait dans l'ombre, et n'était autre que Paulo, laissait échapper :

— C'est le garde champêtre qui est devenu fou et veut étrangler sa femme et ses filles !...

— Il faut aller réveiller monsieur le maire, proposait un garçon épicier.

— D'ici qu'il soit là, objectait un entrepreneur de maçonnerie, il aura beau jeu de les zigouiller toutes les trois...

Et comme le père Gratte-Ciel, de plus en plus surexcité, continuait, tout en frappant la porte à grands coups de latte, à égrener son chapelet d'insultes, Paulo insinuait :

— Il vaudrait mieux s'emparer de lui et le conduire au violon...

Il n'en fallut pas davantage pour déchaîner le courage des braves citoyens de Valmondois qui, jusqu'alors, avaient hésité à intervenir. Poussés par un même élan, ils envahirent le jardin et se précipitèrent sur le garde champêtre avec une telle fougue que celui-ci n'eut même pas le temps de leur opposer la moindre résistance... En moins de temps qu'il n'en faut pour le décrire, il était empoigné, happé, immobilisé par quatre paires de mains aussi vigoureuses que bien intentionnées.

— Il est fou ! criait Mme Dubecq du haut de son observatoire. Ne le lâchez pas, emmenez-le !

— Ne lui faites pas de mal, recommandait Elise.

— Pauvre papa ! commençait à gémir Marthe.

Mais, bien que réduit à merci, le père Gratte-Ciel ne désarmait pas...

— Qu'est-ce que vous me voulez, vous autres ! grinçait-il. De quoi vous vous mêlez ? Je suis chez moi... Si j'avais mon revolver, vous verriez un peu... tas d'idiots... tas de lâches... si je ne vous enverrais pas quelques pruneaux qui ne se digèrent pas !

Ces menaces ne produisirent aucun effet sur le garçon épicier, l'entrepreneur ainsi que sur le mécanicien et le marchand de volailles, qui leur avaient prêté main-forte. En effet, pour eux, cela ne faisait pas l'ombre d'un doute, cet homme habillé en femme, et qui écumant de rage, promettait à sa femme de la « sonner comme un lapin », ne pouvait être qu'un fou furieux qu'il importait avant tout de mettre hors d'état de nuire.

Aussi, conformément au conseil que leur avait donné Paulo qui, d'ailleurs, s'était bien gardé d'intervenir, ils entraînaient au dehors l'infortuné garde champêtre. Celui-ci, empêtré dans la robe de sa fille et dans l'impossibilité de leur opposer la moindre résistance, se laissa littéralement traîner jusqu'à la mairie et conduire au violon... où il avait si souvent enfermé les autres.

Le secrétaire de la mairie, alerté, et convaincu, comme tout le monde, que le père Gratte-Ciel avait perdu la raison, conseilla, pour plus de sécurité, de le ligoter... afin d'éviter qu'il ne se fît du mal...

Aphone, exténué, moulu, celui qui avait voulu être Judex était incapable de se défendre, pas plus par paroles que par gestes. Dans son désarroi moral et son affaissement physique, il arrivait lui-même à se demander si vraiment il n'était pas devenu fou...

Lorsqu'il se retrouva seul dans les ténèbres, saucissonné comme un dangereux malfaiteur, lui, le modèle des représentants de l'autorité, le fidèle serviteur de la loi, l'honnête homme par excellence, le vieux dur à cuire qui ne se rappelait pas avoir versé une larme depuis plus de cinquante ans, se mit à pleurer... non pas sur sa propre infortune, mais sur celle de ces pauvres forains que, plus que jamais, il croyait innocents, de ce bon papa Favero qu'il n'avait vu qu'une fois, mais qui lui inspirait déjà tant de sympathie, de cette petite danseuse et surtout de ce petit clown qu'il revoyait étendu sur ce lit d'hôpital et qui, malgré tout, lui avait apparu si beau de volonté et si rayonnant de confiante espérance...

Cela suffit pour empêcher le brave garde champêtre de sombrer dans le plus triste découragement. Il se dit :

— Maintenant, j'en sais trop long... et j'en ai trop découvert pour me laisser abattre...

Et, songeant au modèle qu'il s'était choisi, il se dit :

— Après tout, Judex en a vu bien d'autres... et il s'est toujours tiré d'affaire... Moi aussi je veux aller jusqu'au bout. Laissons les croire que je suis devenu maboule... Après tout, ça n'est pas si bête. Ça endormira les soupçons des autres...

Apaisé et ragaillardi par cette pensée qui venait de surgir en son cerveau bouleversé comme une première étoile à travers un ciel obscurci par un violent orage, le garde champêtre se prit à murmurer :

— Le père Gratte-Ciel n'a pas dit son dernier mot !

(*A suivre.*)

LE PETIT CLOWN

grand roman inédit par

ARTHUR BERNÈDE

DEUXIEME PARTIE
UN CŒUR DE PERE

V

Un « mouton »

De leur côté, les défenseurs de Jacques et de Madeleine Lefier n'étaient pas restés inactifs... A la suite des déclarations que Miousic leur avait faites, persuadés, ainsi que le père Gratte-Ciel, que la piste de Maxime Durieux était bonne, ils avaient décidé de la suivre, non pas en employant les procédés si dangereusement romanesques et empiriques qui avaient si mal réussi au garde champêtre, mais en agissant, au contraire, avec une extrême prudence et une discrétion absolue.

Ils avaient donc fait prendre des renseignements sur le valet de chambre... ainsi que sur toute la domesticité du château. C'est ainsi qu'ils avaient

Copyright by Arthur Bernède 1930. Traduction et reproduction interdites en tous pays.

appris que Maxime avait été présenté au comte d'Albret par M. de Mauriel. Ce fait les avait frappés... et ils avaient décidé de faire porter sur ce dernier leurs investigations. En attendant les résultats de cette enquête qu'ils avaient confiée à un dectective privé en qui ils savaient pouvoir compter en toute sécurité, ils n'avaient pas cessé d'engager leurs clients à garder tout leur courage... tout leur espoir...

Pour Me d'Argy, la tâche avait été facile ; Jean Lefier, en effet, n'avait rien perdu de son cran magnifique... Le juge d'instruction Lemarquer avait eu beau lui poser les questions les plus subtiles, jamais il n'avait laissé échapper la moindre parole qui ressemblât même de loin à un début d'aveu.

Ainsi qu'il le disait à son avocat :

— Maintenant que je suis tranquille sur le sort de mes enfants, je m'en fais beaucoup moins... et s'ils avaient l'idée de remettre en liberté ma pauvre femme, je ne m'en ferais plus du tout.

Et il ajoutait, sans se douter de ce qu'il y avait de sublime dans son attitude :

— Ils auront beau me condamner, ils n'empêcheront pas que je sois innocent.

Quant à Maryse Mériel, sa tâche avait été beaucoup plus difficile... Madeleine, qui avait supporté tout d'abord avec une grande résignation puisée à la fois dans la tranquillité de sa conscience et dans l'exemple que lui donnait son mari, s'était sentie, à mesure que sa captivité se prolongeait, abattue par une dépression sans cesse grandissante... Minée par le chagrin qu'elle éprouvait d'être séparée de ses enfants, inquiète de leur sort bien plus que du sien, elle s'était d'autant plus efforcée de

réagir que Mlle Mériel lui prodiguait les exhortations les plus douces et les plus rassurantes... Peut-être serait-elle arrivée à être la plus forte, en ce deuil intérieur engagé entre sa volonté et la douleur, si un jour, au cours d'un interrogatoire dans lequel il s'était acharné à vouloir la faire parler malgré elle, le juge d'instruction ne s'était pas laissé aller, dans un mouvement de mauvaise humeur que seul peut excuser la déformation professionnelle dont il était ateint, à lui révéler brutalement que son fils avait été renversé par une voiture de livraison et qu'on l'avait transporté à l'hôpital.

A peine M. Lemarquer, qui au fond était un brave homme, eut-il prononcé ces mots, qu'il le regretta amèrement.

En effet, poussant un cri déchirant, Madeleine s'évanouit et il fallut près d'une demi-heure pour la ramener à elle. Alors, une crise de larmes terrible la secoua... Maryse eut beau lui affirmer que l'accident de Jacques était sans gravité, qu'elle avait été lui rendre visite à l'hôpital et qu'elle avait constaté qu'il allait bien mieux et que dans huit jours, peut-être même avant, il serait guéri et pourrait retourner chez son grand père, la malheureuse, bouleversée par ce nouveau choc, ne sut que répéter à travers ses sanglots :

— Mon petit est peut-être mort... et vous ne voulez pas me le dire...

Il fut impossible de chasser de son cerveau cette idée... qui s'y fixa avec une obstination farouche... On dut faire transporter Madeleine à l'infirmerie du dépôt... Une forte fièvre se déclara dans la nuit. Le lendemain matin, le médecin de la prison, sans pouvoir encore établir un diagnostic sûr, affirmait que

son état était à surveiller... et qu'il ne pourrait pas se prononcer avant quarante-huit heures.

Ce pénible incident avait donné beaucoup à réfléchir à M. Lemarquer. Ainsi que nous venons de le dire, ce n'était pas un mauvais homme, loin de là... Mais par la nature même de ses fonctions encore plus que de son caractère, il en était arrivé peu à peu, et souvent malgré lui, à considérer tout accusé comme un coupable.

Nous devons dire pour sa décharge que, dans le cas présent, étant donné la gravité des charges qui pesaient sur les deux forains, M. Lemarquer avait beau jeu pour considérer leurs dénégations comme autant de mensonges... et voilà pourquoi, irrité par cette attitude qu'il qualifiait de stupidité cynique, excédé au plus haut point de n'être pas encore parvenu à arracher à l'un ou à l'autre un aveu qui lui eût permis de clore victorieusement son instruction, il avait estimé qu'il n'avait pas besoin de garder de ménagements envers une femme qui, selon lui, ne méritait que mépris et sévérité.

Mais voilà qu'au cri proféré par cette mère éperdue, cet homme qui avait toujours eu pour principe de laisser à la porte toute émotion, toute pitié, chaque fois qu'il franchissait le seuil de son cabinet, s'était senti profondément remué... Tous ces sentiments humains qu'il refoulait si jalousement, chaque fois qu'il exerçait son ministère, étaient remontés à la surface et pour la première fois, depuis qu'il avait commencé son instruction, il se demanda :

— Et si cette femme était innocente?

Il voulut relire attentivement la déposition de Maxim, ainsi que la lettre

du comte d'Albret... et il en conclut :

— Les déclarations du valet de chambre sont accablantes... Quant à cette lettre, son authenticité est indiscutable... Donc ce n'est pas le valet de chambre mais elle qui a menti... Si elle a menti, c'est qu'elle est coupable... A moins qu'elle n'ait, d'accord avec son mari, accepté ce système pour renforcer la défense de Jean Lefier...

Et beaucoup plus indécis qu'il ne se l'avouait à lui-même, M. Lemarquer grommela :

— Où diable l'amour conjugal va-t-il se nicher ?...

Puis, après quelques instants de réflexion, il fit :

— Après tout, pourquoi pas ?

Ainsi que chaque fois qu'il se préparait à de grandes décisions, il se mit à arpenter à grands pas son cabinet.

Au bout de cinq minutes environ d'une promenade restreinte mais profitable, le magistrat, dont les yeux brillaient comme ceux d'un chasseur qui tient une belle pièce au bout de son fusil, s'écriait :

— Enfin, je crois que j'ai trouvé le moyen de faire avouer cette canaille de Lefier !

. . . . . .

Pour la première fois depuis son arrestation, Lefier qui, jusqu'alors, s'était montré si plein de vaillance, avait senti, au cours d'une nuit passée sans sommeil, le doute et l'inquiétude se glisser en lui. Pourtant... au cours d'une entrevue qu'il avait eue la veille avec son avocat, celui-ci, tout en évitant de faire briller à ses yeux de trop enivrantes espérances, lui avait dit :

— Ne soyez pas surpris si je m'efforce de prolonger l'enquête, mais le temps travaille pour vous... Voilà pour-

quoi je vous demande d'être patient.

— Je le suis, répondait l'hercule... D'ailleurs, vous le voyez bien, chaque fois que le juge recommence à m'asticoter, je me tais... je me laisse accuser... Comme ça, je suis sûr de ne pas dire de bêtises...

Et le forain, qui avait été mis au courant par Me d'Argy de l'accident survenu à son fils, interrogeait brusquement :

— Et le p'tit gars, comment va-t-il ?

— Aussi bien que possible...

— Vrai ?

— Vous êtes un homme auquel on peut tout dire... Si votre fils était en danger, je ne vous le cacherais pas !

— A la bonne heure !

— Mais ce n'est pas le cas... La preuve, c'est que demain il commencera à se lever et, la semaine prochaine, il sortira de l'hôpital...

— Pauvre gosse ! Il l'a échappé belle !... Pourvu qu'il ne remette pas ça ?...

» Il est si vif argent, comme on dit... et bien qu'il soit très raisonnable, il a tout de même besoin d'être surveillé. Mon beau-père est le meilleur des hommes, mais il n'est plus d'âge à le suivre.

» Dites, monsieur l'avocat, quand vous verrez Jacques, vous lui recommanderez de ma part d'être bien sage... et puis à ma petite fille aussi. »

Et tout en exhalant un profond soupir, il ajouta :

— Ah ! si seulement ils avaient leur maman avec eux...

Le visage assombri, Lefier continuait :

— Ma pauvre femme... Il y a longtemps que le juge ne nous a pas confrontés, comme il dit... La dernière

fois que je l'ai vue, elle avait bien mauvaise mine... J'ai comme qui dirait l'idée qu'elle est tombée malade... et que vous ne voulez pas me le dire...

— J'allais précisément vous en parler !... déclarait Me d'Argy.

— Alors, ça ne va pas ?... Je m'en doutais !

— Rien de grave...

— Mais quoi ?

— Une assez forte fièvre...

— Pourvu que ce ne soit pas la typhoïde... C'est qu'on en meurt de ça !

— Non ! Tranquillisez-vous ! Sa vie n'est nullement en danger...

— Bon Dieu ! Il ne manquerait plus que ça, s'écriait le forain... Surtout qu'ici, quand on est malade, on doit être soigné à la faridon.

— Détrompez-vous, engageait l'avocat. Votre femme a été transportée à l'infirmerie... Son avocate veille elle-même à ce qu'elle soit très bien traitée... et elle l'est...

— Ma pauvre Madeleine, s'attendrissait le colosse... Elle n'a pu tenir le coup. C'était fatal... Une femme, elle, ça n'a pas la même résistance qu'un homme... Elle surtout, qui n'était pas habituée au chagrin. On était si heureux ! Et puis, elle aime tant ses gosses. C'est ça surtout qui a dû lui tourner les sangs... Ah ! misère de misère ! Ça ne peut durer longtemps comme ça... Non, ça ne peut durer !...

Et serrant ses poings formidables, il martela :

— Si je les tenais les crapules qui nous ont joué ce tour-là, je vous garantis qu'elles ne pèseraient pas lourd dans mes mains !...

(A suivre.)

LE PETIT CLOWN

grand roman inédit par

ARTHUR BERNÈDE

DEUXIEME PARTIE
UN CŒUR DE PERE

V (suite)
Un « mouton »

— Calmez-vous, conseillait Me d'Argy. Je ne saurais trop vous le répéter... patience et courage, d'ici peu, j'en suis sûr, je vous apporterai de meilleures nouvelles...

— C'est à souhaiter ! déclarait Lefier. En attendant, monsieur l'avocat, dites bien de ma part à la dame qui défend Madeleine que je la remercie de ses bontés pour elle...

— C'est entendu, mon ami... et à très bientôt...

— Oui, à très bientôt...

Ainsi qu'il le faisait toujours, Me d'Argy tendit la main à son client, qui la serra avec tant d'effusion que

Copyright by Arthur Bernède 1930. Traduction et reproduction interdites en tous pays.

le jeune maître eut un moment la tentation de le mettre au courant des résultats de ses démarches, mais il se contint :

— Il est encore trop tôt, se dit-il... et puis, si je lui faisais de telles confidences, il serait capable, avec sa rude franchise, de tout raconter au juge d'instruction ce qui serait prématuré et même dangereux. Je connais M. Lemarquer, il ne rendra une ordonnance de non-lieu que si nous lui apportons, Maryse Mériel et moi, la preuve éclatante de l'innocence des deux inculpés... Attendons que j'aie reçu les renseignements que j'ai demandés sur le baron de Mauriel.

Il se contenta de recommander de nouveau à Lefier de ne pas se tourmenter et de s'en rapporter entièrement à lui. Lefier le lui promit... Mais, lorsqu'il eut quitté le parloir de la prison où s'était déroulée cette scène et qu'il se retrouva dans sa cellule, toutes les résolutions de patience et de courage qu'il venait de prendre se dispersèrent en face de l'angoisse indicible qui s'était emparée de lui...

— Est-ce qu'il m'a bien dit toute la vérité ? se demandait-il... Il en avait l'air... Oui, mais un avocat, ça vous a tellement l'habitude de débiter des boniments que, même quand ils vous racontent des blagues, ils ont l'air de dire la vérité. Je sais bien que celui-là est très gentil... Il semble même s'intéresser sincèrement à moi... à nous. Ça n'empêche pas que je trouve le temps bien long !...

Tout à coup une pensée lui traversa l'esprit... pensée atroce qui n'allait pas

cesser de le torturer dans son isolement matériel et moral.

— Si Madeleine allait mourir en prison ?...

Et lui qui jusqu'alors avait si vaillamment tenu tête au destin, demeura comme écrasé par cette crainte abominable qui pesait sur lui de toute sa force implacable. Celui qui se proclamait l'*homme le plus fort du monde* n'était plus maintenant qu'un malheureux sans ressort, sans révolte... et n'ayant plus rien en lui que son immense douleur.

Assis, ou plutôt prostré sur sa couchette, les coudes appuyés sur les genoux, ses mains soutenant sa tête et recouvrant son visage, il demeura là, anéanti, comme s'il était déjà accablé par le deuil irréparable qu'il prévoyait, c'est-à-dire toute la fin de son pauvre bonheur, qui désormais ne vivait plus que d'espérances...

Aussi n'entendit-il pas la porte de sa cellule s'ouvrir... Ne vit-il pas un de ses gardiens y faire pénétrer un autre détenu, un gros bonhomme d'une cinquantaine d'années, à la figure rougeaude, épanouie, à l'air manifestement content de lui, et dont la captivité ne semblait en rien avoir entamé une bonne humeur qui devait être inaltérable.

Le gardien lui désigna d'un geste bref Lefier, toujours plongé dans sa méditation... Le prisonnier lui répondit par un clignement des yeux, qui signifiait clairement :

— Soyez tranquille. Je sais ce que j'ai à faire !...

Le geôlier quitta la cellule dont il referma soigneusement la porte, laissant seul, en présence du forain, le nouveau venu, qui commença par regarder

attentivement son compagnon. Puis, donnant à sa physionomie une expression de bonhomie assez habilement composée pour ne point paraître artificielle, il s'en fut vers Lefier et, doucement, il lui posa la main sur l'épaule.

Le père de Miousic eut un léger tressaillement ; puis, relevant la tête, il aperçut le détenu qui le dévisageait avec une expression de franche camaraderie bien faite pour lui inspirer tout de suite une certaine confiance..

— Qui êtes-vous ? Que faites-vous ici ? demanda-t-il, tout surpris de voir surgir subitement, près de lui, cet inconnu dont il ne soupçonnait même pas la présence...

Sans se faire prier le moindrement, l'autre ripostait :

— Je m'appelle Julien Madan... Je suis comptable... Je viens d'être coffré sous prétexte que j'ai pris la caisse de mon patron pour la mienne. Je ne suis pas, ainsi que vous le voyez, un numéro très recommandable... Comme il n'y a pas de place ailleurs, on m'a logé ici. Je ne sais pas pour combien de temps... Je ne demande qu'à faire bon ménage avec vous... Vous avez l'air d'un brave type. et je suis sûr qu'on va très bien s'entendre...

D'un ton indifférent, Lefier déclarait :

— Moi, je ne demande pas mieux !

Et il se replongea dans ses pensées...

Julien Madan respecta un moment son silence. Puis il reprit :

— Mon pauvre vieux, tu n'as pas l'air d'être à la noce...

Lefier eut un simple hochement de tête.

Le détenu questionnait :

— Qu'est-ce que tu as fait, toi ?

— Rien !

— Rien ! Alors... pourquoi t'a-t-on bouclé ?...

— Ils prétendent que j'ai tué un homme pour le voler...

— Tout simplement ?

— C'est faux ! Je suis innocent...

— Ah ! mon pauvre vieux !... ponctuait Madan sur un ton plein de compassion...

Et il ajouta :

— Comment t'appelles-tu ?

— Lefier... Jean Lefier !

— L'homme le plus fort du monde...

— Vous me connaissez donc ?

— Depuis quelque temps, on ne parle que de toi dans les journaux ! Ah ! c'est toi... Jean Lefier ?...

— C'est moi !

— Et tu es innocent ?...

— Oui !

— Pourtant !...

— Puisque je vous le dis !

— Ne te fâche pas... mon vieux... Moi, je ne demande pas mieux que de te croire... Seulement, d'après ce que j'ai lu... tu m'as l'air plutôt mal embarqué...

— Je le suis, en effet ! reconnaissait Lefier. Mais comment savez-vous... tout cela ?

— Ça ne fait que trois jours que je suis à l'ombre, expliquait Julien Madan ! J'avais eu le temps de lire ton histoire dans *le Petit Parisien*...

Et il ajouta :

— Mon pauvre vieux, tu as beau être innocent, j'aime encore mieux être dans ma peau que dans la tienne...

— Pourquoi ? surenchérissait le forain.

D'un air plein de sous-entendus, le comptable insinuait :

— Il y a des fois qu'on a plutôt

intérêt à être coupable... quand ça ne serait que pour sauver sa tête...

— Ah ! vous croyez ?

— J'en suis sûr...

Et Madan, qui paraissait très au courant du cas de son codétenu, reprenait :

— Coincé comme tu l'es, jamais, à moins d'un miracle — et les miracles je n'y crois pas beaucoup — tu n'arriveras à faire croire aux jurés, pas plus qu'au juge d'instruction, que ce n'est pas toi qui as assassiné le comte... comment s'appelait-il déjà ?

— D'Albret.

— Oui, c'est ça, d'Albret... Et alors, tu penses s'ils vont te saler... le grand maximum... c'est-à-dire Deibler... tu peux y compter !...

— Deibler ! répétait Lefier d'une voix rauque...

Puis il eut un cri :

— Et ma femme ?

— Ta femme, elle... pronostiquait le caissier infidèle, elle s'en tirera à meilleur compte... Vingt ans de réclusion.

— Vingt ans de réclusion !

— Ils sont très durs, à Versailles.

— Vingt ans de réclusion, répétait Lefier... les lèvres tremblantes.

— C'est le tarif habituel, affirmait Madan...

Et, toujours avec ce ton de bonhomie engageante qui, tout de suite, lui avait donné sur son interlocuteur un ascendant dont il savait profiter à merveille, le détenu reprenait :

— Tandis que si vous aviez avoué tous les deux...

— Avoué quoi ?

— Que vous avez assassiné M. d'Albret...

— Mais puisque ce n'est pas nous...

— Je dis... si...

— Oui... et puis ?

— Toi tu aurais sauvé ta tête... et ta femme, surtout si tu avais tout pris à ton compte, en aurait été quitte pour cinq ans, peut-être même qu'ils lui auraient accordé la loi de sursis... surtout si elle a un bon avocat...

— Ah ! tu crois ? interrogeait avidement le forain.

— Je fais mieux que croire... je suis sûr !...

Lefier s'écriait :

— Je ne peux pourtant pas m'accuser d'un crime que je n'ai pas commis...

— Ça, mon vieux, ça te regarde. C'est affaire entre ta conscience et toi... Ce que je te dis là, c'est dans ton intérêt.

Il y eut un silence. Lefier réfléchit. Les paroles qu'il venait d'entendre avaient produit sur lui un gros effet... N'étaient-elles pas le bon sens et la raison mêmes ?

Son avocat avait eu beau lui répéter que le temps travaillait pour lui... qu'il devait s'armer de courage et de patience, tous les conseils, en face des arguments si impressionnants de réalisme que venait de développer devant lui son compagnon de captivité ne lui apparaissaient plus que comme de belles phrases aussi creuses qu'inutiles. La vérité ?... Comment la saurait-on ? Les vrais coupables ?... Ils avaient trop bien réussi leur coup... pour se laisser prendre... Et le pauvre diable se disait :

— Il a raison, cet homme, je suis coincé... Ils m'ont bien eu... et ils m'auront jusqu'à ma dernière goutte de sang...

(*A suivre.*)

LE PETIT CLOWN

grand roman inédit par

ARTHUR BERNÈDE

DEUXIEME PARTIE
UN CŒUR DE PERE

V (suite)
Un « mouton »

Et l'idée du sacrifice... idée qu'il avait déjà eue le jour de son arrestation, lorsqu'il avait vu son petit Jacques se précipiter vers sa mère, mais à laquelle, dans sa quasi-certitude que son innocence et celle de sa femme seraient reconnues, il n'avait pas donné suite, recommençait à germer dans son esprit, sans toutefois qu'il osât trop la regarder en face... Car il ne s'agissait pas seulement de supporter les conséquences d'une condamnation terrible, mais encore d'être déshonoré à tout jamais... N'avait-il pas, au contraire, le devoir de transmettre à ses enfants un nom exempt de toute tache ? Mais si, comme

Copyright by Arthur Bernède 1930. Traduction et reproduction interdites en tous pays.

le disait le comptable, il n'échappait pas à une condamnation ?

Si sa femme était envoyée pour vingt ans en prison ?

Il en était là de ses pensées, lorsque Madan reprit :

— Tu as des gosses ?

— Hein ! qu'est-ce que vous dites ? sursauta le forain.

— Je te demande si tu as des gosses...

— Oui, un petit garçon et une petite fille !

— On les a mis à l'Assistance ?

— Non... tressaillit Lefier, ils sont chez leur grand-père.

— Quel âge a-t-il leur grand père ?

— Soixante-dix-sept ou dix-huit ans...

— C'est bien vieux, appréciait le « mouton ».

C'est ainsi qu'en argot de prison on appelle les détenus qui, pour obtenir quelques adoucissements à leur régime, cherchent à arracher de leurs codétenus des confidences précieuses pour la justice.

— Oui... c'est bien vieux, murmurait le colosse, en courbant le front.

Julien Madan ne jugea pas utile d'insister. Il avait semé la graine. Il fallait lui laisser le temps de germer et de pousser... Et sur ce ton d'insouciance joviale qui le caractérisait, il s'écria :

— Parlons d'autre chose !...

Mais Lefier déclarait d'un air sombre :

— Je n'ai pas envie de parler...

— Comme tu voudras, acquiesçait aussitôt le comptable.

Et prenant un livre qui traînait sur une tablette — un roman que l'un de ses gardiens avait apporté à Lefier et que celui-ci n'avait même pas regardé

— il s'en fut s'installer dans un coin de la cellule... et parut se plonger aussitôt dans une agréable lecture...

La journée se termina ainsi. Vers le soir, on apporta aux deux prisonniers leur repas... Le « mouton » y fit honneur avec un excellent appétit. Lefier ne toucha pas au menu... Et lorsque ce fut l'heure de dormir, il se coucha sans avoir desserré les dents...

Toute la nuit se passa sans qu'il pût goûter un instant de sommeil... Il ressassait dans son esprit toutes les pensées angoissantes qui n'avaient pas cessé de le tenailler depuis qu'il avait appris que sa femme était malade... et dont les insinuations perfides et astucieuses de son codétenu n'avaient fait qu'aiguiser la lancinante cruauté.

Ce ne fut seulement qu'au petit jour qu'il s'endormit d'un sommeil fiévreux, agité... peuplé de cauchemars... Tour à tour il voyait sa femme... en prison... pleurant, à demi folle... au milieu de mégères qui l'insultaient... Son Jacques et sa Zanetta... emmenés par des étrangers qui leur parlaient durement et les malmenaient en leur criant : « Enfants de voleurs... enfants d'assassins ! » Puis devant lui se dressait la guillotine, vers laquelle les jambes entravées, les mains liées derrière le dos... deux hommes le poussaient... Ces hommes avaient la figure des deux juges qui l'avaient accusé... celui de Pontoise... et celui de Versailles... Et au moment où ils le poussaient sur la bascule, il les entendait lui murmurer tous deux... en même temps... de la même voix :

— Avouez, mais avouez donc, il en est temps encore !

Au moment où le couperet allait s'abattre, il se réveilla, la gorge sèche,

les lèvres en feu, le corps inondé d'une sueur froide... Mais le rêve épouvantable se continuait dans la réalité. Au loin, un bruit de cloche s'élevait dans le crépuscule... Ce n'était pas le tintement clair de l'Angélus, mais l'accent lugubre de la mort, le glas qui, lentement, tombait d'un clocher voisin, son par son, comme autant de larmes sonores...

Le malheureux eut l'impression que sa femme était morte, que c'était pour Madeleine, pour sa compagne tant aimée, pour la maman de ses deux petits que résonnait le sinistre carillon et, sautant hors de sa couchette, il s'écria, les mains en avant, comme pour chasser la vision qui le bouleversait :

— Non, pas ça, pas ça, pas ça !

— Qu'est-ce qu'il te prend ? interrogeait le « mouton » qui, réveillé depuis un instant, épiait curieusement les mouvements de Lefier.

Celui-ci, tout à son hallucination, ne dut ni le voir ni l'entendre, car il râla :

— Madeleine, ma femme... Jacques, Zanetta... Non, je ne veux pas, je ne veux pas !

Il s'élança vers la porte, comme s'il voulait l'enfoncer d'un coup d'épaule... Le bois gémit, craqua sous cette poussée formidable, mais il ne céda pas...

Un peu inquiet, le « mouton » se dressait sur son séant, s'écriant :

— Non, mais tu la perds, mon vieux!

Jean Lefier continuait à frapper de grands coups de pied et de poing contre la porte...

Madan, qui se fut bien gardé d'intervenir autrement qu'en paroles, s'écriait :

— En voilà une vie de pantin... Tu vas te faire flanquer la camisole de force...

Attiré par le vacarme, le gardien de service accourait, ouvrait le guichet de la porte et lançait au forain :

— Qu'est-ce que tu as à faire tout ce raffût ?...

L'œil hagard, la bouche contractée, l'hercule martelait :

— Je veux parler au juge d'instruction.

— A cette heure-ci ?...

— Oui, je veux lui parler tout de suite, tout de suite...

— Il n'est pas encore levé...

— Ça m'est égal... je veux lui parler.

— Ça y est... se félicitait le « mouton », il est à point...

Le geôlier imposait, d'un ton sévère:

— En attendant, tu vas me faire le plaisir de te taire, n'est-ce pas ? Ou alors, gare... Jusqu'alors tu as été très tranquille. Tu ne vas pas commencer à faire l'imbécile...

— Ne vous fâchez pas... reprenait Lefier. En présence de ce gardien qui lui avait toujours témoigné beaucoup d'humanité, il commençait à reprendre le contrôle de lui-même.

Et d'une voix encore tremblante, mais dans laquelle ne vibrait plus l'écho de la colère, il fit :

— C'est très sérieux, monsieur Joseph. Je voudrais parler à M. Lemarquer.

Et il ajouta :

— Dès qu'il voudra bien me recevoir...

— Comme ça, déclarait le gardien, on va pouvoir s'entendre...

— C'est très important, accentuait le père de Miousic.

— Ça va, ponctuait M. Joseph, et ne fais plus de « foin ». Pour cette fois, passe, mais gare à la prochaine...

— Je compte sur vous... pour la commission.

— Entendu, et du calme, n'est-ce pas ?

Le gardien ferma le guichet... Lefier regagna sa couchette et s'y étendit en soupirant :

— Je suis brisé... je n'en peux plus. C'est comme si j'avais reçu une volée de coups de trique...

Et il demeura étendu, immobile, les yeux grands ouverts, perdu dans une rêverie dont il semblait vouloir garder jalousement le secret.

Julien Madan, qui avait commencé sa toilette sommaire de prisonnier, attaquait au bout d'un instant :

— Qu'est-ce que tu veux donc lui dire, au juge ?

Lefier ne lui répondit pas. Le comptable, en réalité, un récidiviste habitué de la prison de Versailles que les gardiens avaient surnommé *l'abonné* et qui s'était fait une spécialité de délier les langues aux inculpés qui s'obstinaient à nier leurs délits ou leurs crimes, eut un signe de tête qui semblait exprimer :

— Si tu crois que je ne suis pas fixé... faut que tu sois rudement poire... Tu n'étais pas de taille avec Bibi... Et pour ne pas t'avoir fait jaser plus tôt, il faut vraiment que M. Lemarquer ne soit pas aussi malin qu'on veut bien le dire...

En un mouvement de cynique orgueil, Julien Madan, bandit invétéré qui n'avait évité la relégation que grâce aux services spéciaux qu'il rendait à la justice, se dit :

— Quel juge d'instruction j'aurais fait si j'avais choisi cette carrière !

Comme il finissait de s'habiller, la porte s'ouvrit... M. Joseph pénétra dans la cellule... Lefier ouvrit les yeux, espé-

rant que c'était lui que l'on venait chercher.

— Excusez-moi, fit-il, je m'étais rendormi...

Mais le gardien lui répliqua :

— Ce n'est pas toi... tu as encore le temps de te mettre en tenue. Le juge ne te verra pas avant onze heures.

Et il ajouta :

— Hé... Madan... Viens un peu... On t'a trouvé un autre logement.

— Sans « reprises », ironisait le « mouton », qui s'empressa de rejoindre M. Joseph.

Lorsqu'ils furent dans le couloir, le gredin murmura à l'oreille du geôlier:

— Je crois que ça y est et qu'il est tout prêt à se « mettre à table » (à avouer). Vous feriez bien de prévenir tout de suite le « curieux » (le juge d'instruction) parce qu'il ne faudrait pas trop lui donner le temps de la réflexion, à ce type.

— Compris, fit le gardien...

Lefier entendit leurs pas s'éloigner dans le corridor... Puis il se leva et commença à s'habiller, le visage détendu, les gestes mesurés, en homme qui sait ce qu'il veut et où il va...

VI

Le sacrifice

Deux heures après, Lefier était introduit en présence du juge, ou se trouvait déjà Me d'Argy, que M. Lemarquer, toujours respectueux de la loi, ainsi que de la forme, avait immédiatement convoqué à son cabinet...

— Lefier, attaquait le magistrat, on m'a dit que vous aviez une communication importante à me faire...

— Parfaitement, monsieur le juge, répliquait le forain d'un ton assuré.

— Je vous écoute. (*A suivre.*)

LE PETIT CLOWN

grand roman inédit par

ARTHUR BERNÈDE

DEUXIEME PARTIE
UN CŒUR DE PERE

VI (suite)
Le sacrifice

— Monsieur le juge, reprenait le père de Miousic, j'ai appris que ma femme était très malade...

— Qui vous a dit cela ?

— Mon avocat...

— Ah ! bien !... ponctuait M. Lemarquer en lançant un coup d'œil vers le jeune maître.

Celui-ci expliquait aussitôt :

— Lefier m'ayant demandé ce que devenait sa femme, je n'ai pas cru devoir lui cacher la vérité.

— C'était votre droit, appréciait le représentant de la justice.

Et, avec sa bonhomie habituelle, il dit à l'accusé :

— Serait-ce pour me demander de

Copyright by Arthur Bernède 1930. Traduction et reproduction interdites en tous pays.

ses nouvelles que vous avez désiré me voir ?

— Non, monsieur le juge, répliquait nettement le colosse, c'est pour vous prier de la remettre en liberté...

— Tout simplement ?

— Elle est innocente !

— Vous me l'avez déjà dit !

— Et je vais vous le prouver...

Tandis que Me d'Argy, prévoyant un coup de théâtre, considérait son client avec inquiétude, M. Lemarquer reprenait :

— Je ne serai pas fâché de savoir comment !

— Oh ! ce n'est pas bien compliqué, monsieur le juge... Ma femme n'est pour rien dans l'assassinat d'Albert.

Et il ajouta avec la résignation d'un martyr prêt à tous les supplices :

— C'est moi qui ai tout fait !...

— Enfin ! triomphait le juge d'instruction... Vous vous décidez à entrer dans la voie des aveux...

— Monsieur le juge, vous permettez? demandait Me d'Argy littéralement abasourdi par cette déclaration à laquelle il était si loin de s'attendre.

— Maître, faisait aussitôt Lefier avec un accent de résolution que l'on devinait inébranlable, je vous remercie de tous les conseils que vous m'avez donnés, mais, maintenant que j'ai décidé de tout dire, laissez-moi parler... Depuis hier ça m'étouffe, faut que ça sorte... Je ne veux pas que ma femme reste plus longtemps en prison, je ne veux pas que mes enfants soient privés de leur mère... Alors, mieux vaut dire la vérité... et la vérité c'est, je le répète, que Madeleine n'a rien fait et que c'est moi qui ai tué le monsieur... voilà !...

Au comble de l'émotion, Me d'Argy s'écriait :

— Lefier, avez-vous bien réfléchi à la portée de vos paroles ?...

— Je sais que je joue ma tête !... ripostait l'inculpé.

— Elle n'est pas qu'à vous... objectait l'avocat. Elle appartient aussi à ceux qui vous aiment... Et pour rendre, ainsi que vous le dites, une mère à ses enfants, avez-vous le droit de vous déshonorer à tout jamais en acceptant de passer aux yeux de tous pour un assassin ?

Lefier tressaillit. L'argument avait d'autant plus porté sur lui qu'à plusieurs reprises, il lui était venu à l'esprit et qu'il avait dû vigoureusement le combattre...

Mais M. Lemarquer ne lui donna pas le temps de répondre. Tout de suite, il reprenait :

— Ah çà ! maître d'Argy, est-ce que vous soupçonneriez Lefier de s'avouer coupable uniquement dans le but de sauver sa femme ?

— Monsieur le juge, déclarait l'avocat, j'en ai la conviction absolue.

— S'il en était ainsi, appréciait le magistrat d'un air sceptique, votre client serait un héros devant lequel je m'inclinerais bien bas... Mais tel n'est point mon avis...

Lefier sentit une émotion profonde l'envahir. Allait-il succomber dès la première station du calvaire qu'il avait librement accepté de gravir ?

M. Lemarquer, convaincu que le défenseur faisait fausse route, demandait à l'accusé :

— Vous avez entendu ce que vient de dire votre avocat ?...

— Oui, monsieur le juge.

— Qu'avez-vous à répondre à cela ?

Le forain étouffa un profond soupir... Et fermant à demi les yeux, il martela :

— C'est moi qui ai tué M. d'Albret !

— Pour le voler ? interrogeait le magistrat.

Lefier, cette fois, hésitait...

— Pour le voler, c'est-à-dire que non. Tout d'abord, je n'en avais pas l'intention... Je savais que ma femme avait reçu une lettre de M. d'Albret dans laquelle il lui demandait de venir le rejoindre... le soir dans le parc...

— Comment l'avez-vous su ?...

— J'ai trouvé la lettre et la clef... par terre... derrière la roulotte....

— Alors si, comme vous le prétendez, votre femme n'est pas votre complice, pourquoi a-t-elle affirmé qu'elle n'avait pas reçu ce message ?

— Parce que sans doute, elle ne voulait pas me compromettre...

— Et après ?...

— Après, monsieur le juge !... reprenait Jean Lefier, le front en sueur... J'aime ma femme, n'est-ce pas?... Alors... tout de suite... j'ai décidé de me rendre à sa place au rendez-vous que lui donnait M. d'Albret. Je voulais avoir une explication... Dame, c'est tout naturel... J'avais toute confiance en Madeleine... Mais enfin dans un cas pareil, on préfère être sûr, n'est-ce pas ?...

M. Lemarquer questionnait :

— Lorsque vous vous êtes rendu au château avec votre femme et vos enfants, aviez-vous déjà pris connaissance de la lettre ?

— Oui, monsieur le juge.

— Votre femme était-elle au courant de votre projet ?

— Non...

— Savait-elle que la lettre et la clef étaient entre vos mains ?

— Pas davantage ! Sans ça, elle n'aurait pas voulu venir au château ; même qu'elle avait déjà fait des manières pour s'y rendre !...

— Et vous avez eu l'atroce cynisme de faire jouer et danser vos enfants devant un homme que vous aviez l'intention d'assassiner ?

— Je n'avais pas l'intention d'assassiner M. d'Albret, répondait Lefier avec un accent d'autant plus sincère que, cette fois, il disait la vérité.

— Alors, objectait logiquement M. Lemarquer, pourquoi vous étiez-vous muni de ce poignard ?...

— Je ne sais pas... balbutia le père de Miousic, subitement désarçonné par ce coup direct dont son avocat sentit tout de suite l'extrême importance; car il s'empressa d'intervenir :

— Monsieur le juge, voulez-vous me permettre ?...

— Tout à l'heure ! arrêtait le magistrat avec une courtoisie beaucoup plus redoutable qu'un éclat autoritaire... Et il poursuivit sans arrêt :

— Contrairement à ce que vous prétendez, Lefier, vous avez si bien prémédité votre crime que je lis dans la déposition d'un témoin, entre tous digne de foi, M. le baron de Mauriel, qu'après avoir feint de prendre celui-ci pour le comte d'Albret, vous lui avez demandé, je cite vos propres paroles : « *Comment se fait-il qu'on ne l'a pas vu ce soir, monsieur le comte?* » Est-ce vrai ou pas vrai, cela ?

N'osant plus regarder son avocat qui, assis sur sa chaise, sa serviette sur les genoux, semblait, devant ces aveux inattendus, découragé et prêt à renon-

cer à sa tâche, l'accusé répliquait avec embarras :

— C'est possible que j'aie dit cela... Mais je ne m'en souviens plus.

— Greffier, lançait M. Lemarquer à son collaborateur qui recueillait ce palpitant interrogatoire, n'oubliez pas ce détail. Il est d'une extrême importance.

Puis, revenant à l'inculpé :

— Vers quelle heure, demandait-il, avez-vous pénétré dans le parc ?

— Je ne saurais pas vous le dire exactement...

— Pendant ce temps-là, où était votre femme ?

— Dans la roulotte avec les petits. Pour partir, j'avais attendu qu'ils fussent tous endormis...

— D'après les renseignements recueillis au cours de l'enquête, votre femme et votre fils ne s'étaient pas déshabillés.

Lefier, qui avait préparé d'avance ses héroïques mensonges, expliquait :

— Ça se peut. Ils étaient très fatigués et il n'y a rien d'étonnant qu'ils se soient endormis « sur le tas ». Ça nous est arrivé déjà, monsieur le juge. Car c'est dur le métier, surtout pour une femme et des gosses...

— Oui, ponctuait le magistrat que cette réponse semblait n'avoir qu'à demi satisfait. Enfin, tout cela est à contrôler. Arrivons au fait principal... au meurtre... Vous êtes entré dans le parc par la petite porte ?

— Oui, monsieur le juge.

— Avec la clef ?

— Avec la clef.

— M. d'Albret se trouvait dans le kiosque ?

— Parfaitement.

— Alors ?

— Je me suis avancé, tout douce-

ment parce que j'avais peur, s' il me voyait trop tôt, qu'il s'en aille ou qu'il donne l'alarme.

— Et vous l'avez lâchement poignardé par surprise ?

— Non, monsieur le juge; ça ne s'est pas passé comme ça...

— Ah ! vraiment ?

— Nous avons eu d'abord une discussion. M. d'Albret m'a menacé, injurié, même été jusqu'à lever la main sur moi. Alors j'ai vu rouge... et...

Lefier s'arrêta. Il n'avait plus une goutte de salive dans la bouche. M. Lemarquer acheva pour lui :

— Vous avez tiré de votre poche ce poignard qui s'y trouvait comme par hasard, et vous l'avez frappé, comme ça, sans savoir ce que vous faisiez ?

— C'est ça, monsieur le juge.

— Et le portefeuille ? Car nous y arrivons au portefeuille.

— Monsieur le juge, voici : A ce moment, j'étais louftingue. Alors, il m'est passé une mauvaise idée en tête. Et je me suis dit : « Si Madeleine lui avait répondu, à cet homme! »

— Vous n'aviez donc pas confiance en votre femme ?

— Si, si, monsieur le juge, protestait le colosse avec énergie. Seulement, je vous le répète, j'avais complètement perdu la boule. Quelque chose de plus fort que moi me poussait. Mais je ne voulais rien voler, rien, ça je vous le jure; c'était de la curiosité, de la jalousie, si vous voulez. J'ai donc pris le portefeuille, oh ! pas pour le garder, mais pour voir un peu... je ne sais pas comment vous dire ça, monsieur le juge !

— Allez, allez ! pressait M. Lemarquer.

(A suivre.)

LE PETIT CLOWN

grand roman inédit par

ARTHUR BERNÈDE

DEUXIEME PARTIE
UN CŒUR DE PERE

VI (suite)
Le sacrifice

Lefier poursuivait :

— Au moment où j'allais l'ouvrir, j'ai cru entendre du bruit du côté de la maison. Vite, je me suis sauvé...

— En emportant le portefeuille ?

— Je ne m'en suis même pas rendu compte.

— Et vous êtes rentré à votre roulotte ?

— Oui, monsieur le juge.

— C'est à ce moment que vous avez caché le portefeuille dans la botte de foin ?

— C'est cela !

— Qu'avez-vous fait ensuite ?

— Ma femme et mes gosses dormaient. Je ne voulais pas les réveiller. Alors je suis parti comme un fou, sur

Copyright by Arthur Bernède 1930. Traduction et reproduction interdites en tous pays.

la route... Je ne sais même pas où je suis allé, j'étais tellement abruti !... Oui, il n'y a pas d'autre mot. Je ne me suis même pas aperçu que j'avais du sang sur les mains !

A bout de force, Jean Lefier, péniblement, articula :

— Monsieur le juge, je vous demande la permission de m'asseoir, car ça tourne autour de moi, et j'ai peur de « tomber faible ».

— Faites, consentait le magistrat.

Le gendarme qui accompagnait l'accusé et s'était jusqu'alors tenu discrètement à l'écart approcha un siège sur lequel le colosse se laissa choir.

M. Lemarquer daigna enfin s'apercevoir de la présence de Me d'Argy qui, assis sur une chaise, sa serviette sur les genoux, le visage attristé, le front baissé, fixait obstinément le sol.

— Eh bien ! maître, triomphait le magistrat, je crois que voilà des aveux qui, pour n'avoir été précisément spontanés, n'en sont pas moins catégoriques.

Le jeune avocat eut un geste évasif qui exprimait nettement un complet désarroi. Maintenant, il ne s'agissait plus de faire éclater l'innocence de son client, mais de sauver sa tête. Mais il n'était pas homme à reculer devant une mission, si difficile fût-elle. Et il reprit d'une voix grave :

— Monsieur le juge, je n'ai ni à apprécier ni même à connaître, quant à présent du moins, les motifs qui ont dicté à Lefier sa nouvelle attitude. S'il désire avoir un autre avocat, je me retire. S'il souhaite que je continue à le défendre, je reste !

— Lefier, faisait le magistrat, vous avez entendu Me d'Argy ?

— Non, pas très bien, répliquait le forain en essuyant son front avec son mouchoir.

Et, tout en regardant d'un air douloureux celui qui l'avait déjà si souvent réconforté de son éloquence si chaleureuse et si humaine, il fit :

— Dites, monsieur... vous n'allez pas me laisser tomber ?

Il y avait tant de naïve et sincère détresse dans ces simples mots que le jeune maître répliquait avec émotion :

— Vous pouvez compter sur moi.

— Je vous remercie, monsieur, fit le colosse d'une voix brisée.

Me d'Argy reprenait :

— Monsieur le juge, puis-je, maintenant ?...

— Une petite minute, souriait M. Lemarquer, tout miel et tout sucre. J'ai encore quelques explications à demander à l'accusé Ensuite, vous pourrez parler tout à votre aise.

Et avec une bienveillance souriante, mais affectée, il ajouta :

— Vous avez déjà dû vous apercevoir, mon cher maître, que je n'étais pas de ceux qui contrecarrent systématiquement la défense ?

— Croyez, monsieur le juge, que je suis le premier à rendre hommage à votre impartialité.

— Voyons, Lefier, reprenait le magistrat, êtes-vous un peu remis ?

— A peu près, monsieur le juge, répliquait avec effort le père du petit clown.

Avec la même inlassable bonhomie, le magistrat déclarait :

— Vous prétendez que vous n'avez pas prémédité votre crime. Eh bien ! je ne serais pas fâché de savoir comment l'arme qui vous a servi à l'exécuter se trouvait dans votre poche.

Beaucoup plus encore que le forain, Me d'Argy comprit tout le danger de cette question. Aussi, redoutant que l'accusé ne fît au juge une réponse

compromettante, il intervenait aussitôt:

— Lefier, ainsi que l'a établi l'enquête, ce poignard appartenait bien à votre femme ?

Le forain eut un signe de tête affirmatif.

L'avocat développait, non sans habileté :

— Quand votre femme a terminé ses exercices, est-ce elle qui range ses accessoires ?

— C'est elle.

— Ne lui arrive-t-il pas parfois d'en oublier ?

— Oh ! pas souvent, mais quelquefois tout de même.

— Après la représentation, n'auriez vous pas retrouvé ce poignard par terre, dans un coin ?

Empoignant des deux mains la perche de secours que lui tendait son défenseur, Lefier s'écriait :

— Sur le moment, on ne se rappelle pas tout... Mais c'est bien possible.

— Vous avez fait cela machinalement, comme vous auriez ramassé n'importe quel objet ?

— C'est sûrement comme ça que ça c'est passé...

Le juge accentua son sourire, mais cette fois il était empreint d'un léger scepticisme. Puis il fit :

— Maintenant, Lefier, dites-moi toute la vérité. C'est votre intérêt. La façon dont vous allez répondre à la dernière question que je vais vous poser peut avoir, je ne vous le cache pas, une importance capitale sur l'issue de votre procès.

Et lentement le magistrat martela :

— Qui vous a décidé à entrer dans la voie des aveux ?

— Moi seul, monsieur le juge.

— C'est entendu. Mais quel mobile vous a inspiré ?

— Je n'ai pas voulu que ma femme payât quand elle est innocente.

— C'est bien ce que je pensais ! souligna l'avocat.

— Pour aujourd'hui, nous allons en rester là, décidait M. Lemarquer, enchanté d'une victoire dont il était à cent lieues de soupçonner les dessous et dont il s'attribuait tout le mérite.

— Monsieur le juge, interrogeait anxieusement Lefier, est-ce que vous allez remettre ma femme en liberté ?

— C'est mon affaire, ripostait le magistrat.

— Je vous en prie, insistait le forain, ayez pitié d'elle et de nos petits enfants.

— Oui, c'est entendu, éludait le représentant de la justice.

Se tournant vers Paul d'Argy, l'athlète, qui se demandait déjà avec terreur si ce sacrifice n'allait pas être inutile, s'écriait :

— Dites-lui, monsieur l'avocat, que ce n'est pas possible qu'il garde plus longtemps ma pauvre Madeleine en prison !

Le colosse avait prononcé ces mots avec un accent tellement déchirant que M. Lemarquer ne put s'empêcher d'en être ému, car sa sévérité n'était pas impitoyable. Et même quand il se trompait, il conservait toujours la volonté d'être juste. Aussi fit-il d'une voix nuancée d'une sorte de compassion qui n'était nullement superficielle :

— Je vais immédiatement vérifier les déclarations que vous venez de me faire. Si elles sont exactes, il y a de grandes chances pour que je rende une ordonnance de non-lieu en faveur de votre femme.

— Une ordonnance de non-lieu? répétait le malheureux qui ne comprenait pas encore.

Me d'Argy se hâtait d'expliquer :

— Cela signifie que, sous réserve de ce que vient de vous dire M. le juge d'instruction, votre femme sera prochainement remise en liberté.

— Nous verrons, nous verrons ! affirmait M. Lemarquer.

Mais en même temps, en un élan de joie admirable, celui qui venait de sacrifier sa liberté et peut-être même sa vie, ce simple et sublime martyr de la foi conjugale et de l'amour paternel s'écriait :

— Merci, monsieur le juge, merci ! Maintenant, vous pouvez faire de moi tout ce que vous voudrez !

Et tout en essuyant du revers de sa manche deux grosses larmes qui coulaient le long de ses joues, il s'écria :

— Je suis content! Je suis bien content !

Docilement il se laissa emmener par le gendarme préposé à sa garde. Quand il eut disparu, le magistrat fit d'un air triomphant :

— Eh bien ! maître d'Argy, avais-je raison ?

Le jeune avocat répondait, très troublé :

— Monsieur le juge, vous allez me dire que je m'obstine contre l'évidence. Eh bien ! malgré ses aveux, je me demande encore si cette homme-là est un assassin ?

VII

« On les aura ! »

Depuis la veille, Miousic, à sa profonde satisfaction et au non moins vif contentement du vieux Favero, avait quitté l'hôpital Lariboisière et rejoint le modeste logis de l'ancien clown. Bien qu'il portât encore un pansement, d'ailleurs fort allégé, il ne se ressentait pour ainsi dire plus de sa blessure, jus-

tifiant une fois de plus le vieil adage médical: quand on n'en meurt pas sur le coup, les blessures de la tête sont toujours celles qui se guérissent le plus vite.

Après avoir embrassé tendrement sa petite sœur, qui s'était jetée à son cou, toute heureuse de le revoir, mais n'osant pas demander devant elle à son grand-père des nouvelles de ses parents, le petit clown avait attendu que la petite s'en fût dans la cuisine donner la pâtée au chien Capitaine pour lui dire à voix basse :

— Et papa ?... et maman ?...

Favero, qui ne voulait pas attrister son petit-fils en lui apprenant que sa mère avait été transférée à l'infirmerie de la prison, répondait :

— Je n'ai pas de nouvelles depuis quelques jours : je pense qu'ils vont aussi bien que possible.

— Et le monsieur et la dame... qui étaient venus me voir... Est-ce que tu les as revus ?

— Non, mon petit.

— Ils sont gentils tous les deux.

— Très gentils !

— Ce que je leur ai raconté sur Maxime a eu l'air de leur faire de l'effet...

Et, d'un air grave, le petit clown articula :

— Ah ! celui-là, si je le tenais !

— En attendant, déclarait Favero, tu vas me promettre, si tu le rencontrais encore dans la rue, de ne pas recommencer à le suivre...

— Oh ! pourquoi ! s'exclamait Miousic, qui ne demandait, au contraire, qu'à reprendre son enquête.

(A suivre.)

LE PETIT CLOWN

grand roman inédit par

ARTHUR BERNÈDE

DEUXIEME PARTIE
UN CŒUR DE PERE

VII (suite)
« On les aura ! »

Le brave homme s'écriait :

— Je n'ai pas envie que tu te fasses de nouveau renverser par une voiture...

— Oh ! bon-papa ! affirmait sérieusement le gosse. Ces histoires-là, ça ne nous arrive qu'une fois... Je ferai attention. Je n'ai pas envie de remettre ça... Mais il y a pas... je me suis mis dans le ciboulot de l'avoir, ce type-là, et je l'aurai...

Et tout à son idée, il interrogeait :

— Et le père Gratte-Ciel... est-ce qu'il t'a donné des nouvelles ?

— Je n'ai rien reçu de lui.

— Pourtant, il nous avait bien promis d'en mettre un bon coup de son côté.

— On ne fait pas toujours ce qu'on veut, mon petit Jacques.

— Ça c'est vrai ! Maintenant que me

Copyright by Arthur Bernède 1930. Traduction et reproduction interdites en tous pays.

revoilà sur pattes, je vais lui écrire. Mais c'est pas tout ça... Dis, bon-papa, quand c'est que tu nous emmènes à Médrano voir M. Bassan ?

— Dès que tu seras guéri, mon petit Jacques.

— Mais ça va, affirmait le vaillant gamin. Et si le « toubib » ne m'avait pas dit de garder encore ce truc-là, mon pensement quoi !... je serais redevenu comme tout le monde et je pourrais dès demain, dès ce soir, reprendre mon « boulot »...

— Il ne faut pas aller trop vite... recommandait Favero.

— Moi affirmait Mlousic, ça me donne le cafard de ne rien faire... Est-ce que tu as pensé à notre numéro ?...

Le vieux eut un bon sourire... Sans prononcer un mot, il se dirigea vers la commode, dont il ouvrit un des tiroirs pour en retirer une petite boîte à violon qu'il déposa sur la table... Le gamin, qui ne la quittait pas des yeux s'écriait en s'approchant :

— Je vois ce que c'est...

Favero souleva le couvercle et sortit de sa boîte un instrument proportionné à la taille du petit clown qui, tout de suite, admira :

— Chouette ! Il est plus beau que celui que j'ai laissé dans la roulotte.

Le vieux l'accorda aussitôt.

— Il en a un son ! s'extasiait Jacques... Où c'est-y, bon papa, que tu as dégotté ça ?... Sûr que c'est pas dans un bazar ni chez un marchand de joujoux...

— C'est une occasion faisait l'ancien pensionnaire de Médrano Je l'ai trouvé chez un luthier...

Un luthier ?.. répétait Mlousic en écarquillant les yeux..,

— Un fabricant d'instruments de musique à cordes.

— Tu as dû payer ça les yeux de la tête ?

— Non... C'est là que j'avais acheté le mien. Il y a longtemps... Le patron, qui vit toujours, m'a reconnu et m'a fait des conditions... Tiens, essaie-le...

L'ex-clown passa le violon et l'archet à son petit-fils, qui s'en empara. Puis, se dirigeant vers la photo de ses parents, il fit, en se campant en face d'elle :

— Je vais en mettre un bon coup pour eux !...

Et il joua un de ses airs favoris ; cette même *Rêverie* de Schumann qu'il avait si délicieusement interprétée pour Janine, dans le grand salon du château de Valmondois... Il y mit un tel sentiment que Favero, qui l'écoutait avec une douce émotion et un légitime orgueil, se prit à penser :

— Quel dommage que je n'ai pas le moyen de lui faire donner des cours par un maître... Doué comme il l'est, il deviendrait certainement un grand artiste.

Attirée et impressionnée elle aussi par le jeu de son frère, Zanetta était revenue dans la chambre, tout doucement, sur la pointe des pieds... Elle écoutait, ravie de réentendre cette mélodie à la fois si simple et si pénétrante qui lui rappelait les heureux jours... Et son petit cœur s'en fut irrésistiblement vers ceux pour lesquels son frère interprétait son morceau préféré. Ses yeux en même temps que ceux du petit clown se posèrent sur le portrait où tous les quatre ils étaient rassemblés... Et elle se rappela le jour encore récent où ce portrait avait été « tiré » par un photographe forain, un ami qui racontait sa drôle d'histoire et lui avait dit : « Ne bouge pas, mignonne, re-

garde mon appareil... Tu vas voir... Il va s'envoler un petit oiseau ». Elle n'avait pas bougé. Elle n'avait pas vu d'oiseau.. Et comme elle s'en plaignait, l'opérateur, un Marseillais s'était écrié avec l'accent de son pays qui faisait toujours rire la petite danseuse :

— Té... l'oiseau.. c'est moi.. Seulement ce matin le coiffeur s'est trompé et, au lieu de me raser le menton, il m'a coupé les ailes !...

Jacques filait son dernier son qu'il prolongeait en un « morendo » du meilleur effet.. Zanetta se mit à applaudir et Capitaine qui avait terminé son repas et laissait apparaître sur le seuil de la cuisine sa bonne grosse tête illuminée par des yeux pétillants d'intelligence, joignit aux bravos de la fillette des abotements approbateurs.. Si bien que, durant un instant, Favero oubliant toutes ses angoisses, eut l'impression hélas ! fugitive que le bonheur était revenu pour ses deux petits... pour lui, pour tous !

Et ce fut presque gaiement qu'il s'écria :

— Bravo, Jacques ! Tu viens de jouer comme un ange.. Et nous pourrons, cet après-midi, commencer à débrouiller un peu notre numéro.

— Tu en seras donc aussi, toi, bon papa ?

— Mais oui...

— Dis, qu'est-ce que c'est, qu'est-ce qu'on fera ?..

Miousic et Zanetta se préparaient à assaillir de questions leur grand-père, mais celui-ci leur dit :

— Vous verrez !

— Et pourquoi pas tout de suite ! implorait la fillette, curieuse déjà comme une femme...

Favero répliquait avec bonne humeur :

— Parce qu'il faut que je prépare le fricot... Vous devez avoir faim tous les deux ?

— O ! moi, avouait franchement Miousic, j'ai toujours la dent. Surtout qu'à l'hôpital, avec leur régime, comme ils disent... sil vous donnent juste à bouffer pour ne pas crever de faim...

Et il soupira :

— Ce que je boulotterais bien un bon ragoût...

— Eh bien ! mon petit, ça tombe à pic, déclarait Favero. Car ce matin j'ai acheté tout ce qu'il fallait pour t'en fabriquer un dont tu me diras des nouvelles...

— Chouette ! s'exclamait le petit clown qui appréciait fort le talent culinaire, d'ailleurs très respectable, de son grand-père.

Le bon vieux regagna sa cuisine.

— Bon-papa, s'écriait Zanetta, je vais t'aider à éplucher les pommes de terre.

— Oui, c'est cela ma belle.

— Et moi aussi se proposait Miousic.

— Non ! imposait sa sœur avec l'autorité comique d'une ménagère en miniature.. Toi, tu vas t'asseoir dans le fauteuil...

— Penses-tu !

— Si si je le veux ! s'obstinait la fillette.

Et prenant son frère par le bras, tout en lui disant...

— Tu vas voir comme tu vas être bien.. Tu auras l'air d'un propriétaire...

Amusé, le petit clown se laissa faire Et s'installant en une attitude abandonnée, il s'écria :

— Ça doit tout de même être épatant de vivre de ses rentes...

Zanetta, retournant dans la cuisine; puis apercevant sur le buffet, près du

filet « provisions. un exemplaire du *Petit Parisien* non déplié, elle demanda :

— Bon-papa. est-ce que tu as lu ton journal ?

— Non, pas encore...

— Est-ce que je peux le prêter à Miousic ?

— Mais oui.

Elle saisit le journal et le porta à son frère en disant :

— Lis. tu te distrairas...

Et avec importance. elle ajouta :

— Et puis. tu sais. on va bien soigner ton ragoût !

— T'es gentille. ma petite frangine... remerciait le petit clown.

Il ouvrit le grand quotidien cherchant tout de suite si on ne parlait pas de ses parents... Il ne trouva rien en première page... L'affaire Lefier était déjà passée au second rang de l'actualité. Deux ou trois crimes plus frais et plus sensationnels lui avaient enlevé les honneurs de la vedette. Mais dès qu'il eut tourné la seconde page. ses yeux tombèrent aussitôt sur une « manchette » ainsi rédigée : *Le drame de Valmondois. Un coup de théâtre sensationnel.*

Miousic tressaillit. Instantanément. il se dit :

— Est-ce qu'ils auraient arrêté Maxime ?

Mais le brave petit allait éprouver une tragique déconvenue.

En effet voici ce qu'il lut :

« *Bien que le juge Lemarquer continue à mener son instruction dans le plus grand mystère et qu'il se refuse toujours à faire à la presse la moindre communication officielle. nous avons appris que, depuis trois jours déjà, le forain Lefier serait entré dans la voie des aveux.*

A bientôt de nouveaux détails. »

Littéralement ffondré. le petit clown, qui n'en croyait pas ses yeux. se dit :

— J'ai dû lire de travers...

Il relut l'entrefilet.. Hélas ! trop clair pour lui...

Voulant douter encore. il hasarda :

— Çà doit être une fausse nouvelle ?

» Avec la gosse, y a pas de bobo... Elle ne sait pas encore assez lire.. Mais bon papa. si ca lui tombait tout d'un coup sou- le nez. ça lui ferait trop d'effet à ce pauvre vieux !...

Il se leva tout doucement sur la pointe des pieds et il se préparait à glisser le *Petit Parisien* sous la commode lorsque Favero qui venait chercher un torchon propre. il l'aperçut accroupi et cherchant à faire disparaître le journal qu'il avait replié avec soin.

— Qu'est-ce que tu fais là ? interrogeait l'ancien clown.

— Rien répliquait Miousic, rougissant un peu.

— On dirait que tu veux cacher ce journal...

L'enfant se tut. embarrassé. Il était d'une nature trop franche pour dissimuler la vérité. surtout à son grand-père. Interprétant son silence comme un aveu Favero reprenait :

— Tu as donc lu quelque chose ?

De la main Jacques lui fit signe de se taire Doucement. le vieux lui prit la feuille que. tristement il lui abandonna. Et se relevant. anxieux. oppressé il attendit. les veux fixés sur la porte entre-bâillée de la cuisine où Zanetta tout en chantonnant une bribe de l'air que son frère venait de jouer sur son violon continuait à éplucher les pommes de terre.

(*A suivre.*)

LE PETIT CLOWN

grand roman inédit par

ARTHUR BERNÈDE

DEUXIEME PARTIE
UN CŒUR DE PERE

VII (suite)
« On les aura ! »

Après avoir mis ses lunettes, le grand-père chercha dans le journal, qu'il avait déployé de ses mains tremblantes.

Miousic s'approcha de lui et, se haussant sur la pointe des pieds, il fit, le plus bas qu'il put :

— C'est à la seconde page.

Favero retourna la feuille. Il tâtonna encore un peu. Enfin, son regard rencontra la « manchette » fatidique. Il lut... Il devint tout pâle... Jacques frémit et songea :

— On dirait qu'il va mourir !

Mais par un admirable effort de volonté, le vieux clown parvint à dominer l'angoisse qui l'étouffait... Il ouvrit la bouche pour aspirer l'air qui lui man-

Copyright by Arthur Bernède 1930. Traduction et reproduction interdites en tous pays.

quait ; son petit-fils crut qu'il allait parler. Prudemment, il referma la porte. Alors Favero murmura :

— C'est pas possible que ce soit vrai !

Miousic appuyait :

— N'est-ce pas ?

Et il ajouta :

— Faut avoir l'air de rien devant la gosse... J'ai peur qu'elle ne finisse par comprendre. Le truc des vingt-huit jours, ça a pris... Mais ça ne peut pas durer tout le temps. Et puis... il y a toujours ces sales gosses. J'ai eu beau promettre au fils de la concierge de lui flanquer une bonne volée si jamais il embêtait ma petite frangine. Il est tellement rossard qu'il est capable de remettre ça...

Favero exhala un profond soupir... Le petit clown le considéra avec une expression de tendre pitié... De le voir debout devant la fenêtre, les yeux toujours fixés sur le journal et tout blanc, tout triste, les traits tirés, vieux, plus vieux que de coutume, cela lui faisait du mal, beaucoup de mal... Amèrement, il se reprocha de s'être laissé surprendre... Et voulant atténuer autant que possible le coup brutal dont il venait si involontairement de frapper bon-papa, il reprit :

— Tout ça, c'est des bobards ! Faut pas y faire attention et puis, c'est peut-être bien les autres qui font courir des bruits, des ragots... Je vais toujours envoyer un mot d'écrit au père Gratte-Ciel pour savoir un peu ce qui se passe là-bas...

— C'est cela, mon enfant... approuvait le bon vieux.

— Pendant ce temps-là, engageait Miousic, va faire ton fricot... et surtout ne t'en fais pas. *On les aura!*

Réconforté par la vaillance de son petit-fils, Favero allait regagner la cuisine, lorsqu'on frappa à la porte... Tout de suite, le petit clown s'en fut ouvrir. Deux femmes se tenaient debout dans le corridor, l'une vêtue d'une robe noire, la tête enveloppée dans une mantille et s'appuyant à l'autre, comme si elle eût à peine la force de se tenir debout.

Mais l'apparition de Jacques parut soudain la galvaniser. Et se précipitant vers lui avant qu'il n'eût le temps de se remettre de sa stupeur, elle l'attirait dans ses bras en disant d'une voix haletante :

— Mon petit... mon petit...

— Maman ! s'écria le gosse... Ma maman chérie...

Favero était accouru.

— Ma fille, disait-il, toi... toi !...

Brisée par l'émotion, Madeleine, qui portait sur son visage, en même temps que le navrant reflet de son immense douleur morale — les traces du mal physique encore si récent qui venait de la terrasser, dut de nouveau saisir le bras que lui offrait Maryse Mériel.

— Entrez... invitait le grand-père, qui s'effaça pour laisser passer sa fille et son avocate.

Le petit clown, qui les avait devancées, les conduisait jusqu'au fauteuil près de la fenêtre. Maryse aida Madeleine à s'y asseoir.

Attirée par le bruit, Zanetta accourait.

— Maman... maman ! fit-elle.

La pauvre femme tendit vers elle ses mains décharnées. La fillette se jeta contre elle, déjà blottie, pelotonnée, tout près de ce cœur maternel qu'elle sentait battre à grandes saccades. Madeleine approcha du front de l'en-

fant ses lèvres décolorées. Puis elle releva la tête, contemplant de nouveau son Jacques qui se tenait debout, tout près d'elle.

— Mon pauvre petit ! fit-elle. Alors, cet accident ?... Tu as mal encore ?

— Oh ! non, maman ; ça va bien... Faut pas t'effrayer si j'ai encore ce pansement sur la tête. Je pourrais très bien l'enlever.

Il esquissait un geste, mais sa mère le retint.

— Non, laisse...

Favero rapportait un oreiller qu'il plaçait avec précaution sous la tête de sa fille. Il hésitait à la questionner, à lui demander pourquoi elle revenait seule. Ses yeux rencontrèrent ceux de la jeune avocate. Il n'y trouva pas la joie qu'il espérait... Il crut comprendre qu'elle lui demandait de ne pas encore interroger la revenante.

Mais Zanetta tout à coup demandait :

— Et papa ?

Madeleine tressaillit et ferma à demi les yeux.

Miousic intervenait :

— Il n'a pas fini ses vingt-huit jours.

— Pas encore... ma chérie, articulait péniblement la pauvre femme.

— Elle ne sait rien, murmurait le petit clown à l'oreille de sa mère. Alors, je lui ai raconté...

Capitaine, le bon toutou, s'approchait à son tour, timidement, offrant sa bonne grosse tête à sa maîtresse, puis l'interrogeait d'un regard expressif qui semblait signifier :

— Et mon maître ?

Bien qu'il eût grande hâte de tout savoir. Favero n'osait pas plus interroger sa fille que celle-ci n'osait parler à son père. La présence de Zanetta les

bâillonnait tous les deux ainsi que Miousic qui, au comble de l'angoisse, se disait :

— Qu'est-ce qui a bien pu se passer pour que maman revienne toute seule, sans papa ? Est-ce que ça serait vrai ce que j'ai lu dans *le Petit Parisien ?*

Et il se demandait comment éloigner sa petite sœur... S'il descendait avec elle, il n'entendrait rien. Il ne saurait qu'après et il voulait savoir tout de suite. Et déjà il se creusait la cervelle pour trouver une idée. Ce fut son cœur qui la lui fournit :

— Zanetta, fit-il, viens, j'ai à te causer...

Il l'entraîna dans un coin de la pièce et lui dit tout bas :

— Tout à l'heure j'ai vu Mme Deschamps qui rentrait chez elle pour déjeuner. Va lui demander si elle n'aurait pas encore quelques fleurs pour faire un bouquet qu'on offrirait tous les deux à maman... Comme si c'était sa fête...

Cette pensée sourit à la petite danseuse, car tout de suite elle répliqua :

— J'y vais, Maman, bon-papa, c'est Miousic qui m'envoie en course, oh ! pas bien loin, sur le palier...

Légère comme un oiseau-mouche, elle s'élança vers la porte.

Le petit clown lui cria :

— Tu diras à Mme Deschamps de mettre ça sur mon compte.

Zanetta disparut... Miousic, vite, revint vers sa mère en disant :

— Maintenant, parle vite, maman...

Madeleine, se tournant vers Maryse Mériel, lui demandait d'une voix brisée :

— Mademoiselle, voulez-vous leur dire... Moi, je n'en aurai pas la force.

La jeune avocate aussitôt attaquait :

— Monsieur Favero et toi, mon petit Jacques, ne vous effrayez pas de ce que je vais vous apprendre. Tout n'est pas encore perdu...

Elle prit un temps. Car elle était, elle aussi, très émue. Le petit clown en profita pour s'écrier :

— Alors, c'est vrai ce qu'on raconte dans le journal ?

— Quoi donc ?

— Que papa a avoué...

— Oui, confirmait Maryse... Mais je suis persuadée qu'il ne s'est accusé que pour sauver ta mère et pour te la rendre ainsi qu'à ta petite sœur...

— Moi, j'en suis sûre, affirmait la foraine...

— Alors ? interrogeait le grand-père.

— Le juge d'instruction a rendu une ordonnance de non-lieu en faveur de votre fille, qui vient d'être remise en liberté.

— Et son mari ?

— Je n'ai pas pu le voir, sanglotait Madeleine. On n'a même pas voulu me permettre de l'embrasser, de lui dire adieu.

Me Mériel affirmait :

— Son avocat m'a dit qu'il était très calme.

— Mon pauvre Jean, murmurait Madeleine en éclatant en sanglots.

Mais Miousic s'écriait :

— Pleure pas, maman. On est encore tout de même un peu là. Moi, je sais déjà des choses... N'est-ce pas, bon-papa ? N'est-ce pas, mademoiselle ?

— Mon cher petit... scandait la pauvre femme.

— Et puis, y a pas ! s'écriait le gosse en frappant du pied le plancher, il a beau dire que c'est lui qui a tué le

monsieur du château, je ne le crois pas. Et on trouvera bien le moyen de le sauver malgré lui !

S'animant de plus en plus, le gosse poursuivait :

— Dès demain, j'irai voir le juge de Versailles, je lui dirai ce que je pense du Maxime. Il faudra bien qu'il m'écoute, et puis papa aussi... Ah ! mais !

— Mon chéri, s'exclamait Madeleine, si tu savais combien je suis fière de penser que tu n'as douté ni de ton père, ni de moi...

— Il ne manquerait plus que ça ! ripostait Miousic littéralement déchaîné. Et puis, tous ceux qui nous connaissent, ils savent bien, eux aussi, que vous êtes des innocents. Le père Gratte-Ciel me l'a dit. Et je suis sûr que si on le demandait à « ceux du voyage » il n'y en a pas un qui dirait le contraire. Ah ! ceux qui ont fait le coup, c'étaient des crapules comme on n'en voit guère ! Ma pauvre maman ! dire que pour qu'on te rende à nous il a fallu que papa raconte un mensonge... Et pendant ce temps-là, les coupables — les vrais, ceux-là, — sont là bien tranquilles ! Et c'est peut-être papa qui va payer pour eux ! Ah ! si j'avais quelques années de plus, qu'est-ce que je lui passerais au Maxime !... Je lui serrerais si fort le kiki qu'il faudrait tout de même bien qu'il fasse camarade et qu'après il nous vide tout son sac...

— Calme-toi ! conseillait doucement Favero au petit clown.

— Je ne suis pas en colère, affirmait le vaillant gamin. Faut que ça sorte ! voilà tout. C'est sorti, ça va mieux... Chère petite maman, tiens, embrasse-moi encore...

(A suivre.)

LE PETIT CLOWN

grand roman inédit par

ARTHUR BERNÈDE

DEUXIEME PARTIE
UN CŒUR DE PERE

VII (suite)
« On les aura ! »

Tendrement le petit clown passa ses bras autour du cou de sa mère. Sa jolie petite tête énergique, sa physionomie si vivante, ses yeux tout pétillants d'intelligence et de volonté formaient un contraste frappant avec le visage douloureux et amaigri de Madeleine. Et pourtant celle-ci se sentait déjà mieux. Son enfant, son cher gosse, avait réussi là où, malgré toute son éloquence si affectueuse et si persuasive, Maryse Mériel avait échoué. En écoutant Jacques, elle reprenait un peu de confiance... On eût dit que le petit bonhomme rallumait en elle la flamme éteinte de l'espérance...

— Ah ! toi, fit-elle en l'étreignant, tu es bon comme ton père !

Copyright by Arthur Bernède 1930. Traduction et reproduction interdites en tous pays.

Le vieux clown semblait moins désemparé, et Maryse aussi, bien qu'elle ne se fût fait, jusqu'alors, aucune illusion sur l'issue d'un procès où d'avance l'innocent acceptait de payer pour tous, elle se sentait, au contact de cette petite âme ardente, entraînée vers des horizons moins sombres.

Mais la porte s'ouvrait. C'était Zanetta qui revenait avec une brassée de roses. Elle n'avait pas voulu donner le temps à la voisine de les rassembler en un bouquet. Elle les apportait telles que celle-ci les lui avait remises, simplement entourées d'un papier épais que Mme Deschamps avait exigé afin que la fillette ne se piquât pas les doigts aux épines...

Vite elle s'en fut les jeter sur les genoux de sa mère. Mais elle en reprit une et s'en fut la déposer devant la photo de son papa en disant:

— Faut bien le fleurir, lui aussi, et puis, tu sais, Miousic, tu lui écriras demain pour qu'il revienne vite de ses vingt-huit jours !

VIII

Où le crime triomphe

Au château de Valmondois, dans la chambre luxueuse et confortable que Mme d'Albret avait mise à la disposition du faux détective Simson, celui-ci douillettement couché dans un vaste et moelleux lit de milieu, dormait encore d'un profond sommeil lorsque Maxime se glissa dans la chambre, apportant le premier déjeuner du matin sur un plateau qu'il déposa sur une petite table.

Comme il entr'ouvrait les persiennes, Paulo rouvrit les yeux et demanda d'une voix pâteuse :

— Qui est-là ?

Reconnaissant la silhouette de son

camarade, il fit, en se redressant sur son séant et en étouffant un long bâillement :

— Ah ! c'est toi, Maxime ?

— Oui, mon vieux, même que je t'apporte pour la dernière fois ton café au lait.

— Pour la dernière fois ? répétait l'autre en s'étirant les bras.

— Eh ! oui, ta mission est terminée.

— Qu'est-ce que tu me racontes là?

— Je dis que tu n'as plus qu'à te lever, à boucler ta valise, à prendre congé de la patronne et à t'en retourner à Paname...

— Sans blague ?

— Lefier a avoué...

— Hein ? Quoi ? Qu'est-ce qu'il a avoué ?

— Qu'il était l'assassin du comte d'Albret.

— Si tu veux te payer ma tête, ricanait Paulo, tu t'y prends de bon matin !

— Tu ne me crois pas?

— Tu rigoles!

— Eh bien ! lis.

Maxime prit un journal dans la poche de son tablier et le tendit à son complice en disant :

— Première page, au milieu de la troisième colonne.

Le faux détective, qui n'en croyait pas ses yeux, lut ce qui suit :

Lefier, l'assassin du comte d'Albret, a fait les aveux les plus complets et dégagé entièrement la responsabilité de sa femme, que le juge d'instruction Lemarquer a remise immédiatement en liberté.

Paulo ne lut pas plus loin. Littéralement ahuri, il fit :

— Alors, quoi, ce Lefier, c'est comme le garde champêtre, il est devenu maboule !,

— C'est ce que je suis en train de me demander...

Pas un instant des bandits tels que Maxime et Paulo ne purent soupçonner le motif qui avait dicté, ou plutôt imposé au forain son héroïque mensonge. Leur âme était trop vile pour admettre un seul moment la vraisemblance, la possibilité d'un tel sacrifice, et, dans leur bassesse, ils ne pouvaient qu'attribuer à un accès de subite démence les aveux de cet homme que, mieux que tout autre, ils savaient innocent...

Aussi, tout ahuri par cette nouvelle inattendue, Paulo s'écriait :

— C'est épatant... épatant ! Maintenant, nous voilà tout à fait tranquilles...

— Oh ! nous l'étions déjà ! affirmait Durieux.

— Pourvu qu'il ne revienne pas sur ses déclarations? réservait le faux détective.

— Ça n'aurait pas d'importance, opinait Maxime; et s'il s'avisait de se rétracter, tu dois connaître assez la justice pour être sûr qu'elle n'en tiendrait pas compte.

— Alors, *all right*, scanda le faux Américain, en sautant en bas de son lit.

Et revêtu d'un pyjama de soie, il se dirigea vers la petite table, attiré par le parfum de l'excellent moka que Maxime était en train de verser dans une tasse. Mais tout à coup son visage exprima une certaine inquiétude.

— C'est très joli tout cela, fit-il. Seulement...

— Seulement quoi?

— Et mes cinquante billets ?

Maxime eut un sourire railleur :

— Tu ne voudrais tout de même pas toucher une aussi forte prime pour un si petit « boulot » !

— Ce n'est tout de même pas de ma faute, objectait Paulo, si Lefier a fait le zouave.

— Ce n'est pas une raison pour le faire à ton tour...

— Ce qui est dû est dû...

— Tu t'arrangeras avec le baron.

— Il me renverra à toi, tu me renverras à lui ! Moi, je n'aime pas ces petits jeux-là ! Et puis, il faut tout de même pas oublier que si vous êtes débarrassés du garde champêtre, c'est grâce à moi...

— Il n'était pas bien redoutable, cherchait à atténuer le valet de chambre.

— Possible! admettait Simson, mais il aurait pu le devenir. Et qui est-ce qui a réussi à le faire embarquer dans un asile d'aliénés, d'où il n'est pas près de sortir et d'où même il ne sortira probablement jamais, c'est tout de même Paulo!... Pour du travail, c'est du travail soigné. Il vaut bien à lui seul cinquante billets...

— Ça va, coupait Maxime, tu ne vois donc pas que je te fais marcher... Tu les auras, tes cinquante billets...

Paulo respira.

— J'aime mieux ça, fit-il. Mais tu aurais pu te dispenser de cette plaisanterie-là.

— Il est déjà neuf heures. Avale ton « jus », engageait Durieux, et habille-toi... Je viendrai te dire quand la patronne pourra te recevoir.

— Et le baron ?

— Tu le verras aussi. C'est lui qui te remettra le fric...

— Il doit être content...

— Il jubile !...

— Le fait est que voilà une affaire qui aura été bien menée !

— Je m'en vante ! se rengorgeait Maxime.

Et il grommela :

— C'est une belle victoire...

Et d'un ton imposant, mystérieux, il ajouta :

— Ça prouve que chaque fois que « ceux de la Chaîne » s'entendent pour faire un coup, ils le réussissent toujours...

— Après ça, murmurait Simson, tu vas pouvoir te retirer des affaires !...

— Pourquoi ?

— Tu vas être plein aux as !

— Ne crois pas cela !

» Le baron et moi nous ne disposions pas d'un très grand capital... Trois cents billets... trois cent quinze...

— Ce que j'avais gagné avec l'affaire du bijoutier de Marseille !

— Tu y es... Il a fallu vivre deux ans avec ça... Sans en avoir l'air, on a eu des frais. Le baron n'est pas un type cher. Mais il lui fallait tout de même tenir son rang et avec ce que nous t'avons donné, il ne nous reste pas lourd en caisse, juste de quoi faire la soudure.

— La soudure ?

— Eh bien ! oui... jusqu'à ce que le baron ait épousé la patronne... et ait mis la main sur sa fortune... Ça ne peut pas se faire tout le suite... Car si la belle Marie-Louise a le béguin, et elle l'a, elle est trop à cheval sur les convenances pour ne pas attendre quelques mois avant d'épouser le beau Pierre... D'ici là, il va falloir se mettre la ceinture.

— Mais après, vous serez sur le velours.

— Ah ! s'il n'y avait pas la petite ! grommelait Maxime !

— Quelle petite ?

— Janine, voyons ! La fille de Marie-Louise.

— Ah ! oui, c'est vrai.

— Ah ! alors... Ce serait la grande noce... la super-nouba !

— Elle vous gêne tant que ça ?

— Voyons !

— Evidemment... En cas de décès de sa mère, c'est elle qui hérite de tout. Tandis que si c'était elle qui « clabottait » la première, ce serait Marie-Louise, et par conséquent le baron et toi !

— Naturellement...

— Elle n'a pas l'air très solide, cette mômînette... observait Paulo.

— Il y a quelque temps surtout, déclarait Maxime, quand elle a eu sa fièvre scarlatine, j'ai bien cru que ça y était. Mais je t'en fiche, elle a repris le dessus... et j'ai entendu le docteur Rodoir affirmer à sa mère qu'elle était hors de danger et que dans quelques années elle ferait une superbe fille...

Tandis que Maxime parlait, le regard de son complice s'était empreint de toute la cruauté d'une véritable bête féroce. Et d'une voix implacable, il insinua :

— Je ne sais vraiment pas pourquoi vous prenez tant de gants avec elle...

— Oh ! s'il n'y avait que moi... grommelait le valet de chambre.

— C'est le baron qui ne marche pas?

— Non.

— Il n'est pas *mûr*, définissait Durieux. Il n'est pas aussi « culotté » que nous. Mais il y viendra tout de même...

— Si tu as besoin d'un coup de main, proposait le faux détective, je suis là...

— Je ne dis pas non.

— Tu connais le tarif ?

— Bois ton « cahouet » quand il est encore chaud.

LE PETIT CLOWN

grand roman inédit par

ARTHUR BERNÈDE

DEUXIEME PARTIE
L'UN CŒUR DE PERE

VIII (suite)
Où le crime triomphe

Paulo suivit le conseil que lui donnait son ami, qui se retourna en disant :

— A tout à l'heure !...

Après avoir avalé la dernière gorgée de son café, le pseudo-Simson murmurait :

— Allons, je crois que je n'ai tout de même pas perdu mon temps.

Et avec un cynisme gouailleur, il ajouta :

— Il est bon que parfois la vertu soit récompensée...

Une heure après, Maxime venait le rejoindre, annonçant :

Copyright by Arthur Bernède 1930. Traduction et reproduction interdites en tous pays.

— La patronne t'attend dans son boudoir.

— Qu'est-ce qu'elle dit ?

— Pas grand'chose... elle est épatée, elle aussi...

— Et le baron ?

— Il rentre à Paris et il t'emmène... Allez, dépêche-toi, ta valise est faite ?

— Oui.

Le valet de chambre saisit le colis et, précédant le faux détective, il le conduisit jusqu'auprès de Mme d'Albret qui, revêtue d'une robe de deuil, l'attendait en compagnie de Pierre de Mauriel.

— Monsieur Simson, fit-elle, je viens d'apprendre que Lefier s'était reconnu coupable.

— En effet, madame, ma mission est donc terminée... et je le regrette...

— Pas plus que moi, déclarait la châtelaine. Je ne vous cacherai pas, en effet, que j'eusse été très heureuse de ne pas m'être trompée. Il m'est très pénible de savoir que le père de ces deux enfants si charmants est un abominable assassin.

» D'autre part, ainsi que je le disais tout à l'heure à M. de Mauriel, je redoute qu'au cours du procès qui va se dérouler prochainement en cour d'assises, la mémoire de mon mari ne soit éclaboussée par un regrettable scandale. Il est hors de doute, en effet, que l'avocat de Lefier fera état de la lettre que M. d'Albret avait écrite à la femme de ce forain, et cherchera à attirer sur le coupable la pitié des jurés en démontrant à ceux-ci que sa victime cherchait à lui voler sa femme.

» M. d'Albret portait ce nom respecté de lui. Il était surtout, avant tout, le

père de ma fille; et je m'inquiète à la pensée que plus tard, en apprenant la triste vérité, elle en éprouvera une cruelle désillusion, et même une profonde amertume. Aussi avais-je l'intention de prendre un avocat qui, durant les débats, serait chargé d'agir en mon nom et en celui de ma fille. Mais M. de Mauriel m'en a dissuadée.

— J'ai fait remarquer à Mme d'Albret, intervenait le baron, que la plupart du temps, d'inévitables discussions qui s'élevaient entre le défenseur de l'accusé et le représentant de la partie civile ne faisaient qu'envenimer les choses.

— C'est très exact! s'empressait d'appuyer Paulo.

La comtesse reprenait :

M. de Mauriel m'a conseillé de tenter plutôt une démarche officielle et discrète auprès de l'avocat de Lefier, et j'ai pensé que vous pourriez peut-être vous en charger...

— C'est très délicat, hésitait le faux détective.

Il venait en effet d'apercevoir, dans l'entre-bâillement de la porte, Maxime qui, placé de façon à ne pas être aperçu par la châtelaine, lui adressait un signe de tête négatif.

— Et si je voyais moi-même cet avocat ? insistait la châtelaine.

— Laissez-moi vous épargner une intervention qui ne pourrait que vous être très pénible, proposait M. de Mauriel.

Et sachant qu'il ne faisait jamais vibrer en vain la corde maternelle, il ajouta :

— Mieux vaut que vous restiez auprès de votre petite Janine...

— Vous avez raison, affirmait Marie-Louise, dupe plus que jamais des hypocrites manœuvres du baron.

Comprenant que l'instant était venu pour lui de se retirer, Paulo reprenait en s'inclinant devant la comtesse :

— Madame, tous mes hommages...

— Monsieur, déclarait Mme d'Albret, vous voudrez bien me faire parvenir le montant de vos honoraires.

— Ce n'est pas pressé, affirmait le bandit.

— Je rentre en auto à Paris, faisait le baron. Monsieur Simson, voulez-vous profiter de ma voiture ?

— Avec plaisir !

Maurice se pencha vers la main que lui tendait Marie-Louise. Comme il y appuyait ses lèvres, il l'entendit lui murmurer à l'oreille :

— Quand vous reverrai-je ?

Relevant la tête, le baron répondait :

— Mais quand vous le voudrez !

— Alors, demain ?

— Demain !...

Paulo avait déjà gagné l'antichambre où Maxime, suivant son habitude, était resté aux écoutes. Mauriel le rejoignit à son tour.

La comtesse s'en fut dans la chambre de sa fille. Janine était levée. Elle allait mieux, beaucoup mieux même. Le médecin, venu la veille, l'avait autorisée à sortir dans le parc. Tout heureuse à la pensée de respirer le grand air, de se promener sous les grands arbres, de s'incliner vers les fleurs et d'entendre les oiseaux chanter au-dessus de sa tête, Janine était prête. Sa mère n'avait pas voulu attrister sa convalescence en lui faisant porter des vêtements noirs. Elle était tout en

blanc. Frêle et encore un peu pâlote, elle semblait cependant si contente de vivre que la châtelaine se dit :

— Maintenant, je suis tranquille, elle est sauvée. L'ange a replié ses ailes pour rester auprès de moi.

Elle l'attira vers elle et l'embrassa avec effusion.

— Maman, fit Janine tout en répondant à la douce caresse, est-ce qu'on va bientôt sortir ?

— Tout de suite, ma chérie !

La petite lui prit la main et elles s'en furent. L'enfant marchait vite, très vite, tant elle avait hâte d'être dehors. Ravie, Marie-Louise songeait :

— Bientôt, nous serons deux à l'aimer !

La malheureuse !

IX

Où le père Gratte-Ciel reparaît

Seule, assise dans le fauteuil près de la fenêtre d'où l'on dominait les toits environnant la blanche silhouette de la basilique du Sacré-Cœur, Madeleine Lefier, en l'absence de son père et de ses enfants, partis tous trois aux provisions, relisait une lettre qu'elle avait reçue le matin de son mari.

« Prison de Versailles...

« Ma femme,

« Le juge d'instruction m'a dit ce » matin qu'il avait reconnu ton inno- » cence et qu'il t'avait fait remettre » en liberté. J'en suis très heureux... Il » m'a raconté aussi que, jusqu'au bout, » tu lui avais affirmé que tu me croyais » innocent, et cela m'a bien touché... » Mais mieux vaut ne plus parler de » ca, parce que, quand j'y songe, je

» ne trouve plus un mot ; ma plume
» tremble sur le papier et, comme je
» n'écris pas très bien, tu ne pourrais
» plus me lire...

» Madeleine ! Je ne sais pas ce qu'ils
» feront de moi. Mais tout, plutôt que
» de me dire que nos pauvres gosses
» n'auraient plus de mère ! Tu te
» vois, toi qui n'avais rien fait, en pri-
» son pour des années !... Est-ce qu'on
» sait jamais avec la justice !... Ton
» papa est encore solide, mais ça ne
» fait rien, à son âge un accident est
» si vite arrivé. Alors, pour nos petits,
» c'eût été l'Assistance publique. Et
» puis, moi, ils m'auraient sûrement
» condamné à mort, tandis que, comme
» ça, j'aurai des circonstances atté-
» nuantes... Et tant qu'on est vivant il
» y a de l'espérance !

» Je suis sûr que tu ne m'oublieras
» pas. Je suis tranquille. Je sais bien
» qu'entre nous, c'est à la vie et à la
» mort. Je te confie les enfants ! Conti-
» nue à bien les élever, comme on avait
» commencé. C'est deux bons petits
» cœurs. Qu'ils gardent tout de même
» en eux une bonne place pour moi...
» Mets-leur bien dans la tête que, après
» tout, je n'étais pas un mauvais
» homme. Car, ma femme, tu en es
» sûre, ce n'était pas pour voler que
» j'ai, je ne sais pas comment te dire
» ça... Je n'ose pas écrire les mots
» qu'il faudrait. Enfin, tu me com-
» prends. C'est la fatalité ! Et c'est ça,
» surtout, que je voudrais bien faire
» comprendre à tout le monde... que je
» ne suis pas un voleur !... Les petits
» le croiront si tu le leur dis !... Jac-
» ques est si intelligent et si bon, et
» Zanetta aussi. Lorsqu'ils seront plus

» grands, tu leur expliqueras tout... Il » n'y a que toi qui sauras faire ça... » Madeleine, je m'arrête. Va voir mon » avocat... C'est un bien gentil jeune » homme... Il ne voulait pas croire que » j'étais coupable... Il croyait que je » m'accusais pour te sauver... *C'est pas » vrai... c'est...*

» Tiens, au revoir, ma femme, au » revoir !... Je t'embrasse bien fort. » Embrasse aussi nos chéris et le vieux ! » Courage !

» Ton homme pour toujours !

» Jean Lefier. »

Quand elle eut fini, pour la troisième fois, de relire ce message, en un geste spontané, elle le porta à ses lèvres. Lefier avait eu beau lui mentir, ou plutôt chercher à lui mentir à elle aussi, elle gardait en elle intacte la foi absolue en l'innocence de son mari. Son instinct, ou plutôt son amour, ne pouvait pas la tromper. Bien qu'il lui affirmât le contraire, il n'était pas coupable. Selon elle, il n'avait pas plus tué que volé ! Et s'il s'était accusé, c'était pour la sauver... et puis, ainsi qu'il le lui écrivait, pour ne pas priver une mère de ses enfants... Alors, un sentiment d'adoration sans limites l'envahit jusqu'à l'extase ! Elle se laissa glisser à genoux et, joignant les mains, elle se mit à prier, non pas Dieu, mais son dieu, c'est-à-dire son Jean, qui prenait à ses yeux non pas l'allure d'un héros mais l'aspect d'un martyr ! Et elle demeura ainsi, balbutiant des mots sans suite, exhalant des plaintes dans lesquelles il y avait tour à tour toutes les admirations, toutes les ferveurs et toutes les détresses...

(*A suivre.*)

LE PETIT CLOWN

grand roman inédit par

ARTHUR BERNÈDE

DEUXIEME PARTIE
UN CŒUR DE PERE

IX (suite)

Où le père Gratte-Ciel reparaît

Emportée dans un autre monde, Madeleine ne pleurait plus. Elle vibrait de fierté en même temps qu'elle frémissait de douleur. Mais tout à coup, elle se révolta, non pas contre sa souffrance mais contre celle que devait endurer son pauvre Jean! Elle se dit qu'elle n'avait pas le droit d'accepter de sa part un sacrifice aussi effroyable... Mais que faire?... Retourner vers le juge, lui crier sa conviction, lui affirmer, lui jurer une fois de plus que Lefier ne pouvait pas être un voleur ni un assassin... Pourquoi le magistrat la croirait-il du moment que *l'accusé avait avoué?* Et l'avocat? Lui, peut-être, trouverait un moyen. Elle se raccrocha à cet

Copyright by Arthur Bernède 1930. Traduction et reproduction interdites en tous pays.

espoir ; elle résolut de se rendre auprès de lui dès qu'elle le pourrait. Mais les enfants rentraient.

Miousic portait le filet à provisions. Zanetta tenait à la main quelques brins de muguet. Capitaine, sur leurs talons, laissait pendre une belle langue rose... Tous trois s'empressèrent autour de Madeleine, qui s'était levée et s'efforçait de sourire à ses petits, en même temps qu'elle effleurait d'une caresse la bonne tête du toutou qui s'était mis à faire le beau pour avoir du sucre !

— Où est donc votre bon-papa ? interrogeait Mme Lefier.

— Il vient, déclarait le petit clown.

Zanetta, tout en déposant le muguet dans la main de sa maman, ajoutait :

— Il ne va pas aussi vite que nous surtout pour monter les étages...

Remarquant que les petits étaient tout essoufflés, Madeleine s'écriait :

— Pourquoi avez-vous couru ainsi ?

Miousic répliquait :

— Parce qu'on avait une bonne nouvelle à t'annoncer !

— Une bonne nouvelle ?

— Oui, proclamait Miousic avec une solennité comique. Zanetta et moi on est engagés tous deux à Médrano !

— Qu'est-ce que tu me racontes là? s'exclamait Madeleine.

Avec la même importante gravité, le petit clown poursuivait :

— On a rencontré tout à l'heure M. Bassan... Tu ne connais pas M. Bassan ?

— Mais si, mon petit.

— Alors, il a annoncé à grand-papa que ça y était... et qu'on débuterait samedi... On est aujourd'hui mercredi, et, comme dit bon-papa, on a juste le temps d'être fin prêts pour notre numéro!

Et Zanetta, esquissant déjà un pas de danse, s'écriait :

— Tu verras, maman, comme je danserai bien !

— Mes chéris ! s'émotionnait la pauvre femme.

Le père Favero apparaissait à son tour. Madeleine s'avança vers lui en disant :

— Jacques vient de me raconter...

— Ah ! le petit bavard ! s'écriait le bon vieux. Moi qui voulais te faire une surprise !

— Gronde pas, bon-papa, faisait gentiment Miousic... Quand nous sommes rentrés, j'ai vu que maman était encore si triste, si triste, que pour l'égayer un peu j'ai lâché le paquet...

— Tu as bien fait ! s'écriait l'ancien clown.

Et allant droit à sa fille, il ajouta :

— Est-ce qu'ils t'ont dit que j'en étais ?

— Mais non !

— Dame ! on n'a pas eu le temps ! soulignait le gosse.

— Eh bien ! moi aussi, je suis engagé, déclarait le bon vieux... Je reprends du service !...

— Père, à ton âge !

— A mon âge ! scandait plaisamment Favero. Mais ne dirait-on pas que je suis un vieillard ! Tu verras ma fille, quel succès nous aurons, les petits et moi... J'ai trouvé une idée qui a emballé M. Bassan. Tu verras, tu verras !...

— Et moi alors, reprenait Madeleine, je vais rester là sans rien faire ?

— Toi, scandait le chef de famille, il faut d'abord que tu te reposes, que tu reprennes des forces et puis après on verra !

— Parfaitement ! approuvait comiquement le petit clown. On verra !

Mais un cri de surprise et de joie lui échappa tout à coup :

— Le père Gratte-Ciel !

Sur le seuil de la porte demeurée ouverte, le garde champêtre venait d'apparaître, revêtu d'un caoutchouc en toile cirée très usagé, qui lui tombait sur les talons et coiffé d'une vieille casquette qui semblait provenir directement du marché aux Puces... D'un air mystérieux, il fit :

— Chut ! Chut ! silence !

Il entra dans la pièce avec précaution, tendit l'oreille vers le dehors comme s'il redoutait d'avoir été suivi, puis, refermant la porte, il fit sur un ton presque tragique :

— Je me suis évadé !

— Evadé ! s'écriait Favero. Vous étiez donc en prison !

— Pire que ça ! expliquait Dubecq. On m'avait enfermé dans une maison d'aliénés !

— Vous ! s'exclamait Miousic.

— Oui, mon petit, moi ! appuyait le père Gratte-Ciel, tout secoué d'indignation.

Puis, reconnaissant Madeleine, il fit avec une joie visible :

— Ah ! c'est vous, madame ! Ils vous ont donc...

Il n'acheva pas. Déjà le petit clown s'écriait :

— Papa, lui, est resté à faire ses vingt-huit jours !

— Mais il va bientôt revenir, lui aussi, s'empressa d'affirmer Zanetta.

Immédiatement à la page, le garde champêtre appuyait :

— Mais oui, il va revenir ! Tu peux en être sûre !

— En attendant, reprenait Madeleine, laissez-moi, monsieur Dubecq, vous remercier de toutes les bontés que vous

avez eues pour mes enfants, pendant mon absence. Mon père m'a dit combien vous aviez été obligeant !

— Ce n'est rien que ça, madame...

— Dites, monsieur Dubecq, proposait Favero, vous allez bien rester à déjeuner avec nous ?

— Ma foi, j'accepte, déclara le père Gratte-Ciel, car je serais bien en peine où aller, je n'ai pas un sou sur moi, et les gens que je connais à Paris vaut mieux pour l'instant, ne pas les voir !

Devinant que le garde champêtre avait à leur faire des confidences que Zanetta ne pouvait pas entendre, Miousic proposait :

— Dis, bon papa, si on envoyait Zanetta chez le charcutier chercher un peu de supplément pour monsieur Gratte-Ciel ?

Décidément, l'imagination du petit clown n'était jamais à bout de ressources !

Tout de suite, la fillette acceptait :

— Oh ! oui, je veux bien. Dis, bon-papa, tu veux bien me donner des sous ?

— Voilà, ma mignonne !

— Qu'est-ce qu'il faudra que je rapporte ?

Favero demandait :

— Qu'est-ce que vous préférez, monsieur Dubecq, du jambon ou une tranche de veau piqué ?

— Si ça vous est égal, déclarait le garde champêtre, j'aimerais mieux un morceau de pâté de foie !

— Tu as entendu, Zanetta ?

— Oui, bon-papa, on va vous rapporter ça tout de suite, monsieur Gratte-Ciel, s'écriait la petite danseuse.

— Surtout ne cours pas, recommandait Madeleine.

— Prends bien ton temps, conseillait Miousic.

Zanetta appelait :

— Tu viens, Capitaine ?

Le chien toujours prêt à sortir, car on eût dit que la vie parisienne exerçait sur lui un vif attrait, s'élança sur les traces de la mignonne qui avait déjà gagné le palier.

Profitant aussitôt de son absence, le père Gratte-Ciel mit rapidement ses auditeurs au courant de la mésaventure qui lui était arrivée au château de Valmondois, et qui avait abouti à son internement dans un asile d'aliénés situé aux environs de Paris et d'où il avait réussi à s'évader au cours de la nuit précédente.

— Je vous raconterai cela plus tard en détail, ajouta-t-il. Pour le moment, il s'agit d'arriver au plus pressé. Comme je n'ai pas envie de retourner dans cette maison de fous où je finirais moi-même par perdre la boule, et que je suis plus que jamais décidé à travailler à la libération de Jean Lefier, je suis venu vous demander de m'aider à me cacher en attendant que toute la lumière se fasse.

Favero aussitôt demandait :

— Est-ce qu'on vous a vu entrer dans la maison ?

— Je ne crois pas, répliquait Dubecq, car je me suis faufilé vite, très vite, et je me suis fait petit, petit, petit... ce qui ne m'est pas bien difficile!

— Je ne demanderais pas mieux que de vous garder chez moi, déclarait Favero... Malheureusement, nous sommes déjà à l'étroit... Une de nos voisines a prêté une chambre à ma fille où elle s'est installée avec sa petite. Moi je loge ici avec Jacques. Je n'ai même pas un cabinet de débarras à vous offrir !

Des bruits de pas retentissaient dans le couloir :

— Attention ! fit Miousic, l'oreille déjà aux aguets.

On frappait à la porte.

— Qui est là ? interrogeait Favero.

— Ouvrez, au nom de la loi !... faisait du dehors une voix rude et autoritaire.

— Des confrères ! murmura le garde champêtre.

Mais, avec une rapidité de décision, Miousic entraînait le père Gratte-Ciel dans la cuisine, tout en lançant à son grand-père :

— Dites qu'il n'est pas là. Je me charge de tout !

L'ancien pensionnaire de Médrano s'en fut ouvrir à la police.

Un homme d'une quarantaine d'années se présentait, flanqué de deux agents en tenue et munis de boucliers protecteurs.

— Je suis le commissaire de police. Je viens d'être prévenu qu'un fou dangereux s'était évadé la nuit dernière et qu'il se cachait ici...

A peine avait-il prononcé ces mots que Miousic reparaissait. A sa mine satisfaite, son grand-père et sa maman comprirent aussitôt que le garde champêtre devait être déjà en sûreté. Aussi Favero reprit-il :

— Vous faites erreur, monsieur. Il n'y a aucun fou chez moi...

L'air soupçonneux, le commissaire reprenait :

— Vous vous appelez bien Favero ?

— Oui, monsieur.

— Vous êtes ancien acrobate ?

— Ancien clown musical.

— Je vous avertis que si vous cherchez à me duper, vous vous mettez dans un très mauvais cas !

— Je ne puis rien vous dire de plus !

— Je m'en vais voir !...

(*A suivre.*)

LE PETIT CLOWN

grand roman inédit par

ARTHUR BERNÈDE

DEUXIEME PARTIE
UN CŒUR DE PERE

IX (suite)

Où le père Gratte-Ciel reparaît

Tout de suite le magistrat s'en fut vers l'armoire qui enfermait les défroques du vieux clown et les costumes neufs de ses petits-enfants. Il les écarta et constata qu'ils ne dissimulaient aucun être vivant. Ensuite il s'approcha de la fenêtre, qui était ouverte, et se penchant au dehors il examina les toits. N'apercevant aucune silhouette de fugitif ni même aucune trace de départ précipité, il passa dans la cuisine. Elle était vide. Aucun des meubles, aussi rares que rudimentaires qui s'y trouvaient, n'était assez vaste pour permettre de s'y cacher à un homme de taille même exiguë. Dans un coin, un

Copyright by Arthur Bernède 1930. Traduction et reproduction interdites en tous pays.

sac à charbon appuyé contre le mur n'attira même pas son attention.

Tandis qu'il se livrait à ces infructueuses perquisitions, un sourire discret mais malicieux errait sur les lèvres du petit clown. Tout à coup, il tressaillit Un aboiement joyeux retentissait au dehors.

— C'est Zanetta qui revient, se dit-il. Pourvu qu'elle ne fasse pas de « gaffes » !

Il se précipita aussitôt sur le palier... Le commissaire revenait dans la chambre en bougonnant :

— Je commence à croire que ce coup de téléphone était l'œuvre d'un fumiste!

Et sans rien ajouter, après avoir fait signe à ses deux agents de le suivre, il s'en fut, passant dans le couloir devant Miousic qui venait de parler tout bas à sa petite sœur et s'effaçait, ainsi qu'elle, devant les représentants de l'autorité que poursuivaient jusqu'à l'étage inférieur les grognements hostiles de Capitaine.

Les deux enfants pénétrèrent aussitôt dans la pièce dont Favero referma la porte.

— Ah çà ! mon petit Jacques, s'écriait le vieux clowu, qu'est-ce que tu as fait de M. Dubecq ?

— Ah! voilà... triomphait le gosse.

Et, tout en tapant ses mains l'une contre l'autre, il se mit à appeler :

— Père Gratte-Ciel ! Père Gratte-Ciel !

On vit alors sortir de la cuisine un sac à charbon qui sautillait sur place et ne s'arrêta qu'au milieu de la chambre... Tandis que sa tête émergeait de l'orifice du sac, le garde champêtre, le visage barbouillé de noir, s'écriait :

— Me voici !

Et, sortant de sa cachette improvisée, il s'écria :

— Mon brave petit Miousic, tu as eu une riche idée de me faire fourrer là-dedans! Sans toi, j'étais recoffré. Je te dois une fière chandelle!

— Sans compter, s'écriait Favero, que maintenant je suis tranquille. L'idée de mon petit-fils vient de m'en donner une autre... Je suis rassuré sur votre sort, monsieur Dubecq. Non seulement je vous ai trouvé un asile, mais encore un métier...

— Pas possible!

Et Favero, rajeuni de dix ans, s'écriait :

— Vous allez compléter un numéro de cirque que je préparais pour Médrano.

— Moi ! s'exclamait le père Gratte-Ciel.

— Oui, vous... Je m'y connais... Vous êtes naturellement comique...

— Je n'aurais jamais cru cela.

— Cette entrée dans ce sac! Et puis, on va vous faire une tête, inventer une silhouette...

— Mais je ne saurais pas causer...

— Je vous expliquerai tout ça... Vous verrez... Ce sera, comme on dit, le « gros tabac! » Et puis, on vous arrangera une de ces binettes... D'abord, il va falloir couper votre moustache.

— Bonté divine! s'exclamait le garde champêtre de Valmondois. Je vais avoir l'air d'un épouvantail à moineaux!

— Mais non, vous serez épatant! Ah! mes petits, nous allons en avoir un partenaire!

Et, avec un enthousiasme d'autant plus communicatif qu'il était sincère, Favero ajouta :

— Monsieur Dubecq, croyez-moi et laissez-moi faire... Enfoncés, les Fratellini ! Et puis, de cette façon-là, on ne

se quittera pas. Je défie la police de vous retrouver. Vous acceptez, n'est-ce pas ?

— Eh oui, j'accepte, déclarait le père Gratte-Ciel tout éberlué. D'abord parce que je suis content de rester avec vous. pour toutes les raisons que vous s. ez... Et puis parce qu'il me serait très difficile de faire autrement. Mais, par exemple, si jamais on m'avait dit que je finirais dans la peau d'un clown au cirque Médrano...

— Tout arrive! s'écriait Favero. Mais, maintenant, il faut que je m'occupe du déjeuner...

— Et toi, ma Tranginette, recommandait Miousic, rappelle-toi ce que je t'ai dit tout à l'heure... Si jamais tu racontais que M. Gratte-Ciel est venu ici, eh bien ! papa, il resterait tout le temps à faire ses vingt-huit jours!

. . . . . .

Quelques jours après, Jean Lefier, qui, dans sa cellule, attendait avec le plus grand calme sa comparution devant la cour d'assises de Seine-et-Oise, recevait de sa femme la lettre suivante :

« Mon cher Jean,

» Enfin ! je vais mieux !... Je me » sens déjà beaucoup plus forte. L'af » fection dont je suis entourée ici, les » caresses de nos chers petits enfants. » ainsi que tu l'avais deviné, ont suffi » pour me rappeler à la vie qui sem- » blait vouloir me quitter...

» Notre cher petit Jacques est plus » vaillant que jamais et ne se ressent » plus du tout de son accident. Il a » voulu tout de suite travailler.. Il est » merveilleux de courage et de volonté. » Père a monté un vrai numéro de » clowns musicaux qu'il présente lui- » même. Il y est tout à fait bien. Il » s'est adjoint un ami qui est très drôle.

» Quant à Miousic et Zanetta, je n'ai
» pas besoin de te dire qu'ils sont par-
» faits tous les deux. M. Bassan, le chef
» de piste du cirque Médrano, a trouvé
» cela très bien et les a engagés pour
» un mois, avec facilité de prolongation.
» Ils ont débuté samedi dernier.

» Ainsi que tu le verras par le compte
» rendu du journal que je te joins à
» ma lettre, ils ont remporté un très gros
» succès. Aussi, lorsque, le soir, papa
» est rentré m'apporter cette bonne
» nouvelle, car le médecin ne m'avait
» pas encore permis de sortir, le pauvre
» vieux en pleurait de joie... Jacques
» et Zanetta, eux aussi, étaient bien
» contents... Ils se sont jetés dans mes
» bras et Miousic m'a murmuré : « Ne
» manque pas d'écrire à papa que ça
» a bien marché! » Alors, je l'ai em-
» brassé bien fort pour toi. Car, mon
» Jean, tu étais avec nous à ce moment,
» comme tu l'es à tous les autres...
» Rien ne pourra diminuer ma con-
» fiance en toi... ma conviction en ton
» innocence! Rien ne pourra briser
» mon amour.

» Moi aussi, je reste et resterai ta
» femme pour la vie!

» Les enfants t'envoient leurs baisers.
» Papa te serre la main.

» A bientôt, mon Jean,

« Ta Madeleine. »

Ces lignes, que la pauvre femme avait écrites sous l'impulsion directe de son cœur, causèrent à Lefier une émotion indicible, tout en le rendant très fort et même invincible contre toute attaque de découragement, toute tentation de revenir sur ses aveux.

Sa femme, ses enfants, ses amis croyaient en lui. N'était-ce pas le plus puissant des réconforts? Et puis, main-

tenant, il croyait, et Me d'Argy le lui avait d'ailleurs affirmé, qu'il sauverait sa tête. Dans la simplicité de son âme si loyale et si claire, il estimait que c'était beaucoup, et que même, si on l'envoyait au bagne, ce n'était pas payer trop cher la liberté de sa femme et l'avenir de ses enfants.

Et il s'ancrait dans ce raisonnement :

— Quand on est vivant, on a le temps de voir venir. Peut-être un jour saura-t-on la vérité? Alors, je reviendrai... Et si je ne reviens pas, je me consolerai en songeant que j'ai fait tout mon devoir!

Tout de cette philosophie qui n'a rien de celle que l'on apprend dans les livres et qui n'appartient qu'aux âmes simples Lefier se mit à lire l'article suivant que sa femme avait découpé dans un journal :

Cirque Médrano. Les Favero's, clowns musicaux. (Débuts.)

La direction du célèbre établissement du boulevard Rochechouart nous a réservé la plus agréable des surprises, sous la forme d'un numéro véritablement inédit et qui est appelé au plus vif succès. Il est présenté, d'ailleurs, par un vétéran de la piste, l'excellent Favero, bien connu des anciens habitués de Médrano, qui vient d'effectuer une rentrée que nous n'hésitons pas à qualifier de sensationnelle...

Devant un simple panneau représentant l'entrée d'une loge de concierge, un gosse, vêtu en petit mendiant, joue du violon. Il en joue même d'une façon délicieuse. Bientôt, la préposée au cordon, une petite vieille aux allures de fée Carabosse, apparaît, un balai à la main, et veut chasser le jeune virtuose. Poursuite des plus amusantes... Tout en

continuant à jouer, Miousic (c'est le nom du petit prodige) exécute une série de sauts périlleux des mieux réussis. La vieille, affolée, réintègre sa loge. Miousic recommence un autre air. Alors apparaît un chiffonnier (le père Favero) portant sa hotte sur le dos.. De la hotte surgit la charmante frimousse d'une fillette qui écoute Miousic avec ravissement.

Mais la voilà qui bondit sur la piste. Elle est vêtue en ballerine. Gracieuse, légère, charmante, on dirait une Zambelli en miniature. Miousic, qui s'est transformé en clown au chapeau pointu et au maillot pailleté, attaque les pizzicati de Sylvia. Et c'est un tableau véritablement exquis, délicatement harmonisé, une véritable note d'art qui a transporté la salle. La vieille concierge vient alors à la rescousse. Mais, cette fois, ce sont les enfants qui la poursuivent, l'enferment dans un sac et lui font mille tours jusqu'au moment où elle s'en va se réfugier dans la hotte du chiffonnier qui l'emporte tandis que le jeune violoniste et la petite danseuse exécutent les plus amusantes cabrioles.

Raconter tout cela perd les neuf dixièmes de sa saveur. Il faut aller voir les Favero's... C'est un véritable clou. Il plaira à tous les publics. Nous regrettons que le programme ne cite pas le nom de l'artiste qui a été chargé d'interpréter le rôle de la concierge. Il y a été remarquable de fantaisie et de verve. Ce doit être certainement un « vieux routier de la piste ».

— Mes gosses, mes chers petits gosses! murmurait Lefier tout attendri.

Et, tandis que deux grosses larmes roulaient sur ses joues, il murmura :

— Quand vous reverrai-je ?

(A suivre.)

LE PETIT CLOWN

grand roman inédit par

ARTHUR BERNÈDE

DEUXIEME PARTIE
UN CŒUR DE PERE

X
Un cri d'amour

Deux mois après, Jean Lefier comparaissait devant la cour d'assises de Seine-et-Oise. Nous nous garderons bien de reproduire en entier le compte rendu de ce procès. Nous nous contenterons d'en reproduire les plus intéressants passages.

Disons tout de suite que l'attitude de l'accusé n'avait point varié. Bien que son avocat lui eût déclaré qu'il était encore temps pour lui de revenir sur ses aveux, il s'était obstiné à maintenir, intégralement et sans la moindre variante, le récit de son prétendu crime tel qu'il l'avait fait au juge d'instruction Lemarquer, et il s'était contenté de répondre aux questions à la fois très

Copyright by Arthur Bernède 1930. Traduction et reproduction interdites en tous pays.

pressantes et très insidieuses que lui posait le président :

— Je n'avais pas l'intention de tuer M. d'Albret ni de le voler... Je voulais simplement lui donner une leçon.

Il fut impossible de le faire démordre de cette thèse qui, d'ailleurs, ne parut pas plus convaincre les magistrats de la cour que les jurés et le public. A la suspension d'audience, qui eut lieu après un long et laborieux interrogatoire, il fut facile à Me d'Argy et à Me Maryse Mériel, qui avait pris place au banc de la défense à côté du jeune avocat, de constater que leur client avait plutôt une mauvaise presse. A la reprise des débats, ce fut le défilé des témoins. D'abord Maxime Durieux. Il s'avança à la barre, l'air modeste et même un peu intimidé. Au fond, le misérable était d'autant plus sûr de lui qu'il n'avait rien à redouter. N'avait-il pas réussi à étouffer dans l'œuf les indiscrétions du petit clown et les tentatives non moins puériles du père Gratte-Ciel ? Le mariage du baron et de la comtesse n'était-il pas décidé en principe ? Il ne s'agissait plus que d'en fixer la date... Le moment approchait donc où il allait enfin toucher les nombreux billets de mille que Mauriel, une fois en possession de la fortune de Marie-Louise, ne manquerait pas de le faire bénéficier...

En termes simples et mesurés, il raconta aux jurés comment il avait découvert, sous le kiosque du parc, le corps inanimé du comte d'Albret, au milieu d'une mare de sang, puis le poignard, arme du crime, que, dans sa fuite, l'assassin avait laissé tomber près de la petite porte par laquelle il avait pénétré dans l'enclos.

L'avocat général lui ayant demandé

s'il persistait à affirmer qu'il avait remis lui-même la lettre de M. d'Albret à la femme Lefier, Maxime répondit avec une assurance que rien ne semblait devoir démonter :

— Parfaitement!

Me d'Argy se leva, manifestant ainsi son intention de lui poser plusieurs questions. En effet, le jeune maître attaquait:

— Le témoin pourrait-il me dire s'il était au courant des sentiments que Madeleine Lefier avait inspirés à son maître ?

Sans la moindre hésitation. Maxime répliquait :

— Monsieur le comte était d'un caractère très renfermé, et ce n'est pas à moi qu'il aurait été faire des confidences...

Me d'Argy continuait :

— M. d'Albret avait-il déjà chargé le témoin de faire parvenir d'autres lettres à Madeleine Lefier ?

— Non, jamais.

— Ou d'en mettre à la poste ?

— Pas davantage.

— Vous en êtes bien sûr ?

— Absolument sûr.

— Le témoin a-t-il lieu de penser que M. d'Albret avait revu Madeleine Lefier depuis son mariage ?

Maxime, qui se tenait sur ses gardes et sentait très bien que l'avocat de Lefier cherchait à l'attirer dans un piège, déclarait :

— Je n'étais que depuis deux ans au service de M. d'Albret... J'ignore ce qui a pu se passe avant cette date.

— Et depuis ? insistait l'avocat.

— Depuis ? Je n'ai rien remarqué.

— Je vous mercie, clôturait Me d'Argy d'un air satisfait.

Et il se rassit après avoir adressé

un rapide coup d'œil à Maryse Mériel, qui avait noté fidèlement les réponses de Maxime.

On appela le second témoin, c'est-à-dire M. de Mauri[illegible], qui se contenta de corroborer les dires de Maxime, dont il fit d'ailleurs un éloge mesuré et fort habile.

Quand il eut terminé, Me d'Argy se leva de nouveau. Et tout en regardant bien en face le témoin dont la sobre élégance, la parole mesurée, les allures distinguées semblaient avoir produit sur l'assistance un excellent effet, il fit au milieu d'un grand silence:

— Le témoin pourrait-il nous dire depuis combien de temps il connaît M. d'Albret ?

— Depuis deux ans, répliquait nettement le baron.

— Qui vous avait présenté à lui ?

— Mme d'Albret, dont je suis quelque peu parent par alliance.

— Et avec laquelle vous étiez en relations ?

— Nullement... Je n'ai rencontré Mme d'Albret, chez des amis communs, que fort peu de temps avant qu'elle me présentât à son mari...

— Dont vous êtes devenu l'intime...

— M. d'Albret, en effet, m'a tout de suite témoigné beaucoup d'amitié, et j'en ai été d'autant plus flatté qu'il n'en était guère prodigue...

— N'est-ce pas vous qui avez recommandé Maxime Durieux à M. d'Albret ?

— Effectivement... M. d'Albret cherchait un valet de chambre. Maxime Durieux avait été pendant quelque temps à mon service... j'avais été très satisfait de lui.

— Pouvez-vous me dire pourquoi vous vous en êtes séparé ?

Mauriel dévisagea avec hauteur l'avocat qui se permettait de faire ainsi une intrusion aussi indiscrète dans sa vie privée... Puis, d'un air plein de fierté nuancée de dédain, il fit :

— Je pourrais vous répondre, maître, que ceci ne vous regarde pas. Mais, par respect pour la justice, devant laquelle j'ai juré de dire toute la vérité, je tiens à vous déclarer qu'à la suite de pertes d'argent j'ai dû restreindre mon train de maison et me séparer, fort à mon regret, de cet excellent serviteur.

— Maître, intervenait le président, avez-vous d'autres questions à poser au témoin ?

— Oui, monsieur le président.

— Eh bien ! parlez.

Lentement, et d'une voix qui portait admirablement dans toute la salle, Me d'Argy reprenait :

— Le témoin savait-il que, jadis, M. d'Albret avait courtisé Madeleine Lefier ?

— Je l'ignorais. J'ajouterai même que jamais M. d'Albret n'a prononcé devant moi le nom de cette femme.

— Avez-vous l'impression qu'elle ait été sa maîtresse ?

— Je ne saurais vous répondre...

— Vous n'avez donc remarqué, ni dans les allures, ni dans les paroles de votre ami, aucun indice capable de vous inspirer un tel soupçon ?

— Jamais !

— Pourtant, vous partagiez pour ainsi dire sa vie.

— M. d'Albret était fort peu communicatif.

— Je vous l'accorde... Mais...

— Je vous répète, monsieur, commençait à s'énerver Mauriel, que je ne sais rien à ce sujet. Si vous tenez

absolument à connaître mon opinion...

— Certes...

— Je vous dirai que je suis persuadé que jamais M. d'Albret, pas plus avant qu'après son mariage, n'a obtenu les faveurs de cette femme...

— Qui vous a inspiré cette conviction ?

— Le ton de la lettre qu'il lui a adressée par l'intermédiaire de son valet de chambre.

— Pourtant il la tutoie!

— Cela ne prouve rien...

— Alors, vous pensez qu'il aurait suffi à M. d'Albret de revoir Madeleine Lefier sur la place de Valmondois pour réveiller en lui une passion depuis si longtemps endormie ?

— Pourquoi pas ?

— Vous défendez la mémoire de votre ami, observait l'avocat, et je ne puis que m'incliner devant votre attitude. Mais moi je défends la tête de cet homme !

Il n'acheva pas. Lefier s'était dressé à son banc et s'écriait en martelant de ses poings énormes le rebord du box dans lequel l'encadraient deux gendarmes :

— Pas besoin de vous donner tant de mal, maître d'Argy, le monsieur a raison ! Madeleine a toujours été une honnête femme !

— J'en suis certain, répliquait le défenseur au milieu de la vive sensation que l'intervention de l'accusé avait produite sur l'assistance.

Et il s'écria :

— Je tenais à ne faire proclamer devant tous par un témoin peu suspect de partialité envers vous et à faire rendre ainsi justice complète à votre compagne, à la mère de vos enfants !

— Je vous remercie ! fit simplement

Lefier en se rasseyant sur son banc.

La manœuvre de Me d'Argy était des plus adroites. En effet, lorsque, après le défilé des autres témoins de fait, Madeleine apparut dans la salle, un murmure de sympathie s'éleva dans l'auditoire. Vêtue de noir, très simple, belle, très belle même dans la dignité de son immense détresse, guidée par l'huissier, elle s'avançait d'un pas qu'elle cherchait à rendre assuré, évitant avec soin tous les regards braqués sur elle. Mais lorsque, arrivée à la barre, elle aperçut son mari qui la contemplait avec une expression de tendresse infinie, elle ne put résister à cette épreuve et, malgré tout son courage, elle éclata en sanglots...

— En présence d'une telle douleur, déclarait l'avocat, je m'abstiendrai de poser la moindre question au témoin.

Lefier, se levant, ajoutait :

— Ce n'était vraiment pas la peine de la faire venir ici, puisqu'on l'a remise en liberté !

Tel n'était pas l'avis du président, qui reprit :

— Lefier, taisez-vous. Votre femme a été citée à la requête de l'accusation. J'ai le devoir de l'interroger comme elle a celui de me répondre.

Après avoir posé les questions rituelles à Madeleine qui, tout en s'efforçant de refouler ses larmes, lui répondait avec une docile déférence, il fit :

— Maintenant, dites-nous ce que vous savez !

La pauvre femme, qui avait peine à s'exprimer, répliquait :

— J'ai tout dit au juge !

— Répétez-le !

Elle chancela. L'huissier approcha une chaise sur laquelle il la fit s'asseoir.

(A suivre)

LE PETIT CLOWN

grand roman inédit par

ARTHUR BERNÈDE

DEUXIÈME PARTIE
UN CŒUR DE PERE

X (suite)
Un cri d'amour

Maryse Mériel qui, jusqu'alors, avait gardé le silence, s'écriait :

— Monsieur le président, je vous en supplie, ayez pitié d'elle ! J'ai assisté au calvaire de cette femme, puisque, lorsqu'elle était inculpée, j'avais été désignée pour la défendre... Voilà pourquoi, je me permets d'intervenir et de solliciter pour elle la compassion à laquelle elle a droit !

Avec une courtoisie parfaite, le président déclarait :

— Croyez, maître, que pour ma part, elle lui est toute acquise. Mais j'ai pour mission de faire toute la lumière et, dans l'intérêt même de la défense à laquelle vous êtes associée, j'estime qu'il est indispensable de poser au témoin certaines questions dont l'im-

Copyright by Arthur Bernède 1930. Traduction et reproduction interdites en tous pays.

portance ne manquera pas de nous frapper.

L'avocat général eut un signe de tête approbatif.

— Femme Lefier, reprenait le président, au cours de l'enquête faite par le parquet de Pontoise, aussi bien que pendant l'instruction, vous avez toujours affirmé que le valet de chambre de M. d'Albret ne vous avait remis aucune lettre ?

— Je l'affirme encore ! répliquait Madeleine en se levant.

— Le témoin Durieux est-il dans la salle ? lançait le magistrat.

— Présent ! faisait aussitôt Maxime, qui avait pris place dans la salle.

— Avancez !

Le valet de chambre, qui s'attendait à cette confrontation et s'y était certainement préparé, s'empressa de gagner le prétoire et ne s'arrêta qu'à la hauteur de Madeleine qui se tournant vers lui, le fixa bien en face. Maxime, qui avait non seulement toutes les hypocrisies, mais aussi toutes les audaces, soutint son regard sans la moindre gêne, en homme qui se sent entièrement sûr de lui et sait d'avance ce qu'il va répondre.

Au milieu de la vive attention de tous, le président reprenait :

— Témoin Durieux, maintenez-vous votre déposition ?

— Oui, monsieur le président, répondait Maxime.

— Vous persistez donc à dire que vous avez remis à Madeleine Lefier, ici présente, une lettre que M. d'Albret vous avait chargé de lui faire parvenir ?

— Oui, monsieur le président.

— Et vous, femme Lefier, insistait le magistrat, est-ce que vous niez encore l'avoir reçue ?

— Absolument !

Lefier qui, depuis un instant se démenait sur son banc, se leva pour parler. Mais Me d'Argy lui souffla :

— Pas un mot, je vous en prie! Vous savez ce que vous m'avez promis ?

L'hercule ne dit rien et se contenta de hausser les épaules.

L'avocat général demandait :

— Le témoin Durieux pourrait-il nous préciser exactement l'heure à laquelle il a remis cette lettre à la femme de l'accusée ?

Sans la moindre hésitation, et avec toutes les apparences d'une franchise sans équivoque, Maxime répliquait :

— Dans la soirée, vers 18 heures.

— Quelqu'un a-t-il pu vous apercevoir ?

— J'en doute, car, pour m'acquitter de ma commission, j'avais profité de ce que Lefier était allé prendre l'apéritif. Un instant auparavant, j'avais vu les enfants partir en course.

— Il y avait d'autres forains sur la place ?

— Oui, mais ils étaient tous occupés... Et puis, je m'étais arrangé de façon à ce que personne ne me voie.

— Où se trouvait la femme Lefier ?

— Sur la plate-forme de la roulotte.

— Que faisait-elle ?

— Elle raccommodait un maillot noir.

— Vous lui avez parlé ?

— Je lui ai dit en lui remettant la lettre : « C'est de la part de M. le comte. » C'est tout.

— Pas autre chose ? Vous en êtes sûr !

— Oui, monsieur le président.

— Et que vous a-t-elle répondu ?

— Rien... Elle a paru toute surprise, et même plutôt ennuyée. Son premier mouvement a été de refuser la lettre et la clef. Mais je les ai déposées sur ses genoux. J'avais une consigne, n'est-

ce pas? Il fallait bien la respecter, et je suis parti tout de suite.

— Etiez-vous au courant de la teneur de cette lettre ?

— Non, monsieur le président.

— Vous vous en doutiez bien un peu?

— Oui et non.

— Je vous remercie.

Le président reprenait :

— Femme Lefier, vous avez entendu ?

— Cet homme ment! affirmait Madeleine, qui avait repris toute son énergie.

— Il s'agirait de le prouver observait le président et je ne vois pas l'intérêt que pourrait avoir ce témoin, dont la bonne foi me paraît au-dessus de tout soupçon, à travestir la vérité, pas plus que je ne comprends pas pourquoi vous vous obstinez à nier un fait dont la reconnaissance ne peut porter préjudice ni à vous ni à votre mari.

— Encore une fois, s'acharnait Madeleine, je jure que je n'ai rien reçu.

Comprenant qu'il ne ferait revenir aucun des deux témoins sur leurs déclarations, l'avocat général essayait une diversion :

— Au cours de l'instruction, faisait-il, et tout à l'heure, lors de son interrogatoire, l'accusé a prétendu qu'il avait trouvé la lettre et la clé par terre... derrière la roulotte. Est-ce exact ?

— Vous avez entendu, Lefier ? soulignait le président.

— Oui, j'ai entendu.

— Eh bien! répondez.

— Je n'ai rien à dire de plus.

— Votre femme vous avait-elle dit qu'elle avait reçu cette lettre ?

— Non, monsieur le président.

— Et vous, est-ce que vous lui en aviez parlé ?

— Non, monsieur le président.

— C'est bien... Messieurs les jurés

apprécieront... Témoins, vous pouvez vous retirer.

Maxime s'empressa de tourner les talons. Madeleine, elle ne bougea pas de place. Toute droite, galvanisée par la volonté qui s'était ressaisie, elle fit d'une voix qui maintenant ne tremblait plus mais vibrait uniquement de la force de tout son amour :

— J'aurais encore quelque chose à dire...

Un grand silence s'établit dans le public comme à l'approche de révélations sensationnelles.

— Parlez ! invitait le président.

— Ce n'est pas à vous, reprenait la jeune femme, ni à messieurs les jurés, c'est... c'est à mon mari !

— Madeleine ! fit Lefier d'une voix sourde.

Alors, tournée vers lui, sa compagne martela :

— Jean, lorsque tu as été arrêté avec moi au château de Valmondois, je t'ai entendu dire à mon fils qui pleurait en s'accrochant à moi : « *Tu sais que je n'ai qu'une parole, mon petit!* Eh bien! je te jure que tu retrouveras bientôt ta maman ! » Tu as bien dit cela, n'est-ce pas ?

Au comble de l'émotion, Lefier balbutiait :

— Je ne sais pas... Je ne me le rappelle pas... j'étais comme fou...

— Il l'a dit ! Si, si, il l'a dit ! scandait Madeleine en s'adressant cette fois aux jurés, parce qu'alors il espérait que notre innocence à tous deux serait reconnue. Mais quand il a vu que les choses tournaient mal pour nous, qu'on nous gardait en prison, il a voulu tenir la promesse qu'il avait faite à notre petit Jacques, et, pour me faire libérer, il a tout pris sur lui, tout !... Jean, avoue-le ! Il n'est pas trop tard ! Ces

messieurs qui vont te juger, dis-leur que c'est moi qui ai raison, dis-leur que ce n'est pas toi qui as tué M. d'Albret... Ce ne sont pas des juges, eux... qui ont le cœur endurci à toutes les misères... Ce sont des hommes... qui comprendront que, pour ta femme, pour tes gosses, tu t'es sacrifié, que tu n'es pas plus coupable que moi... et ils te remettront en liberté ! Parle, Jean, mais parle donc !...

Lefier s'était levé. Les bras tendus vers celle qui, toute frémissante, venait de proférer ces mots dans lesquels elle avait su faire passer toute son âme, il ne savait que répéter :

— Madeleine, ma femme... Madeleine, Madeleine !...

XI

L'homme le plus fort du monde

Dans l'assistance, l'émotion était à son comble. Des yeux se mouillaient de larmes. Maurice et Maxime qui, jusqu'alors n'avaient rien redouté, dominés par la grandeur tragique de cette scène, se sentirent tout à coup envahis par une peur terrible, celle que, tout à coup, la vérité ne sortît de la bouche de celui qui était là en train de payer à leur place... et que, se rétractant, d'accusé il ne se fît accusateur !

Un instant, Lefier, bouleversé par l'adjuration de sa femme, fut sur le point de s'écrier :

— Eh bien ! oui, c'est vrai ! J'ai menti pour tenir parole à mon fils, pour te sauver pour te rendre à nos enfants !

Mais il réfléchit, tout à coup, qu'il était trop tard, qu'on ne le croirait plus, et qu'il compromettrait inutilement les résultats de son sacrifice ; que, peut-être, on arrêterait de nouveau celle qu'il avait fait libérer... Cela suffit pour faire rentrer dans sa gorge les paroles

qui étaient si près de s'en échapper. Et l'œil hagard, la bouche crispée, les poings serrés, il bégaya :

— Je n'ai rien... rien à dire... rien... rien !...

Madeleine eut un sursaut de douleur. Son dernier espoir venait de s'envoler. Chancelant sur ses jambes, elle dut s'accrocher à la barre pour ne pas tomber... Maryse Mériel se précipitait vers elle, et, avec l'huissier, l'aidait à sortir de la salle. La malheureuse eut encore la force de diriger un long regard vers celui qui s'obstinait dans son sacrifice. Il n'y avait plus en lui qu'un long adieu muet déchirant, et tandis que tous s'écartaient respectueusement sur son passage, Lefier, enfonçant ses ongles dans les paumes de ses mains et mordant ses lèvres jusqu'à les faire saigner, la suivit des yeux jusqu'à ce qu'elle eût disparu.

Mauriel et Maxime respirèrent plus librement. L'incident qu'ils avaient un moment redouté ne se produirait pas. Ils pouvaient relever leurs têtes, elles n'étaient pas en danger !

Il ne restait plus qu'à entendre les témoins de moralité, c'est-à-dire quelques forains, compagnons de « voyage » des Lefier, qui tous affirmèrent qu'ils avaient toujours considéré ceux-ci comme de très honnêtes gens, de vrais travailleurs élevant très bien leurs enfants, très bons pour leur vieux et qu'ils croyaient Jean Lefier incapable non seulement d'avoir assassiné le châtelain de Valmondois, mais encore de voler même une épingle !

Le défilé terminé, l'audience fut suspendue au milieu d'une émotion qui ne s'était pas apaisée. Chacun se demandait :

— Lefier va-t-il sauver sa tête ?

(*A suivre.*)

LE PETIT CLOWN

grand roman inédit par

ARTHUR BERNÈDE

DEUXIEME PARTIE
UN CŒUR DE PERE

XI (Suite)
L'homme le plus fort du monde

Mlle Maryse Mériel avait entraîné Madeleine dans la salle des témoins où Favero attendait avec le petit clown qui avait tenu absolument à accompagner sa mère jusqu'au palais de justice de Versailles. Zanetta était restée à Paris sous la surveillance de Mme Deschamps.

Quant au père Gracte-Ciel, que nos lecteurs et lectrices ont certainement reconnu dans la vieille concierge qui avait eu tant de succès au cirque Médrano, il s'était prudemment terré dans le petit logement que M. Bassan avec sa complaisance habituelle lui avait ménagé dans les dépendances de son établissement.

Impatient de savoir, Miousic se précipitait vers sa mère. Mais celle-ci s'effondrait sur son banc, tout en murmurant :

— Il n'a rien voulu dire !

Elle semblait tellement brisée qu'en

Copyright by Arthur Bernède 1930. Traduction et reproduction interdites en tous pays.

un geste paternel Favero l'attira vers lui, comme quand elle était tout enfant. Elle laissa retomber sa tête sur ses épaules et se mit à pleurer.

Jacques demandait à Maryse :

— Alors... ils vont le garder ?

Embarrassée, la jeune avocate ne savait comment répondre à cette question si directe, si pressée.

Comprenant tout ce que cachait son silence, le gosse fit :

— Mon pauvre papa !

Puis, brusquement, il fit, en désignant de la main l'entrée de la salle :

— Et si j'allais, moi, leur dire tout ce que je sais ?

Mlle Mériel déclarait aussitôt :

— Non, mon petit, ce n'est pas le moment. On ne t'écouterait pas, on ne te croirait pas... Mieux vaut ne pas donner l'éveil à ceux que nous soupçonnons et ne pas bouger avant que nous ayons de plus fortes certitudes...

— Mais si papa est condamné ?...

Il prit un temps et tandis que ses grands yeux clairs se voilaient douloureusement, il ajouta, à voix basse :

— A mort ?...

— C'est impossible ! affirmait Maryse. Je t'en supplie, ne te mets pas une pareille idée en tête. Va plutôt consoler ta maman. Elle en a grand besoin. Ah ! tu peux l'aimer... C'est une femme admirable... Va, mon petit !...

Miousic s'en fut vers Madeleine. Mlle Mériel en profita pour rejoindre Paul d'Argy...

— Votre impression ? lui demanda-t-elle.

— Meilleure... Et la vôtre ?

— La mienne aussi... J'ai vu un juré s'essuyer les yeux.

— Je crois que la déposition de cette pauvre femme a produit un gros effet...

Et, modestement, elle ajouta :

— Si Lefier sauve sa tête, il le lui devra !

— Et à vous aussi !...

Une sonnerie retentissait, annonçant

la reprise des débats. Les défenseurs de Lefier se hâtèrent de regagner les bancs.

Quand Lefier reparut, il était toujours très calme et si son visage portait encore les traces des terribles émotions qu'il venait de traverser, il avait toutes les apparences d'un homme qui, d'avance, est résigné à son sort.

L'avocat général attaqua aussitôt son réquisitoire... Après avoir rappelé fort habilement toutes les charges qui pesaient sur le forain, il s'efforça d'atténuer la vive impression que la déposition de Madeleine Lefier avait faite sur le jury.

— Je m'incline, dit-il, devant la douleur de cette femme qui a tout tenté pour sauver le père de ses enfants... Elle est dans son rôle en réclamant votre pitié... Mais j'estime que je sortirais du mien si je m'associais à sa requête... Je ne veux pas me rendre coupable d'un pareil acte de faiblesse vis-à-vis de la société que j'ai l'honneur et le devoir de défendre... L'homme que vous avez devant vous a tué, non pas comme il l'affirme, dans un mouvement de colère et parce qu'il était menacé ! On n'imagine guère, en effet, un homme de la distinction de M. d'Albret entrant en lutte avec un colosse de foire et le contraignant à un état de légitime défense...

» Le mobile n'est ni la jalousie ni la vengeance !... Il suffit d'un instant de réflexion pour s'en convaincre.

» Dès que Lefier a eu connaissance de la lettre de M. d'Albret, l'idée lui est venue d'en profiter pour surprendre M. d'Albret et lui voler ses bijoux qu'il avait dû remarquer au cours de la journée précédente, ainsi que son portefeuille qu'il supposait bien garni...

» La preuve de cette intention n'est-ce point ce poignard qu'il n'a nullement ramassé et mis machinalement dans sa poche, ainsi qu'il le prétend,

mais qu'il a emporté et comptait bien ensuite faire disparaître...

» Je sais que la défense va m'objecter : si Lefier avait voulu assassiner le comte d'Albret, il n'aurait pas choisi pour arme un couteau appartenant à sa femme et signé ainsi son crime d'une façon aussi stupide... A ceci je répondrai que Lefier n'avait nullement l'intention de laisser là ce témoignage irréfutable de sa lâcheté et de son infamie... Ne nous l'a-t-il pas dit lui-même : « J'ai entendu du bruit, j'ai perdu la tête, je me suis enfui !... C'est ainsi que j'ai perdu ce couteau ! » Là, il a dit la vérité. Mais là seulement — cet aveu tardif comme les autres — n'achèvera-t-il pas de l'accabler ?

» Il y a mieux encore !... Voyons, messieurs les jurés, si Lefier n'avait pas prémédité son assassinat, aussi bien que son vol, eût-il endossé, pour pénétrer dans le parc, le maillot noir qui lui permettait de passer inaperçu et de surprendre M. d'Albret, avant que celui-ci ait eu le temps d'appeler au secours et de se mettre sur la défensive ?

» Et que l'on ne nous dise pas que Lefier n'avait pas revêtu ce maillot noir auquel, dans la journée, il avait demandé à sa femme de faire une reprise. S'il ne s'en était pas servi... et si, comme les experts l'ont établi, il n'avait pas été maculé de sang, pourquoi aurait-il cherché à le faire disparaître ? La préméditation s'avère donc de la façon la plus manifeste... Je n'insisterai pas.

» Quant aux circonstances atténuantes, Lefier en est-il vraiment digne ? Sans hésiter, je vous réponds que non !... Lefier, en effet, ne s'est pas résigné à entrer dans la voie des aveux pour sauver sa femme, pour rendre une mère à ses enfants !

» S'il a parlé, c'est uniquement parce qu'il a compris que le système de défense qu'il avait adopté était des plus dangereux pour lui et qu'en niant l'évidence, il s'attirerait un châtiment impi-

toyable... Vous déjouerez, messieurs les jurés, un aussi bas calcul... Voilà pourquoi, au nom de la victime, au nom des siens, au nom de la société, au nom de la morale et de la salubrité publique, je vous demande la tête de cet homme ! »

Ces dernières phrases, proférées avec un accent implacable, tombèrent au milieu d'un profond silence... Aux figures graves et compassées des jurés, au frisson qui secoua le public, à l'attitude des membres du barreau versaillais qui assistaient aux débats, il était facile de deviner que le réquisitoire extrêmement serré, logique et sobre avait produit un gros effet.

Un peu pâle, mais très maître de lui, toutes ses forces intérieures ramassées, le cerveau lucide et le cœur bien en place, Me Paul d'Argy se leva. Et, d'une belle voix claire, harmonieuse, qui, tout de suite, allait lui concilier l'attention sympathique de ceux qui l'écoutaient, il entama :

— Messieurs de la cour, messieurs les jurés !

» L'absence de partie civile ne saurait m'autoriser à attaquer une mémoire que vient de défendre si éloquemment M. l'avocat général.

» En dehors des faits qu'a révélés l'instruction et qui, désormais, appartiennent à l'opinion publique, je ne me permettrai pas de prononcer le moindre mot, de me livrer à la moindre allusion capable de froisser la noble et légitime susceptibilité de celles qui pleurent aujourd'hui un époux et un père... et je me maintiendrai rigoureusement dans les limites du respect que l'on doit à la fois aux morts et aux vivants. »

Hâtons-nous de dire que cet exorde provoqua un léger murmure d'approbation qui prouvait que, déjà, le jeune maître avait su se ménager l'oreille de son auditoire.

Utilisant les moindres faits, mettant

en lumière les moindres détails favorables à sa cause, examinant et rétorquant un à un les arguments du réquisitoire, Me d'Argy s'écriait :

— Jean Lefier, ce colosse, cet athlète qui a mérité d'être qualifié « l'homme le plus fort du monde », est beaucoup moins compliqué que M. l'avocat général ne nous l'a dit. C'est un simple, dans toute l'acception du mot. Il n'a jamais eu qu'une ambition, c'est de vivre une existence paisible... Il n'eût tenu qu'à lui d'être une grande vedette de cirque et de music-hall. Il ne l'a pas voulu. Y a-t-il même songé ? Je ne le pense pas. Car il a toujours été sans ambition et sans orgueil. Son seul objectif a été de rendre heureux ceux qu'il aimait.

» Eux aussi, sa femme et ses deux enfants, n'avaient pas d'autres désirs que de continuer ce bonheur qui leur suffisait, en les laissant sans envie ! Vous avez entendu tous ces forains, tous ces braves gens, qui se sont succédé à la barre. Tous vous ont dit en quelle estime ils tenaient Jean Lefier. Tous vous ont affirmé qu'ils le croyaient incapable du crime dont il a à répondre aujourd'hui, que s'il avait tué, c'était par surprise, et que quant à être voleur, cela était impossible ! Solidarité professionnelle ! Allons donc ! Témoignage spontané de consciences nettes et qui n'avaient qu'un souci : la vérité ! Et puis, pourquoi Jean Lefier, ce mari, ce père de famille jusqu'alors irréprochable, serait-il devenu subitement le plus odieux des malfaiteurs ? Ainsi que je viens de vous le dire, il n'avait pas de grands besoins. Il ne buvait pas. Il ne jouait ni aux cartes ni aux courses... Il n'était pas riche... c'est entendu, mais il n'avait aucune dette et possédait même une certaine avance, quelques milliers de francs...

» Ah ! messieurs les jurés, permettez-moi de vous le dire, je trouve beaucoup

plus invraisemblable le principe de l'accusation que celui de la défense.

» Le premier repose uniquement sur des déductions que le talent et l'autorité de M. l'avocat de la République a contribué, j'en conviens loyalement, à rendre redoutables... Mais ce ne sont que des déductions basées elles-mêmes sur des hypothèses... Le second, celui de la défense... Messieurs, rendez-nous la justice que pas un instant nous n'avons songé à nier la matérialité des faits qui nous sont reprochés et que nous n'avons pas cherché — et pourtant nous aurions très bien pu le faire — à jeter le doute et le discrédit sur les témoignages les plus défavorables à notre cause.

» Qu'importe que Madeleine Lefier ait reçu oui ou non la lettre de M. d'Albret de la main même du valet de chambre Maxime Durieux ! Là n'est pas la question ! Ce qu'il s'agit de décider, c'est si Lefier a prémédité son crime et si le vol en a été le mobile. Eh bien ! moi je réponds : non ! Lefier est né honnête et il est resté honnête parce qu'il avait l'honnêteté dans le sang ! Rien de louche, de suspect dans son passé. Pas une note discordante, pas plus dans les rapports de police que parmi ces témoins de moralité dont vous avez écouté les dépositions à la fois si simples et si émouvantes ! A qui fera-t-on croire qu'on devient en quelques heures pire qu'un bandit de grands chemins ? Allons donc ! Tous les arguments accumulés et mis en lumière par le juge d'instruction et le ministère public ne sauraient tenir un seul instant contre cette vérité première. Lefier a tué, il l'avoue... Je suis donc, moi son défenseur, obligé de le croire... Mais s'il a tué, c'est ainsi qu'il le prétend, parce que, menacé par celui qui cherchait à lui prendre sa femme, il a obéi à un réflexe dont il n'était pas maître !...

(A suivre.)

LE PETIT CLOWN

grand roman inédit par

ARTHUR BERNÈDE

DEUXIEME PARTIE
UN CŒUR DE PERE

XI (suite)
L'homme le plus fort du monde

» Et le portefeuille ? Lefier vous l'a dit. Il voulait savoir si l'homme qu'il venait de frapper n'y avait pas enfermé des lettres, des papiers. Il voulait être sûr de sa femme, apaiser ses angoisses... Comment aurait-il deviné qu'il contenait ces billets, ces bijoux, et surtout cette bague, cette épingle de cravate dont il ignorait la valeur, d'ailleurs très relative ?...

» On m'objectera qu'elles n'ont pas été se pincer toutes seules dans le portefeuille ? D'accord, mais pourquoi M. d'Albret ne les y aurait-il pas serrés lui-même ? Dans quel but ?... Je l'ignore... Rappelez-vous qu'à l'instruction si le valet de chambre Durieux nous a déclaré que le soir, vers six heures et demie, en apportant au comte la tasse de camomille habituelle, il nous a affirmé que celui-ci portait sa bague et son épingle, le malheureux châtelain de Valmondois s'est rendu sous le kiosque où il a trouvé

Copyright by Arthur Bernède 1930. Traduction et reproduction interdites en tous pays.

la mort, revêtu d'un costume d'intérieur, d'une chemise molle et sans cravate !... Le fait est indiscutable, indiscuté ! Alors ?...

Désignant de la main l'accusé qui écoutait avec le même sang-froid la plaidoirie de son défenseur, celui-ci s'écria :

— Messieurs les jurés, lorsque vous serez rentrés tout à l'heure dans la chambre des délibérations, vous vous rappellerez l'acte de foi, le cri d'amour de Madeleine Lefier... Ainsi que moi, et d'autres, j'en suis sûr, vous vous demanderez si elle n'a pas raison... et si cet homme dont on vient de vous réclamer impitoyablement la tête et pour lequel, moi, je vous demande, à défaut d'un acquittement, la plus extrême des indulgences, oui, vous vous demanderez si, au lieu d'avoir à juger un scélérat, vous n'avez pas sous vos yeux un héros, ou plutôt un martyr de l'amour conjugal et paternel !

Cette péroraison que Me d'Argy avait prononcée avec un élan magnifique fut accueillie par des applaudissements que le président s'empressa de réprimer.

— Accusé, fit-il, avez-vous quelque chose à ajouter pour votre défense ?

— Je ne suis pas un voleur !

Le jury se retirait pour délibérer... Immédiatement, Maryse se précipitait dans la salle des témoins, où se trouvait encore Madeleine avec son père et son petit garçon, car elle avait voulu rester là jusqu'au verdict, jusqu'au bout.

— Eh bien ? interrogeait tout de suite le petit clown.

Mlle Mériel expliquait :

— Me d'Argy a été superbe... Il a fortement remué l'assistance et nous avons tout lieu d'espérer, non en la clémence, mais en la pitié du jury.

— Maman, tu entends ce que dit la demoiselle ?

— Oui, mon petit Jacques.

Des curieux, comme il y en a partout.

s'approchaient avec cet égoïsme indiscret, toujours si froissant pour ceux qui en sont les victimes.

La jeune avocate disait :

— Ne restez pas là, je vous en prie !...

Mais Madeleine se relevait, subitement galvanisée :

— Je veux être là, décidait-elle, quand on va prononcer le verdict... Je veux qu'il me voie, qu'il me sente près de lui, qu'il sache bien que je ne l'abandonnerai jamais...

Maryse objectait :

— Une telle épreuve ne sera-t-elle pas au-dessus de vos forces ?

— Non ! affirmait la pauvre femme. Je suis sûre de mon courage. Père, emmenez Jacques.

— Oh ! non, maman, s'écriait Miousic, je veux rester, moi aussi.

Maryse comprit qu'elle ne pouvait que s'incliner devant une telle volonté.

Elle les conduisit tous trois dans la salle d'audience, où des groupes parlaient avec animation.

Lorsque, guidée par Me Mériel, Madeleine apparut, s'appuyant au bras de son père et tenant son fils par la main, les discussions s'arrêtèrent comme par enchantement. La douleur de cette femme, douleur si vraie, si humaine, en imposait à tous. On s'écarta pour lui livrer passage. Les plus rapprochés d'elle, instinctivement, s'inclinèrent. Les femmes regardaient le petit clown en chuchotant :

— C'est leur fils... Comme il est gentil !

— Et le vieux ?

— C'est le grand-père !

— Pauvres gens !

Madeleine, qui n'entendait rien et ne voyait personne, disait à la jeune avocate, en lui désignant le premier rang :

— Je vais me mettre là, car je tiens à ce qu'il m'aperçoive tout de suite...

Ils s'installèrent tous les trois. Oh ! ces minutes d'attente ! Ils ne se parlaient pas. Mais on devinait quelles étaient leurs pensées, faites tour à tour d'espoir et de détresse.

Enfin, au bout d'une demi-heure, un timbre résonna, annonçant que le jury avait fini de délibérer.

La salle se remplit. Les avocats, les témoins, les spectateurs reprirent leurs places. Me d'Argy reparut par le fond du prétoire, qu'il traversa d'un pas rapide, se dirigeant vers le groupe formé par Madeleine Lefier, Jacques, Favero et Mlle Mériel. Celle-ci comprit à l'expression de son visage que tout n'était pas perdu. Elle ne se trompait pas. Le jeune maître annonçait :

— Ce n'est pas l'acquittement. Il fallait nous y attendre. Mais ce n'est pas non plus la peine capitale...

Il n'eut pas le temps de s'expliquer davantage. Le jury et la cour revenaient. Le chef du jury proclamait la réponse aux quatre questions qui lui étaient posées :

— *Jean Lefier est-il coupable d'avoir assassiné le comte d'Albret?*

— OUI !

— *Jean Lefier est-il coupable d'avoir volé le portefeuille, ainsi qu'une bague et une épingle appartenant à sa victime ?*

— OUI !

— *Y a-t-il eu préméditation ?*

— NON !

— *Y a-t-il lieu d'accorder les circonstances atténuantes ?*

— OUI !

Haletants, Madeleine, Jacques et Favero avaient écouté la lecture du verdict.. Aux deux premières réponses, ils avaient pâli encore davantage. Mais les deux autres les rassuraient. Et Maryse, qui ne les avait pas quittés, leur dit :

— Nous ne pouvions pas espérer mieux. Souhaitons que la cour se montre aussi indulgente dans l'application de la peine que le jury l'a été dans sa décision. En tout cas, mes amis, le verdict laisse la porte ouverte à toutes les espérances. Ce que nous n'avions pas pu faire avant le procès, nous allons nous efforcer de l'accomplir après.

Pendant ce temps, le président avait

fait revenir l'accusé. Son avocat, tout de suite, lui apprenait qu'il avait la vie sauve. Instinctivement, le regard de Lefier se dirigea vers la salle. Et tout de suite il aperçut sa femme, son fils, son beau-père qui, debout, les yeux tendus vers lui, semblaient lui dire :

— Tu vois, nous sommes là... Où l'on t'enverra, nous ne te quitterons pas davantage... Par la pensée, par le cœur, nous serons toujours présents à tes côtés !

Le président, après avoir communiqué à l'accusé les sentences du jury, déclarait :

— La cour va délibérer sur l'application de la peine...

Vingt ans de réclusion, telle fut la peine prononcée.

Le martyr volontaire eut ce mot sublime :

— Allons, ça n'est pas trop cher !

Et il fit tout haut, d'une voix ferme, assurée, qui résonna dans toute la salle :

— Je vous remercie, messieurs les jurés. Mais une dernière fois, je ne suis pas un voleur !...

— L'audience est levée, annonçait le président.

Les gendarmes se préparaient à emmener l'accusé. Mais Madeleine se précipitait vers le box. Qui aurait eu le courage de l'arrêter? Et montant sur le banc de la défense, elle se précipita vers son mari qui lui ouvrit tout grands les bras et l'étreignait de tout son amour.

Mlousic était monté, lui aussi, sur le banc près de sa mère.

— Papa, fit-il, se dressant sur la pointe des pieds, embrasse-moi bien fort...

— Oui, mon p'tit gars ! fit le colosse en se penchant.

Et tandis que son père le serrait contre lui, le petit clown lui dit d'un air mystérieux :

— On n'a pas encore pu les avoir... Mais sois tranquille, *on les aura.*

Il fallait se séparer.

— Au revoir, ma femme... Au revoir, mon gosse... Au revoir papa Favero! lançait en s'en allant l'homme le plus fort du monde.

Il disparut derrière les gendarmes. Et lorsque la porte se fut refermée sur lui, Madeleine, s'arrachant à sa douleur, fit aux deux avocats :

— Merci... Grâce à vous, il n'a pas été condamné à mort !

— C'est dur tout de même ! faisait tristement Favero. Dans vingt ans, je ne serai plus là !

— Vingt ans ! s'écriait le petit clown, en redressant la tête.

Et tout en regardant d'un air de défi Mauriel et Maxime qui gagnaient la sortie, il ajouta :

— Pleure pas, maman... Je te le promets, papa reviendra bientôt !

TROISIEME PARTIE
MIOUSIC DETECTIVE

I
L'enfant malade

— Oh ! maman, regarde...

— Qu'y a-t-il, ma chérie?

— Miousic et Zanetta !

Et Janine d'Albret, désignant à sa mère une grande affiche qui occupait une partie d'un large panneau en bois dissimulant le rez-de-chaussée d'une maison en construction, s'écriait :

— Je les reconnais bien tous les deux, lui avec son bonnet pointu et son violon, elle avec sa robe en mousseline. Ils sont très bien ressemblants. Et toi, maman, qui me disais toujours que tu ne savais pas ce qu'ils étaient devenus. Les voilà retrouvés ! Que je suis contente...

La petite battait des mains, sautillait sur place.

Marie-Louise cherchait, doucement, à l'entraîner.

— Viens, ma belle, tu as encore été souffrante ces jours-ci, et tu sais bien que le docteur ne veut pas que tu restes

dehors plus d'une heure par jour...

Toute à la contemplation du petit clown et de la petite danseuse dont elle semblait avoir gardé un inoubliable souvenir, Janine suppliait :

— Laisse-moi les regarder encore !... Oh ! ils sont au cirque Médrano... Tu vois, c'est écrit en grosses lettres. Regarde !

— Oui, ma belle, je vois !

— Dis, maman, tu m'y mèneras ?

— Oui, je t'y mènerai dès que nous ne serons plus en deuil.

— Dans combien ?

— Dans quelques mois !

— Ils seront peut-être partis...

— Viens, ma belle... Tu as encore toussé... Pourvu que tu ne sois pas enrhumée !

— Si on ne peut pas aller au cirque, reprenait la fillette, pourquoi Miousic et Zanetta ne viendraient-ils pas à la maison ? Ils sont bien venus au château...

— Oui, c'est cela... On leur demandera, si tu es sage et si tu m'obéis...

— Tu me le promets ?

— Je... je te le promets !

Rassurée et satisfaite, l'enfant se laissa emmener jusqu'à l'auto, qui stationnait à cent mètres de là, à l'angle de l'avenue Henri-Martin et de la rue de la Pompe.

— Louis, nous rentrons ! dit la comtesse au chauffeur, qui prit la direction du bois de Boulogne.

A peine installée près de sa mère, Janine toussa encore. Sa mère la regarda d'un œil inquiet. Elle tremblait toujours pour la santé de sa fille qui, contrairement aux prévisions du médecin, continuait à lui inspirer les inquiétudes les plus vives. Fréquemment, Janine était sujette à des accès de fièvre intermittente, elle se plaignait de maux de tête, de courbatures, elle traversait des périodes où elle dormait d'un sommeil agité et où l'appétit lui faisait entièrement défaut.

(A suivre.)

LE PETIT CLOWN

grand roman inédit par

ARTHUR BERNÈDE

TROISIEME PARTIE
MIOUSIC DETECTIVE

I (suite)
L'enfant malade

Ce qui ajoutait encore à l'angoisse de Marie-Louise, c'était l'incertitude de diagnostic que manifestaient non seulement le docteur Rodoir, mais aussi les confrères qu'il avait appelés en consultation. Elle en arrivait à se figurer, en la déroute de son esprit, que Janine était atteinte d'un mal mystérieux qui ne pardonne pas.

Pourtant, elle appartenait à une famille saine entre toutes. Elle ne se souvenait pas avoir été gravement malade. M. d'Albret, de son côté, était un homme d'une constitution robuste qui ne manifestait aucune tare héréditaire ou autre. Alors ?... Tel était le point d'interrogation lancinant que ne cessait de se poser la mère anxieuse.

Pourtant, elle s'efforçait sans cesse

Copyright by Arthur Bernède 1930. Traduction et reproduction interdites en tous pays

d'éloigner de celle qui lui était si chère tout ce qui pouvait contribuer, de près ou de loin, à lui être physiquement néfaste.

Dès la fin septembre, Janine s'était enrhumée à la suite d'une promenade un peu trop prolongée dans le parc du château. Mme d'Albret avait décidé de rentrer à Paris, dans le très bel hôtel particulier qu'elle possédait, Chaussée de la Muette, à proximité du Bois ; et rien n'avait été négligé par elle pour que la fillette vécût dans les meilleures conditions d'hygiène et de sécurité.

Au bout de trois semaines d'une accalmie trompeuse, Janine avait présenté de nouveaux symptômes d'autant plus inquiétants qu'ils étaient caractérisés non point par les symptômes d'une affection nettement définie, mais plutôt par ceux d'une étrange et inexplicable morbidité qui déroutait entièrement la Faculté.

Comme, un jour, Marie-Louise confiait ses transes à Pierre de Mauriel qui, presque chaque jour, venait lui rendre visite, celui-ci lui dit :

— Je crois que vous vous tourmentez beaucoup trop, et que l'excès de précautions dont vous entourez Janine contribue à la rendre très délicate et très sensible, enfin je ne dirai pas à la plus légère imprudence, mais à la moindre infraction à son régime.

Remarquant que ces mots avaient jeté comme un voile de tristesse sur le visage de sa fiancée, Mauriel s'empressait d'ajouter :

— Ce n'est qu'une impression, et sans doute est-elle fausse. Aussi je regrette...

D'un geste affectueux, Marie-Louise l'interrompait :

— Non, mon ami, ne regrettez rien... Moi aussi, j'ai eu la même pensée et j'ai

voulu essayer ce que vous me conseillez de faire. L'expérience n'a pas réussi...

Et elle ajouta :

— Je ne sais ce que je donnerais pour que Janine se rétablît entièrement !

Et avec l'élan de la croyante qu'elle avait toujours été, elle s'écria :

— Là où la science humaine s'avoue impuissante, il n'y a que Dieu qui puisse intervenir et Dieu ne semble pas vouloir m'écouter.

Pierre de Mauriel n'insista pas ; car il avait flairé que la conversation prenait un tour dangereux pour ses intérêts et il n'était pas sans redouter que le mysticisme de Mme d'Albret, s'il reprenait le dessus, ne lui jouât quelque mauvais tour. La suite va nous montrer que ses craintes étaient fondées.

Pour l'instant, revenons à Mme d'Albret et à Janine, que nous avons laissées dans l'auto qui les reconduisait à l'hôtel de la chaussée de la Muette.

Durant le court trajet, la fillette fit preuve d'une grande nervosité. L'affiche qu'elle avait remarquée dans la rue, qui lui remémorait la soirée où elle avait fait la connaissance des deux petits forains, avait mis en elle un tel désir de les revoir qu'elle ne cessait plus de penser à eux...

Aussi, à peine la voiture démarrait-elle qu'elle demandait à sa mère :

— Quand vas-tu dire à Miousic et à Zanetta de venir ?

— Bientôt ! éludait Marie-Louise...

— Demain ? pressait la petite.

— Non ! Dans une huitaine !

— Pourquoi ?

— Miousic et Zanetta jouent le soir.

— Dans l'après-midi ?

— Le jeudi et le dimanche, ils ont les matinées...

— Mais les autres jours...

— Ils doivent répéter.

— Répéter ?

— Oui, préparer leur spectacle. Il faut donc que je m'entende avec... avec leurs parents. Cela ne peut pas se faire tout de suite.

Janine poussa un profond soupir, fit une moue d'enfant gâtée. Puis, tout à coup, elle laissa retomber sa tête charmante contre sa mère, comme si une fatigue subite s'emparait d'elle... Et d'un ton plaintif, elle fit, en portant la main un peu au-dessus de ses yeux :

— J'ai mal là !

Rapidement, Mme d'Albret se déganta et appuya sa main contre le front de son enfant. Il était brûlant... Le cœur de Marie-Louise se serra... Elle avait hâte d'être chez elle, de prendre la température de sa petite... Peut-être n'était-ce qu'une fatigue passagère ?... Mais Janine se remit à tousser...

— Ça me pique dans la gorge, fit-elle.

— Pourtant tu n'as pas eu froid ?

— Si, maman... tout à l'heure, dans la rue...

L'auto stoppait devant la porte d'entrée de l'hôtel.

Maxime, qui, comme toujours, guettait à une fenêtre du rez-de-chaussée, « afin de ne pas faire attendre madame la comtesse, ni mademoiselle, à cause des courants d'air », s'en fut ouvrir.

Vite, Mme d'Albret fit rentrer Janine dans le vestibule.

Maxime annonçait :

— M. le baron est là, dans le petit salon.

Marie-Louise fit :

— Priez-le de m'attendre. Mlle Janine est un peu souffrante...

— Bien, madame la comtesse.

Et d'un ton mielleux, le gredin formula :

— Espérons que ce ne sera rien...

La comtesse ne l'entendit pas. Tout

en tenant sa fille par la main, elle commençait à gravir les marches du grand escalier qui donnait accès aux appartements du premier étage.

Le valet de chambre pinça ses lèvres et s'en fut rejoindre son complice dans un délicieux petit salon Louis XV où, depuis déjà quelques minutes, celui-ci attendait patiemment le retour de Marie-Louise. Tout de suite, Maxime annonçait :

— La gosse est encore « patraque ».

Mauriel tressaillit :

— Allons bon ! Il ne manquait plus que ça !

— Du calme, conseillait le bandit.

Et tout en s'asseyant dans une admirable bergère d'Aubusson, il fit en croisant familièrement ses bras et ses jambes :

— C'est extraordinaire combien tu deviens nerveux. On ne peut plus rien te dire sans que tu te montes tout de suite...

— Si tu crois qu'il n'y a pas de quoi ! grommelait le baron.

— De quoi te plains-tu ? ironisait Maxime. Que la mariée, ou plutôt que la fiancée soit trop belle?

— Non...

— Alors ?

— Eh bien ! puisque tu tiens à le savoir, je vais te le dire... Je trouve que les choses ne marchent pas comme je le voudrais.

— Comprends pas !

— Tu m'étonnes ! fit Mauriel, tout en fixant machinalement un très beau pastel de Boucher qui représentait la marquise de Pompadour.

— Faisons le point ! reprenait le valet de chambre. Est-ce que, jusqu'ici, tout ne s'est point passé le mieux du monde ?

Et baissant la voix, il poursuivit :

— Est-ce que, grâce à cette bonne poire de Lefier, nous ne sommes pas, désormais, à l'abri de tout soupçon, de tout ennui? Est-ce que la belle Marie-Louise n'est pas de plus en plus toquée de toi? Est-ce qu'il n'est pas décidé que vous vous marierez dès que les convenances vous le permettront, c'est-à-dire un an et un jour après le décès de ce pauvre M. le comte ? Est-ce qu'alors il ne te sera pas facile de tripatouiller tout à ton aise la fortune de ta conjointe ? Est-ce que tu n'auras pas à tes côtés ton grand et vieil ami Maxime, qui sera prêt à te donner à ce sujet les plus précieux conseils ?

Et prenant un air plein de mystérieux sous-entendus, il ajouta :

— Je pense que tu n'as pas oublié qu'autrefois je m'étais occupé d'affaires ?...

— Oui, oui, ça va, coupait Mauriel.

— Mon adresse et mon expérience n'ont-elles pas toujours été à ta disposition ? Et je suppose que ce n'est pas la perspective d'avoir à me donner la part du butin que j'ai si bien méritée qui te met de si mauvaise humeur?

— Tu sais bien que non...

— Je me disais aussi !...

— Ce que j'ai, s'écriait le baron, je vais te le dire.. Eh bien... Marie-Louise finit par m'agacer avec sa fille...

— Je reconnais qu'elle est un peu barbante, ricanait le valet de chambre.

Et sans accorder à ses paroles la moindre importance. il poursuivit:

— Il est certain que si elle n'avait pas eu cette gosseline-là, elle aurait été beaucoup plus à toi, et surtout beaucoup moins « sur l'œil » quand il s'agira de ses intérêts... Evidemment, on en viendra toujours à bout... Mais ça demandera beaucoup plus de temps... Tandis que...

Il s'arrêta, s'étira les bras et se mit à bâiller bruyamment, sans la moindre pudeur.

— Tandis que ? répétait Mauriel en s'approchant de lui.

— Rien... coupait Maxime en se levant.

— Tu t'en vas ? lançait le baron.

— Oui, je ne serais pas fâché de savoir ce qui se passe là-haut...

Mauriel s'écria :

— Ah ! si cette fois cette petite... pouvait...

Il ne continua pas.

— Claquer !

— Tais-toi ! terminait Maxime.

— Allons, ne fais pas le zouave !

Et tout en lui prenant le bras, il lui souffla à l'oreille :

— Tu te rappelles ce que je t'ai dit à ce sujet... Si tu l'avais voulu... ce serait déjà fait... et il ne tiendrait qu'à toi...

— Non, je ne veux pas !

— Tu as le trac? soulignait le valet de chambre. Tu me prends donc pour un bleu. Est-ce que tu te figures que je m'embarquerai dans une pareille aventure sans avoir pris toutes mes précautions et m'être ménagé toutes les garanties? Tu ne peux pas ignorer, puisque, toi aussi, *tu es de la Chaîne*, que Paulo connaît un poison qui tue sans laisser de trace... Et que par conséquent...

— Assez !

— Tiens, tiens ! s'exclamait l'odieux coquin, monsieur le baron a des scrupules !...

— Tais-toi...

— On peut y aller, déclarait cyniquement le valet de chambre... Ici, on est dans un véritable « isoloir ». Personne ne peut nous voir ni nous entendre...

(*A suivre.*)

LE PETIT CLOWN

grand roman inédit par

ARTHUR BERNÈDE

TROISIEME PARTIE
MIOUSIC DETECTIVE

I (suite)
L'enfant malade

— Je t'ai déjà dit, reprenait Maurice avec force, que je ne voulais pas que l'on fit du mal à cette enfant...

Et il ajouta :

— D'ailleurs, au point où elle en est, je doute qu'elle soit longtemps gênante...

Maxime eut un atroce sourire.

Terrifié, le baron lui prit le bras et fit :

— Est-ce que ?...

— Et quand cela serait ?... Qu'est-ce que ça pourrait bien te faire ?

— Non, pas cela... pas cela ! se révoltait le fiancé de Marie-Louise.

Et il martela :

— Pour d'Albret, j'ai laissé faire... C'était un homme peu intéressant, inutile, mauvais, détesté de tous. Et puis, c'était l'obstacle qu'il fallait détruire... L'histoire des Lefier ?... Je t'ai laissé agir également... C'était le moyen le plus sûr de nous en tirer... A la guerre

Copyright by Arthur Bernède 1930. Traduction et reproduction interdites en tous pays.

comme à la guerre ! Et tu as dû voir que leurs protestations d'innocence ne m'ont nullement émotionné...

— Je reconnais qu'à ce moment tu as très bien tenu le coup !...

— Mais, poursuivait avec âpreté M. de Mauriel, ordonner ou même simplement autoriser la mort de cette petite m'inspirerait un tel remords que j'en aurais la vie empoisonnée.

— Pas possible ! s'exclamait Maxime.

Mais le baron ne l'écoutait pas...

— Cette enfant a pour moi beaucoup d'affection, poursuivait-il. Su ton conseil, j'ai réussi à me bien faire voir d'elle. Elle s'est attachée à moi... et quand je sens ses deux petits bras autour de mon cou, qu'elle m'embrasse avec autant d'effusion que si j'étais son père, et que je songe que tu es prêt à la faire disparaître, eh bien ! j'ai beau avoir déjà pas mal de méfaits... disons le mot, de crimes sur la conscience, je me cabre devant celui-là, je m'y refuse... et si, malgré moi, tu faisais périr cette enfant, je crois que je n'aurais pas la force de me contenir...

— Eh là ! pas de bêtises !

— Te voilà prévenu...

— Bien, Marie ! ironisait le misérable...

Et comprenant que, sur ce terrain, son complice ne transigerait pas, il ajouta :

— Surtout ne va pas te figurer des choses qui ne sont pas. Je n'ai pas plus envie que toi de faire disparaître, comme tu le dis, cette gosse malade...

— Alors, ce n'est pas toi qui ?...

— Mais non, affirmait Maxime.

Et il eut un mot effroyable :

— Si c'était moi, il y aurait déjà longtemps que ce serait fait. Est-ce de ma faute si les médecins bafouillent ? Est-ce que cela ne leur arrive pas souvent, même aux plus épatants ? Sois donc tranquille à ce sujet. Et n'en

parlons plus... Espérons que cette faiblesse de ta part ne nous coûtera pas trop cher... et que tu seras assez adroit pour faire pencher de ton côté dans la balance de l'amour le cœur de la belle Marie-Louise. Hein ? crois-tu que je parle bien ?... La balance de l'amour... Le cœur de Marie-Louise !... On dirait des titres de romans... Qui sait ?... J'étais peut-être fait pour être littérateur...

» Mais assez bavardé, je vais voir un peu ce qui se passe dans la maison. Sacré Pierre ! au fond quel sentimental tu fais !... Je ne serais pas surpris que tu sois véritablement amoureux de ta fiancée. C'est un très belle poule. Je suis sûr qu'au fond ça te flatte d'avoir inspiré une passion à une vraie femme du monde... Grand gosse ! Surtout tiens-toi bien... C'est pas le moment de bousculer les géraniums... A tout à l'heure !

Maxime quitta le petit salon et monta au premier. Dans un couloir, il se croisa avec Gabrielle, la première femme de chambre de Mme d'Albret... Prenant un air apitoyé, il demanda :

— Alors, notre petite demoiselle ?...

— Ça ne va pas. Madame vient de prendre sa température.

— Combien ?

— 39°4.

— Oh ! oh !

— Elle tousse beaucoup et se plaint d'avoir mal à la tête.

— Ça m'a tout l'air d'une grosse bronchite.

— Pire peut-être ! Madame n'est pas raisonnable... A force de soigner sa fille, de trop la couvrir et d'exagérer les précautions, elle la rend beaucoup trop sensible... Et puis, aussi, ce nouveau système qui consiste à ne rien donner pour ainsi dire à manger aux enfants, aussitôt qu'ils attrapent quelque chose, ils n'ont plus de défense... et

ils sont tout de suite sur le flanc... Si c'était ma fille, je l'enverrais à la campagne, chez des paysans, des vrais, au bon air... elle vivrait comme tout le monde... et dans six mois, je suis bien sûre qu'elle se porterait comme un charme...

— Vous avez peut-être raison, émettait Maxime.

— J'ai sûrement raison, accentuait la camériste.

— Est-ce que madame a téléphoné au docteur ? interrogeait le valet de chambre.

— Deux fois déjà ! Elle est affolée ! Qu'est-ce que nous allons encore prendre ?...

Une sonnerie électrique stridait sur le palier.

— Qu'est-ce que je vous disais ? constatait Gabrielle.

Et, tout en regagnant la chambre de la petite malade, elle fit :

— Ces enfants de riches... ce que je les plains !... Leurs parents, avec tous leurs chichis, ils leur font des santés de papier mâché.

Maxime la regarda s'éloigner. Puis, avec un rictus d'assassin, il grommela :

— Si cette fois c'était la bonne !...

II

Mater Dolorosa

Depuis quarante-huit heures, Mme d'Albret avait vécu les heures les plus atroces de son existence. Le docteur Rodoir, accouru au chevet de Janine, avait diagnostiqué une pneumonie grave ; et, malgré toutes les précautions oratoires dont il avait usé pour ne pas trop alarmer la malheureuse mère, celle-ci avait immédiatement deviné que sa fille était en danger... et que c'était un nouveau combat qu'elle allait avoir à livrer contre la mort.

Pendant dix jours et dix nuits, elle ne quitta pas son enfant, dormant à

peine quelques heures, près d'elle sur un divan... juste le temps de reprendre quelques forces, ou plutôt de ne pas perdre celles qui lui restaient.

Chaque jour, Mauriel venait s'enquérir des nouvelles de l'enfant... En dehors de sœur Marthe, qui avait repris sa place de garde-malade, et de Gabrielle, qui montrait d'ailleurs un grand dévouement, il était la seule personne que les médecins autorisaient à pénétrer dans la chambre de Janine. Il n'y restait d'ailleurs que peu de temps, juste celui de faire comprendre à Mme d'Albret que plus que jamais elle pouvait compter sur son attachement... et de constater que celle-ci, malgré sa terrible angoisse, restait toujours la même à son égard...

Un après-midi, cependant, il lui sembla que Marie-Louise ne l'accueillait pas avec le même empressement... D'habitude, dès qu'il apparaissait sur le seuil, elle s'en allait vers lui, la main tendue, et l'enveloppait d'un regard tout de tristesse et d'amour... Cette fois, elle demeura au pied du lit de la petite, ne tournant la tête qu'à demi vers le baron qui, d'ailleurs, n'en fut qu'à moitié surpris. Car Maxime l'avait déjà prévenu que la « gosse » avait passé une très mauvaise nuit et qu'il s'était bien aperçu, en reconduisant le docteur Rodoir, venu dans la matinée, que celui-ci faisait plutôt une « sale trompette ».

L'enfant dormait d'un sommeil lourd, fiévreux. Sa mère se pencha vers elle et essuya avec un fin mouchoir son front baigné de sueur... Doucement, Mauriel s'avança... Marie-Louise, retenant ses sanglots, lui murmura :

— Elle est très mal.

— Ma pauvre amie.

Le baron regarda Janine... Elle était très pâle... Les lèvres bleues, les oreilles violacées, les ailes du nez agitées de battements, elle respirait avec peine...

— C'est le dixième jour... faisait Marie-Louise à voix basse, c'est-à-dire celui où, souvent, tout se décide !

Dans ces simples mots « où tout se décide », il y avait une si tragique anxiété que Mauriel en frissonna et il murmura :

— Est-ce que l'on redoute des complications ?

— Le docteur Rodoir ne me l'a pas déclaré ouvertement. Mais j'ai bien vu qu'il n'était pas rassuré... Et puis elle est si faible, si faible ! C'est à peine si elle peut absorber un peu de lait.

Et cédant à l'immense douleur qui l'étreignait, elle fit :

— Mon Dieu ! que vous ai-je donc fait pour que vous m'éprouviez si cruellement ?

Mauriel comprit que toute consolation, pour l'instant, serait inutile et même déplacée. En un tel moment, Marie-Louise ne pouvait être qu'exclusivement mère. Chercher à la distraire de sa tâche, ne fût-ce qu'un instant, eût été l'offenser. Aussi le baron reprit-il :

— Je reviendrai ce soir prendre des nouvelles. Espérons que cela ira mieux !

La jeune femme ne lui répondit que par un mouvement d'épaules fait de découragement et de doute. Elle le laissa partir sans même lui tendre la main... Lorsqu'il fut parti, elle s'agenouilla au pied du lit, tout en continuant à contempler son enfant, elle se mit à prier...

La nuit fut un peu moins mauvaise que la précédente. Le matin, la température avait baissé, sans excès, normalement, lorsqu'un mieux réel se produisit... Le docteur Rodoir, qui était arrivé dès la première heure, en témoigna une grande satisfaction et l'examen de sa petite malade le confirma dans son optimisme... Deux ou trois jours se passèrent, encore incertains. Enfin, le médecin put annoncer à la mère :

— Elle est sauvée !...

Et il ajouta, en prenant affectueusement la main qu'en un élan d'indicible reconnaissance Mme d'Albret lui tendait :

— Maintenant, il va falloir songer à vous...

A peine le docteur eût-il prononcé ces mots qu'elle chancelait, prête à se trouver mal... Elle dut regagner sa chambre au bras de sa femme de chambre, qui l'aida à se déshabiller et à se coucher. Brisée par la victoire qu'elle venait de remporter contre la mort, elle s'endormit d'un sommeil de plomb...

Entièrement rassuré sur l'état de la petite malade, le docteur Rodoir avait recommandé qu'on respectât le repos de la mère. Il dura quatre heures. Quand elle se réveilla, son premier mot fut :

— Et Janine ?

Gabrielle, accourue, répondit :

— Elle va aussi bien que possible... Elle joue même avec la belle poupée que M. de Mauriel lui a apportée ce matin...

Au nom de Mauriel, le visage de Marie-Louise se rembrunit.

La femme de chambre poursuivait :

— Elle a déjeuné de bon appétit et, quand sœur Marthe lui a appris que Mme la comtesse reposait, elle a dit : « — Surtout, qu'on ne réveille pas ma maman ! »

— Pauvre chérie !...

Gabrielle proposait :

— Madame la comtesse veut-elle prendre quelque chose ?...

— Non, pas maintenant ; je vais me lever. Ensuite, je verrai...

La camériste s'en fut chercher dans le cabinet de toilette un déshabillé qu'elle apporta à sa maîtresse. Lorsqu'elle eut aidé celle-ci à se revêtir, Mme d'Albret fit :

— Pour l'instant, ma fille, je n'ai plus besoin de vous. Je vous rappellerai tout à l'heure. (*A suivre.*)

LE PETIT CLOWN

grand roman inédit par

ARTHUR BERNÈDE

TROISIEME PARTIE
MIOUSIC DETECTIVE

II (suite)
Mater Dolorosa

Demeurée seule, la comtesse fit quelques pas dans sa chambre et, s'approchant d'une glace qui reflétait son visage, elle fit :

— Que je suis changée ! C'est effrayant ce que j'ai vieilli en quelques jours !

Et elle ajouta ces mots dont, seule, elle connaissait le sens :

— Cela vaux mieux ! Il me regrettera moins !

Elle hocha douloureusement la tête, s'éloigna du miroir et se dirigea vers un petit bureau Louis XVI dont le cylindre ouvert laissait apparaître un buvard, un encrier, une plume, du papier à lettres. Elle s'y installa, réfléchit pendant quelques minutes, les yeux clos, la bouche entr'ouverte, la poitrine lourde de soupirs, comme si elle adressait un intime et secret adieu à un être aimé dont elle allait être à tout jamais

Copyright by Arthur Bernède 1930. Traduction et reproduction interdites en tous pays,

séparée. Puis, avec un visible effort, elle rouvrit les paupières, passa une main sur son front moite et elle se mit à écrire lentement, très lentement, comme si chacun des mots qu'elle semblait arracher de son cœur lui causait une intolérable souffrance :

« Mon cher ami,

» Ne m'en voulez pas si, tout à l'heure, quand vous viendrez m'apporter le réconfort de votre tendresse, je vous fais dire que je ne puis vous recevoir... Avec vous, je n'userai pas de subterfuge. Uniquement pour gagner du temps, pour retarder le moment d'une explication aussi douloureuse qu'inévitable, je n'aurai pas recours à une équivoque qui serait indigne de nous. Si cruelle soit la vérité, je vous la dois tout de suite. Hésiter à vous la dire serait de ma part pire qu'une lâcheté : une trahison... et je veux que vous emportiez de moi un souvenir exempt de toute amertume. J'y tiens par-dessus tout !

» Pierre, c'est affreux ! En écrivant ces mots, je puis à peine retenir mes larmes. Pierre, je ne puis plus être votre femme !... Et pourtant, je vous aime, et, je le sens bien, je vous aimerai toujours. Mais il est des instants dans la vie où l'on doit faire abstraction de tout soi-même, affronter et accepter les plus durs acrifices !... Je ne vous l'ai jamais caché, je suis profondément chrétienne. Mes croyances, pas plus aux heures de détresse qu'à celles de joie, n'ont jamais subi la moindre éclipse. Cette foi est en moi d'autant plus forte qu'élevée par des parents plutôt indifférents en matière de religion, je l'ai puisée en mon cœur, et c'est beaucoup plus par instinct que par tradition que je suis devenue croyante et que je le suis restée...

» Vous me blâmerez peut-être. Vous

» m'en voudrez sans doute... ou bien... » si vous m'aimez autant que je vous » aime, vous me pardonnerez... Je l'es- » père !

» Lorsque j'ai vu, pour la seconde » fois en moins d'une année, ma pauvre » petite Janine mourante... lorsque j'ai » lu dans les yeux du médecin qu'elle » était condamnée... qu'elle n'avait plus » que quelques jours, peut-être même » quelques heures à vivre, j'ai élevé mon » âme vers Dieu... et j'ai fait le vœu, » si ma fille vivait, de renoncer au grand » bonheur qu'eût été le nôtre et de » me consacrer entièrement à mon » enfant !

» Ah ! je sais ce que vous allez me » répondre : « Vous n'avez pensé qu'à » vous... Enfermée dans votre égoïsme » maternel, vous m'avez rejeté de votre » vie et vous avez brisé la mienne im- » placablement, sans pitié... et sans vous » demander si vous n'alliez pas faire » de moi le plus malheureux des » hommes !... »

» Eh bien ! mon ami, ce que vous » pensez là... je me le suis dit à moi- » même... J'ai lutté, terriblement lutté... » Et puis, j'ai dû me soumettre non » pas à ma volonté... mais à celle que » m'imposait le sacrifice... Aujourd'hui, » Janine est sauvée, hors de danger. Je » dois payer ma rançon ! Je la paie ! » Je ne vous dirai pas ce que je souf- » fre... car je n'ai pas le droit de me » plaindre... C'est à vous surtout que je » pense... Dans ma douleur, j'ai la con- » solation d'avoir fait tout mon devoir... » et il me reste ma fille... Vous, mon » ami... vous allez être seul... Mais » dites-vous bien que je ne vous oublie- » rai jamais... et que je vais prier Dieu » chaque jour pour qu'il vous accorde » la grâce que je vous souhaite, c'est- » à-dire de ne plus penser à moi, de » perdre bientôt mon souvenir...

» Ce ne sont que des mots que je » vous écris là... des phrases que vous

» aurez le droit de trouver banales et » peut-être même inutiles... Voilà pourquoi je n'insiste pas...

» Adieu, Pierre... Il vaut mieux nous » éviter l'un à l'autre le déchirement » d'une entrevue qui ne pourrait être » que la dernière... Pardonnez-moi !...

» MARIE-LOUISE. »

Mme d'Albret n'attendit pas que Mauriel s'en vînt chez elle pour lui faire remettre cette lettre. Elle chargea Maxime de la lui porter.

Lorsque le baron vit apparaître son complice, il eut un mouvement de surprise mêlée de quelque inquiétude... Pour que Durieux se présentât chez lui à pareille heure, il en conclut logiquement qu'il n'était pas précisément porteur de bonnes nouvelles. D'ailleurs, le gredin semblait lui-même préoccupé... et il n'avait pas ce sourire si caractéristique qui reflétait généralement sa grande satisfaction des autres et encore plus de lui-même :

— La patronne m'a chargé de te remettre ceci, attaquait Maxime en tendant la lettre à Mauriel, qui s'en empara en disant :

— Ah çà ! qu'est-ce qu'il y a ?... Qu'est-ce qui se passe? Est-ce que Janine serait encore malade ?

— Elle va très bien, au contraire...

— Alors ?...

— Lis... tu seras fixé.

Mauriel décacheta l'enveloppe. A mesure qu'il prenait connaissance du message qu'elle contenait, son visage prenait successivement une expression de stupeur, de déception, de nervosité et de colère.

— Oh ! oh ! se disait Durieux, il y a sûrement de l'eau dans le gaz !

Tout à coup, le baron éclata :

— Ah ! c'est trop fort ! Il ne manquait plus que ça !... C'est sûrement cette maudite sœur Marthe qui lui a fourré ça dans la tête... Ah ! celle-là... elle aurait mieux fait de rester dans son

couvent... Mais ça ne se passera pas ainsi. Si Marie-Louise se figure que je vais me laisser débarquer ainsi, elle se trompe... Elle va voir un peu... oui, elle va voir !

Pâle, tremblant, l'écume aux lèvres, Mauriel scandait d'une voix rauque :

— Malgré son bon Dieu... malgré tous les diables, elle sera ma femme...

Et, tout en saisissant Maxime par le bras, il martela, en proie à une véritable crise de fureur :

— Tu m'entends... je te dis qu'elle sera ma femme !...

— Non, mais... se dégageait le valet de chambre, est-ce que tu deviens fou ?

— Il y aurait de quoi !... s'exclamait l'aventurier...

Et avant que l'autre eût le temps de placer un mot, il lui tendait le papier, qu'en un réflexe de ses nerfs il avait froissé, et il lui dit d'un ton impérieux :

— Lis cela !

Maxime s'empara de la lettre, en disant :

— Tu l'as bien arrangée, la « babillarde » de la patronne. Il faudrait presque lui donner un coup de fer à repasser pour la remettre en état...

Il l'appuya contre une table et s'efforça, avec la main, d'en faire disparaître les plis... Puis, avec sa placidité habituelle, il en commença la lecture... tandis que Mauriel le regardait, les poings crispés enfoncés dans les poches de son veston.

Le valet de chambre s'efforçait de dissimuler le coup dont le frappait la décision de la comtesse : n'était-ce pas l'écroulement de ses espérances et le naufrage au moment de toucher au port?

Quand il eut terminé sa lecture, le valet de chambre fit :

— Vrai ! C'était pas la peine de se donner autant de mal !

— Je n'ai pas dit mon dernier mot ! s'écriait Mauriel.

— Des mots, tu peux en dire autant

que tu voudras ! grinçait Maxime. Je la connais, la belle Marie-Louise. Quand bien même tu la menacerais de te tuer, de mettre le feu aux quatre coins du monde, tu ne la feras pas revenir sur sa décision...

— Alors ! tout est perdu affectait le baron.

— A qui la faute ?... reprochait le domestique, toujours avec le même flegme.

— Comment ! à qui la faute ?... répétait Mauriel.

— Et dame... à toi !...

— A moi ?

— Si tu m'avais écouté, ou plutôt si tu m'avais laissé faire... nous n'en serions pas là...

Le baron ferma à demi les yeux, tout en murmurant d'une voix sourde :

— Ah ! oui... la petite !

— Parbleu !

— Maintenant, il est trop tard !

Sentencieusement, Durieux rectifiait :

— Il n'est jamais trop tard pour bien faire...

— Quoi... tu voudrais ?...

— Pourquoi pas ?

— Maintenant, ce serait trop dangereux.

— A cause...

— Marie-Louise pourrait avoir des soupçons...

— Elle... pas plus que personne... Rappelle-toi ce que je t'ai dit... Le plus calé des savants, le plus malin des experts ne sont pas fichus d'y reconnaître quelque chose... C'est avec ce truc-là que *ceux de la chaîne* se débarrassent des gêneurs ou des traîtres... Chaque fois qu'il en est tombé un, les médecins ont toujours conclu à une mort naturelle. Si tu ne me crois pas, demande à Paulo...

— Je te crois...

Mauriel se tut. Maxime se garda bien de troubler ce silence qui masquait cer-

tainement le rude combat que le misérable était en train de se livrer...

Au bout d'un instant, celui-ci reprenait lentement, sans regarder son sinistre associé :

— Et si... après... Marie-Louise ne voulait plus se marier avec moi ?

— Qu'est-ce que tu me chantes là ?

— Avec ce genre de femme, sait-on jamais !...

— C'est qu'alors tu serais au-dessous de tout...

— Il y aurait de quoi !...

— Allons ! Allons, ne fais pas le zouave, encourageait Maxime. Une fois la gosse disparue, qu'est-ce que tu veux qu'elle fasse, ta Marie-Louise ? Après avoir bien pleuré... elle ne pourra que tomber dans tes bras...

— Mystique comme elle est, s'écriait Mauriel, je me demande si elle n'aura pas l'idée d'entrer dans un couvent...

— Non ! si tu t'y prends bien... affirmait le valet de chambre...

Et, avec un inquiétant sourire, il ajouta :

— Sur ce terrain-là, je t'ai vu manœuvrer... Quand tu veux t'en donner la peine, tu es imbattable...

Et, de plus en plus insinuant, le gredin poursuivit :

— Cette lettre d'adieu... elle respire l'amour ! Il n'y a pas besoin de lire entre les lignes pour comprendre qu'une fois la *route libre* tu feras de cette femme tout ce que tu voudras ! N'ayant plus à sauvegarder les intérêts de sa fille, elle s'en remettra entièrement à toi pour gérer sa fortune... et alors, ce sera la grande rigolade...

Croyant comprendre que Mauriel hésitait encore à décréter la condamnation à mort de la pauvre petite Janine, le coquin capable de tout qu'était Maxime reprenait, cette fois avec un accent d'autorité dont il n'usait que dans les grandes circonstances : (*A suivre.*)

LE PETIT CLOWN

grand roman inédit par

ARTHUR BERNÈDE

TROISIEME PARTIE
MIOUSIC DETECTIVE

II (suite)
Mater Dolorosa

— Et puis, en voilà assez ! Je n'ai eu qu'un tort dans tout ceci, c'est de te demander ton avis... Mais maintenant, c'est fini... Ainsi que je te l'ai déjà dit, notre caisse est à sec... quand je dis notre caisse, je me trompe, je devrais dire ma caisse. Tu étais raide... toi... raide comme un coup de trique... et qu'est-ce qui a fourni le fric ? C'est bibi... même que tout ce que j'avais mis à gauche a passé à louer un appartement à monsieur... à lui payer un tailleur, des chemises, des bottines, à lui acheter une auto et à lui fournir l'argent de poche en quantité suffisante pour qu'il parût muni d'une fortune honorable.

» Toutes mes économies, tous mes bénéfices de l'affaire Haps... la bijouterie des allées de Noailles, à Marseille, que j'avais si bien montée à moi tout seul, y ont passé. J'ai pas envie de res-

Copyright by Arthur Bernède 1930. Traduction et reproduction interdites en tous pays.

ter sec... je veux rentrer dans mes fonds, et vite. Et puis, toi... tu as beau être bien balancé, est-ce que tu te figures que tu vas rencontrer de si tôt une occasion pareille ?... Tu es encore jeune et beau, c'est vrai. Tu n'as pas encore trop « gratté le fromage » et tu es encore capable de te débrouiller... Mais vingt-cinq millions — et c'est ce que possède ta Marie-Louise — est-ce que tu te figures que ça se trouve tous les jours au fond d'un cocktail ?

» Et c'n'est pas tout... Si l'affaire rate... je suis obligé de me retourner autrement... Tu ne te figures pas que je vais rester larbin toute ma vie... Je ne suis pas en peine de trouver une affaire et même des affaires. On m'en propose une tous les jours. Seulement... je te préviens... tu n'auras plus à compter sur moi. L'expérience m'aura suffi. Et alors, je me le demande, qu'est-ce que tu feras ? Des bêtises... Car toi tu n'es pas complet... Tu es incapable de travailler tout seul... Tu as besoin d'avoir à côté de toi un type qui te secoue les puces... Tu as toujours été comme ça, même quand tu étais gamin... Conclusion : tu ne tarderas pas à dégringoler, à glisser sur la pente. Mais là, entre nous, tu pourras te vanter de l'avoir joliment savonnée.

— Tais-toi ! frémissait Mauriel.

— Et alors... poursuivait implacablement le valet de chambre... tu n'auras plus à compter sur « ceux de la chaîne » pour te renflouer... Car chez nous, on ne s'intéresse qu'à ceux qui ont vraiment de l'estomac... on n'aime pas les trembleurs, et si tu reçois un jour une bonne bûche sur la cafetière, tu pourras dire que tu ne l'as pas volée ! Voilà pourquoi tu serais un super-idiot si, à présent, tu ne marchais pas à fond dans la combine.

— Et puis, cette gosse, elle est marquée pour ne pas faire de vieux os,

et un peu plus tard... un peu plus tôt...

Devinant, à l'attitude de son interlocuteur, qu'il avait gagné la partie, Maxime s'écriait :

— Alors... ça colle ?...

— Fais ce que tu voudras ! répliquait Mauriel, dont la conscience traquée n'avait plus la force de se défendre.

Et il ajouta :

— Mais ne m'en parle plus jamais... tu m'entends... jamais !

— Profiteur ! grommela entre ses dents l'abominable gredin.

Et il fit :

— Maintenant... j'en suis sûr, avant deux ans d'ici, je serai millionnaire...

III

Où l'on constate que ni le petit clown ni le père Gratte-Ciel n'avaient renoncé à leurs projets

Les aveux de Lefier et la condamnation qu'il avait subie n'avaient nullement entamé la foi de Maryse Mériel en son innocence... La jeune et brillante avocate avait eu, d'ailleurs, d'autant moins de peine à faire partager sa conviction à Me Paul d'Argy qu'elle avait conquis sur lui un ascendant de plus en plus considérable... et tous deux, sans en rien dire à personne, afin d'éviter toute indiscrétion prématurée, et surtout toute fausse joie à Madeleine, au petit clown et au vieux Favero qui ne vivaient plus que dans l'espérance de revoir bientôt celui qui s'était si héroïquement sacrifié, avaient repris leur enquête au point où elle avait été si brusquement interrompue.

De déductions en déductions, ils en étaient arrivés à conclure que si quelqu'un avait fait disparaître M. d'Albret, ce n'était nullement pour le voler ni pour favoriser ses héritiers, puisque toute la fortune, ainsi qu'ils avaient pu s'en assurer, appartenait en biens pro-

pres à sa veuve, mais plutôt *parce qu'il était gênant*. Or, qui gênait-il ? Toute la solution du problème était là.

Les renseignements très exacts, et de la meilleure source, que Paul d'Argy et Maryse Mériel parvinrent à se procurer au sujet de la comtesse Marie-Louise établissaient d'une façon indiscutable que celle-ci était au-dessus de tout soupçon et qu'elle avait été toujours une aussi admirable mère qu'une irréprochable épouse.

Ils apprirent également que Mme d'Albret, qui avait perdu son père et sa mère quelques années auparavant et ne voyait guère sa propre famille, n'avait que peu ou point d'intimes... et qu'après la mort de son mari elle n'avait reçu personne... en dehors du baron de Mauriel, qui semblait d'ailleurs lui témoigner, aux dires et au su de tous, l'attachement le plus respectueux et le plus dévoué...

Paul et Maryse n'en décidèrent pas moins de s'informer sur lui. Ils apprirent assez promptement qu'il était le dernier survivant d'une très ancienne famille qui, sous la Révolution française de 1793, avait émigré à la Guyane, où il avait passé lui-même toute son enfance, une partie de sa jeunesse, et qu'il n'avait quittée qu'après la mort tragique de ses parents, assassinés par un bagnard qu'ils avaient eu l'imprudence de prendre à leur service.

Après avoir été recueilli par un vieux chanoine de Rennes dont il était le neveu et terminé ses études au collège Saint-Vincent de cette ville, Pierre de Mauriel, trop jeune pour être mobilisé en 1914, s'était engagé vers le milieu de la guerre et avait été fait prisonnier presque aussitôt son arrivée au front. Quand il avait été libéré, il était parti pour la Guyane afin de liquider l'héritage paternel et, après avoir voyagé pendant plusieurs années, il était venu se fixer à Paris. Il passait

pour n'avoir qu'une fortune modeste et menait un train de vie raisonnable. Il ne faisait partie d'aucun grand cercle et on ne le rencontrait presque jamais dans le monde, où il ne semblait guère avoir de relations. On ne lui connaissait pas plus de maîtresse attitrée que d'occupations définies. Somme toute, bien que fort distingué, très bel homme et assez brillant causeur lorsqu'il voulait s'en donner la peine, Pierre de Mauriel pouvait être classé dans la catégorie de ces personnaages insignifiants et inutiles qui, partisans du moindre effort, préfèrent imposer silence à leurs ambitions et à leurs appétits plutôt que de courir les risques de la bataille quotidienne.

A priori, il n'apparut pas à Maryse Mériel et à Paul d'Argy que ce personnage eût le pedigree ni l'envergure d'un bandit capable de commettre un crime aussi abominable et, encore moins, de manœuvrer assez habilement pour faire retomber sur d'autres les responsabilités de son infamie... Et comme le secret de ses fiançailles avec Mme d'Albret avait été rigoureusement gardé, les deux avocats se trouvaient dans l'impossibilité d'établir que c'était M. de Mauriel que gênait le comte d'Albret. Donc, pas de mobile... pas de criminel !...

Ils étaient alors revenus à la piste du valet de chambre, que leur avaient indiquée Miousic et le père Gratte-Ciel... Mais ce n'était pas une besogne aisée que de reconstituer le passé de Maxime sans éveiller les inquiétudes de ce dernier. Ne pouvant agir par eux-mêmes, ils durent se contenter des renseignements plutôt vagues que leur fournit le directeur d'une agence de police privée au bout d'une très longue et laborieuse enquête... Tout ce qu'ils purent savoir, c'est que : 1° ce personnage était entré au service de M. de Mauriel peu de temps après la guerre et qu'il l'avait

accompagné dans ses voyages à travers le monde ; 2° qu'il était un enfant de l'Assistance publique ; 3° que son casier judiciaire était vierge ; 4° qu'il avait donné congé de la garçonnière qu'il occupait avenue Trudaine et vendu tous les meubles.

Ajoutons qu'il fut impossible de découvrir quel était le mystérieux personnage avec lequel il se trouvait lorsque Mlousic l'avait suivi... Enfin, le rapport de l'agence déclarait que, filé par un de ses meilleurs limiers pendant une longue semaine, le valet de chambre n'avait eu aucun rendez-vous et ne s'était livré à aucune démarche, à aucune manifestation capable de faire peser sur lui le moindre soupçon...

Judicieusement, Paul d'Argy et Maryse Mériel en conclurent qu'il était sur ses gardes... et qu'à moins d'un fait nouveau, d'une intervention inattendue, il y avait les plus grandes chances qu'il les tint très longtemps et peut-être même indéfiniment en échec. Malgré tout, ils n'avaient pas abandonné la partie, *classé l'affaire*, comme on dit au Palais. En plus de l'invitation de leurs consciences à poursuivre, malgré tous les obstacles accumulés sur leur route, la tâche qu'ils avaient entreprise, ils éprouvaient l'un et l'autre une telle joie de se rencontrer, ils sentaient si puissamment que chaque jour les rapprochait encore davantage que, bientôt, il leur fut impossible de se dissimuler qu'ils s'aimaient... et leurs fiançailles furent l'immédiate conséquence d'un double aveu jailli de leurs cœurs...

Le bonheur immense dont ils rayonnaient, au lieu de les détourner égoïstement de leur projet de mettre fin au sacrifice de Jean Lefier, ne fit au contraire que stimuler leur désir d'assurer à ce dernier la réhabilitation et la liberté... et il se remirent à chercher par quels moyens ils pourraient faire toute la lumière et atteindre la vérité.

Ils n'étaient pas seuls à être tourmentés par un si noble souci... Deux autres cerveaux étaient tendus vers le même but... deux autres cœurs battaient de la même espérance.

Miousic, en effet, pas un jour n'avait cessé de se demander :

— Comment ferais-je bien pour « posséder » Maxime ?

Le père Gratte-Ciel, qui était son grand confident et son excellent conseiller, lui répondait fort logiquement :

— Ce qui vaudrait mieux, ce serait de retrouver le type qui était avec lui avenue Trudaine !

— D'accord, répliquait le petit bonhomme avec la logique d'un homme. Mais comment faire ? J'ai beau me creuser le ciboulot... je suis toujours aussi sec. Le temps passe... mon pauvre papa est toujours en prison... et maman, bien qu'elle se cache de nous tant qu'elle peut, pleure tout le temps... Le soir, quand nous rentrons du cirque... je le vois dans ses yeux... Si seulement on avait la moindre piste !... Mais rien !... On ne peut pourtant pas mettre une annonce dans les journaux !...

Le garde champêtre émettait :

— Si on se remettait à suivre Maxime ?

— J'y ai bien pensé, déclarait gravement le gosse... Je crois même que nous n'avons plus que cela à faire... Seulement... voilà... faudrait avoir le temps !... On joue tous les soirs, et c'est surtout le soir qu'on aurait le plus de chance d'apprendre quelque chose... Et puis, c'est pas tout... Ce gredin est un rusé... Il nous repérerait tout de suite... Je serais « regrillé ». Vous, il vous dénoncerait et on vous renverrait tout de suite chez les « maboules », d'où vous avez eu tant de peine à sortir...

— En me déguisant bien, je n'aurai rien à craindre, affirmait le père Gratte-Ciel avec conviction.

(A suivre.)

LE PETIT CLOWN

grand roman inédit par

ARTHUR BERNÈDE

TROISIEME PARTIE
MIOUSIC DETECTIVE

III (suite)

Où l'on constate que ni le petit clown ni le père Gratte-Ciel n'avaient renoncé à leurs projets

— Pour ce que ça vous a déjà réussi, déclarait Jacques.

— A ce moment, je n'avais pas encore l'habitude, reconnaissait Dubecq, mais, maintenant que je suis devenu un artiste... je saurais mieux m'arranger...

— C'est à voir.

Et, avec importance, le petit clown, mué en détective, martela :

— Je vais y songer !...

Un dimanche, en matinée, un peu avant de paraître sur la piste, où les « Favero's », qui avaient renouvelé leur numéro, continuaient à obtenir un grand succès, Miousic, attirant dans un coin le père Gratte-Ciel, lui annonçait d'un air mystérieux et solennel :

— J'ai trouvé...

— Quoi donc ? interrogeait le garde champêtre.

Copyright by Arthur Bernède 1930. Traduction et reproduction interdites en tous pays.

— Un plan, répliquait Miousic... Et il n'est pas compliqué. Comme dit souvent grand-papa, dans la vie c'est comme au cirque, ce sont toujours les trucs les plus simples qui réussissent le mieux... Tenez, par exemple, c'était pas bien sorcier de vous faire couper votre moustache, de vous mettre de grosses lunettes à verres bleus et de raconter que vous étiez un acrobate nommé *Vermouth-Cassis*. N'empêche que jamais personne, y compris les policiers, qu'on n'a pas dû manquer de lancer à vos trousses, ne se sont jamais douté que c'était le père Gratte-Ciel auquel tous les soirs, ma frangine et moi, vous faisons des blagues qui font tant rigoler le monde !

» Eh bien ! mon plan, ça n'est pas plus malin que ça. D'abord... monsieur Dubecq, est-ce que vous savez jouer de l'accordéon ?

— Non, mon garçon...

— C'est pas bien difficile... Bon-papa Favero vous apprendra. Il connaît tous les instruments... En huit leçons, il vous montrera comment ça se manœuvre, et puis, ne vous en faites pas... vous n'avez pas besoin d'être très calé. On ne vous demandera pas de jouer devant le roi des Belges ou le Président de la République... Mais revenons à nos oignons... Dès que vous pourrez faire quelques « ouais, ouais » et quelques « couas, couas » à peu près en mesure... on se fringuera, vous en vieux birbe avec des poils mobiles...

— Des poils mobiles... répétait le père Gratte-Ciel quelque peu ahuri.

— Oui, précisait le gosse... une fausse barbe qui vous tombera jusqu'aux genoux... Comme ça, vous ressemblerez à un Petit Poucet, qui aurait vécu pendant cent ans au milieu des sauvages...

— Dis donc... toi... faisait semblant de se fâcher le vieux... je vais t'apprendre à me mécaniser !...

— Vous fâchez pas ! s'écriait Jacques, je disais ça pour rire...

— Je le sais bien... et moi aussi c'est pour rire... que je faisais mine d'être en colère ! Allons, continue...

Miousic, qui semblait très fier de sa trouvaille, reprenait :

— Moi, je me barbouille en nègre... J'ai déjà demandé à notre ami Pepet de me montrer comment il se noircit la bouillote tous les soirs... Il m'a expliqué... c'est rien à faire ; et puis, il m'a donné de son maquillage. Il est très gentil, ce bon Pepet... comme tous ses camarades. Ici, on est vraiment en famille. Alors, tout à l'heure, quand on aura « vendu notre salade », je ferai un essai. Paraît que ça s'enlève aussi facilement que si on soufflait dessus. On verra bien... Et dès que vous saurez secouer un peu d'accordéon... « ouais... ouais... couas... couas... », on s'en ira tous les deux, sous prétexte de gagner des sous, faire de la musique sous les fenêtres de Mme d'Albret... Vous devez savoir où ça se trouve, père Gratte-Ciel... Ça, c'est votre rayon.

— En effet, déclarait le garde champêtre de Valmondois, je m'en souviens très bien, puisque je suis allé plusieurs fois chez elle pour des commissions qu'elle m'avait données... Mme d'Albret demeure, 92, Chaussée de la Muette...

— 92, Chaussée de la Muette... répétait Miousic... Où ça se trouve, ça ?

— Près du bois de Boulogne.

— C'est pas à côté, mais ça ne fait rien... Vous jouerez, je chanterai, et on fera tellement de raffût que, sûrement, on verra la bobine de Maxime apparaître à une fenêtre... Alors, je m'approcherai de vous et je crierai assez haut pour qu'il m'entende : « Attention, v'là le larbin... Il a dû nous repérer... aussi je crois qu'il serait prudent de les mettre... »

— Tu n'y penses pas ! se récriait Dubecq...

— Je ne pense qu'à ça, au contraire, affirmait le gosse.

— Mais, mon petit bonhomme, c'est le meilleur moyen de te faire reconnaître... et puis moi aussi.

— C'est justement ce que je veux !

— Tu perds la boule...

— Pas du tout... père Gratte-Ciel. Ecoutez-moi bien jusqu'au bout... Vous vous débinez de votre côté... et moi du mien. Vous pensez bien que le Maxime, comme on dit dans *Judex*, le bouquin policier que vous m'avez prêté, il s'élancera tout de suite sur nos traces !...

— C'est ce que je te disais.

— Attendez donc !... Pepet sera de mèche avec nous... Il ne demandera pas mieux que de marcher. Il connaît papa et maman et il sait bien que tous les Lefier sont des honnêtes gens... Pepet vous attendra donc à un coin de rue qu'on aura convenu dans sa petite voiture, qui a l'air de valoir quatre sous, mais qui file comme un zèbre auquel on aurait fourré un kilo de poivre sous la queue. Vous sautez dans la chignolle... et vous filez... et comment ! Moi je m'arrange au contraire à me faire suivre par le larbin... Si je ne réussis pas du premier coup... on remettra ça le lendemain et, s'il le faut, tant qu'il n'aura pas cherché à me rattraper... En douce, je l'amènerai où c'est que je veux l'amener... c'est-à-dire dans un endroit où il se croira seul avec moi... Alors... on verra bien ce qu'il fera... Et comme il y a des chances pour qu'il veuille m'enlever ou même me zigouiller, à ce moment-là, des copains à nous — et ça ne sera pas difficile à trouver, puisque tout le « voyage » est en ce moment à la fête de Montmartre,— le « tir au lapin », le « manège aux cochons », la « loterie », le « musée de cire », la « balançoire », le « billard japonais » lui tombent dessus, l'empoignent... Faudra bien qu'il s'explique... N'est-ce pas, père Gratte-Ciel, que mon truc est épatant ?

— Je ne dis pas non... déclarait Dubecq... mais il faut tout de même réfléchir un peu avant de se lancer dans une pareille bagarre...

— Oui, bien sûr... reconnaissait le petit clown. Seulement, comme je vous le disais tout à l'heure, le temps passe... et puis ça me dégoûte de penser que papa, qui n'a rien fait, est en prison... tandis que les autres... ceux qui ont tué et lui ont mis ça sur le dos, se baladent les mains dans les poches sans que personne ne leur dise rien.

Le garde champêtre, que ses mésaventures avaient rendu prudent, tempérait:

— Je suis de ton avis... Je donnerais bien la moitié de ce qui me reste à vivre pour que ton père fût remis en liberté. Seulement... je sais ce qu'il m'en a coûté d'agir avec trop de précipitation...

— C'est entendu, père Gratte-Ciel... Mais... après avoir couru comme un lièvre, s'agit pas de marcher comme une tortue...

— Quel type de gosse tu fais! s'exclamait l'excellent Dubecq. Jamais je n'en ai rencontré un pareil...

Une sonnerie stridait... C'était l'heure pour les « Favero's » d'entrer en piste. Ainsi que nous l'avons vu plus haut, ils avaient transformé leur numéro... Le grand-père jouait le rôle d'un professeur de violon et le père Gratte-Ciel, mué en « Vermouth-Cassis » et décidément voué à remplir des rôles de femmes, représentait une maîtresse de ballet...

Après une entrée comique fort réussie, au cours de laquelle Favero et « Vermouth-Cassis », se disputaient l'emplacement où ils allaient donner leurs leçons, ils affirmèrent qu'ils attendaient l'un 3.500 élèves et l'autre 4.975... sans que, d'ailleurs, il en parût un seul... Après avoir déploré l'absence de leurs disciples, retenus, les uns, disait celui-ci, par l'encombrement des

rues de Paris, les autres, affirmait celui-là, par la direction de l'Opéra de la Ferté-sous-Jouarre, ils se décidaient à demander dans la salle des recrues nouvelles, dont ils promettaient de faire en une leçon les émules de Jacques Thibaud, et les rivales de Zambelli.

Aussitôt Miousic, revêtu d'un pardessus et coiffé d'une casquette de collégien et Zanetta, enveloppée d'un large manteau et d'une capeline, se dressaient au troisième rang du public, où ils étaient venus s'asseoir sur des strapontins réservés pour eux et, avec une gaucherie volontaire, ils s'en allaient rejoindre le professeur de violon et la maîtresse de ballet, dont les costumes excentriques, les attitudes burlesques et les plaisanteries joyeuses avaient déjà mis la salle en joie. Alors... commençait la double leçon dont la cocasserie, faite de trouvailles imprévues que nous renonçons à décrire, portait l'hilarité du public à son paroxysme.

Bientôt, Miousic, las d'entendre Favero jouer faux et Zanetta, agacée de voir « Madam' Vermouth-Cassis » rater tous ses jetés, ses battus et ses entrechats avec une maladresse d'autant plus divertissante qu'elle était naturelle, se débarrassaient de leur manteau et apparaissaient revêtus de leurs brillants costumes habituels. Et c'étaient eux qui donnaient une leçon à leurs maîtres improvisés, et cela de la façon la plus exquise et la plus artistique manière... Le numéro finissait par une poursuite générale du plus hilarant effet et, par quatre fois, les « Favero's », acclamés par une salle en délire, devaient revenir saluer... et resaluer encore... au milieu d'un crépitement formidable d'applaudissements dominés par les cris : « Miousic... Zanetta... Zanetta... Miousic... Miousic !... »

Ce jour-là, le triomphe — le mot n'est pas exagéré — avait été d'autant plus éclatant que la majorité des spectateurs

étaient des enfants... On avait même jeté des fleurs à la petite danseuse... Le petit clown avait bénéficié d'une boîte de caramels à peine entamée, qu'emporté par son enthousiasme, lui avait lancé un jeune élève de huitième du collège Rollin...

— Quelle belle matinée ! s'extasiait le bon-papa Favero, qui supportait allègrement cette reprise de travail et affirmait avec raison que ce renouveau de contact avec le public l'avait rajeuni de dix ans.

— Epatant, en effet, déclarait le petit clown.

Et, d'un air mystérieux, il grommela pour lui seul :

— Et encore... ils ne savent pas tout !

Ils rentrèrent tous les quatre dans leur loge où Madeleine, qui avait assisté au spectacle, près de l'entrée de la piste, les rejoignait comme de coutume, afin d'aider sa fillette à se déshabiller et à revêtir son costume de ville.

Jacques, dont le regard brillait, encore plus que de coutume, dit tout bas au père Gratte-Ciel qui, avec la conscience d'un professionnel, commençait à se démaquiller :

— Faudra que je vous parle tout à l'heure en particulier ; car j'ai quelque chose de très important à vous dire...

Le garde champêtre fit un léger signe de tête affirmatif au gamin qui s'en fut, comme il le disait, se remettre en civil.

Ceci fait, il attendit que Vermouth-Cassis sortît le premier de la loge... puis, tout en évitant d'attirer sur lui l'attention de sa mère, de son grand-papa et de sa petite sœur, il se glissa au dehors et rejoignit le garde champêtre qui s'était posté à l'entrée des écuries.

— Papa Gratte-Ciel, attaqua-t-il, tout frémissant d'une satisfaction qu'il ne cherchait pas à contenir... je crois que cette fois je tiens le filon !... (*A suivre.*)

LE PETIT CLOWN

grand roman inédit par

ARTHUR BERNÈDE

TROISIEME PARTIE
MIOUSIC DETECTIVE

III (suite)

Où l'on constate que ni le petit clown ni le père Gratte-Ciel n'avaient renoncé à leurs projets

— Quel filon ?...

— Pas si fort !... recommandait le petit clown.

Il n'eut qu'à se hausser légèrement sur la pointe des pieds pour placer sa bouche à la hauteur de l'oreille du brave homme et il lui glissa ces mots :

— Le type qui était avec Maxime le jour où je les ai suivis tous les deux...

— Oui, et bien ?

— Il est dans la salle...

— Pas possible !

— Au troisième rang des fauteuils... à gauche de l'entrée... du côté de l'orchestre...

— Tu es sûr que c'est bien lui ?

— Comme je suis sûr que c'est vous qui êtes là... Tout de suite je l'ai repéré à sa petite moustache à la Charlot... et à sa bobine de fripouille...

Copyright by Arthur Bernède 1930. Traduction et reproduction interdites en tous pays.

— Alors ?

— Je me suis dit que c'était l'occasion ou jamais d'en mettre un bon coup. Ne vous en faites pas... Tout à l'heure, pendant que maman ira faire un tour de balade avec Zanetta, je me déguiserai en nègre et je m'arrangerai, à la sortie du spectacle, pour le filer sans qu'il s'en doute. Une fois que je saurai où il perche, nous serons bons pour savoir qui il est... et comment ça se fait qu'il connaît Maxime.

Le père Gratte-Ciel réfléchit un instant. Puis, il reprit :

— Tu dis que ton bonhomme est au troisième rang des fauteuils ?...

— Parfaitement... du côté de l'orchestre...

— Est-ce que tu peux me le montrer sans qu'il nous voie ?...

— Et comment !

— Alors, viens !

Ils allaient se diriger vers l'entrée de la piste... Mais, tout à coup, le promenoir fut envahi par les spectateurs... C'était l'entr'acte.

— Cachons-nous, fit prudemment le garde champêtre, car ce n'est pas le moment de nous faire reconnaître.

Il entraîna avec lui Miousic dans le bat-flanc d'un box occupé par un cheval paisible, à la coupe luisante et qui servait de monture docile aux écuyères dites de « panneau ». Ils n'eurent aucun mal ni l'un ni l'autre à se dissimuler derrière le brave animal qui, avec l'immobilité d'une potiche, contemplait d'un œil atone son râtelier encore garni de foin odoriférant. Mais si, derrière cette barricade vivante, le père Gratte-Ciel et le petit clown avaient les plus grandes chances de passer inaperçus, ils s'étaient placés de telle sorte qu'ils pouvaient, eux, examiner facilement les spectateurs qui circulaient dans l'écurie.

Bientôt Miousic donna un léger coup

de coude au garde champêtre... Il venait de reconnaître l'ami de Maxime qui s'avançait dans l'allée centrale, flanqué d'une femme à la toilette tapageuse et aux allures vulgaires.

— Le voilà... c'est lui... murmura-t-il.

— Où ça ? interrogeait Dubecq.

Jacques précisait :

— C'est le grand type qui est avec la dame à la robe verte...

— Je vois...

Mais presque aussitôt le père Gratte-Ciel étouffait une exclamation :

— Ah ! par exemple !

Il fixa un instant le personnage, qui venait précisément de s'arrêter en face du box au fond duquel, toujours à l'abri de la bonne bête qui, naïvement, somnolait, indifférente à tout ce qui l'entourait, les deux détectives improvisés se tenaient prudemment aux aguets.

Le garde champêtre venait en effet de faire une découverte qu'il était en droit de trouver sensationnelle...

Malgré ces deux petits bouts de moustaches en virgule, auquel Paulo devait sans doute tenir par-dessus tout, puisqu'il les avait laissées repousser aussitôt sa mission près de Mme d'Albret terminée, le père Gratte-Ciel, qui était doué d'une mémoire des yeux remarquable, n'avait eu guère de peine à reconnaître dans l'individu que Miousic venait de signaler à son attention, le soi-disant policier privé avec lequel il avait eu maille à partir, quelques mois auparavant, dans le parc du château de Valmondois...

Son sang ne fit qu'un tour dans ses veines... Cette fois, il en était sûr... Ainsi qu'il l'avait dit, le petit clown tenait le bon filon... Il s'agissait, maintenant, de ne pas le lâcher... Mais Paulo et sa compagne s'éloignaient...

— Alors, père Gratte-Ciel ? interrogeait le petit clown.

— Attendons la fin de l'entr'acte, déclarait le garde champêtre. Car, cet homme, je le connais moi aussi...

— Pas possible !

— Oui... J'ai même eu maille à partir avec lui.

— Quand cela ?

— C'est lui qui m'a empêché de voir Mme d'Albret et qui est cause que j'ai été enfermé dans un asile de fous.

— Père Gratte-Ciel !... jubilait littéralement le frère de Zanetta, qu'est-ce que vous me racontez là ?

Et tout de suite, avec son intelligence si précoce et son extraordinaire bon sens, il ajouta :

— Alors ! ils sont bons comme la romaine !

— Oui, mais à la condition de ne pas faire de gaffes...

— Je t'écoute ! Oh ! pardon, m'sieur Dubecq, je vous écoute.

— Ça ne fait rien...

Et le garde champêtre, persuadé que maintenant il dominait la situation, déclarait :

— Ton idée est très bonne...

— Laquelle ? car j'en ai des tas...

— Celle de te barbouiller de noir et de suivre notre gaillard.

— Ah ! je vous le disais bien... et après ?

— Dès que tu auras repéré son adresse... nous verrons s'il n'y a pas lieu d'organiser le piège que tu as imaginé... ou bien de chercher autre chose... Pour l'instant, l'essentiel est de savoir où perche ce coquin qui m'a tout l'air d'être une fripouille capable de tout.

Une sonnette vibrait, annonçant la reprise du programme... Miousic et Gratte-Ciel attendirent encore un petit moment... afin d'être bien sûrs que Paulo et la dame à la robe verte avaient repris leur place... Puis ils réintégrèrent la loge familiale des « Favero's ». Mme Lefier, ainsi que Jacques l'avait prévu,

était sortie faire prendre l'air à sa petite fille... et le grand-papa les avait accompagnées.

Aussitôt Miousic, qui était devenu très habile dans l'art de se camoufler, commença à se barbouiller le visage avec l'enduit dont son ami Pepet lui avait fait cadeau...

Lorsqu'il se fut transformé, fort adroitement d'ailleurs, il se retourna vers le garde champêtre. Celui-ci qui, assis sur un pliant dans un coin de la loge, semblait plongé dans de graves réflexions, s'écriait aussitôt :

— Très bien, petit... Comme ça... je suis sûr que personne ne pourra te reconnaître... Et maintenant, allons-y !

— Comment ça... allons-y ? s'étonnait Miousic.

Dubecq grommelait :

— J'espère que tu ne te figures pas que je vais te laisser partir tout seul...

Le petit clown rectifiait, avec une autorité comique :

— Je ne l'espère pas, j'en suis sûr !

— Tu vas tout de même un peu fort...

— Papa Gratte-Ciel, vous allez me faire le plaisir de rester ici bien tranquille...

— Ça, jamais !

— Vous avez donc envie de tout faire rater ?

— Comment cela ?

— Vous avez eu beau couper votre moustache... ça n'empêche pas que le type en question ne sera pas long à vous repérer.

— A cause ?

— A cause de votre format !

— Mon format ?

— Oui, votre taille !...

Contrairement à son habitude, Dubecq ne s'irrita point de cette allusion directe à son exiguïté physique... De Miousic, il acceptait tout... Aussi reprit-il, avec véhémence, mais sans colère :

— Je n'ai rien d'un géant ni d'un

tambour-major... Mais je puis m'habiller en femme... je commence à en avoir l'habitude...

— Dans la rue ?

— Pourquoi pas ?

— Parce que vous êtes tellement rigolo que vous aurez bientôt tout le populo derrière vous... Et puis... si ça vous a réussi, au Cirque, de vous déguiser en « poule », vous me l'avez raconté, vous avez plutôt remporté une « gadiche » quand vous avez voulu le faire ailleurs.

Tout en reconnaissant le bien-fondé de ces observations, Gratte-Ciel répliquait :

— Je ne puis pourtant pas te laisser t'en aller tout seul à l'aventure... Vois-tu qu'il t'arrive encore quelque accident ?

— Pas de danger... je suis vacciné !...

— Ou bien que ce gredin s'aperçoive que tu le files ?...

— Je l'en défie !

— Qu'il te reconnaisse ?...

— Vous venez de me dire vous-même que c'était impossible.

— L'animal, constatait Dubecq. Il a réponse à tout... Ah ! celui-là !

Miousic poursuivait, avec une conviction et un entrain magnifiques :

— Je ne suis tout de même pas un gosse... Je peux sortir sans ma bonne et même sans vous... mon bon papa Gratte-Ciel. Seulement, faut que je me dépêche. Ça serait trop bête de rater la sortie. Jamais je ne retrouverais une occasion pareille...

A moitié désarmé, le garde champêtre objectait cependant :

— Qu'est-ce que je vais dire à ta maman et à ton grand-père ?

— Que tout va bien ! affirmait résolument le petit clown. Vous pourrez même ajouter que j'espère bien que je ne vais pas tarder à leur apporter une bonne nouvelle.

— Surtout... tâche de ne pas rater la représentation.

— Ne vous en faites pas, papa Gratte-Ciel. Je compte bien être revenu pour le dîner et même pour l' « apéro », si toutefois, vous voulez bien me l'offrir...

Et, ouvrant la porte, il s'élança, léger comme un chevreau, dans le couloir du cirque...

Dubecq le regarda s'éloigner, tout en levant les bras d'un air impuissant et découragé. Mais, tout à coup, il eut un sursaut de satisfaction... Sans doute avait-il trouvé une idée capable d'apaiser les inquiétudes que lui inspirait la future escapade du petit clown ?... Et, se dirigeant vers le clown Pepet, il lui dit :

— Viens! mon vieux... J'ai un service à te demander !

Pepet, un grand gaillard souple comme une anguille et fort comme un ours blanc, fit simplement, en clignant ses yeux pétillants de bonhomie et de malice :

— *All right !*

IV

Le bar du Rat-Musqué

Miousic, en pistant le sinistre Paulo, n'avait pas d'autre intention, ainsi qu'il l'avait déclaré au père Gratte-Ciel, que celle de se procurer son adresse... résultat que fort à raison il considérait comme extrêmement important... Mais il avait compris tout de suite que cette simple filature n'était pas sans présenter certaines difficultés. Aussi, tout en se noircissant les mains et le visage, s'était-il efforcé, non seulement de prévoir les obstacles, mais encore de les surmonter selon les possibilités dont il disposait.

(A suivre.)

LE PETIT CLOWN

grand roman inédit par

ARTHUR BERNÈDE

TROISIEME PARTIE
MIOUSIC DETECTIVE

IV (suite)
Le bar du Rat-Musqué

— S'il s'en va à pattes avec la dame à la robe verte, s'était-il dit, pas de bobo... S'il prend le tram, il n'y aura pas encore trop de mal... S'il s'offre un taxi, j'en serai quitte pour en faire autant. Ça entamera un peu mes économies. Et puis après ? Moi qui donnerais ma peau pour sauver mon papa !... Qu'est-ce que c'est qu'un billet de vingt francs et même de cinquante ?... Heureusement que j'ai pris la bonne habitude d'avoir toujours ma fortune sur moi... Le « fric » de poche c'est pas fait pour rester au fond des tiroirs ! Seulement, c'est pas tout ça... si le copain de Maxime a son auto... à lui, ça deviendra mauvais... Faudra que je saute dans un taxi, que je dise au chauffeur de suivre l'auto. Qu'est ce qui me prouve qu'il voudra marcher ? Des fois, je peux rencontrer un bon type... Mais je peux tomber aussi sur

Copyright by Arthur Bernède 1930. Traduction et reproduction interdites en tous pays.

un mufle... ou un froussard. Alors, je n'aurai qu'à me dégonfler. Enfin, si j'ai tout à fait l'air « bois d'ébène », c'est pas une raison pour voir les choses en noir... Si ça rate, il sera toujours temps de s'en faire...

C'était dans ces dispositions d'esprit que Miousic était allé guetter Paulo et sa compagne à la sortie du cirque. Hélas ! la plus redoutable de ses conjectures allait se réaliser... En effet, après s'être attaché aux pas du complice de Maxime et de la dame à la robe verte, Miousic constatait que ceux-ci se dirigeaient vers une torpédo très basse, au capot allongé et à la carrosserie ultra-sport qui stationnait tout près de là, le long du trottoir de cette voie paisible et peu passagère qu'est la rue Crétet.

— Flûte ! se dit le petit clown, leur auto est une voiture de course. Ça c'est pas de veine, je suis refait !

Mais aussitôt une idée lui traversait l'esprit :

— Que je suis « dinde »... je n'ai qu'à prendre le numéro... je le porterai à l'avocat de papa... Il saura bien se débrouiller avec !...

Avec les allures d'un gamin musard et curieux, le faux petit nègre s'approcha de l'auto, dans laquelle la dame avait déjà pris place... et dont Paulo était en train de rouvrir le robinet d'essence dissimulé sous le châssis.

Miousic lut sur la plaque indicatrice : 1-68-94 R. B. 4...

— Jamais, songeait-il, je ne retiendrai ça... 1-68... 94... R.B. 4 R. Ils sont tout de même « culottés » à la préfecture. Comme s'ils ne pourraient pas donner des chiffres qui se suivent mieux ou qui vous rappellent quelque chose... Faudra que j'envoie une réclamation à M. Jean Chiappe... Paraît que c'est un préfet de police épatant. Je suis sûr qu'il me donnera raison !

Et il se mit à répéter :

— 68-94... 74-99... Allons bon ! voilà

déjà que je débigoche... 78-84, ce n'est pas ça !... Qu'est-ce que j'ai donc dans le ciboulot ?...

Mais la chance qui, ce jour-là, ne semblait guère favoriser le petit clown, allait enfin tourner en sa faveur... En effet, au moment où Paulo rejoignaient sa compagne, se préparait à faire fonctionner son démarreur, une voix l'interpellait :

— Hé ! le beau môme ! tu ne dis donc plus bonjour à tes amis !

Paulo tourna la tête vers celui qui l'interpellait et se tenait debout sur le trottoir à la hauteur de la voiture. C'était un homme d'une cinquantaine d'années, vêtu avec une fausse élégance. Sa moustache coupée à l'américaine et ses cheveux étaient visiblement noircis par une teinture à bon marché... On eût dit qu'il cherchait autant à se transformer qu'à se rajeunir.

— Tiens ! Côte-en-long... fit Paulo sans enthousiasme.

— Tu pourrais bien dire Prosper, rectifiait le vieux beau d'un air un peu vexé.

— Eh bien ! Prosper, accentuait l'ami de Maxime, qu'est-ce que tu fiches par ici ?

— J'étais allé voir le père Dumégot au sujet d'un tuyau qu'il m'avait demandé... Il n'était pas chez lui... Mais dis-moi, tu as donc fait un héritage que tu roules en auto ?...

Et Côte-en-long ricana :

— Si tu en as de trop, tu pourrais bien en passer un peu aux amis !

— Je ne suis pas un cossard comme toi, déclarait Paulo en fronçant les sourcils...

Et il appuya :

— Moi, je travaille !

— Te fâche pas, faisait Prosper d'un ton conciliant, je disais ça pour rigoler. Je sais que toi tu es un as, et puis avec ça un vrai copain... Mais présente-moi donc à ta dame...

Paulo, un peu déridé, faisait :

— Mon ami Prosper Margin.

Baissant la voix, il ajouta :

— Un de « la chaîne ».

Puis, tout en enveloppant sa compagne — une assez belle fille, aux allures plutôt tapageuses. — il ajouta :

— Mlle Mireille Toupin... ma fiancée !

Côte-en-long, singeant l'homme du monde, adressa à Mlle Toupin un salut des plus déférents, puis il reprit :

— Mon vieux Paulo, tous mes compliments... Je ne voudrais pas avoir l'air d'un flagorneur. Mais... vrai... il n'y a que toi pour avoir des bonheurs pareils. Je dois dire qu'il le mérite, mademoiselle. Je le connais depuis longtemps et je suis sûr qu'il vous rendra très heureuse...

— Je la suis déjà, minaudait la belle Mireille.

Agréablement chatouillé dans son amour-propre, qu'il avait excessif, Paulo s'écriait :

— Toi, tu veux que je te paye l'apéritif...

— J'allais vous l'offrir... ripostait Côte-en-long du tac au tac.

— Toi aussi, blaguait Paulo, tu as donc fait un héritage ?

— Moi aussi, je travaille ! affirmait Prosper.

— Eh bien ! grimpe sur le marchepied...

— Où allons-nous ?

— Au bar du « Rat-Musqué ».

— Place Clichy ?...

— Tu l'as dit !

Paulo mit son moteur en marche... Miousic qui, tout en affectant de regarder des moineaux se disputer autour d'un tas de crottin, n'avait rien perdu de ce dialogue, les regarda disparaître.

Puis, tout en rejoignant les boulevards extérieurs, il fit :

— Au bar du « Rat-Musqué », place Clichy... connais ça. Allons ! jusqu'ici, ça a l'air de gazer assez bien. Pourvu que ça dure !...

Le petit clown eut vite fait de se

rendre au bar où déjà Paulo, sa fiancée et Prosper Margin, dit Côte-en-long, étaient installés à la terrasse, devant des consommations auxquelles ils avaient déjà rendu honneur... A cette heure, qui est celle de la sortie des théâtres, cinémas et autres établissements de plaisir qui, ainsi qu'on le sait, foisonnent dans ce quartier, il était facile à Miousic de se dissimuler parmi les passants qui encombraient le trottoir. C'est ce qu'il fit, tout en continuant à observer avec l'attention la plus soutenue le sieur Paulo, que son flair, plus que tout ce qu'il avait déjà appris, lui faisait si justement considérer comme un des acteurs principaux du drame de Valmondois.

Pour l'instant, il ne songeait nullement à surprendre les propos qu'il échangeait avec la belle Mireille et le surnommé Côte-en-long... Il n'avait qu'un objectif : se procurer l'adresse de Paulo. Tout à coup, il se rappela que chaque auto devait porter une plaque sur laquelle étaient gravés les nom, prénom et domicile de ses propriétaires... Il s'approcha donc avec précaution de la torpédo... Comme elle était très basse sur roues, il lui fut facile de regarder à l'intérieur et de lire, ainsi qu'il le prévoyait, sur une feuille de métal, ces mots : M. Paul Durangel, 27, avenue Rachel, Paris.

Miousic ne connaissait pas cette voie... Il résolut de s'informer aussitôt et s'en fut interroger un chauffeur qui attendait près de là un client, en train, lui aussi, de se rafraîchir au « Rat-Musqué ». Le moderne automédon lui dit :

— Tu sais où se trouve le Gaumont-Palace... le cinéma, quoi ?

— Oui, m'sieur.

— Eh bien ! c'est là, en face...

— Alors, c'est tout près... scanda le gosse. Chouette ! J'aurai pas besoin de me fendre d'un taxi...

Et, tout en dirigeant son regard vers

les trois consommateurs, qui semblaient échanger les plus aimables propos, il se dit :

— Je ne serais tout de même pas fâché d'entendre un peu ce qu'ils racontent...

Il se rapprocha d'eux... insensiblement... A leur côté, une table était vide. Sans hésiter, il s'y installa.

— Qu'est-ce que tu fiches là, Boule-de-Neige ? fit aussitôt un garçon...

Sans se démonter le moindrement, Miousic, tout en roulant des yeux blancs, ripostait :

— Un bock !

— Ici, on ne sert ni les gosses... ni les singes.

— Non mais des fois... grommela le petit clown.

— Allez, décampe et plus vite que ça... ordonnait le garçon, en agitant sa serviette.

— Si je rouspète, se dit le détective en herbe, je suis vidé en cinq sec... C'est pas l'instant de faire le malin...

Et d'un ton plein de déférence, il fit, en prenant un petit accent nègre... un peu pleurard et tout suppliant :

— Moi avoi soif, très soif. Moi avoi azent...

Il prit dans la poche de son veston un petit portefeuille dont Zanetta lui avait fait cadeau pour sa fête... et, en retirant un billet de dix francs, il le montra au serveur, en disant :

— Moi... iche... moi paie d'avance... moi, donné bon pouboi...

— Garçon, intervenait la belle Mireille, amusée par cette scène, donnez-lui un bock. Il est drôle comme tout, ce négrillon...

Comiquement, Miousic lui envoya un baiser... Deux minutes après, il trempait ses lèvres dans un bock bien tiré.

Bientôt l'aulo appelait le garçon...

— Excuse-moi, disait-il à Prosper Margin, j'ai un rendez-vous très important chez moi...

Il fit le geste de régler les apéritifs... Mais Côte-en-long protestait :

— C'est moi qui t'ai invité...

— Qu'est-ce que ça peut faire ?... Il n'y a pas de protocole entre nous... Garçon, payez-vous !

— Alors, on va remettre ça...

— J'ai pas le temps...

— Si, sur le pouce. Qu'est-ce que vous prenez, madame ?

— Un byrrh-cassis.

— Et toi, Paulo ?...

— Un picon-menthe...

— Alors, garçon, deux picons-menthe, un byrrh-cassis... Au trot, s'pas...

Mais, happant le serveur au passage, Miousic lançait, en lui tendant son billet de dix francs :

— Payez-vous...

— Tout à l'heure...

— Faut que je m'en aille.

Le garçon prit le billet, le mit entre ses dents et rentra dans l'intérieur du bar.

Miousic qui, maintenant, n'avait qu'un désir : se rendre avenue Rachel, afin de tâcher d'apprendre avec qui Paulo avait un rendez-vous si important, prit une décision héroïque... celle de partir avant que le garçon lui eût rendu sa monnaie... Et, sans même absorber sa bière, il se défila en douce comme il le disait, et se mit à courir à toutes jambes dans la direction de l'avenue Rachel...

Le numéro 27 était un immeuble d'assez belle apparence... Une large porte cochère dont les deux battants étaient ouverts s'ouvrait sur un vestibule. A droite, la loge de la concierge. A gauche, une porte donnait sur l'escalier principal. Au fond, une autre porte vitrée, à travers laquelle on apercevait un petit jardin au milieu duquel se profilaient deux petits pavillons aux allures de villas campagnardes

(A suivre.)

LE PETIT CLOWN

grand roman inédit par

ARTHUR BERNÈDE

TROISIEME PARTIE
MIOUSIC DETECTIVE

IV (suite)
Le bar du Rat-Musqué

On était en octobre et, bien qu'il fît un de ces beaux temps d'arrière-automne qui ont parfois le bon goût de ressembler aux premiers jours de printemps, la nuit était venue... facilitant ainsi la besogne du petit clown qui, conscient de l'importance de sa mission, était bien décidé à l'accomplir jusqu'au bout.

Cette fois, les circonstances le favorisaient visiblement... Tout de suite, en arrivant devant le 27, il avait constaté, juste en face de la maison, un amas de pavés en bois derrière lequel il lui était facile de se défiler et de surveiller sans se faire remarquer les allées et venues des gens qui pénétraient dans l'immeuble ou en sortaient.

Utilisant ce poste d'observation tout indiqué, Miousic s'y installa le plus commodément qu'il put et attendit les événements avec la sérénité de quelqu'un qui a autant confiance en sa chance qu'en lui-même. Sa faction n'al-

Copyright by Arthur Bernède 1930. Traduction et reproduction interdites en tous pays.

lait pas être de longue durée. Au bout de dix minutes, la torpédo rouge stoppait devant le trottoir. A haute et intelligible voix, Paulo dit à sa fiancée :

— Pendant que je suis occupée, tu peux aller dire bonjour à ta sœur... Ramène-la dîner avec nous... On ira ensuite faire un tour du côté de Montparnasse. Je te laisse la bagnole. Tâche de ne pas te faire accrocher...

— Ce serait malheureux ! déclarait mademoiselle Toupin en s'emparant du volant. Depuis deux ans que j'ai mon permis de conduire...

Lentement, Paulo sauta à terre et tandis que sa fiancée filait avec la torpédo dans la direction de la place Moncey, il entra dans la maison.

Miousic se glissa sur ses traces et l'entendit demander à la concierge qui se tenait debout sur le seuil de la loge :

— Personne ne m'a demandé, madame Emile ?

— Non, monsieur Paulo... répliquait la préposée au cordon qui semblait entretenir avec son locataire les relations les plus cordiales.

— Quelqu'un viendra tout à l'heure... reprenait ce dernier. Il vous donnera son nom... M. Maxime Durieux. Vous serez bien aimable de lui dire que je l'attends...

— La commission sera faite, monsieur Paulo.

— Merci, madame Emile.

Maxime Durieux !... Miousic avait bien entendu...

— Cette fois, se dit-il, c'est bien le filon. Bon-papa Favero a promis, le jour où papa serait reconnu innocent, de porter au Sacré-Cœur le plus gros cierge qu'il pourrait trouver : eh bien ! je crois qu'il peut enlever sa veste et retrousser les manches de sa chemise. J'ai idée que ça va barder. Y a pas, faut que je sache ce qu'ils ont à se dire tous les deux, le Paulo et le Maxime. Car sûr que ce n'est pas pour se réci-

ter des fables qu'ils ont pris rendez-vous !...

Il en était là de ses réflexions lorsqu'un pas nerveux retentit sur l'asphalte. Il n'eut que le temps de se rejeter derrière sa barricade de pavés tout imprégnés d'une odeur de goudron et de créosote. Maxime, habillé avec une certaine recherche, coiffé d'une cape noire et vêtu d'un raglan bleu foncé, venait d'apparaître, les mains dans les poches et la cigarette au coin des lèvres.

Après avoir consulté du regard le numéro de l'immeuble, il pénétra sous la porte cochère et s'en fut frapper aux carreaux de la loge... Comme la concierge ne se dérangeait pas, il entrebâilla la porte et demanda, en élevant simplement un doigt à la hauteur de son chapeau :

— Monsieur Paul Durangel... Je suis Maxime Durieux...

— Au fond... dans le jardin, pavillon B., répondit une voix de femme qui partait d'une cuisine d'où s'exhalait l'odeur d'un appétissant fricot...

Maxime, se conformant à ces indications, traversa le vestibule, ouvrit la porte vitrée et pénétra dans le petit jardin uniquement éclairé par un réverbère dont la lumière lui permit de distinguer à trente mètres environ de là, en bordure d'une allée cimentée, deux villas très modestes accolées l'une à l'autre et uniquement composées d'un sous-sol, d'un rez-de-chaussée, d'un étage et d'un toit à mansarde...

Quelques après il son.. t à l'entrée du pavillon B. On lui ouvrit presque aussitôt et il pénétra en coup de vent dans la maison. Alors une ombre, celle du petit clown, qui s'était faufilé sur ses pas, s'approcha de la villa, se dirigeant vers une fenêtre éclairée et garnie de rideaux de vitrage derrière laquelle Miousic vit bientôt s'agiter, en ombres chinoises, deux sil-

houettes qu'il reconnut pour celles de Paulo et de Maxime...

Tout de suite, le gosse se dit :

— Si je pouvais écouter ce qu'ils sont en train de se raconter...

Malheureusement, non seulement la fenêtre était close, mais elle était située environ à trois mètres de terre... Cela n'était point fait pour troubler le fils de « l'homme le plus fort du monde » et il était en train de chercher comment il pourrait bien s'y prendre pour grimper le long du mur et gagner le poste d'écoute qu'il avait repéré lorsqu'une main se posa doucement sur ses épaules. Miousic tressaillit, mais il eut assez de présence d'esprit pour ne pas pousser un cri. Il se retourna... Un homme de haute taille et aux allures souples se penchait sur lui.

— Pepet ! murmura le gamin qui, tout de suite, reconnut le bon clown de Médrano.

A voix brève, Pepet lui expliquait :

— Vermouth-Cassis m'a tout raconté. Il avait peur que tu ne tombes encore sur un bec de gaz... Alors, je t'ai filé pour être près de toi au cas où tu aurais besoin d'un coup de main.

— M'sieur Pepet, répliquait le petit clown, vous tombez à pic et je crois que vous allez m'être bien utile.

— A ton aise ! déclarait l'acrobate qui avait beaucoup d'estime et d'amitié pour la famille Favero et en particulier pour Jacques.

Celui-ci reprenait :

— En fait de bec de gaz, en voilà un qui me gêne beaucoup... Est-ce que vous ne pourriez pas l'éteindre ?

— Tout de suite, acceptait Pepet qui, en trois enjambées, se trouva auprès du lampadaire, le long duquel il grimpa avec une agilité toute professionnelle... En un tournemain, il éteignit la lumière et revint aussitôt vers le petit clown qui n'avait pas bougé de place et fixait d'un regard ardent le rebord convolté de la fenêtre.

— M'sieur Pepet, reprenait Jacques, je voudrais bien savoir ce que mes deux clients sont en train de « jaboter » là-haut. Ça ne vous dérangerait pas de me prendre sur votre dos?

Pepet s'inclina aussitôt. En deux temps et trois mouvements, le petit bonhomme se trouva debout sur ses épaules. Tout en le maintenant de la main à la hauteur des jarrets, le brave garçon s'approcha tout doucement de la fenêtre...

Plus favorisés que Miousic, pénétrons dans la salle à manger très banale dans laquelle se déroulait l'entretien que le jeune détective improvisé était si désireux d'écouter.

Tout en inspectant d'un coup d'œil non dénué d'une certaine ironie, le mobilier Henri II, flambant neuf et encore imprégné d'une odeur de menuiserie, Maxime s'écriait :

— Félicitations, tu ne te refuses rien! Tu as raison, quand on se met « dans ses bois » mieux vaut tout de suite acheter du solide... Ça vous dure toute une existence.

— Et puis, affirmait Paulo, avec un air de connaisseur, c'est pas du « collé ». C'est de la bonne camelote.

— Ça se voit.

— Tout à l'heure, je te ferai faire le tour du propriétaire... Tu verras, c'est pas trop mal installé... Mireille m'a aidé, surtout pour les tentures et le linge. C'est une poule épatante. Elle cuisine très bien, rien qu'au beurre fin et je crois qu'elle fera une ménagère épatante...

— Tant mieux pour toi!

— Avoue que je l'ai bien mérité.

Maxime ricana :

— Le fait est que cette femme-là, c'est la seule chose que tu n'aies pas volée. Et encore, faudrait peut-être pas y regarder de trop près.

— Sacré Maxime, toujours farceur! fit Paulo en donnant une tape amicale sur l'épaule de son ami.

Puis il fit :

— Qu'est-ce que je t'offre ?

— Ce que tu voudras...

— Porto ?

— Ça colle...

Paulo s'en fut au buffet et en retira une bouteille et deux verres à bordeaux qu'il remplit jusqu'au bord et, s'emparant du sien, il fit, tout en le portant à ses lèvres :

— A la tienne !

— A la nôtre ! appuya le valet de chambre.

Tous deux avalèrent quelques gorgées et reposèrent leurs verres en même temps sur la table, recouverte d'une toile cirée sur laquelle étaient imprimées en couleurs criardes plusieurs scènes de l'histoire de France.

Puis leurs yeux se rencontrèrent, leurs yeux de bandits toujours prêts à s'associer dans le crime... Et Paulo, tout en essuyant ses lèvres avec un mouchoir qu'il avait pris dans la poche de son veston, fit d'un ton cordial :

— Et alors ?...

Maxime attaqua :

— Veux-tu gagner cinquante billets?

— Bien que je ne roule pas sur la jante, ripostait le misérable, et que mon affaire de garage commence à donner de bons résultats, cinquante billets, ça ne se refuse pas. Surtout si je n'ai rien à me casser...

— Tu n'auras qu'un simple geste à faire.

— Un simple geste !... C'est bien vague...

— Je vais m'expliquer... déclarait Maxime. Mais dis donc, il fait rien chaud chez toi...

— C'est le chauffage central... C'est épatant ce truc-là mais à la condition qu'il fasse froid dehors et qu'on ne charge pas trop la chaudière...

Et tout en respirant bruyamment, il ajouta :

— Le fait est qu'on étouffe...

Il s'en fut vers la fenêtre et l'entre-

bâilla légèrement. Puis, revenant vers Maxime, qui venait d'allumer une cigarette, il lui dit :

— Ça va, comme ça?...

— Oui, répliquait le gredin. Je respire déjà mieux...

— Alors cause...

— Voilà, précisait Durieux... Ainsi que je l'avais prévu, la môme Janine devient gênante à un tel point que le mariage de Pierre avec Marie-Louise est rompu...

— Pas possible !

— C'est comme je te le dis.

— Alors, votre combine ?

— Par terre !

— C'est pas de veine...

— A qui le dis-tu ?

— Qu'est-ce qui s'est donc passé ?

— Figure-toi que, dernièrement, la petite Janine a été très malade... On a même cru qu'elle allait « claboter ». Alors la mère, qui a des idées religieuses très arrêtées, a fait le vœu, si elle en réchappait, de rompre son projet de mariage avec Mauriel... La gosse, qui a décidément, comme on dit, l'âme chevillée au corps, en a réchappé et l'autre, qui croit qu'elle doit au bon Dieu le salut de sa fille, a signifié à Pierre que c'était fini entre eux deux...

— Patatras !

— Oui... et quel patatras, mon vieux Paulo. C'est la faillite, la ruine !... Tout, quoi !

Paulo s'écriait :

— C'est épatant tout de même ce qu'il y a d'enfants insupportables ! Aussi, comment se fait-il que toi, l'as des as, tu n'aies pas supprimé celle-là?

— C'est rapport au baron.

— Il ne voulait donc pas ?

— Non.

— A cause ?

— Des scrupules... la frousse...

— Pourtant, il est de « la Chaîne », lui aussi...

(A suivre.)

LE PETIT CLOWN

grand roman inédit par

ARTHUR BERNÈDE

TROISIEME PARTIE
MIOUSIC DETECTIVE

IV (suite)
Le bar du Rat-Musqué

— Oui, mais il y a une « paille » dans son acier... Aussi j'ai craint que si, malgré lui, j'envoyais « à tantôt » la petite demoiselle, un jour, en un moment de loufoquerie, il me cassât le morceau... Et voilà pourquoi je n'ai pas risqué le paquet... Seulement, aujourd'hui, ça change... Nous sommes d'accord, Mauriel et moi.

— Il marche ?

— Il le faut bien. Et je viens te demander de me remettre la drogue que tu sais...

Cette requête ne parut guère être du goût de Paulo car ce fut sans enthousiasme qu'il fit :

— Ça demande réflexion...

— Tu crois ?

— Si je n'avais affaire qu'à toi, je te dirais : oui ! tout de suite. Mais avec un « flancheur » tel que le baron...

Copyright by Arthur Bernède 1930. Traduction et reproduction interdites en tous pays.

j'ai tout de même bien le droit d'y regarder à deux fois.

— Il n'y a rien à craindre ! affirmait délibérément Maxime.

— Qu'est-ce que tu en sais ?

Tout en allumant une deuxième cigarette, le valet de chambre grommelait :

— Est-ce que tu me prends pour un « ballot » ?

— Non, mais...

— Avant de venir te trouver, j'ai pris mes précautions...

Il tira de son carnet une lettre pliée en quatre qu'il remit à son interlocuteur. Celui-ci en prit aussitôt connaissance. Puis il s'exclama :

— Comment ! il a été assez fou pour t'écrire cela ?

Maxime eut un sourire diabolique...

— Tu ne voudrais pas !

— Alors ?

— C'est moi qui ai fabriqué cette « babillarde »...

— Je me disais aussi... Mais ne crains-tu pas que si jamais tu avais besoin de t'en servir on ne s'aperçoive que c'est un faux ?...

— Tu rigoles ! s'exclamait Durieux. Je connais mon métier et je défie bien à l'esprit le plus malin de prouver que ce n'est pas le baron qui a écrit ces lignes.. Alors, tu comprends, une fois la *besogne faite*, si je sentais que Pierre est sur le point de se dégonfler je lui mettrais ça sous le nez... Il comprendrait tout de suite... Toi aussi, tu m'as compris... Tu vois donc bien que tu joues sur le velours. Aussi ne fais pas de chichis... Donne-moi ce que je te demande et tu auras tes cinquante billets...

— Quand cela ?

— Tout de suite !

— Je te croyais « raide » !

— Je le suis, mais le père Dumégot, qui est au courant de l'affaire, a bien voulu m'avancer la somme... Il ne m'a même pas demandé de *nantissement*, ni

même fait signer de billet. Il a confiance en moi... *lui !*

Paulo parut se plonger dans ses réflexions. Maxime porta son verre à sa bouche et, d'un trait, acheva de le vider. Avec toutes les apparences de la tranquillité la plus absolue, il attendait la décision de son complice... Elle ne se fit pas longtemps attendre...

— Ça colle, fit-il... Attends-moi là un instant.

Il se leva et quitta la salle à manger.

Maxime releva la tête et envoya au plafond quelques bouffées de sa cigarette. Puis il se mit à fredonner un air de fox-trott, manifestant ainsi la joie que lui causait le succès de sa démarche. Quelques instants après, Paul Durangel revenait... Il portait à la main une petite boîte en bois blanc qu'il déposa sur la table. Puis, faisant fonctionner l'ouverture en glissière qui occupait la partie supérieure de la boîte, il en retira une petite fiole bouchée à l'émeri et enveloppée dans de l'ouate.

— Voilà... fit-il à Maxime qui le regardait attentivement.

Et il ajouta :

— Je vais t'expliquer la manière de s'en servir. Il suffit d'en verser quatre gouttes, pas plus, dans la boisson de la petite demoiselle... Ça n'a pas de goût... Donc elle ne s'apercevra de rien... Ce n'est que le lendemain soir que la drogue commencera seulement à agir... Mais faut bien compter huit jours pour qu'elle produise son effet... et un mois pour que tout soit fini !...

— Et tu es sûr que le médecin...

— Rappelle-toi, mon vieux, ceux qui sont déjà partis comme ça... Tu en connais quelques-uns... Eh bien ! est-ce que les toubibs n'ont pas tous conclu à une mort naturelle ?...

— C'est vrai !...

— Je regrette même de ne pas avoir d'oncle à héritage ! Sans ça... je lui

aurais fait boire... pas la... mais les quatre gouttes !

Maxime examinait le flacon qui contenait un liquide qu'on eût pu prendre pour de l'eau pure.

— Il est tout de même « fortiche » le type qui a trouvé ça... s'écriait-il avec admiration.

— Paraît que c'est un sorcier nègre de la Guyane...

— Celui qui t'a donné cette drogue t'a fait un beau cadeau...

Et tout en replaçant la fiole dans sa boîte, Maxime demanda :

— Tu en as encore beaucoup de ce truc-là ?

— Près d'un litre !

— Alors tu as une fortune entre les mains.

— Oui, mais malheureusement, c'est une cameiote qui n'est pas d'un débit très facile.

— Je comprends !

— Tiens, voilà tes cinquante billets !

Maxime tira de la poche intérieure de son veston cinq liasses de dix coupures de mille francs, qu'il déposa sur la table.

— Regarde si le compte y est ? fit Maxime.

— Pas besoin, reprit celui-ci, entre honnêtes gens !...

— Des fois, on peut se tromper...

Après avoir mouillé son pouce et son index Paulo se mit à compter les billets... Pendant ce temps, Durieux s'empara de la boîte et la fit disparaître dans l'une des poches de son pantalon...

— Encore un peu de porto ? proposait l'homme au poison.

— Non, merci, refusait l'autre bandit. S'agit pas d'avoir la tête lourde ni la tremblotte.

— Tu as raison. J'espère que tu viendras nous demander à déjeuner un de ces jours...

— Mais oui, quand je serai un peu moins occupé.

— Tu n'auras qu'à me prévenir la veille, pour qu'on te fasse un bon petit menu. Est-ce que tu aimes les foies de volaille à la bordelaise ?

— J'aime tout ce qui est bon.

— Mireille les prépare admirablement.

— Alors allons-y pour des foies de volaille !

Les deux gredins échangèrent une cordiale poignée de main.

Paulo reconduisit son ami jusqu'à la porte d'entrée.

Miousic et Pepet avaient disparu... et Maxime regagna l'avenue Rachel. Tout en grimpant dans un taxi, il grommela entre ses dents :

— Cette fois, ça y est ! Nous tenons les millions de la Marie-Louise.

V

La justice immanente

En rentrant chaussée de la Muette, Maxime regagna immédiatement sa chambre, qu'il occupait au deuxième étage de l'hôtel.

Après avoir déposé la petite boîte en bois blanc sur une commode, et serré son portefeuille dans une cachette qu'il avait ménagée sous le marbre de la cheminée, il troqua son costume de ville contre sa livrée habituelle : pantalon et habit blanc à la française garni de boutons dorés aux armes et aux chiffres de la famille d'Albret ; puis, retirant le flacon de son emballage, il le glissa dans la poche de son gilet et descendit à l'office, bien décidé à exécuter immédiatement l'odieux forfait, le plus effroyable des crimes dont il se fût jamais rendu coupable.

D'ailleurs, il avait toute liberté d'agir dans la maison, et personne ne soupçonnait l'abominable gredin qu'il dissimulait sous ce masque et ses allures de serviteur modèle et discret qu'il avait adoptés. Non seulement, il avait su capter l'entière confiance de Mme d'Albret, mais encore se mettre bien avec tout le personnel, en rendant à l'un et

à l'autre quelques-uns de ces menus services qui facilitent le service et font paraître moins sévères les exigences de la vie quotidienne. Et puis, il en imposait à tous; et personne ne se fût jamais hasardé à lui demander une explication sur ses faits et gestes ou ses allées et venues... Il était de ceux qui questionnent, mais que l'on n'interroge pas... L'atmosphère qu'il avait su créer autour de lui était donc extrêmement profitable à ses desseins. Ajoutons que loin d'improviser, ce qui, en pareil cas, eût été fort dangereux, le misérable avait, au contraire, étudié et mûri à l'avance un plan qui allait lui permettre de réaliser son crime avec le maximum de garanties et de sécurité.

Il savait que chaque soir, immédiatement avant le dîner, Mme d'Albret faisait prendre à sa fille, dans un verre d'eau, un cachet reconstituant qu'avait prescrit le docteur Rodoir. Or c'était lui, Maxime, qui était chargé d'apporter le cachet et le verre d'eau que la petite Janine devait absorber dix minutes avant de se mettre à table. Rien ne lui était donc plus facile que d'en profiter pour faire avaler à la pauvre petite, en même temps que son médicament, le mystérieux poison que Paulo tenait, disait-il — et c'était vrai — d'un nègre, sorcier de la Guyane.

Le valet de chambre commença par remplir d'eau le verre qu'il avait déposé sur un plateau, près de la boîte de cachets dont il avait la garde. Puis, à l'aide d'un compte-gouttes qu'il avait acheté avant de rentrer, il y laissa tomber la dose indiquée. Ensuite, il fit disparaître la fiole dans une des poches de son gilet, et, après avoir consulté la pendule accrochée à la muraille, il chantonna sur un ton de gouaille cynique :

— C'est le moment ! C'est l'instant !

Et s'emparant du plateau, il se dirigea vers le petit salon où, avant de passer dans la salle à manger, se tenaient habituellement la comtesse

avec sa fille. Mme d'Albret et Janine n'étaient pas encore là. Il ne s'en étonna nullement, et, tranquillement, il déposa le plateau sur une petite table. Certain du résultat, il allait se retirer, lorsque tout à coup il eut une exclamation de surprise. Un petit nègre, revolver au poing, venait de surgir sur le seuil de la porte restée ouverte et, tout en braquant un browning sur le valet de chambre, il lui lançait d'une voix vibrante :

— Haut les mains, bandit, où je te brûle !...

Instinctivement, Maxime, effaré par cette apparition aussi extraordinaire qu'inattendue, fit un bond en arrière. Miousic en profita pour faire deux pas en avant. Et tout en continuant à menacer de son arme le misérable, il martela d'un ton qui n'admettait pas de réplique :

— Tu m'as entendu, canaille !

— Le petit clown ! grinça le valet de chambre.

Une sueur glacée perla subitement au front du gredin, et en un réflexe plus rapide que sa pensée, il fonça sur l'enfant, les mains en avant, pour lui arracher son arme. Mais au lieu d'appuyer sur la détente de son revolver, le gosse trouvait beaucoup plus simple de se baisser et, avec une agilité de véritable acrobate, de lui passer entre les jambes.

Emporté par un désir fou de se dérober aux poursuites d'une justice qu'il sentait nettement à ses trousses, Maxime voulut s'élancer vers la porte. Il n'en eut pas le temps. Un homme vêtu de noir se dressait sur le seuil ; et tandis que, derrière lui, se profilaient les ombres de deux agents en uniforme il fonçait résolument ; le bandit, sidéré, s'était figé sur place. Ce personnage, qui n'était autre que le commissaire du quartier, s'écriait :

— Au nom de la loi, je vous arrête !

(A suivre.)

LE PETIT CLOWN

grand roman inédit par

ARTHUR BERNÈDE

TROISIEME PARTIE
MIOUSIC DETECTIVE

V (suite)
La justice immanente

Blême de colère encore plus que de peur, Maxime voulut saisir le verre d'eau, pièce à conviction redoutable entre toutes, preuve manifeste de son infamie. Mais Miousic, qui s'était instantanément remis d'aplomb sur ses jambes ne lui en donna pas le temps. Braquant de nouveau son revolver dans la direction de son ennemi, il lançait d'un ton énergique :

— Touche pas à ça, car cette fois, la poudre va chanter !

Déjà les deux agents se jetaient sur le valet de chambre et lui passaient les menottes.

Désignant le verre au magistrat, le petit clown s'écriait :

— C'est là, m'sieu le commissaire, qu'il a versé le poison, j'en suis sûr, je l'ai vu à travers la serrure de l'office...

— Ah ! toi, rugit l'assassin, en adres-

Copyright by Arthur Bernède 1930. Traduction et reproduction interdites en tous pays.

sant au jeune détective improvisé un geste de rage impuissante.

Mais Miousic lançait d'un air triomphant :

— Pas, m'sieu le commissaire, que j'ai bien fait de ne pas lui tirer dessus! Valait mieux l'avoir vivant ! Comme ça, il pourra payer ses dettes !...

En deux mots voici ce qui s'était passé. En quittant l'avenue Rachel, le petit clown avait dit à Pepet :

— Pendant que je file chez Mme d'Albret, allez vite prévenir Vermouth-Cassis que tout va bien et que l'affaire est dans le sac. Moi je file chez Mme d'Albret... Il faut que j'arrive avant le Maxime... S'agit d'en mettre un coup. Ne vous occupez pas de moi, m'sieu Pepet... Allez, allez vite !

Et sans donner à l'excellent clown le temps de la réflexion, Miousic sautait dans un taxi et se faisait conduire à l'hôtel de la chaussée de la Muette. Il y pénétrait en coup de vent. Le second valet de chambre le reçut fort mal, et il se préparait à éconduire avec rudesse ce petit « mal blanchi » qui se permettait, sur un ton impérieux, de réclamer Mme la comtesse lorsque celle-ci, attirée par les cris du gamin qui protestait avec sa fougue et sa ténacité coutumières, apparut dans le vestibule. Tout de suite le petit clown se nommait à elle et lui, déclarait avec une énergie fébrile qu'il avait une communication très importante à lui faire. Frappée par le ton et l'attitde du jeune Lefier, Mme d'Albret le faisait entrer dans son petit salon du rez-de-chaussé, et là, sans cesser de guetter, par une fenêtre qui donnait sur la rue, le retour de Maxime Durieux, Miousic racontait à la maman de Janine *tout ce qu'il savait...*

Instinctivement Mme d'Albret, au comble de l'anxiété, attira contre elle celui qui, si intelligemment, si courageusement, venait de sauver la vie de son enfant. Mais Miousic s'écriait :

— Ne m'embrassez pas encore, ma-

dame, parce que je pourrais bien déteindre. Maintenant, y a pas, s'agit de prendre le Maxime sur le fait, et je crois que ça ne sera pas difficile...

Mme d'Albret, dominant le véritable bouleversement qu'avait produit en elle la révélation sensationnelle du petit clown, téléphonait immédiatement au commissaire de police. On sait le reste.

Revenons maintenant au coupable. Celui-ci avait d'abord refusé d'entrer dans la voie des aveux. Mais une perquisition immédiatement opérée dans sa chambre fit découvrir son portefeuille dissimulé sous le marbre de la cheminée, et dans le portefeuille, on trouva la lettre fabriquée par lui et qu'il avait montrée à Paulo.

Accablé par cette arme qu'il avait forgée de ses propres mains, le misérable se sentit définitivement perdu, et il se mit à parler... Il reconnut que c'était lui qui avait assassiné le comte d'Albret et préparé avec Paulo la mise en scène destinée à égarer la justice sur la piste des Lefier. Il avoua également qu'il se préparait à empoisonner la petite Janine. Mais il affirma que Mauriel avait été l'instigateur de ces deux crimes et s'efforça, afin de sauver sa tête, de rejeter sur lui la plus grande part des responsabilités. Le commissaire téléphonait aussitôt à la préfecture de police où les arrestations de Paulo et du baron était immédiatement décidées et opérées...

Terrifiée à la pensée qu'elle avait failli devenir la proie d'un bandit tel que ce Mauriel, et surtout que son cœur avait pu se laisser surprendre par ce misérable, Mme d'Albret ne put que remercier la Providence, en laquelle elle croyait avec tant de ferveur, d'avoir placé sur sa route cet héroïque enfant qui avait réussi, non seulement à innocenter son père et à démasquer les coupables, mais encore à sauver sa petite Janine. Dans l'élan de sa reconnais-

sance, elle aurait voulu garder Miousic auprès d'elle en envoyant chercher ses parents pour leur dire combien désormais elle voulait être pour eux la bonne fée bienfaisante qui leur ferait oublier tout ce qu'ils avaient souffert. Mais le petit clown s'écriait :

— Madame, on reviendra tous demain vous voir... En attendant, excusez-moi, faut que je les mette. Car ce soir nous vendons tous notre salade en chœur au cirque Médrano, et je ne voudrais pas rater mon entrée.

Il partit, la joie dans le cœur. En arrivant dans la loge familiale, où tous l'attendaient avec quelque impatience, il ne put que s'écrier :

— Ça y est ! J'ai gagné le coquetier. Le Maxime et toute sa bande sont fabriqués. Papa, demain, sera remis en liberté...

Et comme Madeleine, en un cri d'allégresse et d'amour l'étreignait contre elle, Zanetta s'approchait en disant :

— Comment, en liberté, papa ! Il était donc en prison ?

Mais Miousic, toujours à la page, ripostait avec un imperturbable aplomb :

— Mais oui, ma franginette. Il avait ramassé quatre jours de boîte parce qu'il lui manquait un bouton à sa capote !...

EPILOGUE

En provoquant l'arrestation de Mauriel, de Maxime et de Paulo, Miousic n'avait pas fait seulement que préparer la très prochaine mise en liberté de son père, il avait permis encore à la police de mettre la main sur les principaux chefs d'une redoutable association de malfaiteurs qui, sous le nom de « Ceux de la chaîne », avait déjà accompli les plus audacieux forfaits, et toujours réussi à échapper aux limiers lancés à leurs trousses... et cela surtout, grâce à la solidarité extraordinaire qui unissait entre eux les compagnons de

crime, recrutés principalement parmi les condamnés de droit commun évadés du bagne, de prison, ou ayant purgé leurs peines.

On apprit ainsi que Mauriel, fils de famille authentique, mais lamentablement dévoyé, avait dû accepter, par peur du scandale peut-être encore plus que par nécessité, la tutelle diabolique de ce Maxime, bandit professionnel recherché en vain depuis longtemps par la justice et dont les sinistres exploits ne se comptaient plus...

Quant à Paulo, si brutalement arraché à la tendresse de Mlle Toupin, le service anthropométrique n'eut aucune peine à retrouver en lui un forçat en rupture de ban, que son ancienne carrière d'acteur, si modeste fût-elle, avait fait bombarder directeur et principale vedette du théâtre des bagnards qui fonctionnait au pénitencier de Cayenne.

Si Maxime et Paulo s'étaient cantonnés dans le système de défense qu'ils jugeaient le moins compromettant pour eux, c'est-à-dire dans un mutisme absolu, Mauriel, loin de les imiter, et cherchant sans doute à diminuer sa part de responsabilités, avait tout raconté. Il affirmait, — et en cela il disait la vérité, — que c'était Maxime qui l'avait entraîné à commettre une première indélicatesse, puis une autre... monté de toutes pièces et exécuté avec la complicité de Paulo l'affaire du château de Valmondois ; machiné, d'accord avec ce dernier, toute la mise en scène destinée à faire retomber l'assassinat de M. d'Albret sur les forains Lefier...

Mais laissons de côté ce trio de coquins qui, quelques mois plus tard, devaient expier justement leurs infamies, — Maxime, en effet, fut condamné à mort et exécuté, tandis que Mauriel et Paulo étaient envoyés aux travaux forcés à perpétuité,— et revenons vite à ces braves gens... dont les épreuves si cruel-

les venaient enfin de se terminer...

En attendant la revision de son procès et la proclamation officielle de son innocence, Jean Lefier, qui n'avait pas encore quitté le dépôt de l'île de Ré, avait été remis en liberté. Nous ne décrirons pas la joie des siens... l'émotion de sa femme, du bon-papa Favero, l'allégresse de Miousic, les élans de Zanetta, les cris de joie du père Gratte-Ciel... Tous voulaient étreindre le martyr volontaire, le héros inconscient qui revenait parmi eux... Et lui souriait et pleurait à la fois, ne savait que leur dire :

— Que je suis content ! Que je suis heureux ! On ne se quittera plus jamais maintenant ! Jamais !

Avisant Me d'Argy et Maryse Mériel qui, mariés depuis quelques jours, avaient tenu à assister à cette scène émouvante, le bon colosse leur disait :

— C'est pas tout ça, mais faut que je vous remercie !...

Mais le jeune avocat s'écriait :

— Ce n'est pas à nous, mon brave Lefier, qu'il faut exprimer votre reconnaissance...

— A qui donc ?...

— Mais à votre fils...

— A mon Jacques ?

— Mais oui... C'est grâce à lui si vous êtes en liberté !

— C'est vrai ?

— Si c'est vrai ! appuyait Gratte-Ciel, je le jure sur ma plaque de garde champêtre !

— Ah ! mon p'tit gars ! s'écriait Lefier, en empoignant son fils dans ses bras...

Ni l'un ni l'autre ne purent articuler un mot... Ils s'étreignirent... s'embrassèrent, mêlant leurs larmes d'allégresse... Et cette minute vraiment sublime fit oublier à tous ceux qui étaient là les heures si douloureuses et si tragiques qu'ils avaient vécues ensemble...

Se ressaisissant enfin, l'hercule s'écriait, avec une simplicité touchante :

— Maintenant que me voilà revenu... on va pouvoir « reprendre le voyage »...

Mais « l'homme le plus fort du monde » était désormais trop célèbre — et Miousic aussi — et le public les réclamait tous deux avec trop d'insistance pour que les impresarii ne lui fissent pas un pont d'or, afin de le décider à renoncer à ses projets déambulatoires. Jean Lefier finit par céder à ces offres, qui lui assuraient une prompte et solide fortune. Ce fut le cirque Médrano qu'il choisit pour débuter à Paris, acquittant ainsi envers la direction de ce cirque, qui avait si généreusement accueilli les siens une dette de reconnaissance qu'il jugeait sacrée... Son succès fut triomphal... ainsi que celui du petit clown. Le public de Paris, toujours si vibrant, réunit le père et le fils... dans un même ouragan de bravos enthousiastes...

Mme d'Albret avait voulu que sa petite fille, entièrement et définitivement rétablie, assistât à ce spectacle... Janine applaudit de toutes ses forces Miousic et Zanetta... Sur sa demande, sa maman la conduisit dans la loge familiale, où le père Gratte-Ciel les fit pénétrer... Zanetta courut vers ceux qu'elle appelait ses petits amis et, tandis qu'elle les embrassait, Mme d'Albret, s'approchant de Jean Lefier, lui disait :

— J'ai toujours cru que vous étiez innocent !...

— Je le sais ! déclarait le colosse.

Et, tout en contemplant les trois petits, qui formaient le groupe le plus adorable que l'on pût imaginer, il ajouta :

— Quand on a des enfants comme les nôtres, madame, voyez-vous, c'est forcé qu'on soit du bon monde !...

FIN

ARTHUR BERNÈDE.